Pierre Klein

Langue régionale d'Alsace
Regionalsprache des Elsass

Un chef-d'œuvre en péril ou déjà un champ de ruines ?

Ein Meisterwerk in Gefahr oder bereits ein Trümmerfeld?

Une publication de la fédération Alsace bilingue
Eine Veröffentlichung des Verbandes zweisprachiges Elsass

Ce livre est offert en version papier par la fédération Alsace bilingue, notamment au cours de nos réunions publiques. Il entend apporter sa part à une culture du sujet traité et au débat public. Il sera proposé à la lecture sur le site www.fab.alsace

Les personnes à qui nous n'aurions pas pu l'offrir et qui désirent le recevoir peuvent le commander à l'adresse president@fab.alsace . Un petit don pour couvrir les frais postaux de l'ordre de huit euros est souhaité. L'identité bancaire de la fédération se trouve en fin de livre.

Dieses Buch wird vom Verband zweisprachiges Elsass in gedruckter Form angeboten, insbesondere im Rahmen unserer öffentlichen Veranstaltungen. Es soll einen Beitrag zur Auseinandersetzung mit dem behandelten Thema und zur öffentlichen Debatte leisten. Es steht auf der Website www.fab.alsace zum Lesen bereit.

Personen, denen wir das Buch nicht zur Verfügung stellen konnten und die es erhalten möchten, sind eingeladen, es unter president@fab.alsace zu bestellen. Eine kleine Spende zur Deckung der Versandkosten in Höhe von etwa 8 Euro wird erbeten. Die Bankverbindung des Verbandes finden Sie am Ende des Buches

La fédération peut réaliser ses objectifs grâce aux soutiens de :

Der Verband kann seine Ziele dank der Unterstützung folgender Partner verwirklichen:

ALSACE
Collectivité européenne

Strasbourg.eu
eurometropole

Langue régionale d'Alsace
Regionalsprache des Elsass

Un chef-d'œuvre en péril ou déjà un champ de ruines !

Ein Meisterwerk in Gefahr oder bereits ein Trümmerfeld!

●**Normalité ou construction ?**
Normalität oder Konstruktion?

●**Accuser ou faire l'autruche ?**
beschuldigen oder den Kopf in den Sand stecken?

●**Déplorer ou s'en réjouir ?**
es bedauern oder sich darüber freuen?

●**Prendre conscience du gâchis ou s'en ficher ?**
Sich der Verschwendung bewusst werden – oder sich nichts daraus machen?

●**Faire avec ou renverser la table et demander… l'impossible ?**
Sich damit abfinden oder den Spieß umdrehen und das Unmögliche verlangen?

Au fond, être ou ne pas être Alsacien ?
Im Grund gnùmme, Elsasser sinn oder nit?
Im Grunde genommen: Elsässer sein oder nicht?

Sommaire de la version en langue française

(Tous les textes de la version en langue française ne se retrouvent pas dans la version en langue allemande et vice versa)

● **Entrée en matière** page 5

Un peu d'histoire

● **De quelques dates** de l'histoire de l'Alsace page 9
● **Brève histoire linguistique** page 10

Textes nouveaux porté au débat

● **Sondage** l'Alsace et la langue allemande page 13
● **Dissociation** bilinguisme et langue et culture régionales page 15
● **Pouvoir régional** et langue régionale page 17
● **Langue nationale ?** Comparaison Corse-Alsace page 18
● LCR, **une mission des médias publics ?** page 20
● Démocratie culturelle, **Droits culturels, droits linguistiques** page 21
● De **la défense et de la promotion** de la langue… française page 23
● **Education bilingue** page 29
● **L'immersion, une nécessité** page 33
● **Mainstream** page 35
● **La revivification** de la langue et de la culture régionales page 36
● **La faute à Rousseau** page 40

Textes remis en débat

● **Le déclin** de la langue régionale : réalités et représentations mentales : les déficits page 42
● **Alignement** linguistique : causes et effets page 46
● **Nommer** la langue page 49
● **Déroulé** du rejet de la germanophonie alsacienne et partant du bilinguisme collectif français-allemand page 51
● **Une identité** pour le bilinguisme, le bilinguisme pour une identité page 55
● **Des raisons justifiant l'enseignement** de l'histoire et de la culture régionales page 58
● **Culture alsacienne ou culture en Alsace,** double culture ou culture bilingue, culture reconnue ou culture ostracisée ? page 61
* **La crise d'identité :** 1945, année zéro page 63
* **Fondamentaux** d'une politique linguistique et de son aménagement page 66
● **Du déclin au renouveau** en guise de conclusion page 76

Annexes

● **Langue alsacienne** versus langue allemande ? page 79
● **Mais c'est quoi l'Alsace au juste ?** page 79
● **Définition** de la langue régionale d'Alsace page 80
● **Manifeste en faveur de la prise en charge de la langue régionale** page 81
● Appel **« un avenir pour le bilinguisme** en Alsace » page 81

Inhaltsverzeichnis der deutschen Fassung Seite 85

(Nicht alle Texte der deutschen Fassung sind in der französischen Fassung enthalten und umgekehrt.)

Courte présentation de la fédération page 140

Entrée en matière

Je ne suis pas un dinosaure ! Il n'est pas loin le temps, dans mon enfance à Huttenheim, où **mon premier cinéma, ma première radio, mon premier journal, mon premier théâtre…** étaient en langue allemande (standard), en **« Ditsch »**, comme on disait.

Cela **coexistait** avec la langue française présente dans la vie officielle et les salles de classe. Voilà qui aurait **pu servir de base** à la construction d'un **bilinguisme populaire** dans lequel chaque langue (français, allemand : standard et dialecte) aurait trouvé sa place.

Comme à titre d'exemple, c'est le cas au Südtirol (Haut-Adige en Italie), où **tout citoyen peut remplir tous les actes de sa vie en allemand ou en italien**. Ce n'est **pas le choix** qui a été fait par, ou plutôt pour, l'Alsace.

Retourné vivre dans ce village en 2010, l'allemand, qu'il s'agisse du dialecte ou du standard, **n'y existe plus qu'à la marge.** Tous les actes de la vie s'y font presque exclusivement en langue française et par toutes les tranches d'âge. Le « Ditsch »[1] **survit, encore, mais dans le confinement** et pour combien de temps ?

Tout cela relève-t-il de la **normalité** ou d'une **construction** ? Faut-il le **déplorer** ou s'en **réjouir** ? **Accuser** ou faire **l'autruche** ? Prendre **conscience** du capital perdu ou **s'en ficher** ? **Faire avec** ou **renverser la table** et demander… l'impossible ?

Au fond, être ou ne pas être Alsacien ?
Im Grund gnumme, Elsasser sinn oder nit?
Im Grunde genommen: Elsässer sein oder nicht?

En amont de toute la problématique alsacienne, qu'elle soit linguistique et culturelle ou institutionnelle, se trouve **celle de son identité**.
Tout Alsacien est, **a été confronté à la question de l'identité** alsacienne. Que veut dire « être Alsacien » ? Comment le devient-on ?

Longtemps, j'ai été soumis à **deux pressions contradictoires ou incompatibles**, parce que **s'opposaient,** notamment, **la culture de l'entourage**[2], alsacienne et germanophone[3], et **la culture de l'école,** française et francophone.

Longtemps, j'ai été désemparé et impuissant face à **des injonctions paradoxales** relevant de la -domination/soumission- et plus précisément de la **-francisation/dégermanisation-** sans pouvoir échapper à la situation[4].

L'imposition d'une identité contraignante et **la dissociation** d'un individu de sa véritable identité ne constituent-elles pas un **acte inhumain**, pouvant être perçues comme une forme de **châtiment** psychologique ?

Longtemps, comme tous les Alsaciens auxquels il n'a pas été permis un travail collectif, un débat sur leur identité, j'ai été, à la fois, **livré** à moi-même et **entrainé** par le mainstream.

Dans les décennies d'après-guerre, les Alsaciens, sortants **traumatisés** de l'annexion au régime nazi, **refoulaient,** face à un pouvoir **imposant** un cadre de pensée irrespectueux des différences régionales, **la part allemande** de leur identité[5], **courbaient** l'échine, et **devenaient** à la fois victimes et complices. S'ajoute à cet état d'esprit le fait que nous sommes encore à l'époque dans un monde alsacien très **respectueux de l'autorité**[6] jusqu'à aller contre **sa propre authenticité.**

La maturité venant, un questionnement s'installa : **pourquoi aimer l'un, imposerait de désaimer**

[1] Je n'ai pu que constater une mutation linguistique bien avancée au profit de la seule langue française et les gens de mon âge avec lesquels je parlais jadis dialecte s'adressent maintenant à moi en français et trouvent cela normal, enfin presque. Quant à la jeunesse, l'absence d'existence scolaire, sociale et culturelle, pleine et entière, aussi bien de l'allemand standard que dialectal a fait son œuvre. Elle n'a pas changé de langue. Elle n'a quasiment été socialisée qu'en langue française. La langue (écrite) de ma grand-mère qui était aussi celle de Goethe, de Luther, de Freud et d'Einstein est moribonde à Huttenheim.

[2] « Umfeld ».
[3] L'allemand alsacien ou « Elsasserditsch ».
[4] Un seul exemple : être puni, parce que surpris à parler ma langue première ou maternelle. L'usage de l'Elsasserditsch a été massivement interdit à l'école. Et des punitions tombaient sur les récalcitrants, sur les victimes de délation organisée. On imagine aisément les conséquences qui en résultent sur la psyché de l'enfant, sur la langue première ainsi « négativée » et sur sa pratique sociale.
[5] La « germanitude » marque pour plusieurs raisons l'identité alsacienne d'un autre signe de Caïn.
[6] Avant donc le grand bouleversement anthropologique dont parlent Ruben Rabinovitch et Jérôme Fourquet.

l'autre ? C'est au travers de rencontres et de lectures qu'un concept s'est peu à peu établi : - aimer les deux -, non pas, être entre deux -, **mais - être les deux -, hybride donc !** Autrement dit, bilingue et biculturel.

C'est au travers des concepts des uns et de la confrontation des idées avec d'autres que j'ai pu **donner du sens** à mon identité d'Alsacien et tenter de **la définir.** En l'occurrence, une identité inscrite dans **une culture alsacienne** riche des apports, être français, allemands et proprement Alsaciens, et, pour ce faire, dans **le dépassement** d'un nationalisme reposant sur l'unicité de la langue, de l'histoire et de la culture. C'est-à-dire dans **les principes du postnationalisme et de l'union dans la diversité**[7]**.**

Cela implique, face à des **hostilités** qui demeurent, de mener à la fois un **travail sur soi** pour devenir celui que l'on peut[8] être et **un engagement politique**, car rien ne sera donné sans qu'on le demande… fortement.

Parler d'identité alsacienne, c'est parler d'une identité collective, c'est-à-dire **d'une construction**. Quelle construction a été, est à **l'œuvre** en Alsace ? Identité **reconnue ou injonction** identitaire, Identité **particulière ou déconstruction et alignement** identitaires, identité **plurielle ou singularité** convoquée ? Voilà toute **la dialectique alsacienne** que je développe ici par le biais **d'une analyse de l'identité alsacienne,** de son histoire et de sa situation contemporaine.

Mais au fond, le problème de l'identité alsacienne n'est **pas un problème alsacien**. C'est le problème **de l'État français**. Il y a comme **une incapacité** chez lui à admettre que l'on puisse **se sentir** à la fois **alsacien et français**.

Je m'engage depuis plusieurs décennies, et je ne suis pas le seul à le faire, en faveur d'une identité alsacienne fondée sur **une culture bilingue** ou biculturalité faisant la part belle **aux cultures** française et allemande, toutes deux cultures historiques dans cet espace entre Vosges et Rhin, et donc **aux langues** qui les portent et les nourrissent, à savoir le français et le couple allemand standard et allemand alsacien (Elsasserditsch).
En cela, j'ai toujours pris à mon compte la définition de l'identité alsacienne, **„une alsacianité de l'esprit",** développée par Ernst Stadler au début de XXe siècle *„Elsässertum ist nicht etwas Rückständiges, landschaftlich Beschränktes, nicht Verengung des Horizontes, Provinzialismus, « Heimatkunst », sondern eine ganz bestimmte und sehr fortgeschrittene seelische Haltung, ein fester Kulturbesitz, an den romanische sowohl wie germanische Tradition wertvollste Bestandteile abgegeben haben"*[9].

La première identité de l'Alsace est **géographique**. L'Alsace ne saurait, de ce point de vue, être considérée que comme **un bout, une périphérie** de France. Ce faisant, l'Alsace n'est **véritablement alsacienne** qu'au travers de sa **rhénanité** caractérisée par le **partage, l'interconnexion et la vie** à 360 degrés dans le Rhin supérieur.

La première identité de l'Alsace nécessite de **transcender** les frontières et se manifeste par une **symbiose et une synthèse** que l'on peut qualifier de double culture. L'Alsace ne peut pas s'en passer ![10] **Tourner le dos** à la moitié du monde qui l'environne ne serait qu'à son **détriment**.

Mais cette rhénanité se heurte à une certaine **francité**, qui renvoie à une conception de l'identité **exclusive,** privilégiant **la singularité** de la langue, de la culture et de l'histoire purement françaises, plutôt qu'à une compréhension **inclusive** de la **diversité** française que serait une f**rancitude**.

Cette idée d'une « alsacianité de l'esprit », **une alsacianitude** dirait-on aujourd'hui, portée par le mouvement culturel né au début des années 1970, semble aujourd'hui de plus en plus **remise en question.** L'antigermanisme construit en Alsace ayant fait son œuvre, **le distinguo** entre d'une part **le bilinguisme** français-allemand (cantonné au scolaire) et, d'autre part, **la langue alsacienne**[11] **et**

[7] À ma connaissance et sans forfanterie, je suis sans doute le premier à avoir convoqué ces principes au sujet de l'identité alsacienne.
[8] « Werde, der du bist ».

[9] L'alsacianité, ce n'est pas quelque chose de rétrograde, de géographiquement borné, ce n'est pas un rétrécissement de l'horizon, un provincialisme, un art du terroir (Heimatkunst), mais une disposition de l'âme bien précise et très évoluée, un bien culturel solidement ancré, auquel la tradition romane aussi bien que germanique a donné ses éléments les plus précieux. https://www.lesauterhin.eu/lalsacianite-de-lesprit-selon-rene-schickele-et-ernst-stadler/
[10] Et cela pour plusieurs raisons.
[11] Langue alsacienne ? Évidemment, tout ce qui se parle est langue, mais prenons garde de ne pas changer de paradigme. Dans le monde germanophone duquel l'Alsace a toujours participé, la langue allemande se déploie sous deux formes, le standard et les dialectales, la forme écrite ou littéraire et les formes parlées. C'est relativement récent que le standard soit aussi parlé, mais toujours avec une coloration régionale. À chaque peuple,

la culture alsacienne (qui seraient, elles, du domaine sociétal), se fait de plus en plus prégnant[12].

Et des **politiques scolaires** mises en place dans les années 1980 et 1990 sont aujourd'hui régulièrement **critiquées**, notamment sur le choix alors effectué **en faveur** du standard allemand **au détriment** (sic) du dialecte[13]. De mon point de vue le problème n'est **pas celui-là.** Ce qui a manqué à l'époque, c'est **la non-association** standard-dialecte[14] et aussi le fait que le standard était présenté aux élèves, moins comme étant aussi **leur langue** (régionale) que comme **langue étrangère, langue vivante[15] ou encore langue du voisin.**

On ne le répètera jamais assez, **ce qui a manqué** au dialecte comme au standard, c'est **leur usage public, officiel** et **médiatique** en l'occurrence, un usage seul à même de donner **appétence et attractivité.** S'agissant de l'école, je prône depuis des années et **l'élaboration** d'une méthode pédagogique permettant d'aller du standard vers le dialecte et sa mise en œuvre. Dans les années 1980 et 1990, on pouvait encore **se baser sur le dialecte** pour aller vers l'allemand. Aujourd'hui, c'est l'inverse qu'il faut faire et donc **associer le dialecte, là où l'allemand est enseigné** et aller du standard vers le dialecte.

Quelles sont les **idées sous-jacentes** à ce **changement** proposé de paradigme ? Est-ce du sentimentalisme, du provincialisme, de l'antigermanisme, de l'anhistorisme, de l'ethnisme ou encore du nationalisme ? Sans doute un peu de tout cela.

Le présent ouvrage **reprend des publications réalisées et diffusées** par la fédération Alsace bilingue ou par l'initiative citoyenne alsacienne. Certes avec d'inévitables répétitions. Mais la pédagogie, n'est-ce pas aussi de la répétition ? ☺

L'ensemble a pour ambition de faire **un tour d'horizon** au sujet de la question linguistique alsacienne, **un état de lieux** aussi, évidemment en vertu de la conception de l'identité alsacienne dans laquelle je m'inscris.

Ces textes mettent en évidence **les défis** que posent la **préservation** et la **revitalisation** d'un bilinguisme et d'une biculturalité, en présence d'un État qui, au mieux, semble insensible, et au pire, est ouvertement hostile.

Je salue **tout ce qui se fait** notamment dans le domaine sociétal. Évidemment cela satisfait **dans l'immédiat** quelque peu le présent, et notamment des acteurs et des militants culturels, mais rien de sérieux et de durable ne pourra être entrepris **sans obtenir de l'État,** puisque tout dépend de lui, **des pouvoirs et des moyens** permettant de mettre en œuvre **une véritable politique et une stratégie linguistiques** pour atteindre déjà une masse

---

sa langue ? À la France, le français, à la Corse, le corse, à l'Alsace, l'alsacien ? Poursuivons. À la Belgique, le belge, à la Suisse, le suisse à l'Autriche, l'autrichien, tient là, ça ne marche pas ! Quelle est la part de romantisme, de « Sehnsucht » (nostalgie), d'un « Urvolk » (peuple originel) dans leur démarche. Pourquoi ce besoin de frontière ? „Die Grenzen meiner Sprache sind die Grenzen meiner Welt" (Wittgenstein). La langue a-t-elle besoin d'être dans des frontières ? Et, ouvrons le débat : cela ne s'inscrit-il pas dans une définition essentialiste (qui est en soi), substantialiste (qui est ceci), objective, voire ethnique ou pire nationaliste, de l'identité ? La leçon que l'Alsace doit tirer de son histoire politique et culturelle n'est-elle pas en opposition à tout cela ? L'Identité alsacienne ne peut être spécifiée par l'unicité. Elle est d'emblée plurielle, caractérisée par des parts d'identité française, allemande, proprement alsacienne et de bien d'autres. La reconnaissance et la (re)construction de l'identité alsacienne ne peuvent être que postnationales, c'est-à-dire une dans sa diversité, riche de toutes ses langues et de toutes ses cultures passées, présentes et futures. Il s'agit de n'en repousser aucune, mais de les valoriser toutes. Être Alsacien, c'est avant tout partager un sentiment d'appartenance et une volonté d'agir ensemble. Une identité subjective, donc !

[12] Dans cette approche, l'allemand standard n'aurait plus sa place dans la société alsacienne. La disjonction a été actée par la transformation en 2001 de l'ORBI en OLCA dont l'action se fera essentiellement en dehors de l'école, l'ORBI en aurait trop fait en faveur de l'allemand. Le nouvel Office public de la langue régionale d'Alsace (OPLA) qui a absorbé l'OLCA poursuivra-t-il sur cette voie ? A en croire son président, c'est non ! *« Aujourd'hui, nous ne sommes plus en dans les errements de 1994 où alsacien et allemand standard se sont séparés ; je n'ai pas envie de rouvrir la fracture qui apu exister avec d'un côté le bilinguisme français-allemand standard et, de l'autre, sans interaction, la valorisation de la langue et de la culture alsacienne. Je pense que c'est une erreur historique qu'il ne faut pas reproduire. »* (Land un Sproch n° 239 septembre 2026).
ORBI = Office régional du bilinguisme (création 1994) ; OLCA = Office pour la Langue et les Cultures d'Alsace et de Moselle (création 2001) ; OPLA = Office public pour la langue régionale d'Alsace (création fin 2025).

[13] On trouvera de nombreux exemples sur les sites www.fab.alsace et www.ica.alsace

[14] La Suisse ou encore au Luxembourg pratiquent cette association.

[15] Au même titre que l'anglais, par exemple.

critique, base **de survie** et fondement pour un développement et déploiement futur[16].

À cela s'ajoute le fait que la société alsacienne n'est pas véritablement **traversée** par une culture du sujet et une **crise de société** caractérisée par le délitement du vivre ensemble, du collectif et donc du « faire ensemble » Alsace. De son côté, l'idéologie de la **post-histoire**[17] a désarrimé une bonne partie des individus de leur ancrage historique et généalogique. Ce qui atténue quelque peu l'antigermanisme[18] souvent évoqué, notamment de la jeunesse alsacienne. **Être indifférent** n'est pas encore être hostile !

En réalité, si l'on voulait ou pouvait faire vivre en Alsace un vrai bilinguisme, il faudrait un véritable **« plan Marshall »** pour financer, et la mise en œuvre de la **politique linguistique** s'y afférent, et la diffusion de **la culture** d'où il découle et qu'il sous-tend. **Le futur reste incertain !**

Champ de ruines, chef-d'œuvre en péril ? Ce ne sont pas les Alsaciens qui, **en premier,** ont cessé d'utiliser la langue régionale. S'ils l'ont fait par la suite, c'est parce qu'en premier lieu, cette langue **n'a pas été utilisée comme il se doit pour la faire vivre par l'État et ses services**, scolaires, administratifs, médiatiques… Les gens n'abandonnent que les langues qui ne servent à rien !

Indicateurs pour un état de lieux

Première question : qui en Alsace pense (encore) Alsace ?

Deuxième question : qui en Alsace pense (encore) en alsacien ?

Troisième question : qui en Alsace n'a jamais été consulté sur ce qu'il voulait pour lui et pour l'Alsace au sujet du bilinguisme ?

Quatrième question : les politiques linguistiques conduites en Alsace, tant par l'État que par les institutions locales, font-elles gagner en locuteurs ? En l'occurrence, ne pas en gagner, c'est en perdre !

Ce questionnement va trouver des réponses individuelles, mais il serait de première importance de disposer à son sujet d'un aperçu sur leurs réalités collectives. Avis est lancé aux autorités qui en ont les moyens !

[16] https://www.fab.alsace/wp-content/uploads/2024/02/FAB-actes-du-colloque-III-du-30-septembre-2023.pdf

[17] Cf. Peter Sloterdijk.

[18] Le sondage présenté dans l'article suivant démontre qu'il n'est pas ou autant marqué.

De quelques dates de l'histoire de l'Alsace

Hallstatt et La Tène : Proto-celtes et celtes.
70 av. J.-C. : premiers germains.
58 av. J.-C. : Rome sur le Rhin.
406 apr. J.-C. : arrivée massive de Germains. Les Alamans s'installent. Rome abandonne le Rhin.
640-740 : Duché d'Alsace.
IXe siècle : Comtés du *Nordgau* et du *Sundgau.*
843 : Traité de Verdun (partage de l'empire de Charlemagne en Francie de l'Ouest, Lotharingie dont l'Alsace, et Francie de l'Est).
870 : Traité de Meerssen ; l'Alsace dans le royaume de Louis le germanique.
XIIe siècle : Landgraviats de Haute et de Basse Alsace.
1354 : Création de la Décapole.
XVIe siècle : Réunions des états d'Alsace (*Landstände*).
1648 : Traité de Westphalie, début de l'annexion de l'Alsace par la France.
1678 : Fin de la Décapole.
1680 : Les princes et seigneurs possessionnés en Alsace doivent faire allégeance au roi de France leurs biens passent à la couronne.
1681 : Strasbourg annexée par la France.
1697 : Traité de Ryswick[19]. La frontière est portée sur le Rhin.
1793 : Le comté de Sarrewerden (Alsace bossue) annexée par la France.
1798 : Mulhouse « réunie » à la France.
XVIIIe siècle : Création d'une Province d'Alsace.
1790 : Création des départements du Haut et du Bas-Rhin.
1870/71 : L'Alsace et une partie de la Moselle cédées à l'Allemagne. Création du Reichsland.
1874 : Création du *Landesausschuss* (Délégation d'Alsace-Lorraine), autonomisme dans le cadre du Reichsland…
1911 : Une Constitution pour le Reichsland, Création du *Landtag* (Parlement d'Alsace-Lorraine)…
1918 : Retour à la France, autonomisme dans le cadre de la République…
1940 : annexion de fait (*Anschluss*) par l'Allemagne nazie…
1944/45 : Libération et retour à la France

[19] Qualifié de *Rissweck* dans le Saint-Empire (wegreissen = arracher).

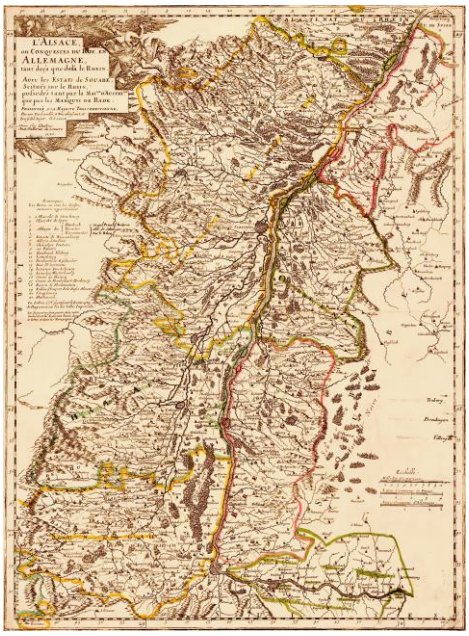
Toute l'Alsace en deux cartes
Continuitées et ruptures, Conjonctions et dissociations.



[20]

L'Alsace, une forte donnée géographie

Das Elsass, eine starke geografische Gegebenheit



[21]

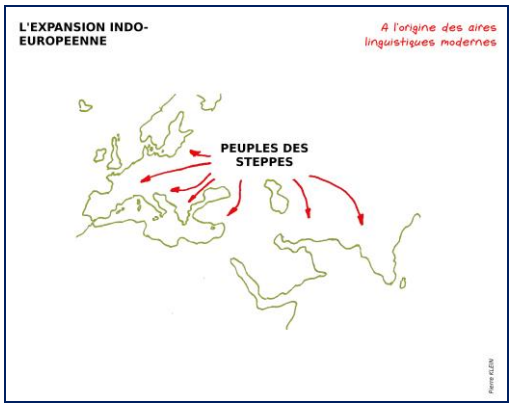
L'Alsace, ou les conquêtes du roi en Allemagne, carte datée de 1666

Das Elsass, Eroberungen des Königs in Deutschland, Karte aus dem Jahr 1666

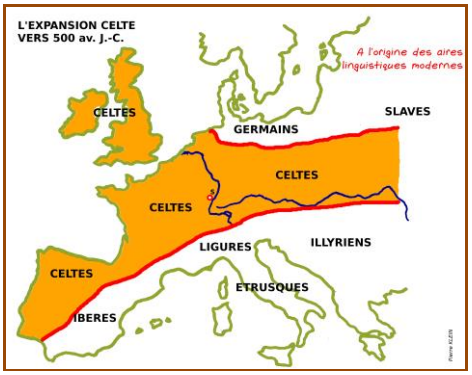
[20] https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=749164

[21] https://commons.wikimedia.org/wiki/File:L%27Alsace_ou_conquestes_Du_Roy_En_Allemagne_tant_de%C3%A7%C3%A0_que_del%C3%A0_le_Rhein.jpg

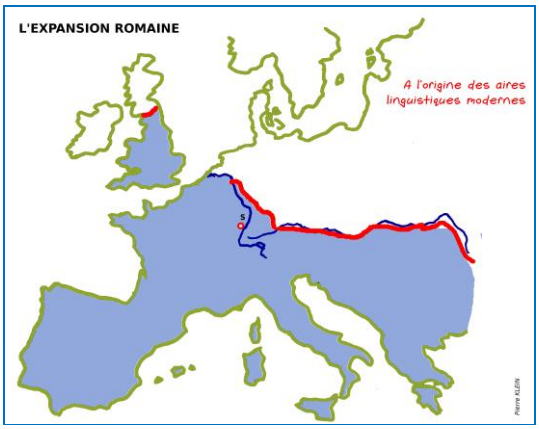
Brève chronologie de l'implantation, de la pratique et du déclin ou disparition des langues en Alsace



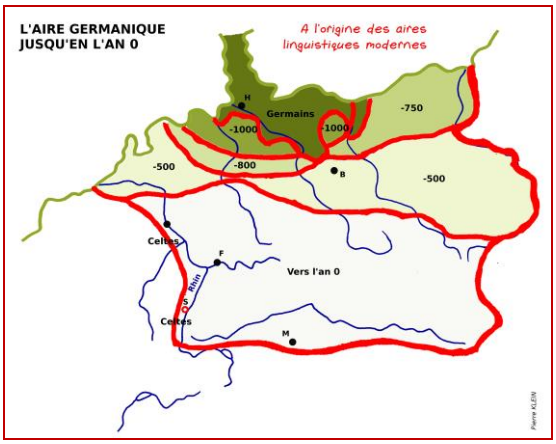
Après l'expansion indo-européenne (3000 av. J.-C.) :
Présence de l'indo-européen « commun ».



Après l'expansion celtique (à partir du VIII[e] siècle av. J.-C.) :
Présence : le celte s'établit, présence du germain à partir du premier siècle av. J.-C.



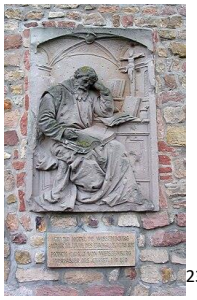
Après l'expansion romaine (à partir de 58 av. J.-C.) :
Présences : le latin s'ajoute, le celte demeure (gallo-romain), présence du germain.



Après l'expansion germanique (à partir du IV[e] siècle) :
Présences : l'allemand s'établit : d'une part l'allemand parlé, l'allemand dialectal d'Alsace[22], qui se compose de deux familles du « Hochdeutsch », le francique rhénan (palatin et lorrain) et l'alémanique (bas alémanique du nord, bas-alémanique du sud et le haut-alémanique) et, **d'autre part l'allemand écrit :**

1. **le vieux haut-allemand de 750 à 1050**, illustré en Alsace, notamment par **Otfried von Weissenburg,**

[22] Durant des siècles appelé dans la langue même « Ditsch », puis « Elsasserditsch », puis Elsassisch »…

[23]

Otfried von Weissenburg

2. **le moyen haut-allemand de 1050 à 1250,** illustré en Alsace, notamment par **Gottfried von Straβburg,**

[24]

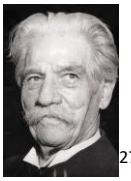
Gottfried von Straβburg

3. **le nouveau haut-allemand précoce de 1250 à 1550, illustré** en Alsace, notamment par **Sebastian Brant**,

[25]

Sebastian Brant

4. **et le nouveau haut-allemand depuis 1550,** illustré en Alsace, notamment par **Moscherosch, Pfeffel, Schweitzer, Schickele…** [26]

[27]

Albert Schweitzer

[28]

René Schickele

[29]

Marcel Jacob

[30]

André Weckmann

---

[23] Par Peter Christian (Pfold) — Originally created and uploaded to the http://en.wikipedia.org/wiki/Image:Otfrid.jpg by Pfold, CC BY-SA 3.0, https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid= Von Meister des Codex Manesse - http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/cpg848/0723, Gemeinfrei, https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=194112 3673390

[24] Von Meister des Codex Manesse - http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/cpg848/0723, Gemeinfrei, https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=194112

[25] Von Albrecht Dürer - Bibliotheca Germanica, Gemeinfrei, https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=4446716

[26] Complément.
La part de l'Alsace à la formation et au développement de la langue et de la culture allemandes a été de première importance : le premier poème en 870 (Das Evangelienbuch : Otfried), le premier fabuliste en 1180 (Gleissner), le chef-d'œuvre du Minnesang vers 1210 (Tristan und Isolde : Gottfried von Straβburg), la première charte en 1251 (premier document administratif à Lautenbach), les premières chroniques en 1362 (Fritsche Clossener et Twinger von Königshofen), le premier livre pour enfants en 1435 (Das heilige Namenbuch : Dankrotzheim), la première bible imprimée en 1466 (Johannes Mentelin), le livre le plus lu en Europe avant la bible de Luther en 1494 (Das Narrenschiff : Sebastian Brant), le premier livre de sciences médicales en 1497 (Hieronymus Brunschwig), la première encyclopédie médicale en 1518 (Spiegel der Artzney : Fries), le premier Schwankbuch en 1519 (Johannes Pauli), le premier roman vers 1557 (Der Goldfaden : Jörg Wickram), la première messe en 1524 à Strasbourg, un an avant Wittenberg, le premier Vitruvius, livre d'architecture en 1548 (Vitruvius Teutsch : Riff), le premier livre de grammaire en 1573 (Ölingen), le premier cycle de sonnets en 1575 (Johann Fischart), le premier Journal en 1605 (Relation : Carolus), **en langue allemande sont alsaciens.**

[27] Par Bundesarchiv, Bild 183-D0116-0041-019 / Inconnu / CC-BY-SA 3.0, CC BY-SA 3.0 de, https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=5361572

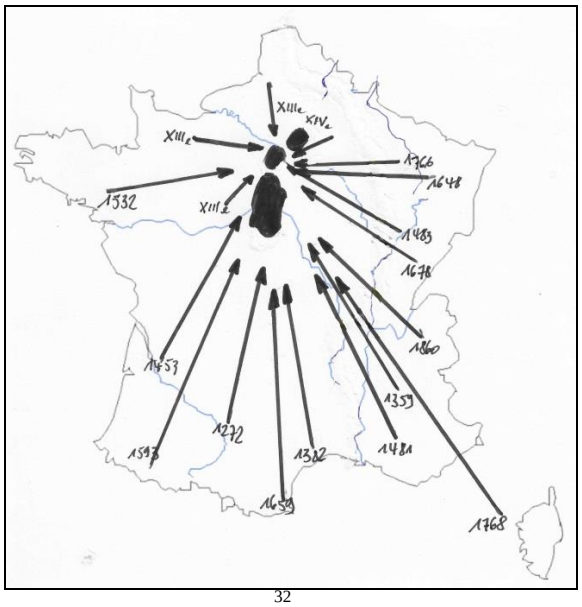
[28] Von Autor/-in unbekannt - Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg (en ligne sur Numistral), Licence Ouverte, https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=18816659

[29] https://assoschick.alsace/2021/06/24/marcel-jacob-1899-1970/

[30] Von MlibFR - Eigenes Werk, CC BY-SA 3.0, https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=151308361

Le latin demeure comme langue de culture jusqu'au XIX[e] siècle**, le celte** disparaît, présence des **parlers romans** ou welches (roman lorrain et roman franc-comtois), présence du **Yiddish,** présence du **Mànisch** (Sinti-Romanès), présence du **Jenisch**[31]**.**

Après l'expansion française (à partir de 1648) :
Présences : le français s'ajoute d'abord comme langue de classe, puis comme langue populaire à partir du milieu du XX[e] siècle, **l'allemand, parlé et écrit,** maintient sa prédominance jusqu'au milieu du XX[e] siècle, en net recul depuis, **le Yiddish**, **le Mànisch le Jenisch**, **les parlers romans** presque disparus aujourd'hui, présence des **langues issues de l'immigration récente.**



32

Carte illustrant les incorporations successives au domaine royal capétien initial avec chaque fois l'imposition de la langue du roi à partir l'ordonnance de Villers-Cotterêts de 1539

Karte, die die sukzessiven Eingliederungen in das ursprüngliche königliche Kapetingerreich veranschaulicht, wobei jeweils ab der Verordnung von Villers-Cotterêts von 1539 die Sprache des Königs vorgeschrieben wurde

Deux comparaisons entre l'Alsace et les autres régions françaises concernées par les langues régionales :

1. éléments scolaires distinctifs

La langue dite régionale d'Alsace, l'allemand, est très majoritairement présente dans la région depuis la chute de l'Empire romain. Elle est enseignée dans les « Teutsche Schulen[33] » à partir du XIVe siècle. La Renaissance et surtout la Réforme (religion de l'écrit) amènent un développement réel, mais encore limité, de l'enseignement. La scolarisation est considérablement renforcée tout au long du XIXe siècle. L'enseignement s'y fait en allemand. Le français n'y est introduit qu'à partir des années 1830 comme langue enseignée à raison… Une bascule intervient à partir des années 1850, où le français devient langue d'enseignement, mais l'allemand reste langue enseignée à toute la population scolaire. Le passage sous régime scolaire allemand et l'école obligatoire dès 1870/71 booste considérablement l'allemand standard et, avec lui, la pratique dialectale. Après le retour à la France en 1918/19, l'allemand se maintient par la force des choses. Il bénéficie d'une quasi-co-officialité, tant il est enseigné et utilisé par les institutions. Passons sur la période noire de 1940 à 1944/45 où tout se fera obligatoirement en langue allemande standard, même le dialecte est mis à l'index. Puis vint l'année 1945, qui connut la véritable première interdiction de la langue allemande, notamment dans les écoles primaires d'Alsace. **Il est donc permis de dire que l'allemand a été enseigné dans les écoles d'Alsace sans interruption du Moyen Âge à 1945. Une vraie exception alsacienne.**

2. **Éléments culturels distinctifs**

L'enseignement de l'allemand tout au long de l'histoire a évidemment eu pour conséquence ou permis à l'Alsace **de « participer à » et de « participer de » la culture allemande,** une des grandes cultures européennes qui implique tout le monde germanophone. **Elle lui a même apporté à plusieurs époques de son histoire des contributions majeures**. Dans un monde très marqué par la religion, dans les églises protestantes, les lectures, les chants, les prédications se faisaient, sauf très rares exceptions[34] **en langue allemande** (standard). Dans les églises catholiques, **l'allemand standard côtoyait le latin** et ce n'est qu'à partir de 1945 que l'Église catholique obligea à faire le catéchisme en langue française.

[31] En Alsace, la langue maternelle des Yéniches (Zeinapflecker, Kerbmächer...) est un socle d'alsacien mélangé à de l'argot rotwelsch, ainsi qu'un important vocabulaire emprunté aux Manouches.

[32] Carte réalisée d'après celle de madame Suzanne Citron, in Le mythe national, 219, Les Editions Ouvrières, Paris, 1991

[33] En parallèle les enfants de l'élite sociale fréquentent des Lateinschulen.

[34] Pour la langue française.

Sondage : l'Alsace et la langue allemande ?[35]

Résultats du sondage effectué par **IntoTheminds** auprès d'un échantillon de 500 personnes (https://www.intotheminds.com/fr/) pour la fédération Alsace bilingue.

Question posée :

« Pensez-vous que la connaissance et l'usage de la langue allemande sont importants pour l'Alsace ? »[36]

Réponses

1. **Une opinion massivement favorable : 89 % de "Oui"**

Répartition des réponses
Oui : 446 (89 %) ; Non : 38 (8 %) ; Je ne sais pas : 16 (3 %)
Près de 9 Alsaciens sur 10 jugent l'allemand important pour la région.

2. **Une adhésion stable à tous les âges**

Part de Oui par tranche d'âge
Toutes les tranches d'âge dépassent 84 % de Oui. Les 66 ans et plus sont les plus favorables (96,2 %). Les 18-25 ans sont les moins enclins, mais restent largement majoritaires (84,7 %).

3. **Genre et département : un consensus**

Part de Oui par genre
Femmes : 87 % de oui, 10 % de non et 3 % de je ne sais pas
Hommes : 91 % de oui, 5 % de non et 3 % de je ne sais pas
Part de Oui par département
Bas-Rhin 90 % de oui, 7 % de non et 3 % de je ne sais pas
Haut-Rhin 89 % de oui, 8 % de non et 3 % de je ne sais pas

L'adhésion est largement transversale : Femmes et hommes, Bas-Rhin et Haut-Rhin : moins de 5 points d'écart entre les groupes.

Synthèse
89 % : **Un soutien massif.** Près de 9 Alsaciens sur 10 jugent l'allemand important pour la région.
Bas-Rhin & Haut-Rhin alignés. Les deux départements partagent la même conviction (89,5 % vs 88,7 %).
L'allemand est perçu comme un atout pour l'Alsace, sans clivage générationnel ni territorial.

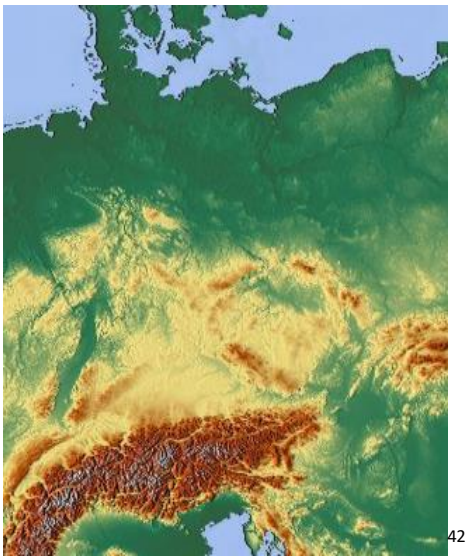
Résilience alsacienne
Si l'Alsace a été le lieu malheureux où se sont affrontés les antagonismes français et allemand, elle a aussi été **le lieu heureux** où se sont rencontrées et fécondées deux grandes cultures européennes, la française et l'allemande. C'est dans cette **confluence** et cette **synthèse** que l'Alsace a **véritablement été alsacienne.**[37] Le redeviendra-t-elle ?

Longtemps la langue allemande, littéraire et dialectale a connu en Alsace une période **faste** et **rayonnante**, tant l'Alsace **a apporté** à la langue et à la culture allemandes. Puis, passée dans le giron de la France[38], un **bilinguisme** et une **culture bilingue** s'y sont longuement maintenus.[39] Encore dans l'entre-deux-guerres, **l'allemand** connaissait une **quasi-officialité** avec la langue française, tant il bénéficiait d'un **usage public**. Puis est venu le temps de l'annexion par une mauvaise Allemagne, c'est un euphémisme, qui sera à l'origine d'une véritable **catastrophe identitaire**. Elle provoquera un **anti-germanisme** exacerbé et le **rejet/refoulement** d'une part de l'identité alsacienne, la part allemande, culturelle s'entend[40]. Si cette annexion a occasionné un véritable **traumatisme** et si le **post-traumatisme** a consisté à **rejeter** tout caractère allemand de l'Alsace, **le temps de la résilience**, c'est-à-dire de celui du *« Werde, der du bist »,* du deviens qui **tu peux être**, du **libère-toi** de tes inhibitions et refoulements,

[35] Publié sur le site de la FAB-VZE : https://www.fab.alsace/wp-content/uploads/2026/07/Brochure-Resultats-bilingues-sondage-IntoTheMinds.pdf
[36] https://www.fab.alsace/89-des-alsaciens/
[37] On lira utilement en complément : Histoire linguistique de l'Alsace, Histoire culturelle de l'Alsace, Histoire de l'Alsace rhénane et Identité alsacienne chez ID l'édition : https://www.id-edition.com/
[38] La langue et la culture française connaîtront un acclimatement progressif.
[39] Notamment grâce à un enseignement non interrompu de l'allemand du Moyen Âge à 1945.
[40] Cette situation psychosociologique sera mise à profit et appuyée par les adversaires des langues régionales, auteurs d'interdits scolaires, médiatiques et culturels à l'encontre de l'allemand.

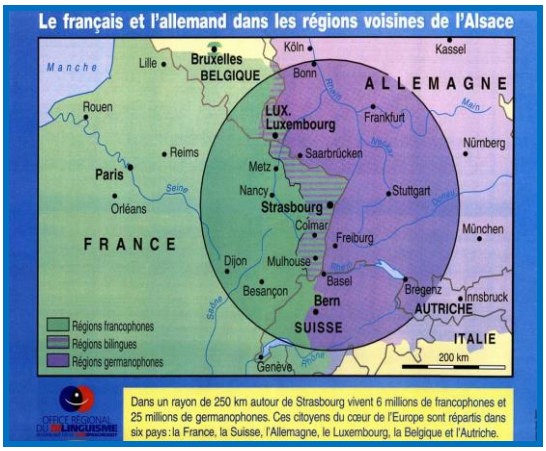
n'est-il pas venu ? Les résultats du sondage semblent indiquer que **c'est le cas**.

La première identité de l'Alsace est **géographique**. L'Alsace n'est pas qu'une extrémité orientale de la France, un « Finistère ». Elle est aussi **l'extrémité occidentale** de la Mitteleuropa. Et, c'est de cette situation que découlent de notoires éléments identificatoires alsaciens : linguistiques, culturels, historiques, économiques, écologiques, "transfrontalité"… **L'Alsace est rhénane** et c'est une grande chance pour la France d'avoir un pays rhénan en son sein. Mais **la rhénanité oblige !** La rhénanité de l'Alsace nécessite de **transcender** les frontières et se manifeste par une **symbiose** et une **synthèse** que l'on peut qualifier de **double culture** ou culture bilingue. Excluant de **tourner les dos** à la moitié du monde qui l'environne, elle impose à l'Alsace de **pouvoir communiquer à 360 degrés**[41]. Ce qui, en retour, permet à l'Alsace de **se nourrir** de cet environnement. Autrement dit, l'Alsace ne peut pas se permettre de se passer d'une bonne **connaissance** et d'une bonne **pratique** de la langue allemande. C'est ce qui semble **ressortir** du sondage.

[42]

L'Alsace, extrémité orientale de la France, extrémité occidentale de la Mitteleurope. Non pas culturellement entre les deux, mais les deux !

Das Elsass, der östlichste Zipfel Frankreichs, der westlichste Zipfel Mitteleuropas. Nicht kulturell irgendwo dazwischen, sondern beides zugleich!



Dans un rayon de 250 km autour de Strasbourg vivent quelque 6 millions de francophones et 25 millions de germanophones. Ces citoyens, au cœur de l'Europe, sont répartis dans six pays : la France, la Suisse, l'Allemagne, le Luxembourg, la Belgique et l'Autriche.

In einem Umkreis von 250 km um Straßburg leben etwa 6 Millionen Französischsprachige und 25 Millionen Deutschsprachige. Diese Bürger im Herzen Europas verteilen sich auf sechs Länder: Frankreich, die Schweiz, Deutschland, Luxemburg, Belgien und Österreich.

C'est par leur usage, notamment public, que les langues vivent. L'avenir nous dira si, en effet, les Alsaciens et en premier lieu leur classe politique, **réhabiliteront** pleinement la langue allemande comme étant un des **éléments forts** de leur identité, s'ils ouvriront les yeux sur la **forte efficience** sociale, culturelle et économique du bilinguisme français-allemand, et s'ils **referont** de ce dernier **un bien collectif**. Encore faut-il qu'ils obtiennent les pouvoirs et les moyens nécessaires à une véritable politique linguistique et à son aménagement, mais c'est là une autre histoire.

[41] À 250 km autour de Strasbourg vivent quelque 6 millions de francophones et 25 millions de germanophones.
[42] Fichier:Topographic map of Central Europe.png — Wikipédia.

Dissociation bilinguisme et langue et culture régionales

Depuis quelque temps déjà, une nouveauté conceptuelle est apparue chez quelques éléments de la classe politique ou institutionnelle et de la militance culturelle. Il s'agit de la **dissociation** du bilinguisme et de la langue et de la culture régionales.

Selon cette conception, il y aurait lieu de distinguer d'une part le **bilinguisme** français-allemand scolaire et, d'autre part, **la langue et la culture régionales,** qui, elles, seraient sociétales. Le franco-allemand serait **réservé à l'école** et le dialecte, pardon, la « langue alsacienne », et la culture qui s'y rapporte **relèverait de la vie en société.**

Du coup, le franco-allemand, scolaire donc, ne serait-il pas **hors sol** et la culture alsacienne ne relèverait-elle **que de l'expression** en langue dite alsacienne ? Le premier serait alors présenté comme **une simple langue vivante** parmi d'autres, juste (encore) utile[43], la seconde ne serait-elle pas alors à la fois **déconnectée** des riches heures de la culture allemande en Alsace et du monde culturel germanophone d'aujourd'hui ?

Ainsi conçu le franco-allemand de l'école n'ayant aucun **lien** avec la société et **l'appétence** linguistique et l'**investissement** identitaire que de tels liens génèrent, ne serait-il pas à terme **fortement menacé** dans son existence et sa raison d'être ?

De cette manière, la culture alsacienne se composerait-elle uniquement de poésie, de théâtre et de chansons dites alsaciennes, ainsi que des stéréotypes alsaciens : choucroute, maisons à colombages, cathédrales, coiffes, cuisine… ? Un mélange de sérieux, d'amusement et de nostalgie ? Un mélange aussi de fierté identitaire et de repli identitaire ?

En tout cas, un vrai retournement de « l'alsacianité de l'esprit », déjà évoquée, de Stadler ?[44] **Une autre Alsace, donc ?**

Le Rhin, de frontière politique, doit-il aussi être **une frontière culturelle,** ce qu'il n'a jamais été tout au long de l'histoire ? Pense-t-on à entériner ce qui est déjà largement le cas, comme le souhaitent et y travaillent **les nationaux-républicains,** autrement dit, jacobins ?[45]

Quelle part **de culture germanophone** venant de Suisse, d'Autriche, d'Allemagne **traverse encore le Rhin ?**[46] Exception faite du festival « Augenblick », de l'hebdomadaire « Rheinblick », des partenariats communaux, de l'‘université populaire PAMINA[47], d'Art'Rhena,[48] de « Vis-à-vis »[49], BAden-ALsace[50], un reste de revues populaires, quelques initiatives associatives, des échanges scolaires transfrontaliers, **pas de quoi bouleverser** l'habitus culturel français. Pas de grands rayons de livres en langue allemande dans les librairies et bibliothèque. Pas même un Goethe Institut en Alsace. Reste une fréquentation générationnelle des télévisions allemandes et suisses.

Passez donc par Strasbourg, Colmar ou Mulhouse. Y trouverez-vous **plus de culture germanophone à l'affiche** (cinéma, théâtre…) qu'à Nancy, Lyon ou Toulouse ? Et je ne pose pas la question de la part **que l'Alsace livre encore** à cette culture ? Beaucoup de choses se faisaient dans les deux sens, beaucoup ont été déconstruites !

Certes, il se passe encore des choses d'une rive à l'autre du Rhin et l'objet n'est pas ici d'en faire une liste exhaustive. La question reste celle du **« pouvoir faire »,** après tant d'abandons et d'impossibilités à faire, celle donc du **« bien faire »** et de la **« Wiedergutmachung »**[51]**.**

Au fond, la conception étudiée dans ce chapitre semble bien reproduire et entériner **un travers très**

---

[43] Utilité économique et professionnelle, bonne conscience...

[44] Mais plus près de nous, ce serait aussi un renversement par rapport à ce qu'en pensaient des Philipps, des Weckmann, des Tomi Ungerer et autres... voir : https://www.fab.alsace/wp-content/uploads/2025/02/brochure-definition-de-la-langue-regionale.pdf ou encore https://www.fab.alsace/texte-proprement-dit-de-lappel-un-avenir-pour-le-bilinguisme-en-alsace/

[45] Voir chapitre « Déroulé du rejet de la germanophonie alsacienne et partant du bilinguisme collectif français-allemand », page 42**.**

[46] Nous n'évoquons pas ici le conseil rhénan, la conférence du Rhin supérieur et les structures de coopération (Eurodistricts) qui relèvent de la politique ni les Transports et mobilités transfrontalières qui, comme les travailleurs frontaliers, relèvent de l'économie ni le réseau Infobest.

[47] Basée à Wissembourg.

[48] Située sur l'ile du Rhin en face de Breisach.

[49] Magazine TV transfrontalier mensuel de France 3 GE.

[50] Theater Eurdistrict.

[51] Réparation.

français : "une langue, un pays" et "un pays, une langue"-. À la France, le français, à la Bretagne, le breton, à la Corse, le corse et à l'Alsace, l'alsacien (quid de l'allemand ?). Le concept de langue devrait donc **clore chaque espace sur lui-même** et chacun devrait être **doté de sa langue propre.**

Elle **prend acte** de la situation faite à la culture bilingue français-allemand[52], **ne remet pas en cause** l'imposition du modèle et même le **reproduit. Mimétisme et reproduction ?**

OK, il y a encore ou à nouveau des passerelles, mais, « Der Rhein war noch nie so tief!". Le Rhin n'a jamais été aussi profond. Est-ce cela que nous voulions ? Est-ce de cela que l'Alsace a besoin ? **Vivre à 180 degrés ou à 360 ?**

En conclusion. La **dissociation** n'assurera pas **la survie** à terme ni de l'allemand standard ni de la « langue alsacienne » et de la culture qui s'y rapporte. **Seule une association**, **une réassociation**, des deux le permettra, et ce, condition sine qua non, **dans le cadre d'une existence sociale pleine et entière,** attribuée aux deux expressions linguistiques, c'est-à-dire scolaire, culturelle, administrative, économique et médiatique, **conférée** par les institutions politiques et administratives[53].

Une langue allemande qui ne serait **qu'enseignée, sans existence sociale,** une langue et une culture simplement alsaciennes **déconnectées de la langue et de la culture allemande**s serait mortifère, notamment face à l'omnipotence et l'omniprésence de la langue et de la culture françaises qui anéantissent tout sur leur passage. **On peut rêver !**

Germanophonie versus dialectophonie alsacienne ?

Quand les choses ne sont pas appelées par leur nom, elle s'embrouille dans l'esprit des gens !

Comment, les Alsaciens seraient germanophones de par leur langue régionale ? Une anecdote. Nous sommes dans les années 1970. En annonçant à ma grand-mère que je viendrai le week-end prochain la voir avec un ami, elle a de suite demandé s'il parlait « Ditsch[54] ».

Autrement dit, si elle pourra communiquer avec lui. Comment peut-elle demander cela ? Me suis-je dit. On parle donc dialecte en Alsace et on est dialectophone. Pour ma grand-mère, il était évident que ce qu'elle parlait était de l'allemand. Pour la génération suivante, celle d'après-guerre, les choses étaient devenues différentes. Elles ont été habituées par une sorte de conformité forcée à ne pas spécifier le nom de la langue dite régionale.

La formule devenue dominante était de se dire, en français, dialectophone, une expression linguistique dont on ne dit pas le nom[55]. C'était du dialecte. Et donc, on était dialectophone et surtout pas germanophone. Encore aujourd'hui, les Alsaciens ont du mal avec cela. Le Suisse du Canton de Basel-Land se disait et se dit toujours « Ditschsprochig[56] » en « Schwiizerdütsch[57] ». En face, l'Alsacien du Sundgau ne se disait plus germanophone ». Les raisons en sont connues et sont largement développées dans ce livre. Le principe d'une langue à part et non d'une part de langue poursuit son chemin. En Alsace, le contraire est toujours vrai, disait Germain Muller.

[52] Une remise en question de la confluence des cultures française, allemande et proprement alsacienne.
[53] Voir les chapitres pages 64 et 79.

[54] Allemand.
[55] Cela avait beaucoup frappé le professeur Jean Petit, grand psycholinguistique, lorsqu'il était venu en Alsace travailler à la méthode pédagogique des écoles ABCM Zweisprachigkeit. e venu
[56] Germanophone.
[57] Allemand suisse

Pouvoir régional et langue régionale

Gageons que si l'Alsace **avait disposé** d'un vrai pouvoir régional, notamment au cours de la deuxième moitié du XXe siècle, la chose linguistique alsacienne aurait **pris une autre tournure** que celle que nous connaissons aujourd'hui.

Dès l'après-guerre, et n'en doutons pas en réaction aux interdits prononcés à l'encontre de la langue allemande, **les conseils généraux des deux départements alsaciens demandaient le retour à un développement linguistique tel qu'il existait avant 1940.** Rien n'y fit, malgré des demandes réitérées, et surtout **jamais les Alsaciennes et les Alsaciens n'ont été consultés** quant à leur avenir linguistique.

Disons-le clairement et sans ambages, **le modèle français du monolinguisme,** un modèle qui fait franchement abstraction de la propre diversité linguistique du pays, a été **imposé**[58] **par l'État**, central évidemment, qui ne pratique pas de vrai régionalisme et peut-être pas de vraie démocratie[59]**.**

Il n'y a pas de vraie démocratie sans une démocratie régionale ! Il n'y a pas de vraie démocratie régionale sans **une forte présence de l'enseignement** des langues et cultures régionales dans les écoles publiques. Il n'y a pas de vraie démocratie régionale sans présence des identités régionales **dans les médias publics régionaux**. Il n'y a pas de vraie démocratie régionale **sans un usage public et officiel** des langues et cultures régionales.

Il n'y a pas de vraie régionalisation en France et cela explique aussi l'indigence des langues et des cultures régionales de France.

La démocratie régionale s'inscrit, par définition, dans une région. Elle impose que les régions possèdent des pouvoirs et des moyens lui permettant d'agir en fonction de besoins et d'intérêts propres, cela ne saurait se faire pleinement sans que ces derniers soient inscrits **dans une identité régionale**, c'est-à-dire dans une géographie, une histoire et une culture.

Une vraie régionalisation se doit d'assurer à la fois **une protection** des cultures et des identités régionales et permettre aux régions de **façonner leur cadre de vie** de manière à **préserver leurs particularités.** La culture est à la base de tout et pas seulement la culture économique ou technique, et, lorsqu'elle **est double**, nationale et régionale, elle **en dédouble** les impacts. C'est donc aussi par **l'ancrage des régions,** dans leur réalité géographique, historique et culturelle que l'on trouvera **un nouvel élan** national.

[58] Les Alsaciennes et les Alsaciens ne se sont pas levés un matin, se tapant sur la cuisse et se disant « hopla », maintenant on change de langue. À l'évidence, les choses ne se sont pas passées ainsi.

[59] À ce propos, le professeur Pascal Ory parle de démocratie libérale aux institutions autoritaires s'agissant de la France.

On l'a bien un peu oublié

L'Alsace doit beaucoup à la langue allemande et, par conséquent à la culture qu'elle véhicule. On l'a bien un peu oublié ou alors refoulé, caché sous le tapis. La foule croissante des touristes qui viennent en Alsace se rend bien compte d'un certain exotisme, d'une vraie originalité. Si en Alsace on avait, par le passé, parlé une autre langue, la culture s'y serait développée différemment. Elle serait indéniablement autre.

Regardons par-dessus les Vosges et par-dessus le Rhin, comparons les maisons et l'habitat, les arts et traditions populaires, la culture de la table et le parler, les patronymes et la toponymie… et mille détails de la vie quotidienne[60(1)] et relevons les différences et les ressemblances. Au-delà du Rhin, nombre de ressemblances, au-delà des Vosges pas mal de dissemblances. Nous ne disons pas mieux ou moins bien, mais autres !

Certes, nous vivons aujourd'hui un alignement sur des caractéristiques communes françaises et plus généralement mondiales, néanmoins il reste qu'une vraie différence alsacienne demeure. Elle est née d'un apport allemand ancien auquel s'est mêlé un apport français et bien d'autres encore pour faire ce qui plaît aujourd'hui de l'Alsace, un « beau jardin » aux essences variées portant de beaux fruits. La richesse est dans la différence, la différence est une richesse !

[60] (1) Exemples. Le paysan alsacien aiguisait sa faux différemment que le paysan outre-vosgien ; couvrait son toit avec d'autres tuiles, des « Biberschwänz » ; consommait du raifort, du chou rouge cuit et des « Bretzel » ; se chauffait différemment ; dormait dans une alcôve dans des draps « Kelsch » ; sa maison avait un toit à 52 degrés et à débordement, ce qui fait encore aujourd'hui le charme des villages alsaciens, décorait sa « Stub » avec des peintures sous verre et à Noël avec un sapin, dégustait le « Oschterhàs » à Pâques ; alimentait son moulin à eau par le haut plutôt que par le bas, utilisait un « Leiterwàje » et non une charrette, gérait sa forêt en futaie plutôt qu'en taillis ou en clairière, utilisait un parler germanique et non roman, prenait un train qui roulait à droite ; était plutôt propriétaire que fermier ou métayer…

Langue nationale ? Comparaison Corse – Alsace

Identité

Les identités régionales sont entre autres influencées par la géographie ou l'espace dans lequel elles s'inscrivent naturellement. La Corse est ainsi caractérisée par son insularité, tandis que l'Alsace est marquée par sa rhénanité, c'est-à-dire par un environnement rhénan, celui notamment du Rhin supérieur. L'Alsace n'est pas une fin de terre. Elle ne saurait installer des frontières culturelles, là où elles n'ont jamais existé ou accepté qu'il en soit ainsi. Cela irait contre son intérêt propre et contre celui de la France tout entière.

Enseignement

De toutes les régions, l'Alsace est la seule à avoir connu un enseignement de sa langue première, en l'occurrence de la langue allemande, tout au long de son histoire, même après son intégration, d'abord au royaume, puis à la République. Le français n'y devient langue enseignée qu'autour des années 1830 et langue d'enseignement qu'à partir de celles de 1850, l'allemand restant enseigné en tant que matière obligatoire.

Il n'en va pas de même en Corse, où l'italien n'a jamais été enseigné qu'à une élite bourgeoise ou intellectuelle du temps des dominations italiennes, et encore après. Une fois annexée par la France, l'enseignement y est uniquement francophone et la même élite passe au français. Ce n'est que vers la fin du XXe siècle que l'on commencera à y enseigner le corse. L'école normale créée à Ajaccio en 1829 est monolingue francophone. Celle créée à Strasbourg en 1810, la première de France, est bilingue français-allemand.

Ancrage du standard

Le standard allemand a été bien plus ancré dans les réalités, qu'elles soient scolaires, culturelles, administratives, économiques, médiatiques et cultuelles, que le standard italien en Corse.

Standardisation

L'expansion de standard italien en Italie est bien plus récente que celle du standard allemand au monde germanophone. L'expansion de l'italien est fortement liée à l'unification italienne qui se fait dans les dernières décennies du XIXe siècle. À cette époque, la Corse est déjà française. L'expansion du

standard allemande remonte au XVIe siècle. À cette époque, l'Alsace est encore allemande.

Occupations

La Corse a connu une occupation fasciste de 1942 à 1943, et l'Alsace une occupation, en réalité un « Anschluss », de 1940 à 1944. Les deux en sont sorties traumatisées. Ce qui a contribué au rejet de l'italien ici et de l'allemand là.

Statut politique

L'Alsace a connu et expérimenté la réalité, même s'il n'était pas parfait, d'un statut d'autonomie dans le cadre du « Reichsland ». Elle a longtemps ferraillé après son retour à la France pour en conserver des prérogatives. Même si la Corse a connu des avancées en matière de pouvoir régional, elle est encore très éloignée d'un tel statut d'autonomie. L'Alsace, qui n'est même plus une région, aussi d'ailleurs.

Exception linguistique alsacienne

De 1870/71 l'Alsace a été séparée de la France et intégrée à l'empire allemand. Cela a fortement contribué à booster tant le standard allemand que les dialectes allemands d'Alsace. Au moment de son retour à la France en 1918, seuls 3 à 4 % de ses habitants connaissent la langue française.

Exception culturelle alsacienne

Tout au long de son histoire, l'Alsace est partie prenante d'une grande culture européenne, en l'occurrence celle d'expression allemande, et cela jusqu'au milieu du XXe siècle. Longtemps cette part culturelle allemande de l'Alsace vivra en dehors de l'espace francophone, puis continuera à vivre en son sein. Tout cela relève bien d'une exception alsacienne. Ce ne sera pas vraiment le cas de la Corse,[61] par exemple, sans nier les attachements qu'elle pouvait, et peut encore avoir avec la culture italienne. D'ailleurs, lorsque l'Alsace redeviendra allemande en 1870, l'Allemagne ne sera pas vraiment un corps étranger d'un point de vue culturel.

La part de l'Alsace à la formation de la langue et de la culture allemandes a été de première importance. L'élite bourgeoise ou intellectuelle sera longtemps bilingue et continuera à faire usage de la langue allemande jusqu'au milieu du XXe siècle, le bon petit peuple d'ailleurs aussi[62].

Dialectes

Les parlers corses sont au cours de l'histoire, caractérisés pour l'essentiel par l'oralité. Le corse n'a commencé à être écrit qu'assez récemment, c'est-à-dire au cours du XIXe siècle. Les dialectes alémaniques et franciques d'Alsace ont connu et connaissent encore une littérature, essentiellement poétique et théâtrale. Le premier texte dialectal, imprimé en dialecte de Strasbourg, date de la fin du XVIIe siècle. Le XVIIIe siècle connaît une littérature dialectale. Celle-ci va s'amplifier au XIXe siècle et se poursuite aujourd'hui[63].

Nation

L'identité insulaire corse est un véritable cheval de bataille et un « enjeu national » de taille depuis le début du XXIe siècle, où elle a fait son entrée sur la scène politique et démocratique après des années d'affrontements parfois sanglants.

L'Alsace se retrouve autour de l'idée du bilinguisme et de la double culture. Partant d'une rhénanité revendiquée[64], elle s'inscrit d'emblée dans le postnationalisme, qui dépasse l'idée de peuple unifié dans l'uniformité linguistique, culturelle et historique. L'Alsace n'est véritablement alsacienne que dans la dualité. Une utopie ?

---

[61] Ni de la Bretagne ou de l'Occitanie.

[62] De grands noms d'auteurs et de créateurs alsaciens demeurent dans les anthologies culturelles allemandes, hommage à Otfried von Weissenburg, Reinmar von Hagenau, Gottfried von Straßburg, Johann Tauler, Fritsche Closener, Twinger von Koenigshoffen, Beatus Rhenanus, Geiler von Kaysersberg, Sebastian Brant, Johann Fischart, Jakob Sturm, Martin Bützer, Jakob Wimpfeling, Jörg Wickram, Philip Jakob Spener, Johan Michael Moscherosch, Jakob Balde. Hans Jakob Christoffel von Grimmelshausen, Gottlieb Conrad Pfeffel, Daniel-Ehrenfried Stöber, August et Adolf Stöber, Erckmann-Chatrian, René Schickele, Ernst Stadler, Ernst Barthel, Albert Schweitzer, Paul Bertololy, Marcel Jakob, André Weckmann, Claude Vigée… Et il conviendrait d'ajouter une pléiade d'artistes.

[63] Hommage à Georg Daniel Arnold, père du théâtre dialectal, et Daniel Ehrenfried Stöber, père du lyrisme dialectal. Jusqu'à nos jours, l'Alsace connaît une pléiade d'auteurs d'expression dialectale : Ferdinand Bastian, Fritz Stephan, Gustave Stoskopf, les frères Mathis, Victor Schmidt, Georges Baumann, Nathan Katz, Germain Muller, André Weckmann, Claude Vigée…

[64] L'Alsace n'est pas qu'un bout de France, elle est aussi le début de l'Europe centrale.

Langues et cultures régionales, une mission des médias publics ?

Sortir de l'indigence

En France, les langues régionales sont reconnues par la Constitution comme faisant partie intégrante du patrimoine national (article 75-1). Cependant, elles restent marginalisées dans le paysage médiatique et ont des difficultés à se faire entendre en dehors du cadre associatif. Pour ne pas être que symbolique, cette reconnaissance implique une responsabilité collective, notamment celle des médias de service public.

En pratique, la visibilité accordée aux langues régionales et aux cultures qu'elles véhiculent par les médias, et notamment les médias publics, demeure très insuffisante. Dans de nombreux cas, les langues et cultures régionales ne sont prises en compte que de manière sporadique et fragmentaire.

Lorsqu'une langue n'est diffusée qu'en marge, elle subit une dévaluation et acquiert un statut dégradé. Elle devient un élément décoratif, une « couleur locale » plaisante certes, mais secondaire.

Si elle ne veut pas être monopolistique, la mission culturelle confiée aux médias publics se doit de refléter la diversité culturelle et linguistique historique du pays.

Les médias publics ne peuvent alors se limiter à évoquer les langues et cultures régionales comme un patrimoine ancien, mais doivent les considérer comme des réalités d'aujourd'hui utilisées par des artistes, des auteurs, des musiciens.

La contradiction est frappante : d'un côté, les institutions affirment vouloir préserver et valoriser les langues régionales ; de l'autre, leur présence médiatique reste limitée, et la création contemporaine est peu mise en avant.

Les langues régionales font partie du patrimoine de la République, il reste à les sortir de l'oubli et à les considérer comme un outil d'expression culturelle contemporaine. Un patrimoine à ne pas laisser en jachère !

Si, depuis des décennies, soyons-en persuadés, les médias publics avaient été largement ouverts aux langues régionales, leur situation ne serait pas aussi catastrophique !

Ce qui aurait dû être fait ou resterait à faire selon la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires[65] :

« Article 11 – Médias

1. Les Parties s'engagent, pour les locuteurs des langues régionales ou minoritaires, sur les territoires où ces langues sont pratiquées, selon la situation de chaque langue, dans la mesure où les autorités publiques ont, de façon directe ou indirecte, une compétence, des pouvoirs ou un rôle dans ce domaine, en respectant les principes d'indépendance et d'autonomie des médias:

a dans la mesure où la radio et la télévision ont une mission de service public :

i à assurer la création d'au moins une station de radio et une chaîne de télévision dans les langues régionales ou minoritaires ; ou

ii à encourager et/ou à faciliter la création d'au moins une station de radio et une chaîne de télévision dans les langues régionales ou minoritaires ; ou

iii à prendre les dispositions appropriées pour que les diffuseurs programment des émissions dans les langues régionales ou minoritaires ;

b i à encourager et/ou à faciliter la création d'au moins une station de radio dans les langues régionales ou minoritaires ; ou

ii à encourager et/ou à faciliter l'émission de programmes de radio dans les langues régionales ou minoritaires, de façon régulière ;

c i à encourager et/ou à faciliter la création d'au moins une chaîne de télévision dans les langues régionales ou minoritaires ; ou

ii à encourager et/ou à faciliter la diffusion de programmes de télévision dans les langues régionales ou minoritaires, de façon régulière ;

d à encourager et/ou à faciliter la production et la diffusion d'œuvres audio et audiovisuelles dans les langues régionales ou minoritaires ;

e i à encourager et/ou à faciliter la création et/ou le maintien d'au moins un organe de presse dans les langues régionales ou minoritaires ; ou

ii à encourager et/ou à faciliter la publication d'articles de presse dans les langues régionales ou minoritaires, de façon régulière ;

f i à couvrir les coûts supplémentaires des médias employant les langues régionales ou minoritaires, lorsque la loi prévoit une assistance financière, en général, pour les médias ; ou

[65] Extraits de la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires.

ii à étendre les mesures existantes d'assistance financière aux productions audiovisuelles en langues régionales ou minoritaires ;
g à soutenir la formation de journalistes et autres personnels pour les médias employant les langues régionales ou minoritaires.

2. Les Parties s'engagent à garantir la liberté de réception directe des émissions de radio et de télévision des pays voisins dans une langue pratiquée sous une forme identique ou proche d'une langue régionale ou minoritaire, et à ne pas s'opposer à la retransmission d'émissions de radio et de télévision des pays voisins dans une telle langue. Elles s'engagent en outre à veiller à ce qu'aucune restriction à la liberté d'expression et à la libre circulation de l'information dans une langue pratiquée sous une forme identique ou proche d'une langue régionale ou minoritaire ne soit imposée à la presse écrite. L'exercice des libertés mentionnées ci-dessus, comportant des devoirs et des responsabilités, peut être soumis à certaines formalités, conditions, restrictions ou sanctions prévues par la loi, qui constituent des mesures nécessaires, dans une société démocratique, à la sécurité nationale, à l'intégrité territoriale ou à la sûreté publique, à la défense de l'ordre et à la prévention du crime, à la protection de la santé ou de la morale, à la protection de la réputation ou des droits d'autrui, pour empêcher la divulgation d'informations confidentielles, ou pour garantir l'autorité et l'impartialité du pouvoir judiciaire.

3. Les Parties s'engagent à veiller à ce que les intérêts des locuteurs de langues régionales ou minoritaires soient représentés ou pris en considération dans le cadre des structures éventuellement créées conformément à la loi, ayant pour tâche de garantir la liberté et la pluralité des médias. »

Démocratie culturelle

Droits culturels, droits linguistiques[66]

Qu'est-ce que la culture française, sinon une part de l'humanité qui trouve sa place dans un espace français ? La culture française existe-t-elle seulement, c'est-à-dire comme une culture unique et autarcique, exclue du continuum culturel européen et mondial ? De ce point de vue, la réponse est clairement non ! Il en va de même de l'Alsace. Il faut donc relativiser.

N'est-il pas, dès lors, plus approprié de parler de cultures en France, en Alsace, etc., qui, si elles présentent des aspects fortement unitaires, montrent aussi des diversités, des singularités, des subcultures qui s'expriment très souvent au travers d'autres langues que le français ?

La culture alsacienne, comme la culture française, est diverse et plurilingue. Il s'agit de gérer cette réalité et d'accorder à cette diversité et à ce plurilinguisme les droits culturels qu'ils justifient par leur existence même et par la part d'humanité qu'ils représentent.

Il faut, pour paraphraser Madame Citron, nationaliser la diversité dans un objectif d'union. Ce très beau mot est connoté fraternité, solidarité, convivialité, altérité et Alsace. L'union nous incite à élaborer une culture ouverte, partagée et multiple à tous les niveaux, dans laquelle les diversités culturelles peuvent s'épanouir : une culture animée, un réservoir mobile de diversités vivantes ouvertes à l'autre.

Droits culturels
Le pouvoir constitue le péché originel de la culture et l'histoire illustre à quel point les hommes et les cultures ont succombé à sa tentation ainsi que la manière dont les cultures ont été soumises, instrumentalisées et étouffées par le pouvoir. Les démocraties ne font pas exception à cette règle, bien qu'elles parviennent à l'atténuer.

Ainsi, il existe en France une culture du pouvoir disposant de moyens considérables, et un pouvoir qui laisse dépérir des cultures qui ne l'intéressent

[66] Texte extrait de l'Alsace inachevée, Jérôme Do Bentzinger, Colmar, 2004, et retravaillé.

pas, parce qu'elles sont prétendument non nationales et indignes de la République.

Il est plus que jamais nécessaire de reconnaître l'importance fondamentale de la culture, de toute la culture, de la diversité culturelle. Libérée de toute ingérence, la culture pourra s'épanouir, créer du sens commun et permettre une participation multiple et permanente à la démocratie.

Les idéaux de la modernité se réalisent lorsque la démocratie devient sociale et culturelle, lorsque l'interculturalité des principes universels de liberté et de justice s'associe à la diversité des cultures, lorsque le pouvoir démocratique rencontre la légitimité éthique.

Des principes universels reposant uniquement sur des préceptes philosophiques représentent une architecture normative qui, sans prendre appui sur la vie économique, sociale et culturelle, n'est qu'une pure abstraction.

Par contre, ces mêmes principes n'empêchent en rien la diversité des droits, y compris, et peut-être surtout, la reconnaissance des droits culturels, bien au contraire. La vie est diversité ; c'est pourquoi la citoyenneté doit être multiple et nécessiter le droit à la différence.

L'universalité est liée à la diversité. Le paradoxe n'existe qu'en apparence. Il en va du droit à la différence comme du droit à l'individualité : les deux ne sont pas attribués par hasard, mais au nom d'une morale universelle. Tous deux constituent des droits de l'homme.

Droits linguistiques

« Il importe de reconnaître aux membres des minorités nationales le droit d'exercer des activités éducatives qui leur soient propres, y compris la gestion d'écoles et, selon la politique de chaque État en matière d'éducation, l'emploi ou l'enseignement de leur langue, à condition toutefois... que ce droit ne soit pas exercé d'une manière qui empêche les membres des minorités de comprendre la culture et la langue de l'ensemble de la collectivité et de prendre part à ses activités, ou qui compromette la souveraineté nationale. » (Convention contre la discrimination dans le domaine de l'éducation, UNESCO, article 5, 1960).

Le premier droit culturel est le droit linguistique. L'inscription de droits linguistiques pour les langues régionales ou minoritaires dans le droit positif français peut se concevoir sans faire référence à des communautés minoritaires. Il ne faut pas trop en demander d'un coup. Le chemin est long avant que la France ne sorte de sa tradition jacobine. Cela étant dit, il est urgent d'agir. L'injustifiable est intolérable.

La philosophie qui doit présider à ces droits est excellemment exprimée dans le préambule de la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires. C'est pourquoi nous le reproduisons ci-dessous, afin que chacun puisse s'en inspirer, mesurer la distance qui sépare la philosophie politique française de la philosophie politique européenne en la matière, et saisir l'ampleur de la nécessaire modernisation de la France. Du moins, si la France veut s'adapter à la réalité européenne et redevenir un modèle de référence dans l'application des droits de l'homme.

« Les langues ne peuvent pas être sauvegardées comme des monuments du passé. Ce sont des réalités vivantes qui ont besoin pour se reproduire que des humains les utilisent. Pour que la survie d'une langue x (le breton en France ou le français au Canada, par exemple) soit raisonnablement assurée, il est nécessaire qu'il existe, dans le présent et dans le futur, un groupe de personnes qui éprouvent le désir de parler cette langue. Une politique visant à la survie de cette langue x cherchera activement à créer les conditions permettant à un tel groupe d'exister. La seule garantie que cette langue reste vivante dans le futur est de prendre des mesures favorisant la reproduction de cette communauté. On est loin d'une simple attitude de tolérance ! » (Henri Giordan)[67].

« L'intégration dans une même communauté linguistique, qui est un produit de la domination politique sans cesse reproduite par des institutions capables d'imposer la reconnaissance universelle de la langue dominante, est la condition de l'instauration de rapports de domination linguistique. » (Pierre Bourdieu in Ce que parler veut dire, Fayard, Paris, 1997.).

[67] Henri Giordan in Le temps du pluriel, Editions de l'Aube, La Tour d'Aigues, 1999.

Charte adoptée par le Conseil des ministres du Conseil de l'Europe le 29 juin 1992

« Préambule :
Les États membres du Conseil de l'Europe signataires de la présente Charte,

- *Considérant* que le but du Conseil de l'Europe est de réaliser une union plus étroite entre ses membres, notamment afin de sauvegarder et de promouvoir les idéaux et les principes qui sont leur patrimoine commun ;
- *Considérant* que la protection des langues régionales ou minoritaires historiques de l'Europe, dont certaines risquent, au fil du temps, de disparaître, contribue à maintenir et développer les traditions et la richesse culturelle de l'Europe ;
- *Considérant* que le droit de pratiquer une langue régionale ou minoritaire dans la vie privée et publique constitue un droit imprescriptible conformément aux principes contenus dans le Pacte international relatif aux droits civils et politiques des Nations Unies, et conformément à l'esprit de la Convention de sauvegarde des droits de l'homme et des libertés fondamentales du Conseil de l'Europe ;
- *Prenant* en compte le travail réalisé dans le cadre de la CSCE et en particulier L'Acte final d'Helsinki de 1975 et les documents de la réunion de Copenhague de 1990 ;
- *Soulignant* la valeur de l'interculturel et du plurilinguisme et considérant que la protection et l'encouragement des langues régionales ou minoritaires ne devraient pas se faire au détriment des langues officielles et de la nécessité de les apprendre ;
- *Conscients* du fait que la protection des langues régionales ou minoritaires dans les différents pays et régions d'Europe représente une contribution importante à la construction d'une Europe fondée sur les principes de la démocratie et de la diversité culturelle, dans le cadre de la souveraineté nationale et de l'intégrité territoriale ;
- *Compte* tenu des conditions spécifiques et des traditions historiques propres à chaque région des pays d'Europe,
- *Sont convenus de ce qui suit : ...* »

De la défense et de la promotion de la langue… française[68]

Les mesures prises en faveur de la langue française sont presque toujours des mesures contre les langues régionales ou minoritaires. Et donc contre le bilinguisme en Alsace !

Cette politique linguistique repose à la fois sur l'impérialisme et le protectionnisme. Il s'agit, d'une part, d'asseoir une domination linguistique et culturelle sur les régions conquises et, d'autre part, de protéger l'unité de l'État, puis celle de la nation, selon un principe qui énonce l'unicité de la langue, de l'histoire, de la culture, etc.

L'appareil d'État et les mécanismes psychologiques mis en œuvre permettront d'atteindre ce double objectif.

A. Politiques en faveur du français

1. Les actes fondateurs

Langue du culte

En 813, le Concile de Tour recommande « … et (que chaque évêque) s'appliquerait à traduire ces sermons en langue rustique romane ou tudesque, afin que les fidèles puissent plus aisément en comprendre le contenu. »

Langue d'enseignement

1530 : création du collège des trois langues par François I^{er}, où, pour la première fois, un enseignement supérieur est aussi fait en "françois" contrairement à la Sorbonne, où il se fait en latin

Langue réglementée

1530 : première grammaire du français de Palsgrave (écrite en anglais)

Langue judiciaire

1539 : par l'édit de Villers-Cotterêts de François I^{er}, le français doit obligatoirement être employé dans les actes notariés. « Nous voulons d'ores en avant que tous arrests, ensemble toutes autres procédures soient de nos Cours souveraines et autres subalternes et inférieures soient de registres, enquestes, contrats, commissions, sentences, testaments, et autres quelconques actes et exploits

[68] Texte extrait de l'Alsace inachevée, Jérôme Do Bentzinger, Colmar, 2004, et retravaillé.

de justice, ou qui en dépendent, soient prononcés, enregistrés et délivrés aux parties en langaige maternel françois et non autrement. »
Cet édit est élargi en 1629 à la justice ecclésiastique.

Langue littéraire
1549 : « La Défense et illustration de la langue française » de Joachim du Bellay est un manifeste pour la création d'une littérature en langue française.

Langue normalisée
1635 : création de l'Académie française, dont le premier dictionnaire de 1694 consacre le « bon françois ».

Langue républicaine
2 thermidor de l'an II « Loi portant qu'à compter du jour de sa publication, nul acte public ne pourra, dans quelque partie que ce soit du territoire de la République, être écrit qu'en langue française. »

Cette loi condamne à six mois d'emprisonnement et à la destitution « tout fonctionnaire ou officier public, tout agent du gouvernement qui… dressera, écrira ou souscrira, dans l'exercice de ses fonctions, des procès-verbaux, jugements, contrats ou autres actes généralement quelconques, conçus en idiomes ou langues autres que la française. »

Cette loi est suspendue par décret du 16 fructidor an II et remplacée par l'arrêté du 24 prairial an XI lui-même suspendu par décret du 19 ventôse an XIII.
La jurisprudence retiendra néanmoins ces textes et y fera toujours référence au cours des siècles à venir.

Langue scolaire
1793 : institution des écoles primaires ; l'instruction se fait exclusivement en français.
1833 : création des écoles élémentaires en français, loi Guizot.
1882 : obligation scolaire, loi Ferry. Un arrêté stipule « le français sera seul en usage à l'école. »

Langue constitutionnelle
1992 : article 2 de la Constitution « La langue de la République est le français. »

2. Les idées maîtresses

Le grand tournant de la politique linguistique en faveur du français se situe au moment de la Révolution. Les deux points de vue qui suivent, celui de Barère et celui de l'abbé Grégoire, permettent de saisir la teneur des choix retenus et l'idéologie développée.

Barère, 8 pluviôse an II (27/1/1794) :

« Les tyrans coalisés », pour atteindre leurs buts, veulent se servir « de ceux qui parlent un idiome différent de celui de l'instruction publique. » Ces idiomes lui paraissent « contraires à la propagation de l'esprit public et présentent des obstacles à la connaissance des lois de la république et à leur exécution. » Ils ont « perpétué le règne du fanatisme et de la superstition, assuré la domination des prêtres, des nobles et des praticiens, empêché la révolution de pénétrer dans neuf départements importants, et peuvent favoriser les ennemis de la France. » Les patois, continue Barère, maintiennent en outre les différences de classe, parce que, dans ces régions, les classes supérieures seules parlent français et une autre langue que le peuple.

Voici comment il s'exprime textuellement : « Il faut populariser la langue, il faut détruire cette aristocratie du langage qui semble établir une nation polie au milieu d'une nation barbare. » La persistance des idiomes empêche par surcroît la propagation des idées révolutionnaires : « Les lumières portées à grands frais aux extrémités de la France s'éteignent en y arrivant, puisque les lois n'y sont pas entendues.

Le fédéralisme et la superstition parlent bas-breton, l'immigration et la haine de la République parle allemand, la contre-révolution parle italien et le fanatisme parle basque. Cassons ces instruments de dommage et d'erreurs. » Un peu plus loin l'orateur affirme : « Le despote avait besoin d'isoler les peuples, de séparer les pays ;… il maintenait les idiomes…

Dans la démocratie, au contraire, la surveillance du gouvernement est confiée à chaque citoyen ; pour le surveiller, il faut le connaître, il faut surtout en connaître la langue… Laisser les citoyens dans l'ignorance de la langue nationale, c'est trahir la patrie ; c'est laisser le torrent des lumières empoisonné ou obstrué de son cours. » Enfin, cette conclusion : « Citoyens, la langue d'un peuple libre doit être une et la même pour tous. » (Paul Lévy)[69].

« Je viens appeler aujourd'hui votre attention sur la plus belle langue d'Europe, celle qui, la première a consacré franchement les droits de l'homme et du

[69] Paul Lévy à propos de Barère et de son discours-programme à la séance de la Convention du 8 pluviôse an II.

citoyen, celle qui est chargée de transmettre au monde les plus subtiles pensées de la liberté et les plus grandes spéculations de la politique. » (Rapport de Barère au Comité de Salut Public le 8 pluviôse an II (27/1/1794). La langue française serait donc une personne !

L'abbé Grégoire :
Le 16 prairial an II (4/6/1794) est présenté à la Convention le rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les langues régionales ou minoritaires et d'imposer l'usage universel de la langue française rédigé par l'abbé Grégoire.

« Il y a environ quinze départements de l'intérieur où la langue française est exclusivement parlée ; encore y éprouve-t-elle des altérations sensibles, soit dans la prononciation, soit dans l'emploi de termes impropres et surannés… On peut assurer qu'au moins six millions de Français, surtout dans les campagnes, ignorent la langue nationale ; qu'un nombre égal est à peu près incapable de soutenir une conversation suivie ; qu'en dernier résultat, le nombre de ceux qui la parlent purement n'excède pas trois millions, et probablement le nombre de ceux qui l'écrivent correctement est encore moindre...

Nous n'avons plus de provinces, et nous avons encore trente patois qui en rappellent les noms. Peut-être n'est-il pas inutile d'en faire l'énumération : le bas-breton, le normand, le picard, le rouchi ou wallon, le flamand, le champenois, le messin, le lorrain, le franc-comtois, le bourguignon, le bressan, le lyonnais, le dauphinois, l'auvergnat, le poitevin, le limousin, le provençal, le languedocien, le velayen, le catalan, le béarnais, le basque, le rouergat et le gascon ; le dernier seul est parlé sur une surface de soixante lieues en tous sens… Avec trente patois différents, nous sommes encore pour le langage à la tour de Babel, tandis que pour la liberté, nous formons l'avant-garde des nations.

On peut uniformiser le langage d'une grande nation de manière que tous les citoyens qui la composent puissent sans obstacle se communiquer leurs pensées. Cette entreprise qui ne fut pleinement exécutée chez aucun peuple est digne du peuple français qui centralise toutes les branches de l'organisation sociale et qui doit être jaloux de consacrer au plus tôt dans une République unie et indivisible l'usage unique et invariable de la langue de la liberté. » Rapport de l'abbé Grégoire à la Convention du 16 prairial an II

Jacques Toubon[70] .
« Le français est d'abord, de nature, la langue des droits de l'homme. Qui mieux que notre langue exprime pleinement, réellement, l'essentiel du message humain : les hommes sont égaux ? Aucune autre langue, aucune autre culture ne signifie si définitivement la dignité essentielle de chaque individu sur la terre où qu'il soit, quel qu'il soit. »

B. Politiques en défaveur des autres langues de France

Certes, il y eut quelques mesures en faveur des langues dites régionales. :
Une première, celle de l'ordonnance de 1490, qui demande qu'au « pais de Languedoc » les actes soient rédigés en langage françois ou maternel. », puis celle de Louis XII en 1510 « Ordonnons… que doresnavant tous les proces criminels et lesdites enquestes, en quelque manière que ce soit, seront faites en vulgaire et langage du païs… autrement ne seront d'aucun effet ni valeur. »,
et celles de François I^{er,} qui demande en 1531 que les actes soient rédigés « en la langue vulgaire des contractans. » Et en 1535 « en français ou à tout le moins en vulgaire du pays. »

En 1560, Michel de L'Hospital affirme encore que « La division des langues ne fait pas la séparation des royaumes, mais celle de la religion et des lois, qui d'un royaume en fait deux. De là sort le vieil proverbe : une foi, une loi, un roi. »

Une mesure très sage est prise par un décret du 14/1/1790. En effet, la Constituante prend la décision de faire traduire, à la suite des réclamations de plusieurs députés, les lois dans les diverses langues du pays et d'envoyer les traductions dans les régions qu'elles concernent. Mais cela n'a pas duré.

En 1951, la loi Deixonne stipule que « art. I^{er} : Le Conseil supérieur de l'éducation nationale sera chargé, dans le cadre et dès la promulgation de la présente loi, de rechercher les meilleurs moyens de favoriser l'étude des langues et dialectes locaux dans les régions où ils sont en usage… art. 3 : Tout instituteur qui en fera la demande pourra être autorisé à consacrer, chaque semaine, une heure d'activité dirigée à l'enseignement de notions élémentaires de lecture et d'écriture du parler local et à l'étude de morceaux choisis de la littérature correspondante. Cet enseignement est facultatif pour les élèves… ».

[70] Jacques Toubon in Le Monde du 1/7/1994.

Un grand nombre de circulaires ont confirmé entre temps ces velléités, qui expriment sans doute davantage un souci de communication face aux locuteurs et à l'étranger, peut-être même une légère culpabilité, mais en aucun cas le souci de bien faire, sinon elles auraient dû être d'une tout autre nature. Et malgré plusieurs tentatives de la part de parlementaires avisés, toute nouvelle loi est restée introuvable.

La non-ratification par la France de la Charte européenne des langues régionales et minoritaires[71] montre combien l'incompréhension, voire l'hostilité à leur égard, demeure grande dans notre pays.

1. Les mesures en défaveur

Il est faux de dire que l'Ancien Régime était indifférent à la langue (cf. Édit de Villers-Cotterêts de 1539). Le souci premier est sans doute une unification du droit, mais il y avait déjà une tentative de nationalisation par la langue, sans s'en donner et sans en avoir les moyens.

Après chaque nouvelle conquête territoriale, l'édit de Villers-Cotterêts entre en application, et des ordonnances apparaissent aussitôt qui imposent la langue du roi. Cependant, c'est de la Révolution que date véritablement la politique d'unification linguistique en vertu d'une idéologie partagée entre l'utilitarisme et le nationalisme.

Ainsi, le 2 thermidor de l'an II une « Loi portant qu'à compter du jour de sa publication, nul acte public ne pourra, dans quelque partie que ce soit du territoire de la République, être écrit qu'en langue française. » Une politique et des principes qui ont encore cours aujourd'hui.

Les langues autres que la langue française sont purement et simplement exclues de la sphère officielle et publique et, ce faisant, dévaluées.

---

[71] Délibéré du 15 juin 1999 du Conseil constitutionnel sur la conformité de la Charte à la Constitution :
« ...Considérant qu'aux termes du quatrième alinéa de son préambule, la Charte reconnaît à chaque personne « un droit imprescriptible » de « pratiquer une langue régionale ou minoritaire dans la vie privée et publique » ; qu'aux termes de l'article 1 (a) de la partie I : « par l'expression » langues régionales ou minoritaires ", on entend les langues : i) pratiquées traditionnellement sur un territoire d'un État par des ressortissants de cet État qui constituent un groupe numériquement inférieur au reste de la population de l'État ; et ii) différentes de la (des) langue(s) officielle(s) de cet État", exception faite des dialectes de la langue officielle et des langues des migrants ; que, par « territoire dans lequel une langue régionale ou minoritaire est pratiquée », il convient d'entendre, aux termes de l'article 1 (b), « l'aire géographique dans laquelle cette langue est le mode d'expression d'un nombre de personnes justifiant l'adoption des différentes mesures de protection et de promotion » prévues par la Charte ; qu'en vertu de l'article 7 (§ 1) : « les Parties fondent leur politique, leur législation et leur pratique sur les objectifs et principes » que cet article énumère ; qu'au nombre de ces objectifs et principes figurent notamment « le respect de l'aire géographique de chaque langue régionale ou minoritaire, en faisant en sorte que les divisions administratives existant déjà ou nouvelles ne constituent pas un obstacle à la promotion de cette langue », ainsi que « la facilitation et/ou l'encouragement de l'usage oral et écrit des langues régionales ou minoritaires dans la vie publique et dans la vie privée » ; que, de surcroît, en application de l'article 7 (§ 4), « les Parties s'engagent à prendre en considération les besoins et les vœux exprimés par les groupes pratiquant ces langues » en créant, si nécessaire, des « organes chargés de conseiller les autorités » sur ces questions ;

Considérant qu'il résulte de ces dispositions combinées que la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires, en ce qu'elle confère des droits spécifiques à des « groupes » de locuteurs de langues régionales ou minoritaires, à l'intérieur de « territoires » dans lesquels ces langues sont pratiquées, porte atteinte aux principes constitutionnels d'indivisibilité de la République, d'égalité devant la loi et d'unicité du peuple français ;

Considérant que ces dispositions sont également contraires au premier alinéa de l'article 2 de la Constitution en ce qu'elles tendent à reconnaître un droit à pratiquer une langue autre que le français non seulement dans la « vie privée », mais également dans la « vie publique », à laquelle la Charte rattache la justice et les autorités administratives et services publics ;
Considérant que, dans ces conditions, les dispositions précitées de la Charte sont contraires à la Constitution ;
Considérant que n'est contraire à la Constitution, eu égard à leur nature, aucun des autres engagements souscrits par la France, dont la plupart, au demeurant, se bornent à reconnaître des pratiques déjà mises en œuvre par la France en faveur des langues régionales ;
D É C I D E :
Article premier :
La Charte européenne des langues régionales ou minoritaires comporte des clauses contraires à la Constitution. »

« Une langue qui perd ce support qu'est l'écriture perd du même coup sa noblesse. Elle devient langue de bouseux, de culs-terreux, et pour tout dire un patois. On n'ose plus la parler, elle se défait sans avoir démérité, ayant tout comme une grande permis pendant un certain temps des échanges. » (Michel Tricot)[72].

1539 : Édit de Villers-Cotterêts déjà mentionné.

1621 : l'usage du français rendu obligatoire dans les actes publics au Béarn.

1683 : idem pour les Flandres :
« Voulons et nous plaît que dorénavant et à commencer du premier mars prochain, il ne puisse être plaidé dans la ville d'Ypres et dans toutes les autres villes et châtelleries de la Flandre occidentale qu'en langue française : défendons pour cette fin à tous les avocats et procureurs de se servir de la langue flamande… » Louis XIV

Pourtant, après le traité des Pyrénées (1659), Louis XIV avait promis à ses sujets de les autoriser à parler « la langue que bon leur semble, soit française, soit espagnole, soit flamande ou autre..."

1685 : idem pour l'Alsace :
« Sur ce qui a été présenté au Roy étant en son Conseil que quoique la Province d'Alsace soit de sa domination depuis de longues années et que la plupart des Juges, Magistrats et Greffiers sachent la langue françoise de même que l'allemande ; ils continuent néanmoins de mettre en allemand toutes les sentences, jugemens, Actes, Contrats, et Procédures qu'ils expédient au sujet des affaires et constations que les Habitans de ladite Province ont les uns avec les autres à raison de leurs Biens et de leur Commerce, ce qui est directement contraire à l'affection que lesdits Habitans d'Alsace témoignent avoir pour le service de sa Majesté et à qui se doit pratiquer : à quoi étant nécessaire de pouvoir.

Sa Majesté étant en son Conseil a ordonné et ordonne qu'à commencer du jour de la publication du présent Arrêt toutes les Procédures devant les Juges de la Province, soit supérieurs ou subalternes, les Actes, Contrats et autres expéditions, de quelque nature qu'elles puissent être, soit qu'elles soient faites par les Notaires ou Greffiers de ladite Province, en fait de Judicature ou autrement, seront écrites en Langue françoise… à peine de nullité desdits Actes, Contrats et Procédures et de 500 livres d'amende.» Arrêt du Conseil d'État du 30/1/1685

1700 : idem pour le Roussillon.
Une ordonnance impose l'usage exclusif du français.

1859 : idem pour la Corse.
La Cour de cassation interdit l'usage de l'italien en Corse dans tous les actes privés ou publics « Depuis l'ordonnance du Roi François I[er] d'août 1539, il a toujours été de règle en France que les actes publics ne puissent être rédigés qu'en français.

Cette règle, souvent rappelée, tant avant 1789 qu'ensuite, est appliquée successivement à tous les nouveaux territoires acquis, elle l'a été notamment dans d'autres nouveaux droits, par le décret du 2 thermidor an II et l'arrêté du 24 prairial an XI…

S'il est vrai que la peine de nullité expressément portée dans les édits et arrêts du Conseil, le texte de l'édit du mois de décembre 1683, enregistré le 4 janvier 1684 au Parlement de Flandre et l'arrêt de Conseil du 30 janvier 1685 pour la province d'Alsace n'apparaît pas non plus écrit dans l'ordonnance d'août 1539, s'elle n'a pas été non plus répété dans l'arrêté du 24 prairial an XI, cette sanction est ici une sanction nécessaire à la règle et s'attache d'elle-même à l'infraction. » Arrêt de la Cour de cassation du 4/8/1859 justifiant l'annulation en Corse d'un exploit rédigé en italien[73] .
1861 : idem pour le Comté de Nice.
etc.

1992 : la seule langue française est constitutionnalisée, « La langue de la République est le français », ce qui installe indirectement le caractère anticonstitutionnel des langues régionales ou minoritaires.

2. L'idéologie et les représentations

À relever le rapport de Lanthenas à l'Assemblée (bases fondamentales de l'instruction publique), le 18 décembre 1792, établit une distinction entre les idiomes communs à la France et aux pays voisins (qui se limitent en fait à l'allemand, lequel doit être

[72] Michel Tricot in Pourquoi ? N° 151, janvier 1981.

[73] Cité par Richard Grau in Les minorités en Europe (dir. Henri Giordan), Kimé, Paris, 1992.

enseigné au même titre que le français) et les idiomes particuliers « mais partout où les communications sont gênées par des idiomes particuliers, qui n'ont aucune espèce d'illustration, et ne sont qu'un reste de barbarie des siècles passés, on s'empressera de prendre tous les moyens nécessaires pour les faire disparaître le plus tôt possible. »

« Dans une République une et indivisible, la langue doit être une ; c'est un fédéralisme que la variété des dialectes, elle fut un des ressorts de la tyrannie, il faut le briser. » Le Comité de salut public, lettre du 28 prairial an II.

« Le son rude et difficile de l'allemand ne semble destiné qu'à commander à des esclaves, à exprimer des menaces et à compter des coups de bâtons. » Rousseville, Dissertation sur la francilisation de la ci-devant Alsace.

« Rendre cette langue (française) familière, bannir l'allemande du commerce et de tous les actes publics, l'extirper insensiblement… c'est élever un mur de séparation entre les hommes libres et les esclaves, c'est identifier enfin l'Alsace à la République. » Monet 21 floréal an II (10/5/1794).

« Le plus grand obstacle pour la propagation de l'instruction primaire dans nos départements est sans contredit le patois…» Charles Durazzo, in Manuel des frères Bescherelle, 1838.

« Il n'y a pas de place pour les langues régionales dans une France qui doit marquer l'Europe de son sceau. » Georges Pompidou, 1972

« S'il faut apprendre une autre langue à nos enfants, ne leur faisons pas perdre leur temps avec des dialectes qu'ils ne parleront jamais que dans leur village ; enseignons-leur le plus tôt possible une langue internationale… ». Pandraud, cité dans "Land un Sproch" n°104/1992.

« La priorité, c'est le Français. La deuxième priorité, c'est l'anglais ; les langues régionales, ça vient après ». Claude Allègre in Le Monde 2/5/2001.

La lecture de ces textes nous montre que la politique linguistique en faveur de la langue… française est très ancienne, comme l'est aussi la lutte contre les langues régionales ou minoritaires de France. Cette politique découle d'un principe qui tient de la domination et de la coercition, et qui a toutes les apparences d'un colonialisme intérieur. Un principe qui est à la base celui de la loi du plus fort. Un principe qui trouve son fondement dans l'Ancien Régime, qui non seulement se perpétue, mais s'accentue même après la Révolution.

C'est l'histoire d'une vieille France qui ne veut pas mourir et d'une nouvelle France qui ne va pas au bout de la modernité. Ce double refus génère une certaine schizophrénie française et se traduit par un républicanisme français caractérisé par une surimportance de l'État, une survalorisation de la culture nationale, un arbitraire social au profit de la classe dirigeante, une étatisation de la nation, c'est-à-dire un État-nation.

C'est l'histoire aussi d'une confusion légendaire qui installe l'incohérence politique et génère le « face à face » entre État administré, capital-travail, capitale-provinces, universalisme-particularisme, collectivité-individu. Dans ce concept, propre à la France, faut-il le répéter, il n'y a tout simplement pas de vraie place pour les langues dites régionales ou minoritaires.

C'est l'histoire d'une réalité nationale et il faut faire avec. Il ne s'agit pas de la réécrire. Il nous appartient de construire la réalité de demain.

Éducation bilingue[74]

L'option bilingue trouve son origine dans des raisons identitaires, historiques, culturelles et économiques, mais aussi dans les avantages propres à l'éducation bilingue. Elle constitue une véritable ouverture sur deux espaces linguistiques et culturels. C'est tout le contraire du repli et de l'enfermement. Le bilinguisme apporte une réponse à la nécessité de prendre en compte les droits culturels et linguistiques. Il s'inscrit dans une volonté identitaire, mais aussi économique.

Un véritable développement régional repose toujours sur la culture et l'identité d'une région. Le renforcement de l'identité culturelle est donc au cœur du développement régional. La langue est un élément important qui alimente cette identité. C'est pourquoi le soutien à la diversité linguistique est primordial pour assurer un développement durable des régions et des nations d'Europe. Au lieu d'être considérées comme un obstacle, la langue et la culture sont des ressources précieuses. Elles peuvent même constituer les vecteurs du développement lui-même, notamment dans les régions frontalières.

1. Le choix de la langue

Il faudrait refaire toute l'histoire linguistique de la langue allemande en Alsace. Il faudrait également dresser un tableau des éléments qui militent en faveur de l'allemand dialectal alsacien d'une part, et de l'allemand standard d'autre part. S'agissant de l'école, il semble évident que, à l'instar de tous les pays ou régions de langue allemande, la langue enseignée doit être la langue standard, c'est-à-dire la koinê allemande. Cependant, en raison de leur caractère fortement identitaire, une place non négligeable doit être réservée à l'allemand dialectal alsacien tout au long de la scolarité.

Le lent dépérissement de l'allemand dialectal alsacien a été précédé par la discrimination scolaire, sociale et culturelle, par l'élimination du marché linguistique et par le rejet identitaire de l'allemand standard. Une fois que les dialectes ont été coupés de la langue de référence ou langue mère, leur déconstruction, quantitative et qualitative, était assurée. Il s'agit aujourd'hui de reconquérir les espaces perdus par les deux composantes de la langue régionale. Leur séparation a causé trop de dégâts. L'une justifie l'autre. Toutes deux s'inscrivent au crédit de l'identité et de la culture bilingues.

L'enseignement bilingue permet de valoriser et de développer les capacités des très jeunes enfants à acquérir une deuxième langue et à maîtriser deux langues de manière équivalente. Il prend toute son efficacité en respectant certaines conditions. Il apporte de réels avantages à l'enfant. La pédagogie adaptée doit être conçue de manière à permettre à l'enfant d'acquérir toutes les connaissances requises dans le cadre de sa scolarité.

2. Conditions[75]

À ce sujet, nous avons pratiquement tout appris de Monsieur le professeur Jean Petit.[76]

- **La précocité.** Le plus tôt, c'est le mieux, en tous les cas, dès le début de l'école maternelle. Les enfants acquièrent les langues tandis que les adultes les apprennent.
- **L'horaire.** Le minimum est la parité horaire, mais il faut prendre en considération qu'au début, l'immersion dans la langue seconde doit être importante et peut diminuer par la suite.
- **La durée.** L'enseignement bilingue demande un cursus scolaire complet.
- **Le principe de Ronjat ou dichotomique.** À chaque langue, son maître formé et motivé, et de préférence un *« native speaker » (locuteur natif).*[77]

[74] Texte extrait de l'Alsace inachevée, Jérôme Do Bentzinger, Colmar, 2004, et retravaillé.

[75] « Une langue s'acquiert naturellement entre 0 et 6 ans à raison de 1000 (mille) heures de bain linguistique par an. Un cursus immersif ne peut offrir qu'un maximum de 780 heures par an de bain linguistique, et ce, de 3 à 6 ans seulement. L'acquisition des phonèmes, les sons de base d'une langue donnée, participe au maintien des synapses du cerveau des enfants de zéro à six ans. Les neurones sont les cellules mémoire du cerveau. Les synapses qui assurent les échanges entre les cellules mémoires, contribuent à augmenter les capacités cognitives du cerveau. Chaque langue possède un champ de phonèmes qui lui est propre et donc plus de langues c'est plus de capacités cognitives. Or, l'acquisition de notre langue dialectale, par glissement phonétique, augmente l'acquisition du nombre de phonèmes sans difficulté syntaxique supplémentaire ». Jean PETER, Président de l'association OMA à l'école A.B.C.M. Zweisprachigkeit de Haguenau

[76] Lire à ce sujet son ouvrage, L'immersion, une révolution, Bentzinger Éditeur, Colmar, 2001.

[77] De plus en plus souvent, c'est le principe « un maître, deux langues » ou « translanguaging » qui est mis en place en Alsace, au détriment du principe de Ronjat-Grammont, « un maître, une langue ». La translinguistique peut s'avérer appropriée uniquement si aucune des deux langues n'est perçue comme inférieure à l'autre. Ce qui est loin d'être le cas en Alsace. Les origines du terme « tranlanguaging » remontent à

● **L'environnement.** Il faut encourager les parents pour qu'ils participent activement, autant que possible, au processus d'acquisition de la langue seconde (chansons, comptines, livres, télévision, voyages…). La langue seconde doit être valorisée. L'enfant doit rencontrer la langue seconde en dehors de l'école.

3. Efficacité

Évidemment, dans les premiers temps, l'enfant n'est pas très producteur. On peut même constater, au début, une légère régression, mais celle-ci s'estompe très vite. Les fautes que fait l'enfant doivent être considérées comme normales. Elles doivent être considérées comme des révélateurs du niveau linguistique en voie d'acquisition.

Elles doivent être acceptées et rectifiées par la suite *(die Fehlerkultur)*. Les nombreux tests effectués depuis des décennies, à travers le monde, y compris en France, ne permettent pas de douter de l'efficacité de l'enseignement bilingue dans la mesure toutefois où les conditions énoncées sont respectées. En moyenne, les enfants des classes bilingues ont des résultats supérieurs à ceux des enfants des classes monolingues, notamment en français et en mathématiques.

4. Avantages

Outre l'acquisition proprement dite d'une seconde langue, avec tous les avantages, notamment économique, et identitaire, que confère la maîtrise d'une seconde langue, l'éducation bilingue débouche sur une réelle ouverture pluriculturelle, sur la pratique de l'interculturalité et sur une double lecture du monde et de la réalité. Le bilinguisme ouvre également des perspectives de plurilinguisme. L'enfant qui acquiert une seconde langue améliore sa première langue.

5. Pédagogie

L'enfant monolingue est plongé dans une classe où l'on parle une autre langue, la langue seconde. Cette méthodologie, dite de l'immersion, se base sur la façon dont l'enfant apprend à parler, sur l'acquisition naturelle de la langue, c'est-à-dire par mimétisme, imitation et reproduction. On ne force jamais l'enfant, même s'il faut légèrement le « sursolliciter » et l'inviter en permanence à reproduire par le principe *« It's up to you » (comme tu veux)*. Il faut créer les conditions d'un investissement affectif de la langue seconde par l'enfant la sécurité affective *(die Nestwärme)*.

L'enfant ne peut être dispensé de l'apprentissage par cœur ou *« rote learning »*. Il faut parler à l'enfant en utilisant le langage qui convient au stade de son évolution linguistique ou *« motherese »*[78]. La langue seconde doit servir. Elle doit donc être impérativement utilisée comme langue d'enseignement ou véhiculaire. L'oral de la langue seconde doit être bien maîtrisé avant de passer à son écrit. Cette pédagogie réussit très bien auprès des enfants jusqu'à sept ans. Après, il faut faire intervenir d'autres techniques d'enseignement et d'apprentissage.

6. Fondements psycholinguistiques

Référons-nous encore à Monsieur le Professeur Jean Petit, psycholinguiste[79] : « Est bilingue tout sujet capable de comprendre et de s'exprimer oralement et par écrit dans les deux langues, et ceci dans toutes les situations de la vie privée, professionnelle et sociale. Depuis plusieurs années déjà, un consensus s'est établi dans la recherche psycholinguistique sur plusieurs points essentiels :

Non seulement un bilinguisme bien conduit n'est pas nocif pour l'enfant, mais constitue, bien au contraire, un facteur de développement de l'intelligence dans des domaines aussi essentiels que celui de la pensée abstraite et symbolique (apprentissage des mathématiques, par exemple).

Sur le plan purement linguistique, l'enfant bilingue fournit des prestations significativement supérieures à celles d'un enfant monolingue, et cela dans les deux langues.

Plus l'enfant est jeune et plus l'acquisition lui est facile. C'est là une constatation expérimentale que l'on peut renouveler quotidiennement sur les enfants de familles immigrées.

Le cerveau de l'enfant est prédisposé à acquérir, par imitation et par reproduction active, toute langue parlée dans son entourage. Il l'a appris aussi facilement qu'il a appris sa langue maternelle, c'est-à-dire sans effort, et cela, peu importe son QI. En un mot, tout enfant capable d'apprendre sa

---

l'éducation bilingue des années 1980 au Pays de Galles. Le terme gallois « trawsieithu », créé par l'éducateur Cen Williams et plus tard traduit en anglais par « translanguaging »', désigne une stratégie pédagogique planifiée qui permet de combiner systématiquement plusieurs langues (l'anglais et le gallois, dans le contexte gallois) au sein d'un même cours (Lewis et al., 2012, p. 643) pour comprendre, écrire et parler. On peut ainsi faire lire un texte dans une langue et le faire résumer dans une autre (Egli Cuenat, 2025). https://fr.wikiversity.org/wiki/Translanguaging/Un_peu_d%27histoire

[78] Le parentais, appelé aussi mamanais, discours adressé à l'enfant, discours orienté bébé ou langage bébé, désigne la manière qu'ont les parents de s'adresser à leur nourrisson.

[79] D'après un document de l'Office régional pour le bilinguisme.

langue maternelle est capable d'en apprendre d'autres.

La stratégie universelle et innée qu'il met en œuvre pour cette acquisition simplifie la langue pour pouvoir mieux l'assimiler. Elle produit des erreurs qui s'éliminent progressivement et naturellement. Ces déviances constituent autant d'étapes de l'acquisition et doivent donc être traitées avec ménagement.

Cette stratégie acquisitionnelle est pleinement opérante dans le très jeune âge. Si l'on attend qu'un enfant ait six ou sept ans pour lui faire aborder l'apprentissage d'une deuxième langue vivante, l'on ne fait que perdre un temps précieux. » Il n'y a pas d'entraves psychologiques ou pédagogiques au bilinguisme, bien au contraire. Il n'y a que des politiques linguistiques (monolingues, bilingues ou plurilingues).

Pour faire changer de langue à une population, il faut faire intervenir plusieurs facteurs : diminuer le nombre de locuteurs et les fonctions de la langue dominée, dévaluer sa fonction identitaire et obtenir la légitimation de cette politique. Le changement de langue peut se faire par rupture (d'une génération à l'autre) ou de façon continue (par un lent processus d'absorption).

Le changement est d'autant plus rapide que les deux phénomènes s'additionnent. C'est le cas en Alsace. En réalité, la langue ne doit pas être imposée en vertu de données ethniques (une langue, une culture, une histoire, un territoire), mais elle devrait pouvoir être choisie en fonction d'une stratégie identitaire ou culturelle, ouverte et plurielle.

Une langue existe que par la pratique qu'en font ses usagers. Cette pratique répond à un besoin individuel et social, à une demande de langue, et s'exerce au travers d'une fonctionnalité de la langue, une offre de langue. Demande et offre de langue présentent divers domaines d'action, domaine vernaculaire (privé, familial), domaine véhiculaire (usage courant de la vie sociale et économique), domaine référentiel (officiel, culturel, scolaire et identitaire) et domaine religieux (liturgie). Ce sont ces critères qui déterminent la rencontre entre la demande et l'offre de langue, c'est-à-dire le marché linguistique.

Transmission 1

L'individu ne choisit pas sa langue. Elle lui est imposée au travers de la socialisation anticipée, primaire et secondaire, c'est-à-dire par l'environnement psychosociolinguistique, familial, scolaire et social, en fonction de la stratégie identitaire dans laquelle cet environnement est inscrit. L'individu, en particulier l'enfant, sera naturellement attiré par la langue qui profite d'un contexte psycholinguistique et sociolinguistique favorable dans la communauté où il évoluera. Cette langue peut être différente de la langue maternelle des parents, mais elle deviendra souvent celle de la famille ou, plus tard, celle de l'école et de la société en général.

Transmission 2

La première génération qui, dans son ensemble, n'a plus transmis le *Ditsch* d'Alsace, l'*Elsasserditsch*, est celle scolarisée au cours des trois décennies d'après-guerre, de 1945 à 1975. La raison principale, voire la seule, est qu'elle n'a plus reçu d'enseignement de l'allemand standard à l'école préscolaire et primaire. Ce qui a eu pour conséquence d'une part de dévaloriser la fonction identitaire de la germanophonie alsacienne et, d'autre part, de priver les dialectes de la fonction nourricière que n'avait plus la langue de culture de référence, en l'occurrence l'allemand standard. Ce qui a eu pour conséquence d'abord un appauvrissement qualitatif, et ensuite un appauvrissement quantitatif des dialectes, d'abord moins maîtrisés et ensuite moins pratiqués. Cette génération a dans son ensemble cessé de transmettre une langue socialement dévalorisée qu'elle ne maîtrisait plus.

Retour sur investissement

Il est évident qu'une politique en faveur de la langue et de la culture régionales implique un coût. Cependant, il faut souligner que beaucoup d'actions relevant du symbole n'ont quasiment pas de coûts supplémentaires. Il en va ainsi d'une prise de parole aussi en public ou d'un article en langue régionale. Pour ce qui concerne l'enseignement, il est à noter que le bilinguisme n'entraine guère de charges de personnel supplémentaires, car il n'y a pas d'horaire supplémentaire. Il ne faut pas non plus en sport un ballon français et un ballon allemand...

Le bilinguisme est avant tout un investissement organisationnel dont le retour sur investissement est très important, que ce soit sur le plan personnel, collectif, au niveau des relations personnelles ou économiques, que ce soit en termes de capital économique ou social, que cela soit l'Alsace ou la France tout entière. Si le retour sur investissement constitue un argument fort pour les promoteurs du bilinguisme, il devrait amener les adversaires de ce dernier à réfléchir sur les potentialités qu'ils refusent aux Alsaciennes et aux Alsaciens, sur l'énorme gâchis que cela représente et sur la responsabilité qu'ils prennent.

Avantages du bilinguisme

Le bilinguisme présente un grand nombre d'avantages. Il ne comporte qu'un inconvénient majeur pour ceux et celles qui défendent une conception jacobine, voire nationaliste, de l'identité française, qui considèrent qu'une nation se distingue par l'unité de la langue, de la culture et de l'histoire, c'est-à-dire comme une ethnie. Une nation, une langue. Fermez le ban !

Le concept postnational d'union dans la diversité leur est étranger et, pour eux, il constitue même un crime de lèse-nation française. En raison des nombreux avantages qu'il présente, le bilinguisme constitue un véritable capital social alsacien, un capital qui reste à recapitaliser…

Parmi les nombreux avantages que présente le bilinguisme, retenons-en trois :

1. **Bilinguisme et intelligence**

L'enseignement précoce de deux langues est un facteur déterminant de développement des capacités intellectuelles de l'enfant et constitue une source de motivations pour l'acquisition de nouvelles connaissances. Il dédouble les perceptions et les codes de lecture du réel et permet, par là même, une ouverture d'esprit bien plus grande. Il favorise les processus cognitifs, comme la mémoire, la planification, la flexibilité mentale ou l'attention.

Par le jeu de la contrastivité, l'enfant améliore sa langue première et développe des capacités pour l'apprentissage d'une troisième langue, voire d'une quatrième. En faisant correspondre plusieurs signifiants à un seul signifié, le bilinguisme facilite la capacité d'abstraction et de conceptualisation de l'enfant. Il permet de développer des facilités d'adaptation précoces, de développer une attention plus sélective, d'où une meilleure concentration.

Les bilingues sont plus performants dans les tâches de planification et de résolution de problèmes. Tout enfant peut raisonnablement devenir bilingue. Et l'enseignement bilingue, parce qu'il dédouble aussi un champ de connaissance et un champ d'expression et de communication, profite plus particulièrement aux enfants issus d'un milieu défavorisé et aux enfants en difficulté affective ou psychologique.

3. **Bilinguisme et économie**

Sur un marché linguistique et sur un marché du travail de plus en plus ouvert sur des réalités et des interdépendances économiques rhénanes, européennes et mondiales, le bilinguisme apporte une réponse à tous ceux qui se sentent limités dans leurs capacités de rayonner économiquement et commercialement et dans leurs capacités de communication et de promotion professionnelle. Voir aussi le paragraphe Continuum économique.

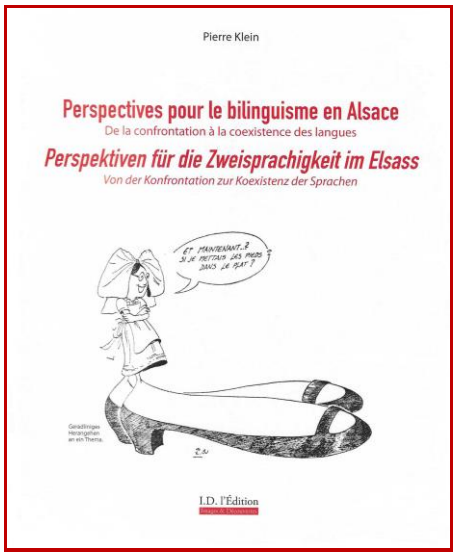
4. **Bilinguisme et langue, culture, histoire et identité**

Le bilinguisme présente l'avantage pour ce qui concerne l'Alsace de valoriser la langue régionale, en ce qu'il lui confère une reconnaissance et une existence sociale. Il met fin à sa discrimination, comme au rapport conflictuel entre les langues nationale et régionale, et instaure une coexistence assumée, juste et justifiée de celles-ci. Le bilinguisme français-allemand constitue une excellente base pour l'apprentissage d'autres langues romanes (espagnol, italien…) et pour d'autres langues germaniques (anglais, néerlandais, suédois…).

C'est aussi un apprentissage de la différence, du respect de l'autre et de la tolérance. Il est clair que le bilinguisme ne peut être que bénéfique pour ceux qui en bénéficient, car il contribue à renforcer leur identité culturelle propre, à favoriser une compréhension de la diversité culturelle et, par conséquent, à créer un terrain propice au dialogue interculturel.

En effet, la perception des différentes identités nécessite une conscience positive de soi-même. La reconnaissance obtenue, qui génère de l'estime et du respect de soi, est un préalable à la reconnaissance accordée ou à l'estime et au respect de l'autre. Qui ne connaît pas ce qui lui est propre ne peut pas reconnaître l'altérité et encore moins l'apprécier. La démarche d'ouverture à l'autre génère un regard « ré-identifiant » sur soi-même et, dans la confrontation à l'autre, nous sommes aussi confrontés, renvoyés, à nous-mêmes. Respecter pour se faire respecter.

Quand on apprend une nouvelle langue, on apprend aussi, à la fois le système de pensée et la culture inhérente qui lui sont propres. Le bilinguisme, parce qu'il construit une culture bilingue, est à la fois réappropriation et partage d'une culture. Il a un effet correcteur sur la déculturation. Il favorise la maîtrise de nouveaux comportements sociologiques et culturels et une nouvelle interprétation de la réalité et de l'expérience, comme il favorise l'enracinement et l'ouverture, c'est-à-dire l'épanouissement d'une culture enracinée dans la région et tournée vers l'universel, d'une culture qui puise à plusieurs sources et d'une culture de synthèse.



https://www.ica.alsace/wp-content/medias/Perspectives-pour-le-bilinguisme-en-Alsace-de-Melo.pdf

Evaluations des politiques publiques

Les évaluations doivent **assurer et légitimer** les stratégies d'action, les processus, ainsi que **la distribution** des taches et des ressources.

Chaque politique publique doit être soumise à une évaluation afin de :
- soutenir **la décision** concernant la pertinence de maintenir, voire d'élargir, certaines mesures ;
- mettre en lumière **le fonctionnement** des mesures et identifier les « meilleures pratiques » ;
- analyser **l'efficacité, l'efficience et la qualité** des mesures.

Evaluation formative. Ces évaluations se déroulent **durant la mise en œuvre** d'une mesure. Elles peuvent inclure des analyses visant la planification, le développement et l'optimisation d'une mesure.

Evaluation sommative. Ces évaluations sont effectuées **après la mise en œuvre** de la mesure. elles permettent d'analyser les résultats et les impacts des mesures.

L'immersion, une nécessité

Jouer, apprendre, communiquer, compter, rire, vivre… en allemand standard et en alsacien ! Dans les écoles qui pratiquent l'enseignement immersif, les enfants sont baignés dans la langue régionale. On appelle « immersion » ce bain linguistique quotidien. Il permet d'atteindre un niveau de compétence équivalent en français et en langue régionale à l'issue du cours moyen 2. Ancrée dans la culture locale, la maîtrise de deux langues offre une ouverture culturelle, éveille à la richesse de la diversité linguistique et enrichit l'ensemble des apprentissages scolaires.

L'immersion linguistique est une pratique pédagogique utilisée soit pour l'apprentissage d'une langue seconde, c'est-à-dire une langue nouvelle, soit pour la conservation d'une langue déjà acquise (langue maternelle menacée, régionale, par exemple). L'immersion est la meilleure technique pour acquérir une réelle pratique de la nouvelle langue ou pour la maintenir si c'est une langue maternelle. Elle s'effectue dans le cadre d'un enseignement de la langue concernée dans la majorité des matières, avec un environnement scolaire approprié. Au vu de la pratique de notre langue régionale dans le domaine social, une immersion complète s'avère indispensable.

Un enfant scolarisé dans une classe bilingue non immersive dont les parents ne parlent ni l'alsacien ni l'allemand standard n'aura, dans ce cursus, probablement accès à l'une ou l'autre de ces expressions linguistiques que durant le temps scolaire. Si l'on prend en considération la journée entière, c'est-à-dire le temps passé à l'école et hors de celle-ci, l'enfant n'est en contact avec la langue régionale que 7 à 8 % du temps, soit bien loin des 50 %. C'est la raison pour laquelle, pour atteindre l'objectif du bilinguisme, il est nécessaire de recourir à l'immersion, surtout lorsque l'on se trouve dans une situation de langue minorisée qui a presque disparu de l'espace public[80]. Au vu de la

[80] « L'exposition à la langue entre 0 et 7 ans, nécessaire à une acquisition naturelle de la langue seconde, est de 1000 heures par an et de 2 heures par jour tout au long de l'année. Cette exposition accuse un retard de 3 ans pour les enfants francophones qui arrivent à l'école maternelle et un cursus scolaire en immersion complète ne peut offrir que 780 heures effectives en langue seconde. Les écoles A.B.C.M. Zweisprachigkeit adoptent donc logiquement un enseignement en immersion compensatoire, qui peut corriger, en partie, le manque d'exposition à la langue dite « seconde ». Jean Peter,

situation de notre langue régionale dans le domaine social, une immersion complète s'avère indispensable.

L'immersion selon les modalités de l'Éducation nationale[81]

« L'enseignement bilingue dispensé qui implique, pour les conditions de son exercice, l'existence d'un cadre homogène, repose sur une logique d'établissement. La langue régionale est langue d'enseignement et de vie quotidienne dans l'école.

L'entrée dans une école bilingue immersive se fait dès la petite section ou la moyenne section. Il n'est normalement pas prévu d'intégrer le cursus bilingue par immersion après la grande section. Cependant, l'entrée plus tardive dans le cursus peut être acceptée à titre exceptionnel après avis positif de l'équipe pédagogique. Les modalités susceptibles de fonder l'avis émis sont de la responsabilité du directeur de l'école en liaison avec l'inspecteur chargé des écoles bilingues.

À l'école maternelle, phase la plus intensive d'acquisition de la langue régionale, l'ensemble des activités scolaires et leur accompagnement s'effectuent en intégralité dans cette langue.

À l'école élémentaire, où l'introduction du français s'effectue progressivement, les enseignements de langue régionale et en langue régionale sont modulés en fonction de la spécificité du projet pédagogique. Cette intensification devra toutefois être compatible avec l'exigence pour les élèves ayant suivi cette méthode d'enseignement de posséder, à l'issue du CM2, une compétence en français identique à celle des élèves des classes correspondantes de l'enseignement monolingue ou des classes bilingues fonctionnant selon le principe de la parité horaire. Les compétences acquises dans les disciplines enseignées en langue régionale seront réinvesties lors des séquences en français pour permettre l'acquisition et l'utilisation du vocabulaire français. Cette disposition demande de renforcer les liens entre les enseignants en langue régionale et les enseignants en français qui interviennent dans ces classes ; elle permet également la compréhension des notions à acquérir dans ces disciplines. »

président d'OMA, association de parents de l'école ABCM Zweisprachigkeit de Haguenau.

[81] Bulletin officiel du ministère de l'Éducation nationale et du ministère de la Recherche N°33 du 13 septembre 2001

Un exemple à suivre, l'immersion en langue régionale d'Alsace et de Moselle dans les écoles associatives ABCM Zweisprachigkeit[82]

« Cette offre pédagogique vise à faire pratiquer la langue régionale dans tous les moments de la vie de l'école (cour, récréation, jeux, cantine, garderie, activités, sorties scolaires…). Tout est mis en œuvre pour que l'élève soit tout le temps en situation d'entendre et de parler la langue, tout en tenant compte de ses besoins. Elle/il acquiert donc le vocabulaire usuel de la vie courante en plus de celui de l'exercice scolaire en langue allemande, standard ou dialectale.

Dans les écoles A.B.C.M. Zweisprachigkeit, l'enfant peut vivre la pluralité et l'originalité de sa culture et apprendre à en devenir un acteur actif. Cela l'aide à développer son esprit créatif, à forger son identité, lui offrir des repères et assurer son bien-être et son ouverture d'esprit. L'enseignement est immersif de la petite section maternelle au CP.

Le français dans les écoles immersives. À partir du CE1, l'introduction du français dans le cadre immersif permet à l'enfant de maîtriser les deux langues à la fin du primaire. L'enfant, devenu bilingue, développe ainsi ses capacités d'apprentissage des langues et, notamment, de l'anglais.

L'acquisition de la lecture. Commencer l'apprentissage de la lecture par l'allemand, c'est beaucoup plus simple. il y a en allemand une correspondance graphie/phonie, alors qu'en français, un même son peut être écrit de diverses façons (o, au, eau…). Une fois acquises les bases de l'écrit, l'élève pourra ensuite plus facilement aborder l'étape plus complexe de la lecture/écriture en français. »

[82] https://www.abcmzwei.eu/pages/pourquoi-choisir-l-immersif

Mainstream

« Nous devons être respectueux de la démocratie, mais quand quelque chose nous apparaît non légitime, même si c'est légal, il nous appartient de protester, de nous indigner et de désobéir. »[83]

L'idée d'une France réduite à une seule langue, au monolinguisme, s'est imposée au travers de la socialisation à la quasi-totalité des Françaises et des Français, y compris à une bonne partie des locutrices et locuteurs d'autres langues de France que le français. La République avait-elle besoin d'éradiquer les langues et les cultures régionales pour donner toutes ses chances à l'apprentissage de la langue française ? On sait aujourd'hui que non.

Un bilinguisme bien conçu est parfaitement possible et il est un plus et non un moins ! L'idéologie jacobine qui a prévalu au monolinguisme d'État reste néanmoins très prégnante et constitue un courant de pensée dominant. Elle repose pour beaucoup sur l'idée que c'est la langue qui fait la nation et qu'elle en constitue le ciment principal. Les jacobins tenants de l'égalitarisme ont l'égalité sélective. Pour eux toutes les langues ne se valent pas !

Quelle est la part de nationalisme conscient ou inconscient dans cela ? Les Français en excluant leur propre diversité, seraient-ils des nationalistes qui s'ignorent ? Ils n'auront pas de réponse à cette question tant qu'un débat national ne sera pas organisé à son propos. Nous sommes convaincus qu'une large partie des Françaises et des Français, si leur avis était sollicité, trouveraient normal qu'on ne demande pas aux locutrices ou aux locuteurs d'autres langues de France d'y renoncer[84].

Au nom de quoi d'ailleurs ? Et qu'ils trouveraient tout aussi normal que ces compatriotes puissent profiter d'une politique linguistique en faveur du bilinguisme français-langue régionale. Que les jacobins qui détiennent largement les rênes du pouvoir politique et médiatique démontrent qu'ils sont non seulement républicains, mais aussi démocrates et qu'ils osent sortir de leur confort et mettent leur conception en débat. Cela contribuerait à ne pas en douter à donner plus de cohérence au mainstream.

Nous, Alsaciens et Alsaciennes, qui voyons plus loin de la plateforme de la cathédrale de Strasbourg que les Parisiens de la tour Eiffel, voyons qu'une autre politique linguistique est en œuvre dans les pays avoisinants et que celle-ci ne déconstruit pas pour autant les nations.

---

[83] Stéphane Hessel - 1917-2013 - entretien dans l'hebdomadaire "Politis" du 18 novembre 2010

[84] Une enquête de l'IFOP datée du lundi 25 août 2025 révèle qu'une nette volonté des Français plébiscite la reconnaissance officielle des langues régionales et l'enseignement de l'histoire régionale. Ce qui frappe dans les résultats de ce sondage, c'est la part de plus en plus importante prise par les revendications culturelles. **La reconnaissance officielle des langues régionales** rassemble 77 % des Français, un niveau quasi inchangé depuis 1999 et qui atteint des sommets dans les régions concernées : 93 % en Corse, 91 % au Pays basque, **90 % en Alsace** et 84 % en Bretagne. Dans les régions à forte identité, l'idée **d'un enseignement obligatoire de l'histoire régionale** fait son chemin, avec 76 % de soutien en Corse, **78 % en Alsace** et 66 % au Pays basque, mais seulement 57 % en Bretagne. Sondage réalisé par l'institut Ifop pour Régions et peuples solidaires. | SONDAGE IFOP

La revivification de la langue et de la culture régionales[85]

Éducation nationale, Collectivité européenne d'Alsace, société alsacienne

À observer un graphique de la pratique de la langue régionale, on constate nettement qu'il existe un parallélisme dans **la chute de connaissance et de la pratique** des dialectes et de l'allemand standard, **les mêmes causes produisant les mêmes effets.** Autant le standard allemand que les dialectes ont été victimes, d'une part, de la façon dont on traite en France les langues régionales, et, d'autre part, d'une couche supplémentaire, celle de l'anti-germanisme, qu'il soit général à la France ou particulier à l'Alsace. Les dialectes ont subi **une double peine** dans la mesure où ils ont été considérés comme langue des classes inférieures, pas nobles, ordinaires[86].

De surcroît, **ils ont été dissociés** de la langue de culture de référence, l'allemand standard, qui longtemps **n'a plus été enseignée** à l'école élémentaire, ce qui n'a pas manqué de conduire à leur **appauvrissement qualitatif**, qui à son tour a contribué à leur **appauvrissement quantitatif** (moins de locuteurs). On ne transmet pas une langue que l'on ne maîtrise pas vraiment ou devenue lexicalement pauvre.

La revivification, qu'il s'agisse des dialectes ou du standard, dépendra de la façon dont évoluera la reconnaissance des langues régionales **en France**, de la **résilience** par rapport à **l'anti-germanisme** et plus particulièrement s'agissant des dialectes de leur **« repositivation ».** Cette dernière serait possible, notamment par la réassociation des dialectes et du standard, une langue de grande culture qui permet une (re)lexification[87] endogène. **La chute a été parallèle, la réhabilitation ne pourra que l'être aussi.**

Le graphique montre aussi qu'aujourd'hui plus d'enfants ont été familiarisés au standard qu'aux dialectes. Tous font plus ou moins bien de l'allemand à l'école, encore que **l'on ne leur dit pas toujours** que l'allemand est **aussi leur langue**. Les dialectes doivent **aussi trouver leur place à l'école**, en les reliant **étroitement** à l'enseignement de l'allemand. Les écoles ABCM-Zweisprachigkeit sont précurseures dans ce domaine.

Une méthode qui rendrait possible **le passage** du standard aux dialectes serait **à élaborer**. Dans les années soixante-dix, on a conçu des outils pédagogiques d'enseignement de l'allemand qui tenaient compte de la connaissance dialectale que possédaient alors majoritairement les élèves. Autrement dit, l'idée était de veiller à ne pas enseigner l'allemand en Alsace, comme on l'enseigne à Nancy ou à Bordeaux.

Il s'agirait aussi de combler le quasi-**vide entre le collège** où existe un enseignement renforcé de l'allemand standard[88], et **l'université.** En effet, mise à part l'option Abibac, qui ne touche que peu d'élèves, non seulement il n'existe **pas en Alsace de lycée bilingue**, mais l'allemand standard n'y trouve pas **de place autre que celle** réservée aux langues vivantes en général.

Qu'il s'agisse de l'école élémentaire, du collège ou du lycée, l'allemand est largement enseigné en Alsace comme il l'e**st** à Bordeaux ou à Périgueux, c'est-à-dire **sans lien** avec la culture alsacienne[89] dont il est aussi l'expression, **sans gratification particulière** et plus généralement **sans lien** avec la part allemande ou proprement alsacienne **de l'identité alsacienne.** Ainsi fait-on **l'impasse** sur quelques grands noms **d'auteurs alsaciens présents dans toutes les anthologies de la**

---

[85] D'après une conférence faite à l'Université d'Innsbruck en mai 2023.

[86] Le terme patois n'est généralement pas employé pour ce qui concerne des dialectes d'Alsace riches d'une littérature théâtrale et poétique. Ces derniers ont néanmoins connu et connaissent toujours des connotations dépréciatives, tout comme le berrichon ou le poitevin. Le concept de patois est propre à une vision française de la chose linguistique. Le mot ne connaît pas de traduction en allemand ou en anglais, par exemple.

[87] Exemple : comment traduire collectivité territoriale lorsque l'on ne connaît pas le mot en dialecte. L'idée, c'est d'aller le chercher dans le standard « Gebietskörperschaft » et de le "dialectaliser" en le prononçant « Gebietskerperschàft ». Il y a ainsi 300 000 mots du lexique du standard à disposition des dialectes, alors que le dialectophone, qui maîtrise insuffisamment le standard, utilise en moyenne un vocabulaire de quelque 1 000 mots seulement.

[88] Mais pas un bilinguisme paritaire.

[89] Les Albert Schweitzer, René Schickele, Ernst Stadler, Gustave Stoskopf, Nathan Katz, André Weckmann, pour ne citer qu'eux, sont totalement absents des programmes.

littérature allemande, sur les grands auteurs **de la littérature dialectale alsacienne** aussi, ou encore sur **les arts et traditions populaires** alsaciens. Plus généralement, l'allemand standard est enseigné en Alsace aux élèves **sans qu'il leur soit dit que c'est aussi leur langue.**

Ces situations contribuent **à baisser le désir** de langue et en particulier au **non-investissement** des étudiants dans les filières conduisant à l'enseignement de la langue allemande. Si l'on ne naît pas Alsacien, on peut vouloir le devenir, mais, pour cela, il faut pouvoir intégrer les éléments identificatoires alsaciens. C'est donc **par l'absence de lien** entre langue, culture et histoire que **le système pèche en premier lieu**. L'identité est **en amont de tout,** mais est-elle reconnue, promue, construite ou déconstruite ?

Tout comme l'enseignement de l'allemand ne possède pas en Alsace un caractère particulier le reliant à l'identité, il n'y existe **pas de formations particulières** d'enseignants de et en langue allemande **ni de statut particulier** leur permettant d'une part **de valoriser** financièrement leur investissement pédagogique et, d'autre part, **de rester** dans la région.

Finalement, le système présente un problème majeur d'absence d'évaluation de la compétence linguistique des apprenants, qui devrait être confiée à un organisme impartial. Il manque également d'une évaluation du retour sur investissement qui pourrait améliorer sa perception par la société alsacienne. **Les langues qui ne sont qu'enseignées, ce sont les langues mortes !**

Si l'alsacien est aujourd'hui **fortement menacé** dans son existence, c'est aussi le cas du standard allemand en Alsace. **Les interdits et l'opprobre jetés sur l'un** l'ont aussi été **sur l'autre.** Si l'alsacien est aujourd'hui fortement menacé dans son existence, c'est parce que l'on a porté atteinte **à la germanophonie alsacienne dans son tout**, c'est-à-dire **à la pratique** du standard comme des dialectes.

L'allemand est alsacien, l'alsacien, c'est de l'allemand. **Ce paradigme** a traversé les générations et les siècles. Les deux se parlent. Les deux s'écrivent. Abandonner la langue standard allemande au profit exclusif des dialectes, ceux-ci constituant « la langue alsacienne », reviendrait à un repli sur soi provincialiste, au détriment d'une ouverture vers l'ensemble germanophone, représentant quelque 120 millions de locuteurs en Europe.. **Ce n'est pas peu.** Ce serait un peu comme en Saintonge jouer le saintongeais ou encore au Poitou jouer le poitevin, des dialectes d'oïl, contre le standard français.

Il y a d'une part **la linguistique** et, d'autre part, **la politique**. Le destin des langues est toujours **entre les mains des collectivités**. Ce sont elles qui décident de leur sort. Elles peuvent promouvoir une ou plusieurs langues, mais elles peuvent aussi s'en désintéresser ou pire encore, les condamner à l'inexistence. Au stade où se trouvent **la maîtrise et la pratique** de la langue régionale, qu'il s'agisse de l'allemand standard ou des dialectes d'Alsace, **une politique globale de revivification** s'impose plus que jamais à la collectivité, selon **un triptyque** : compétence, transmission et usage.

Quelle Alsace voulons-nous pour le futur ? Une Alsace collectivement **repliée sur le monolinguisme français** aussi riche soit-il, une Alsace certes bilingue, mais d'un bilinguisme langue française-langue alsacienne **blottie entre Vosges et Rhin** ou une Alsace **participant pleinement des espaces** francophone et germanophone qui l'environne, comme ce fut le cas tout au long **de l'histoire** et comme **l'avenir nous l'impose** si l'on veut bien, notamment construire **un vivre ensemble** social, culturel et économique sur **les deux rives** du Rhin, **dépasser** les perceptions nationales de la chose linguistique et **profiter** d'un bien collectif à **forte efficience** sociale, culturelle et économique que constitue le bilinguisme français allemand standard et dialectal.

Beaucoup d'efforts sont faits pour la langue régionale. Est-ce suffisant ? Bien sûr que non, même s'il s'agit d'assurer sa survie. La seule question qui se pose par rapport à ce qui est entrepris est de savoir **si nous gagnons plus de locuteurs ou si la LR continue à reculer.** Pour que la langue régionale, c'est-à-dire « la langue allemande ... dans sa forme standard et ses variantes dialectales », **puisse survivre dans la société alsacienne**, elle doit y posséder une **existence sociale**, c'est-à-dire une existence scolaire, culturelle, administrative, économique, médiatique et cultuelle (à l'exception des domaines strictement régaliens). C'est **une condition sine qua non**. Tout le reste ne suffira pas.

Il s'agirait donc **pour la société alsacienne** dans son ensemble **d'une quadruple tâche** : **penser** à la grande efficacité sociale, économique et culturelle du bilinguisme collectif, **définir** une politique et une stratégie linguistiques globales en sa faveur, **obtenir** les libertés nécessaires pour répondre aux enjeux, et enfin en **assurer** la mise en œuvre.

L'existence sociale susmentionnée devrait déjà être assurée **à hauteur de 30 %**. Ce taux est à la fois le minimum nécessaire pour **assurer une survie** à court terme **et la base utile** pour un plein développement futur. En dessous de ce minimum, la situation **ne s'améliorera pas.** Environ 6000 langues sont parlées dans le monde. Chaque année, une centaine d'entre elles **disparaissent.** Ce sont celles qui ne disposent pas d'une existence sociale complète qui disparaissent.

Dans ma vie d'homme, j'ai vu le dialecte passer de près de 100 % des enfants à leur **entrée à l'école maternelle à 1 % aujourd'hui.** Nous devons convenir qu'il s'agit là d'un problème majeur. La cause principale réside dans ce que l'on appelle **« le mal français** », c'est-à-dire une certaine incapacité française, déjà à envisager **l'union dans la diversité,** de sa propre diversité historique. **Ne parlons pas de mise en œuvre.**

De quelques propositions et revendications faites dans le cadre d'un état des lieux en mai 2019 par la fédération Alsace bilingue-Verband zweisprachiges Elsass[90].

I. **Quels seraient les grands principes d'une politique linguistique et culturelle adéquate ?**

Il serait notamment utile de :

♣ Introduire à l'université une « professionnalisation », c'est-à-dire le métier, à l'enseignement des langues pour les étudiants à l'enseignement de la langue étudiée ; ♣ réserver une place aux dialectes d'Alsace ;

♣ opter résolument pour l'immersion à la maternelle en langue régionale (allemand standard et dialectal), comme le fait ABCM-Zweisprachigkeit ;

♣ revoir les modalités de recrutement en allemand pour la formation à l'ESPE Master 1 premier degré (MEEF) parcours enseignement bilingue français-allemand ;

♣ rendre cette formation accessible à un plus grand nombre de candidats ; 20 Voir à ce sujet les Contributions de la FAB à une politique linguistique et culturelle globale pour l'Alsace

♣ accompagner les futurs enseignants par une formation adéquate vers le niveau requis pour passer le concours du professorat des écoles en langue régionale selon le principe de OUI Si de Parcours Sup. ;

♣ généraliser le parcours "Enseignement bilingue français-allemand (EBFA) à tous les candidats, en supprimant progressivement le parcours "Enseignement polyvalent" (EP) actuel de l'ESPE ;

♣ permettre à tous les lauréats du concours d'enseigner indifféremment en français et /ou en allemand dans des classes bilingues et monolingues de l'école primaire ;

♣ étendre cette formation aux sites de Strasbourg ou ponctuellement sur des sites localisés ;

♣ une fois le vivier d'enseignants formés en langue régionale, ne proposer pour l'académie d'Alsace que le seul concours CRPE externe ou interne régional en nommant les lauréats soit en bilingue, soit en monolingue allemand extensif ;

♣ permettre d'avoir des connaissances en langue régionale élevées pour tous, tout en maintenant la polyvalence des enseignements spécifiques au premier degré

♣ opter résolument pour l'immersion à la maternelle en langue régionale (allemand standard et dialectal), comme le fait ABCM-Zweisprachigkeit ;

♣ soutenir les synergies des équipes en place, concerne notamment les binômes ;

♣ compenser financièrement l'engagement des enseignants de langue régionale ;

♣ développer les échanges d'enseignants sur les deux rives du Rhin ;

♣ faciliter l'engagement d'enseignants locuteurs natifs en langue allemande, dès lors qu'ils sont titulaires dans leur pays, au même niveau de rémunération (au minimum) que les enseignants français ;

♣ participer financièrement à l'installation d'enseignants venant de pays germanophones :

♣ verser une bourse aux étudiants qui se destinent à l'enseignement de la langue régionale ;

♣ proposer une formation à la langue régionale aux ATSEM ;

♣ développer une formation initiale pour l'enseignement bilingue pour le second degré ;

♣ proposer une formation spécifique aux enseignants en DNL/DEL2 ;

♣ créer un CAPES bivalent ;

♣ créer un concours de recrutement de professeur des écoles en langue régionale ;

♣ développer les postes à profil spécifiques ;

♣ généraliser un enseignement de l'histoire et de la culture régionales (HCR) ;

♣ proposer une formation initiale et/ou continue aux enseignants intervenants ou voulant intervenir en HCR ;

[90] https://www.fab.alsace/etat-des-lieux-sur-lenseignement-de-la-langue-regionale/ mai 2019

♣ créer à leur intention un DU ou un DES ;
♣ flécher les subventions à l'Université…

Et aussi :
♣ Mener une expérimentation en faveur des jeunes confiés à la collectivité au titre de l'Aide sociale à l'enfance, expérimentation à construire avec un foyer, dont l'équipe serait volontaire pour s'investir, afin de mettre en place des actions pour sensibiliser ces jeunes à la langue régionale d'Alsace de façon ludique ;
♣ La collectivité pourrait apporter son soutien au plan linguistique aux territoires, c'est-adhéré aux communes et à leurs regroupements par différents leviers :
♣ contrats de promotion du bilinguisme avec certains EPCI ;
♣ intégrer une dimension linguistique à un PEPS (projet éducatif partagé et solidaire) ; - constitution pour une collectivité donnée d'un plan d'action linguistique en coopération avec l'OLCA ;
♣ intégrer des clauses spécifiques d'ordre linguistique dans leur cahier des charges pour la délégation de service public pour le périscolaire ;
♣ encourager les personnels, notamment les ATSEM intervenant dans les cursus renforcé et bilingue du premier degré à utiliser le dialecte ; mieux utiliser les partenariats et jumelages avec des communes allemandes ;
♣ Mise en place d'une signalétique bilingue, voire multilingue dans les bâtiments qui accueillent du public ainsi que les collèges ;
♣ Organisation de cours d'allemand et d'alsacien pour les agents volontaires du département[91] ; ♣ Mieux prendre en compte la langue régionale d'Alsace, dans les supports tels que « Tout le Bas-Rhin » ;
♣ Valoriser davantage la langue et la culture régionales dans la politique culturelle du Département ; prévoir un volet spécifique dans la politique culturelle départementale comprenant l'approche toponymique, l'expression culturelle en langue alsacienne, la valorisation du patrimoine, la mémoire et l'histoire de l'Alsace via l'action des Archives départementales ;
♣ L'intégration d'un CD de comptines et de berceuses en langue régionale dans le nouveau carnet de santé du Département. VII. De quelques propositions et revendications au niveau institutionnel en premier lieu, nous pensons que l'Alsace doit retrouver une institution politique propre lui permettant de mener en propre des politiques linguistiques et culturelles.

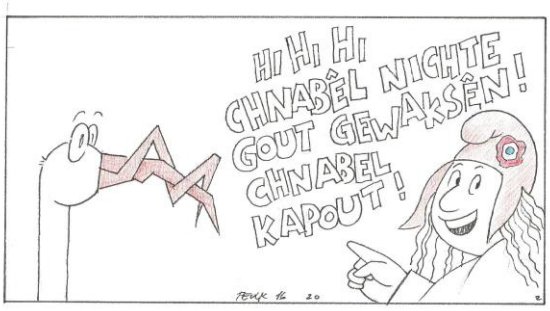
[91] Au moment de la rédaction de ce texte, la Collectivités européenne d'Alsace n'était pas encore née.

Nous faisons aussi la proposition d'une cogestion Etat-Région (collectivité alsacienne) de l'enseignement linguistique, culturel et historique au travers d'une Haute Autorité dédiée qui aurait en charge la formation et le recrutement des enseignants, l'ouverture des formations, la production d'outils pédagogiques, le suivi et l'évaluation du système. Dans le même État d'esprit, nous demandons une cogestion Etat-Région (collectivité alsacienne) des médias publics de radios et de télévision.

II. De quelques propositions et revendications au niveau institutionnel

En premier lieu nous pensons que l'Alsace doit retrouver une institution politique propre lui permettant de mener en propre des politiques linguistiques et culturelles. Nous faisons aussi la proposition d'une cogestion Etat-Région (collectivité alsacienne) de l'enseignement linguistique, culturel et historique au travers d'une Haute Autorité dédiée qui aurait en charge la formation et le recrutement des enseignants, l'ouverture des formations, la production d'outils pédagogiques, le suivi et l'évaluation du système. Dans le même État d'esprit, nous demandons une cogestion Etat-Région (collectivité alsacienne) des médias publics de radios et de télévision.

Nous sommes aujourd'hui fin 2026. Nous laissons à chacun de nos lecteurs le soin de juger si ces propositions, d'une part, étaient adéquates, et d'autre part si elles ont été prises en compte !



Dessin de Roland Peuckert
Zeichnung von Roland Peuckert

La faute à Rousseau... euh, pardon à Deyon

Aux dires de certains, le recteur Deyon, qui serait fautif du fait que « l'alsacien[92] » ne serait pas enseigné dans les écoles publiques d'Alsace. Cela appelle quelques réponses. Le recteur Deyon, **brillant** intellectuel, de surcroit **ouvert** à la question régionale et à **l'écoute** de la société alsacienne, **reprenait** très largement dans sa circulaire du 9 juin 1982 la **demande sociale** émanant de celle-ci.

Sans remonter à l'immédiat après-guerre, qui avait vu la langue allemande être i**nterdite** dans les écoles maternelles et primaires d'Alsace[93] et déjà connu **des demandes de retour de son enseignement**, tel qu'il se faisait avant 1940, dans la décennie précédant la circulaire en question, **une forte demande sociale** s'était en effet développée en faveur d'un enseignement[94] **conséquent de l'allemand,** aux niveaux précités, mais aussi d'une **existence scolaire** des **dialectes**[95] de **l'histoire et de la culture** régionales[96].

Cette demande sociale était en particulier exprimée par des **motions des conseils généraux** de Haut-Rhin et du Bas-Rhin et du conseil régional,[97] par la **Plateforme de Sélestat**[98]**,** le numéro spécial d'« En Route » **du SGEN-CFDT**[99]**,** par les **ICS** (Intellectuels et chrétiens sociaux) du **FEC,** par la **Requête aux autorités scolaires**[100] et par bien d'autres éléments constitués de la société alsacienne, sans oublier par nombre **de personnalités** du monde politique, culturel et économique : Georges Holderith, Eugène Philipps, André Weckmann, Conrad Winter, Adrien Finck, Marthe Philippe, Bernard Vogler, Jean-Marie Woehrling, François Schaffner, Daniel Morgen, Antoine Moster, Henri Goetschy, Marcel Rudloff, Mgr Charles-Amarin Brandt, André Traband, Jean-Jacques Weber, Bernard Stoessel…

Ce que le recteur Deyon proposait dans sa circulaire[101] **était donc très largement conforme à ce que souhaitait la société alsacienne**[102]**.** Et tous les mouvements et personnalités cités se retrouvaient sur **la définition** d'une **langue régionale alsacienne à deux** composantes, **le standard** [103]**allemand** et **les dialectes** alémaniques et franciques d'Alsace[104].

---

[92] Rappelons que la formule courante était alors dialecte alsacien, et les Alsaciens n'osant pas se dire germanophones se disaient dialectophones, alors qu'en dialecte même, ils disaient encore « Elsasserditsch » (allemand alsacien).

[93] Interdits scolaires accompagnés d'interdits médiatiques et culturels.

[94] Rappelons que, depuis le Moyen Âge, l'allemand a été quasiment sans interruption enseigné dans les écoles d'Alsace jusqu'en 1945. Aucune région de France n'a connu une telle présence de sa langue régionale dans ses écoles.

[95] Pour sortir des interdits encore en cours de parler le dialecte à l'école, le recteur, premier à le faire, proposait des plages d'expression dialectale à la maternelle notamment.

[96] Au travers de l'option LCR. Pendant que les dialectes bretons (le cornouaillais, le léonard, le trégorrois et le vannetais) et basques (le labourdin, le bas-navarrais et le souletin) étaient absents de l'école et l'histoire et la culture des autres régions aussi.

[97] La région Alsace existait encore.

[98] Signée par les organisations suivantes : Parti Socialiste (Bas-Rhin), l'Union des Elus Socialistes et Républicains (Bas-Rhin), Parti Communiste (Bas-Rhin), Union Régionale CFDT, Union Régionale CGT, Ecologie et Survie, Mouvement d'Ecologie Politique, SGEN-CFDT (syndicat d'enseignants - Bas-Rhin), SGEN-CFDT (Haut-Rhin), Cercle René Schickele, Unsri Gerachtigkeit, Mouvement pour l'autogestion culturelle en Alsace (secrétaire général, Pierre Klein).

99 Intitulé « Enseigner en Alsace, enseigner l'Alsace » et rédigé par la commission LCO (langue et culture opprimée… eh oui), du même syndicat et dont j'étais responsable aux côtés d'Eugène Philipps, d'André Weckmann, Michel Gruner…

100 En 1985, parut dans la presse une requête aux autorités scolaires initiée par Pierre Klein, alors président du Cercle Schickele, et signée par 743 Maires d'Alsace et de Moselle, par tous les députés et sénateurs d'Alsace, par la quasi-totalité des conseillers généraux, et par un grand nombre de personnalités civiles et religieuses. Les signataires demandaient :

– l'obligation pour l'État de généraliser à toutes les classes l'enseignement de la langue et de la culture régionales et d'en assurer la continuité de la Maternelle à l'Université. Ceci devrait se traduire par l'introduction d'ateliers d'expression dialectale ou de familiarisation au dialecte et par l'enseignement de l'allemand à partir du CE 1 à raison de trois heures hebdomadaires,

– l'introduction d'unités de formation obligatoires permettant aux futurs maîtres d'assurer efficacement ces enseignements. »

101 Outre les enseignements en question, le grand mérite du recteur Deyon a été l'organisation d'un large débat au sein de l'école en Alsace.

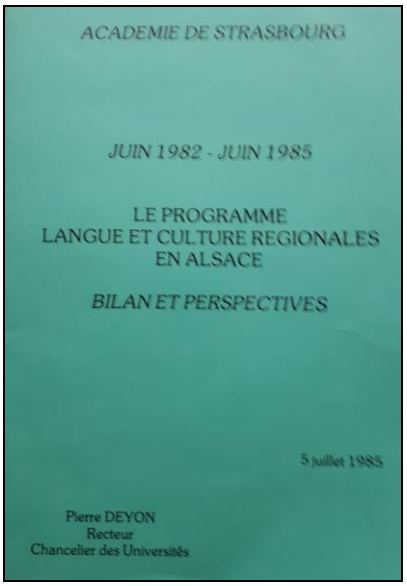
102 Mis à part quelques germanophobes hostiles à l'allemand et des jacobins à tout bilinguisme.

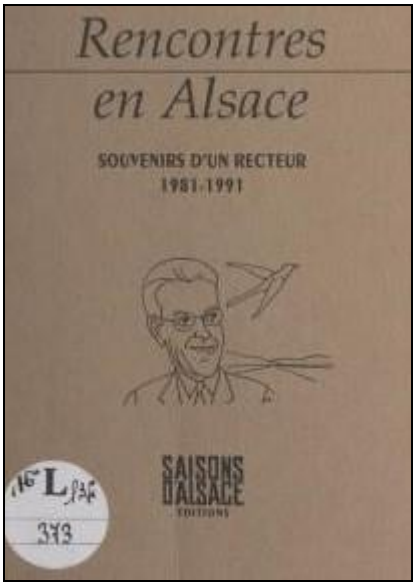
103 On disait aussi allemand littéraire ou encore Haut allemand.

104 On disait aussi dialecte, tout court, ou encore et déjà l'alsacien. Cependant, par alsacien, on entendait bien un dialecte de l'allemand et non une langue en concurrence ou en opposition à l'allemand.

Par la suite, la demande sociale évoquée ci-dessus a **perduré.** Quelques récents **exemples d'appels** et qui toujours portent cette même définition de la langue régionale[105] :
– 2018 : Les classes bilingues paritaires français-allemand en danger : appel à la raison ;
– 2019 : Grand débat national : Appel pour un enseignement généralisé de la langue ;
– 2020 : Appel pour un financement croisé de l'enseignement des langues française et allemande dans le Rhin supérieur ;
– 2022 : Appel « un avenir pour le bilinguisme en Alsace ».

Et encore très récemment la même définition de la langue régionale a été très logiquement retenue :
●**La Convention-cadre** sur la politique régionale plurilingue 2015-2030 **et la ●Convention opérationnelle** sur la politique régionale plurilingue dans le système éducatif en Alsace, Période 2026-2030 **contiennent la même définition.** Il en va de même de **la ●Loi de 2019** créant la Collectivité européenne d'Alsace et des statuts portant création de **●l'Office public de la langue régionale d'Alsace (OPLA).** Membres fondateurs : Etat et CeA. Article 3 **Objet** : « Le Groupement a pour objet : • le développement, sur le périmètre défini à l'article 5, de l'usage positif de **la langue régionale d'Alsace, dans sa forme standard (l'allemand) et ses variantes dialectales,** et l'augmentation du nombre de locuteurs actifs de cette langue, en particulier au sein des jeunes générations ; • la sauvegarde de cette langue et son évolution avec la société afin de garantir sa transmission aux générations suivantes ».





[105] Langue régionale d'Alsace sous ses deux formes : l'allemand standard et les variantes dialectales pratiquées en Alsace.

Le déclin de la langue régionale : réalités et représentations mentales

Les déficits[106]

La situation de la langue allemande, standard et dialectale est des plus alarmantes pour qui tient au bilinguisme, en premier lieu parce que la place qui lui est réservée dans la société alsacienne est des plus ténues. Quelle est la part de la responsabilité des décideurs dans cette situation ?

Sans aucun doute, ils tiennent la part la plus importante, ceux d'hier comme ceux d'aujourd'hui. La demande de l'opinion publique n'aurait pas été ou ne serait pas assez forte pour les pousser à une action d'envergure en faveur d'un redressement de la situation. Mais l'opinion publique n'est-elle pas ce qu'ils ont laissé faire d'elle ?

La langue régionale a considérablement régressé et continue de régresser. Ce constat, pour navrant qu'il soit, est indiscutable. À l'origine de cette régression se trouvent plusieurs déficits dont la langue régionale continue de souffrir, déficit de fonctionnalité, déficit de relation entre les dialectes et l'allemand standard, déficit de reconnaissance officielle, déficit de sentiment linguistique, déficit de sentiment identitaire, déficit de socialisation et déficit d'intégration. Ces déficits sont causés à la fois par des réalités objectives (politique linguistique, loi fondamentale, statut des langues, école, média...) et par des représentations mentales (perceptions de la chose linguistique, culturelle et identitaire), largement formées par ces réalités, qu'elles renforcent à leur tour par les comportements qu'elles génèrent. À la longue, elles se sont installées en habitus… alsacien[107].

Si le bilinguisme doit avoir un avenir en Alsace, et si l'identité alsacienne doit (re)trouver cohérence et signification, alors un travail de réforme de certaines conceptions, de (re)construction de symboles et d'emblèmes identitaires, mais aussi, et peut-être surtout, de modification de certaines représentations mentales s'impose. Et quiconque prétend vouloir œuvrer à une politique linguistique bilingue ne peut faire l'économie d'un tel travail et doit le situer principalement dans le cadre de la socialisation. Bilinguisme et identité alsacienne sont étroitement liés.

Les déficits

- déficit de fonctionnalité ou d'utilité.
Le terrain perdu au niveau des fonctions réservées à la langue régionale, notamment au niveau de son emploi dans la vie publique ou collective, est considérable. Il en résulte un appauvrissement quantitatif de la langue régionale. Une utilité économique croissante est néanmoins reconnue à l'allemand standard.

- déficit de relation entre dialectes et allemand standard.
La trop longue absence de l'allemand standard de l'école publique et l'insuffisance actuelle de son enseignement a privé et prive les dialectes de leur relation naturelle avec leur *« Dachsprache »*, langue de culture de référence ou langue mère, de leur Hinterland culturel, ce qui se traduit par un appauvrissement qualitatif et par une (re)lexification exogène, le signifiant méconnu est puisé dans la langue française, ce qui entraîne le développement d'un pidgin alsaco-français et à, terme, l'absorption des dialectes par le français.

- déficit de reconnaissance officielle de la langue.
Le fait que la langue régionale ne bénéficie pas d'un statut social et culturel a des effets des plus déplorables sur la relation que les Alsaciens entretiennent avec leur langue régionale, sur sa valeur symbolique et marchande et sur son prestige.

- déficit de sentiment linguistique.
L'image que les Alsaciens se font de la langue régionale est, par le jeu d'interférences multiples, de plus en plus négative.
- déficit de sentiment identitaire. Les Alsaciens s'identifient de moins en moins à la langue régionale, surtout pas à l'allemand standard.

- déficit de socialisation.
L'individu ne choisit pas sa langue. Elle lui est imposée par la socialisation primaire et secondaire, c'est-à-dire par son environnement familial, scolaire et sociopolitique, en fonction d'une stratégie identitaire. L'imposition de l'uniformité linguistique peut-être l'objectif d'une telle stratégie. Ce n'est donc pas *a priori* la langue qui détermine l'identité, mais

[106] Article publié dans « Bilinguisme d'Alsace », une publication de la FAB-VZE à l'occasion des Assises du bilinguisme organisées par la CeA en juin 2022. https://www.fab.alsace/bilinguisme-dalsace-des-causes-du-declin-aux-conditions-dun-renouveau/

[107] L'habitus désigne un ensemble de comportements psychologiques relativement stables et transposables, acquis par socialisation dans le but d'une adaptation à des valeurs et à des normes déterminées. C'est une sorte d'inconscient social.

c'est l'identité qui détermine la langue. Tous les francophones sont-ils Français ? Non ! Par ailleurs, quelle caractéristique distingue un citoyen germanophone d'un citoyen francophone ? Là, c'est la langue ! Mais qu'est-ce qui différencie un Suisse francophone d'un Français francophone ? Là, il ne s'agit plus de la langue. La différence réside principalement dans une culture politique différente, dans un sentiment d'appartenance et dans une volonté d'être rassemblé développés différemment. Ce sont principalement ces identifiants et identificateurs qui font de l'un un Suisse et de l'autre un Français. Ils marquent très fortement l'identité nationale, plus fortement que la langue.

La Socialisation est un processus de l'adaptation constante d'un individu aux normes et aux comportements d'une société et de la construction identitaire. Une socialisation alsacienne insuffisante conduit à une identité alsacienne vague. Sans stratégie identitaire particulière, il n'y a pas de socialisation particulière et sans la dernière, il n'y a pas d'enseignement et de transmission d'une langue particulière. Celui qui n'a pas d'identité spécifique n'a pas non plus d'exigence pour une langue spécifique.

- déficit d'intégration ou déficit du « moi » et du « nous » (Ich- und Wir-Defizit)

La modernisation et la mondialisation ont donné naissance à un nouveau type de personnalité : l'individu postmoderne centré sur le « je ». Autonome, prêt à prendre des risques et libre de toute contrainte, il crée activement sa propre réalité, se sent attiré par les modes de vie et les univers d'expérience, ou participe (uniquement) de manière passive à des univers de vie tout faits. En face de cela une personnalité à orientation autoritaire[108] de l'ancien monde se caractérisait par une attitude de forte soumission envers ses supérieurs.[109]

Les Alsaciens orientés sur l'autorité de l'après-guerre n'avaient pas plus conscience de l'aliénation d'une partie de leur identité que les individus centrés sur le « je » d'aujourd'hui ne sont conscients de l'aliénation de leur identité. Hier comme aujourd'hui, cette perte est compensée et rationalisée. La personne à orientation autoritaire compensait la perte de son identité par un lien symbiotique avec les structures de pouvoir ; la personne postmoderne à orientation « moi » le fait *par une utilisation autodéterminée d'une expérience* construite. Chacun trouve toujours des arguments pour rester là où il est, même s'il en souffre.

L'individualisation croissante, « die süβe Gleichgültigkeit » (l'indifférence « cool) érigée en en principe, la disparition des formes familiales traditionnelles, l'expansion explosive des modes de vie axés sur la consommation, la fin des métarécits, l'évolution vers une société purement axée sur l'expérience et l'hédonisme, le démantèlement de la culture du partage et de la solidarité, ainsi que les nouvelles tendances à la pauvreté sociale – sont autant d'éléments qui contribuent à la désintégration et à la destruction de nos mondes de vie (alsaciens), qui perdent de plus en plus leur ancrage social.

Lorsque, de manière générale, le sentiment d'appartenance et la volonté de vivre ensemble s'étiolent, l'identité alsacienne s'étiole elle aussi.

Tous ces déficits s'alimentent les uns et les autres, et des cercles vicieux se forment. Ainsi, la pauvreté supposée des dialectes est interprétée comme étant due aux dialectes eux-mêmes et non pas aux déficits dont ils sont victimes, et par voie de conséquence, puisqu'ils sont considérés comme étant pauvres, ils sont de moins en moins utilisés, et comme ils sont de moins en moins utilisés, ils continuent de s'appauvrir, non pas intrinsèquement, mais individuellement pour chacun des locuteurs.

Les causes de ces déficits :

1. les réalités objectives :

La politique linguistique et culturelle conduite en Alsace par les gouvernements successifs, notamment depuis 1945, est une politique dont l'objectif est la mutation linguistique au profit de la seule langue française et, par conséquent, l'éradication de la langue régionale. Elle prend appui sur un certain nombre de dispositifs législatifs ou réglementaires, tels les interdits ou les restrictions linguistiques appliqués à la langue allemande à l'école, dans les médias et dans la vie collective en général, les punitions infligées à l'élève surpris à parler le dialecte... tel aussi le bannissement, qui participe de la déconstruction identitaire, de certains symboles et emblèmes identitaires, par exemple, le drapeau alsacien rouge et blanc, les plaques de rue et les enseignes en allemand... et en général l'image bilingue de l'Alsace.

En même temps qu'elle rejette la diversité au profit de l'uniformité, et parce qu'elle s'inscrit dans une définition ethnique de la nation (une langue, une culture, une histoire...), cette politique impose une

[108] Autoritär orientiert.

[109] Et, parallèlement, par un comportement dominant et méprisant envers les plus faibles.

acculturation forcée qui n'est pas sans provoquer des effets désastreux sur la connaissance et le partage de la langue, de la culture, de l'histoire et de l'identité régionales, ni sans installer pour de nombreux Alsaciens une véritable entropie culturelle, l'ancienne culture se sclérose, se fossilise et la nouvelle culture est insuffisamment acquise, mal maîtrisée, ni sans produire une certaine déstructuration identitaire, c'est-à-dire une crise d'identité et un malaise culturel, empêchant un épanouissement personnel, une *Selbstverwirklichung,* de l'identité alsacienne et installant une véritable hétéronomie ou dépendance.

En outre, cette politique linguistique et culturelle a pour effet de provoquer une dévaluation de la langue régionale sur le marché linguistique[110] et sur le marché du travail placée en relation dialectique avec le monopole scolaire et économique de la langue française, langue par laquelle passe obligatoirement toute promotion scolaire et économique. Comme elle favorise la dépréciation identitaire, surtout de l'allemand standard, mais aussi des dialectes. La langue régionale est ainsi frappée d'obsolescence.

2. Autres réalités objectives

Cette politique linguistique et culturelle est soutenue :
- par des réalités économiques et sociales, comme l'expansion de l'urbanisation et de la rurbanisation, plus de 70 % des Alsaciens vivent en ville, comme aussi l'évolution de la stratification sociale en faveur d'un "embourgeoisement",
- par des réalités humaines, comme l'importance de l'établissement de contingents de populations non germanophones, venues tant des autres régions françaises que de l'étranger, ceci est particulièrement avéré depuis les années 1970,
- par des réalités politico-historiques, comme la permanence d'un certain antigermanisme primaire tout à la fois résiduel et réalimenté en permanence, tant au niveau national que régional, qui en Alsace devient schizophrène, parce que tourné en partie contre soi-même et autodestructeur, comme la défection des intellectuels et de la classe dirigeante et « modèle » qui ont, par une sorte de néantisation du problème linguistique et culturel alsacien, mais aussi par intérêt, laissé la population livrée à elle-même face aux enjeux linguistiques qui se présentaient à elle, comme les campagnes successives dans certains organes ou de certains partis dont l'intention a été et reste de culpabiliser les Alsaciens à propos de leur germanitude et comme le manque entretenu de culture politique et historique,
- par des développements sociologiques postmodernes qui touchent au délitement de l'être et du vivre ensemble.

3. Les réalités subjectives

La politique linguistique et culturelle conduite en Alsace prend également appui sur des réalités subjectives, telles les représentations mentales qui agissent directement sur les comportements linguistiques**,** ainsi le refus de voir la grande valeur culturelle, identitaire et économique de la langue régionale, que ce soit de l'allemand standard ou de l'allemand dialectal, ou la très préoccupante non-transmission intergénérationnelle, dans laquelle le rôle des femmes a été, et reste pour des raisons psychologiques et culturelles déterminant…
Ces représentations et ces comportements finissent par se cristalliser en autant de traditions et par s'installer en habitus.

Les représentations mentales

Si une situation linguistique donnée peut être changée par l'action du pouvoir, elle peut aussi être changée par les pratiques ou usages linguistiques des locuteurs eux-mêmes. Ces usages sont largement déterminés par des représentations mentales, par l'imaginaire linguistique, c'est-à-dire par la façon dont les locuteurs pensent leurs usages, se situent par rapport aux usages des autres, comment ils évaluent leur langue dans son environnement…

Ces représentations, largement construites par le(s) pouvoir(s), inculquées par socialisation, une sorte de conditionnement, déterminent à leur tour des comportements linguistiques. Rappelons que la socialisation est un processus lent et permanent d'adaptation de l'individu à son environnement social, à ses normes et à ses usages. Elle s'opère en premier à l'école, à commencer par l'école maternelle…

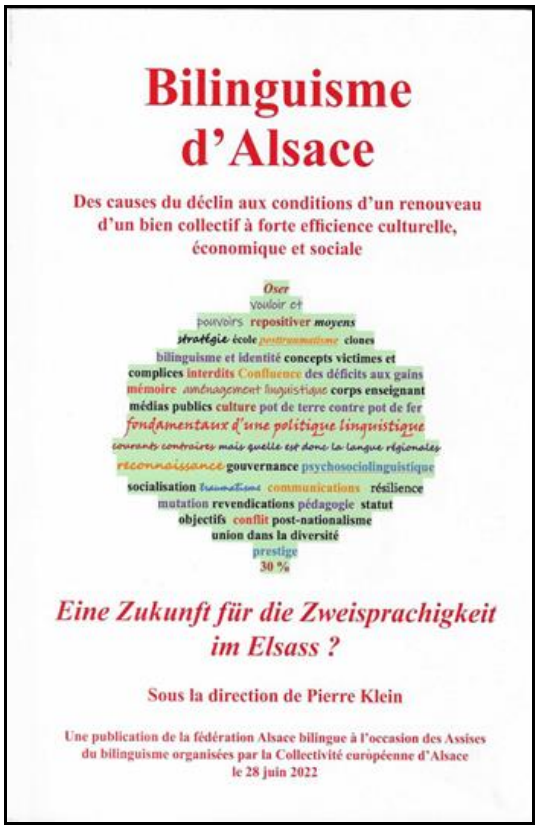
Ces représentations fonctionnent tantôt comme des emblèmes, tantôt comme des stigmates.
Ainsi, une des représentations communément établies en France veut que l'état idéal d'une langue soit non seulement représenté par l'homogénéité linguistique

[110] Une langue existe par la pratique qu'en font ses usagers. Cette pratique répond à un besoin individuel et social, une demande de langue, et s'exerce au travers d'une fonctionnalité de la langue, une offre de langue. Demande et offre de langue présentent divers domaines d'action, domaine vernaculaire (privé, familial), domaine véhiculaire (usage courant de la vie sociale et économique), domaine référentiel (officiel, culturel, scolaire et identitaire) et domaine religieux (liturgie). Ce sont ces critères qui déterminent la rencontre entre la demande et l'offre de langue, c'est-à-dire le marché linguistique.

(pas de niveaux internes à la langue, pas de dialectes…), mais aussi par l'uniformité linguistique (pas d'autres langues) ou encore que la langue française est bien plus belle et plus riche que les autres langues, que seule la langue écrite mérite de l'intérêt et que les dialectes ne sont que des espèces de sous-langues en voie d'extinction ou de patoitisation, et donc de plus en plus inutiles et ne permettant pas d'atteindre à l'universalité, que le monolinguisme français est le facteur déterminant et excluant de l'identité française, qu'à chaque nation doit correspondre une (seule) langue.

5. Autres représentations, plus particulières à l'Alsace :

- la connaissance du dialecte gêne l'apprentissage du français, cette représentation a été très courante et constitue encore une des causes de la non-transmission intergénérationnelle ; la connaissance d'une langue n'a jamais empêché l'apprentissage d'une autre langue, les Alsaciens bilingues le démontrent eux-mêmes, ce n'est, à vrai dire, qu'une question de précocité
- un dialecte doit rester du domaine du privé, il n'est pas fait pour apparaître dans la vie publique ou dans les médias, la pleine fonctionnalité des dialectes suisses ou luxembourgeois démontre qu'il peut en être autrement,
- l'allemand n'est pas une langue d'Alsace, c'est la langue du voisin, mais si c'est la langue du voisin, pourquoi alors a-t-il fallu l'interdire ?
- l'alsacien, c'est tout sauf de l'allemand et l'allemand ne peut pas être la langue de culture de référence des dialectes, il n'y a aucun lien entre les deux, cela traduit à la fois une méconnaissance profonde de la linguistique allemande et une distanciation identitaire par rapport à l'allemand ; il faut donc tout faire pour ne pas être assimilé à des Allemands ;
- parler l'allemand ou le dialecte, mais c'est la honte, parler le français, par contre, c'est se libérer du mal allemand, la culpabilisation produit ses effets,
- l'identité alsacienne, cela n'existe pas, l'histoire alsacienne, la culture alsacienne non plus, voilà une belle néantisation ou encore comment être sans exister…
- la question linguistique alsacienne ne se pose plus, c'est-à-dire qu'il ne faut surtout pas la poser,
- l'alsacien, mais ce n'est pas une langue, et pourtant, tout ce qui se parle est langue, non ?
- pour être bon français, il faut sacrifier la langue régionale, il s'agit ici de patriotisme mal compris, une représentation qui a également pesé très lourd dans la non-transmission,
- le bilinguisme scolaire, mais c'est dangereux pour la santé mentale des enfants, il n'est surtout pas destiné aux enfants en difficulté, la science éducative, la pédagogie moderne des langues et la psychologie des enfants prouvent aisément le contraire,
- la langue régionale, le bilinguisme, c'est le repli, l'enfermement ethnique, comme si le bilinguisme et le biculturalisme n'étaient pas une addition, une multiplication par deux, une ouverture et une école de la différence et de la tolérance,
- revendiquer une existence sociale pour la langue régionale ne peut relever que de menées antinationales, comme si la nation n'était pas une et si diverse, et de nostalgies douteuses et du pangermanisme, comme si l'avenir ne pouvait pas être bilingue, plurilingue et comme si, au moment de la construction européenne, nous n'étions pas entrés dans l'âge du postnationalisme,
- l'Alsace n'a jamais été allemande, à vrai dire, elle veut devenir ce qu'elle est,
- l'allemand a été importé en Alsace par les Prussiens après 1870, par les nazis en 1940, c'est oublier ou ne pas savoir que l'on écrivait déjà le plus bel allemand à Strasbourg alors que Berlin n'était encore qu'un marécage,
- on ne peut rien y faire, il faut prendre les choses comme elles sont, expression du fatalisme alsacien,
- le dialecte, mais que c'est ringard, pauvre, paysan, plouc. Ah, si seulement ceux qui pensent comme cela avec eu l'occasion d'entendre Albert Schweitzer parler de philosophie, de théologie, de musique… en dialecte !
- une langue régionale peut survivre sans qu'elle soit enseignée à l'école, question : que serait devenue la langue française si elle n'avait jamais été enseignée, elle se serait appauvrie qualitativement et quantitativement, comme c'est le cas de l'allemand standard et des dialectes en Alsace…
- certains symboles ou emblèmes de l'Alsace, tels les cinq C (cigogne, coiffes, costumes, colombages, cathédrale), ou encore la musique et la danse traditionnelles, le théâtre alsacien… sont d'un ridicule, mais il ne faut pas perdre de vue que leur « folkloridiculisation », voire leur occultation, s'inscrivent aussi dans une déconstruction identitaire… et que la culture populaire est génératrice de lien social. Hélas aussi, pour certains, d'appartenance. À bon entendeur…



https://www.fab.alsace/bilinguisme-dalsace-des-causes-du-declin-aux-conditions-dun-renouveau/

Alignement linguistique : causes et effets[111]

Les Alsaciens ont-ils tellement intériorisé les normes qu'ils en sont venus à désirer leur propre oppression ?

D'une prédominance historique de l'allemand, puis d'un relatif bilinguisme entre 1918 et 1940, l'Alsace est passée à un quasi-monolinguisme depuis 1945. L'alignement linguistique et culturel organisé et construit, en particulier depuis 1945, produit son effet : *die Entfremdung* qui est aussi un déracinement ou une aliénation. Des générations d'Alsaciennes et Alsaciens ont été désappropriées de ce que la région peut offrir de son riche passé et de ce qu'un environnement linguistique et culturel alsacien et rhénan peut offrir comme potentialités.

Leur a-t-on transmis les riches heures de l'histoire de l'Alsace ? Leur a-t-on permis de travailler les grandes œuvres de la littérature alsacienne ? Leur a-t-on enseigné de l'histoire linguistique et l'histoire des langues d'Alsace ? Maîtrisent-ils la langue allemande ? Ont-ils lu Luther, Goethe, Marx, Freud, mais aussi les Alsaciens René Schickele, Ernst Stadler, Albert Schweitzer, André Weckmann… Marcel Jacob[112] dans le texte, comme pouvaient le faire leurs parents ou grands-parents ? Lisent-ils ou sont-ils en mesure de le faire, les journaux allemands, suisses ou autrichiens[113]. Partagent-ils la culture moderne et/ou populaire de leurs voisins ? Toutes choses qui seraient normales dans un État qui assurerait la promotion de sa propre diversité et dans une Région qui pourrait mettre en œuvre sa propre construction identitaire.

La réponse aux questions est évidente, à part quelques exceptions, c'est non ! *Der Rhein war noch nie so tief !* (Le Rhin n'a jamais été aussi profond). La grande majorité des Alsaciennes et des Alsaciens est déconnectée ; non seulement du monde germanophone, mais aussi et surtout de leur propre monde. Bien des choses qui ont fait l'Alsace, qui devraient faire l'Alsace, leur sont

[111] https://www.fab.alsace/wp-content/uploads/2025/06/brochure-bis-definition-de-la-langue-regionale.pdf

[112] Marcel Jacob est le dernier romancier alsacien en langue allemande (standard) à avoir connu un succès de librairie dans les années 1950

[113] Ont-ils seulement l'idée de s'abonner au cahier allemand des DNA et de l'Alsace

devenues étrangères, à commencer par la langue allemande, leur langue première. Pour paraphraser Simone Weil : la perte collective du passé a été la plus grande tragédie alsacienne. Les Alsaciens ont jeté le leur comme quand on jetterait un bébé avec l'eau du bain[114].

Livrés à eux-mêmes dans une double contrainte ou *double bind,* aimer la France sans faille et, pour cela, devoir « désaimer » ou rejeter une part d'Alsace qu'il faudrait pourtant continuer à aimer, ils ont, las de l'ingérable, courbé l'échine, renoncé et fait avec l'alignement. Sans passé et donc sans pressentiments d'avenir, ils vivent à vrai dire tous sur un champ de ruines linguistique et culturel. Beaucoup n'en ont pas conscience. On ne peut ressentir comme étant perdue, une chose que l'on n'a pas possédée.

Beaucoup n'ont pas conscience non plus de l'énorme gâchis en capital social[115] que cela représente. Et dans une posture *Postfaktisch* (post-factuelle) et reproduisant le modèle imposé, certains déclarent la langue et la culture allemandes étrangères à l'Alsace. D'autres s'accrochent à ce qui survit sous la couche, dans le permafrost alsacien, notamment un dialecte bien un peu appauvri qualitativement et quantitativement, appelé de plus en plus, par souci de surcompensation ou de suroffre, langue alsacienne[116].

Certes, la mutation linguistique ne prive pas les Alsaciennes et les Alsaciens de communication. Changer de langue n'empêche pas la communication. Ce que la mutation opère, c'est la perte de l'Hinterland culturel de la langue, la perte de la culture que véhiculait cette langue, la langue étant elle-même une culture, la perte d'une certaine vision du monde, des gens et des choses, la perte aussi du lien entre locuteurs et d'une part de leur identité collective, du « Nous-qui –parlons-telle-langue », la perte enfin de la possibilité de faire se rencontrer et se féconder ici deux grandes cultures européennes, la française et l'allemande, et de remplir le fier devoir historique que des intellectuels alsaciens avaient souhaité pouvoir être rempli par l'Alsace, celui d'être un pont entre deux grands pays pour leur propre et réciproque profit.

Si Claude Vigée a pu écrire que les Alsaciens ont été à la fois victimes et complices d'une politique assimilationniste, c'est vrai, mais leur complicité n'a-t-elle pas été construite par l'exploitation jacobine d'une situation posttraumatique[117] et surtout par l'absence quasi totale de débat ?

Un peuple n'abandonne jamais volontairement ou consciemment sa langue. Les Alsaciens sont restés livrés à eux-mêmes quant aux tenants et aboutissants d'une politique linguistique et culturelle appliquée depuis 1945. Sans travail en commun, chacun a développé sa propre représentation mentale. L'isolement de chacune dans la masse des représentations a empêché que se dégagent un consensus, une sorte de métarécit, une sorte de roman régional. L'inexistence de ce dernier est aussi à l'origine de la quasi-absence d'une revendication commune ou collective. Tout se tient. Ont été complices celles et ceux qui savaient ce qu'ils faisaient, à savoir créer les conditions d'une mutation linguistique et culturelle au détriment du bilinguisme et des cultures sur lesquelles il ouvre et qu'il permet de vivre.[118]

[114] Simone Weil : " La perte du passé, collective ou individuelle, est la plus grande tragédie humaine et nous avons jeté le nôtre comme un enfant déchire une rose…"

[115] En sociologie : ensemble des relations sociales et réseaux sociaux relatif à une personne ou une entité. (https://www.linternaute.fr/dictionnaire/fr/definition/capital-social/)

[116] Qui dit langue alsacienne, ne doit-il pas aussi dire langue badoise, langue suisse, langue « voralbergeoise », à moins que les Badois parlant la même langue, parlent la langue alsacienne… Mes parents, grands-parents et arrière-grands-parents disaient Ditsch lorsqu'ils évoquaient la langue qu'ils parlaient ou écrivaient !

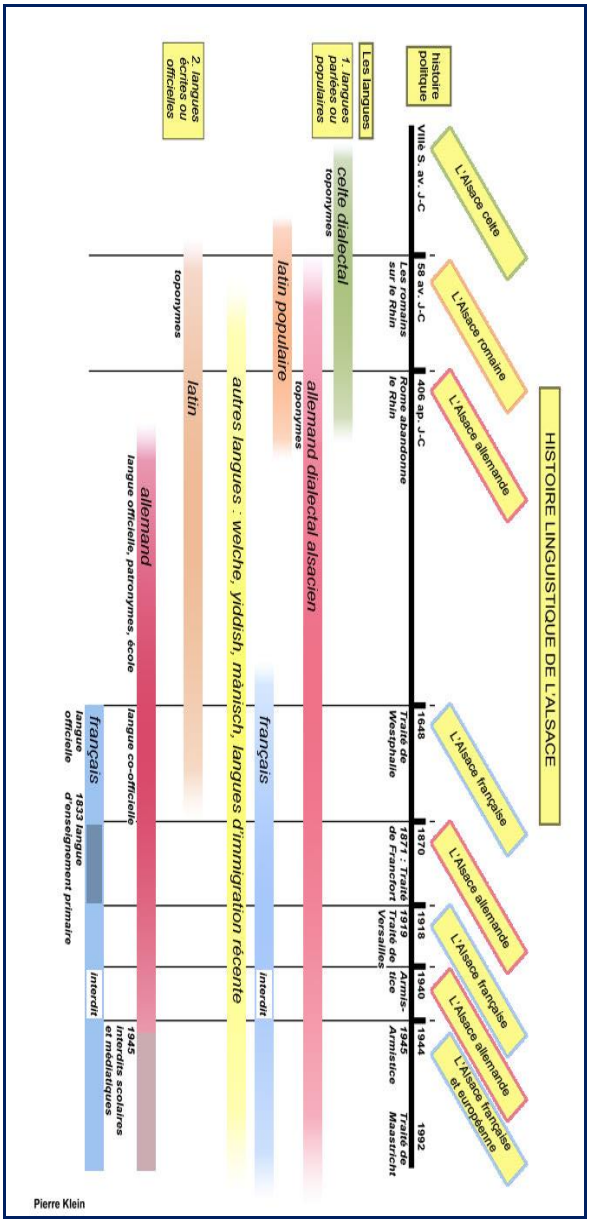
[117] La période qui a suivi le traumatisme de l'annexion de l'Alsace au IIIe Reich peut être qualifiée de posttraumatique, période au cours de laquelle, des décennies durant, l'Alsace a connu une forte crise identitaire se traduisant par retournement contre soi-même, stratégie d'évitement, refoulement, forte suggestibilité…

[118] (Pour approfondir cette brève présentation, voir l'Histoire linguistique de l'Alsace publiée chez ID l'édition https://www.id-edition.com/)

…Mir sin schients d'Letschte,
Ja d'allerletschte
Vun däne Lätze,
Wo noch so denke
Wie de Schäddel ne geböje-n-isch.
Noch uns isch ferti
Mit dem Trafari,
Un no wurd endli
Im ganze Frankri
« Ge-pensez-vous » numme
franzeesch[119]…
…

Extrait d'une chanson bien connue de Germain Muller en allemand dialectal de Strasbourg « d'Letschte » ou « de Elsässisch Schwânegesang ».

Auszug aus einem bekannten Lied von Germain Muller im Straßburger Dialekt „d'Letschte" oder „de Elsässisch Schwânegesang".



Langues parlées, langues écrites en Alsace tout au long de l'histoire

Gesprochene und geschriebene Sprachen im Elsass im Laufe der Geschichte

[119] Nous sommes, parait-il les derniers, oui les tout derniers de ceux qui pensent à la façon dont leur pensée s'est développée, après nous, ce sera terminé, on ne pensera plus qu'à la française, comme pensent les Français (traduction personnelle).

Nommer la langue[120]

Nommer la langue est toujours **un parti pris** et, en même temps, **une identification** et **un signe**, c'est lui donner **du sens**. Ainsi, le terme alsacien est aujourd'hui de plus en plus communément utilisé pour nommer la langue régionale. Ce terme est néanmoins **très incomplet** quant à sa signification, car il ne désigne à priori **qu'un dialecte**, mais laisse croire en l'existence d'une langue unifiée et codifiée dans l'espace et dans le temps. Il fait aussi **l'impasse** sur la problématique linguistique, historique et culturelle **des liens** entre les dialectes d'Alsace et l'allemand standard.

En Bretagne, on dit le breton pour désigner la langue régionale et en Occitanie l'occitan, en Catalogne le catalan, au Pays basque le basque… Par breton on entend **le breton standard et les dialectes bretons,** c'est-à-dire la langue standard et les variantes parlées[121]. Il en va de même pour l'occitan, pour le catalan, pour le basque… et l'allemand. Breton, occitan, catalan, basque et allemand sont **des termes génériques**, des hyperonymes.

Historiquement la population alsacienne est **de langue allemande**, c'est-à-dire **germanophone**, avant d'être aussi **de langue française**. De langue allemande, cela veut dire dans **sa double expression,** orale et écrite. Cela n'exclut pas que le standard ne puisse être utilisé à l'oral et que les dialectes ne puissent être utilisés à l'écrit.

Quelle place pour le dialecte, **quelle place** pour le standard ? La **Suisse** alémanique pourrait servir de modèle. En Suisse alémanique, il n'existe pas de véritable **relation hiérarchique** entre les deux variétés utilisées (standard et dialecte). Elles sont **choisies** en fonction **du canal de communication,** l'allemand standard **sans exclusive** étant la variété **plus formelle** qu'informelle et le suisse allemand[122], également **sans exclusive**, étant la variété **plus informelle** que formelle, sans toutefois avoir **un statut inférieur** à l'allemand standard, souvent appelé "Schriftdütsch" (allemand écrit) par rapport au "Schwiizerdütsch" (allemand suisse).

Les deux sont considérés comme faisant **partie d'un tout**. Et c'est précisément pour cette raison que les deux expressions ont été et sont utilisées **par toutes les couches** de la population et que le dialecte s'est **pleinement maintenu**.

Si vous demandez à un Suisse de Bâle ou de Zurich, quelle est sa langue, il vous répondra, à ne pas en douter, le Dütsch, et par là, il entendra le **Schwiizerdütsch[123] et le Schriftdütsch[124],** tout comme jadis en Alsace par « Ditsch » on entendait **l'« Elsasserditsch »** (l'allemand alsacien) et le **« Hochditsch »** (haut-allemand ou allemand standard). Et il y fort à parier, considérant ses deux expressions, que notre ami Suisse ne se dira **pas bilingue** pour autant. Pour lui, Schwiizerdütsch + Schriftdütsch, c'est win-win, comme l'a été et le reste **l'addition** Elsasserditsch + Hochditsch pour l'Alsacien !

Mais, aujourd'hui beaucoup d'Alsaciens **n'osent plus** se revendiquer du « Ditsch ». Le **traumatisme** de l'occupation nazie et les lourds **interdits** (scolaires, médiatiques, culturels et administratifs) prononcés à l'égard du « Ditsch » en Alsace en 1945 et après par les jacobins sont **passés par là.** Le discrédit jeté **sur l'un** a rejailli **sur l'autre** et réciproquement. De victimes, ne soyons pas aussi complices. **Imaginons une reconquête de terrains perdus et travaillons-y.**

Une volonté de renouveau supposerait logiquement que l'on fasse **l'inverse** de ce qui a été fait, c'est-à-dire **une réhabilitation** du « Ditsch » dans son tout, dans ses deux expressions : « Elsasserditsch » et Hochditsch ».

Plutôt que de rêver d'une langue **standard « nationale » alsacienne** découplée du standard allemand, comme le font certains, invitons à la **résilience,** c'est-à-dire à prendre notre passé en main pour en faire quelque chose de positif, invitons **à la connaissance** des riches heures de l'histoire linguistique et culturelle alsacienne et invitons **à capitaliser** sur ce que **l'appropriation collective** de deux grandes langues et cultures européennes, la française et l'allemande peut nous apporter.

---

[120] https://www.fab.alsace/wp-content/uploads/2025/06/brochure-bis-definition-de-la-langue-regionale.pdf

[121] Le léonard, le trégorrois, le cornouaillais et le vannetais. .

[122] La traduction de « Schwiizerdütsch » serait allemand suisse, mais c'est plutôt suisse allemand qui est utilisé, sans doute en premier lieu par les Suisses romands (en allemand l'adjectif est placé devant le nom, en français, c'est l'inverse).

[123] L'allemand suisse.

[124] L'allemand standard.

D'un côté, il y a **la linguistique**, de l'autre**, la politique**. Le destin des langues est toujours **entre les mains** des institutions politiques. Ce sont elles qui décident de leur sort. Soit elles **encouragent** une ou plusieurs langues, soit elles **s'en désintéressent** ou même **les condamnent** à l'inexistence. Au stade où en sont la maîtrise et l'usage de la langue régionale - qu'il s'agisse de l'allemand standard ou des dialectes alsaciens -, **une politique globale de revitalisation** est plus que jamais nécessaire au niveau des institutions politiques, une politique qui repose **sur un triptyque** : compétence, transmission et usage.

Pour que la langue régionale (allemand standard et dialectes alsaciens) puisse survivre dans la société alsacienne, elle doit **pouvoir exister** dans les domaines **scolaire, médiatique, culturel, administratif, économique, social et cultuel.** C'est une condition sine qua non.

Tout le reste **ne suffira pas**. La société alsacienne et en premier lieu ses institutions politiques et administratives doivent donc remplir **une triple mission** : la définition d'une **stratégie identitaire** décomplexée, **l'acquisition des libertés** nécessaires - pour pouvoir faire - et celle de **la réalisation.**

Or, obtenir ces libertés dans un pays qui ne traite pas les langues et cultures régionales avec exubérance, ce ne sera **pas chose aisée**. Les combats perdus sont ceux que l'on n'a pas menés. Il conviendrait **d'obtenir** les pouvoirs et les moyens d'assurer **les existences** susmentionnées à hauteur **d'au moins 30 %**[125]**.**

Ce taux est à la fois le minimum nécessaire à **une survie à court terme** et la base utile d'une **future existence** collective **pleine et entière**, si elle est souhaitée. Dans le cas contraire, on ne pourra **toujours agir qu'à la marge**, ce qui ne permet justement **qu'une survie à la marge**. Les langues qui n'ont **aucune utilité** ne sont généralement ni apprises ni transmises, à l'exception des langues dites mortes.

Quelle Alsace voulons-nous pour le futur ? Une Alsace collectivement repliée sur **le monolinguisme français** aussi riche soit-il , une Alsace certes bilingue, mais d'un **bilinguisme langue française - « langue alsacienne »,** tournant le dos à la moitié du monde qui nous environne, rejoignant en cela les limites du monolinguisme ou une Alsace **participant pleinement des espaces francophone et germanophone qui l'environnent,** comme ce fut le cas tout au long de l'histoire et comme **l'avenir nous l'impose** si l'on veut bien **construire un vivre ensemble** sur les deux rives du Rhin, **dépasser les perceptions nationales** de la chose linguistique et **profiter des ressources** sociales, culturelles et économiques que cela nous apporterait dans un « geben und nehmen » un donnant-donnant.

Baccalauréat : possibilité de passer l'épreuve de langue régionale dans la langue régionale

Le ministre de l'Éducation nationale, Edouard Geffray, a fait cette proposition en mai 2026. Elle permettra aux élèves ayant suivi **une spécialité dans une langue régionale** de passer **l'épreuve** correspondante **dans cette langue** à partir du bac 2028.

De quoi parle-t-on ?
En première du Lycée, les élèves choisissent **trois** spécialités parmi les **treize** proposées : maths, physique-chimie, SVT, SES, HGGSP, **LLCER**, HLP… et en retiennent deux en terminale.

Parmi les treize enseignements de spécialité proposés, il y a celle intitulée **« Langues, littératures et cultures étrangères ou régionales (LLCER) », qui regroupe les langues suivantes :** allemand, anglais, espagnol italien basque, breton, catalan, corse, créole, occitan-langue d'oc, tahitien.

Par la même occasion, **LLCER** regroupant le tout, l'allemand prend aussi le caractère de langue régionale. Une belle opportunité pour les élèves alsaciens !

[125] C'est un chiffre que j'ai avancé dans mon article "Fondamentaux d'une politique et de son aménagement : du déclin au renouveau", juin 2022.

Déroulé du rejet de la germanophonie alsacienne et partant du bilinguisme collectif français-allemand (standard et dialectes)[126]

« La supériorité de votre puissance (Louis XIV) l'a déjà rendue la langue dominante de la plus belle partie du monde. Tandis que nous nous appliquons à l'embellir, vos armes victorieuses la font passer chez les étrangers ; nous leur en facilitons l'intelligence par notre travail, et vous la leur rendez nécessaire par vos conquêtes. » Dédicace du Dictionnaire de l'Académie, cité par Claude Hagège, Le souffle de la langue, Odile Jacob, Paris, 2000).

À son entrée en Alsace en 1648[127], la France y rencontre une population non seulement hautement cultivée, mais de langue et de culture allemandes. La langue allemande y est en effet en usage à tous les niveaux de la société et l'Alsace participe pleinement à la culture allemande. Elle y a même apporté des contributions majeures.

Alors que dans d'autres pays du royaume, la monarchie s'était plutôt montrée arrangeante avec les langues qui y étaient en usage et avec la diversité culturelle, ce ne sera pas le cas en Alsace, où l'élite n'est pas encore francisée ni de culture française, en tout cas pas uniquement, donc de culture étrangère au moment de l'annexion, de surcroit de celle de l'ennemi[128].

La France s'empresse non seulement d'introduire l'application de l'ordonnance de Villers-Cotterêts[129], mais, dès 1685, le Conseil d'État prononce l'interdiction de la langue allemande « dans les Procédures, les Actes, Contrats et autres expéditions… à peine de nullité … et de 500 livres d'amende ». Si elle a le souci de rompre les liens institutionnels qui unissent les deux rives du Rhin, elle a, aussi et surtout, celui du changement de culture en faveur de la culture française[130].

Les pires menaces contre la langue et la culture allemandes apparaissent sous la Révolution au moment de la Terreur. Elles s'atténueront par la suite.
En 1848, son successeur Chanal développa un autre point de vue : « *La nationalisation de la population allemande de l'Alsace doit être le but des efforts du gouvernement… Franciser l'Alsace, c'est le premier de tous les remèdes à apporter au mal présent.* » À noter que l'Administration parle encore de population allemande pour désigner les Alsaciens.

Alors, qu'en dehors des écoles latines, l'enseignement dans les écoles d'Alsace ce faisait en allemand depuis le Moyen Âge, une mise en place véritable de celui du français dans les écoles primaires commence en 1833 en tant que matière. L'enseignement s'y poursuit comme de tout temps en allemand. Cependant, en 1853, le français devient langue d'enseignement, l'allemand restant langue enseignée 35 minutes par jour.

Durant la période du Reichsland de 1871 à 1918, la langue allemande a été boostée, sans que la langue française[131] ne soit éliminée pour autant. Les classes sociales qui l'utilisaient avant 1870 vont continuer à l'utiliser durant cette période au point que la synthèse entre la classe bourgeoise "vieille-allemande"[132] et l'alsacienne ne prendra pas vraiment. Une double culture s'installe et porte de beaux fruits.

En 1920, l'allemand est banni des écoles de ces villages et, dans le restant de l'Alsace, il est enseigné à raison de trois heures hebdomadaires à partir de la troisième année de l'école primaire. À partir de 1927, il le sera avec le même horaire à partir du deuxième semestre de la deuxième année. Il devient matière obligatoire au certificat d'études[133]. Cependant, dans une Instruction aux inspecteurs, le recteur Christian Pfister formule l'espoir que « …

[126] https://www.ica.alsace/wp-content/medias/Linguicide-II.pdf
[127] Une conquête du roi en Allemagne (Traités de Westphalie).
[128] D'ailleurs, et probablement pour les mêmes raisons, il n'y en avait pas non plus à ce moment-là dans les Flandres et le Roussillon, ni plus tard en Corse et dans le comté de Nice … où, comme en Alsace, l'élite n'était pas encore francisée au moment de l'annexion et n'appartenait pas à la culture française.
[129] C'est-à-dire l'usage du français en matière juridique, étendu par la suite à l'administration.
[130] « Comme il est de conséquence d'accoutumer les peuples des pays cédés au roi par le traité de Munster à nos mœurs et à nos coutumes, il n'y a rien qui puisse y contribuer davantage qu'en faisant en sorte que les enfants apprennent la langue française… » (Colbert Charles, marquis de Croissy, 1666).
[131] À noter que cette langue restera enseignée en tant que langue première dans les villages romanophones des vallées.
[132] "Vieux-allemands", c'est ainsi que l'on appellera les Allemands de l'autre rive installés en Alsace.
[133] À noter que l'enseignement religieux se fait en allemand (4 heures/semaine).

ceux-ci (les enfants) devenus grands parleront le français avec leurs enfants et correspondront avec eux en cette langue ».

En 1940, l'Alsace est annexée de fait au IIIe Reich. Le français est prohibé strictement. Cette annexion, en fait un Anschluss, va occasionner un véritable traumatisme qui amènera nombre d'Alsaciens à renier la part allemande de leur identité.

Ce phénomène psychosociologique a été accompagné en 1945 de lourds interdits linguistiques à l'encontre de la langue allemande standard. Ces interdits prononcés en 1945, interdits scolaires[134], interdits médiatiques[135] et interdits culturels constituèrent un tort immense fait à l'identité linguistique alsacienne et une violence psychologique faite aux Alsaciennes et aux Alsaciens.

Rien ne justifiait d'orienter les choses différemment de ce qu'elles étaient avant 1940[136], sinon la volonté inavouée de poser les jalons pour un alignement sur le monolinguisme[137] déjà bien installé ailleurs en France et de mettre fin à une exception alsacienne.

Malgré de louables mesures prises depuis 1972[138] en faveur de la langue régionale d'Alsace, celles-ci ont été bien insuffisantes pour gagner en locuteurs et redresser la barre. Il a manqué : - en premier lieu, une approche de valorisation du bilinguisme et un discours de positivation par rapport au refoulement installé depuis 1945 ;
- un débat qui aurait permis un travail collectif sur l'identité alsacienne ;
- un enseignement généralisé de la langue, tant standard que dialectale, de l'histoire politique, linguistique et culturelle de l'Alsace ;
- une véritable présence dans les médias publics.

Pour finir, il a manqué une reconnaissance[139] et une pratique officielles[140] de la langue qui auraient entraîné une modification profonde de la relation entretenue par ses utilisateurs avec elle.

Il est communément admis que, déjà, pour survivre dans un espace donné, une langue doit y bénéficier d'une existence sociale, c'est-à-dire scolaire, médiatique, culturelle, administrative, économique, cultuelle… à hauteur de 30 % d'emploi. Ce palier constitue le niveau de bilinguisme collectif nécessaire pour que la langue régionale perdure et est la base nécessaire à un développement plus large dans le futur, des fondations en quelque sorte.

Nous en sommes très loin en Alsace. Aussi, nous trouvons-nous aujourd'hui sur un véritable champ de ruines linguistiques et culturelles. Les jacobins sont-ils condamnés à gagner toujours ? Reconnaître le tort fait, c'est commencer à le réparer. Connaître le tort et ne pas vouloir le réparer, c'est persister.

[134] Arrêté rectoral de 1945 supprimant –provisoirement- l'enseignement de l'allemand. Il est donc mis fin à la réglementation de 1927. En même temps les cours de religion doivent être faits en français.
[135] Ordonnance du 13 septembre 1945.
[136] Ce que confirmait en mai 1947 le Conseil général du Bas-Rhin, qui demandait la réintroduction d'un enseignement de l'allemand dans les écoles primaires d'Alsace avec retour au règlement en vigueur en 1939 (notamment enseignement obligatoire et épreuve obligatoire au certificat de fin d'études).
[137] L'objectif de ces interdits était de toute évidence de mettre fin, à terme rapproché, à une exception alsacienne où la langue française ne bénéficiait pas avant 1940 (et encore moins avant 1870) du monopole linguistique et culturel en cours dans le reste du pays, et aussi à un accès à une autre grande langue et à une autre grande culture que la française, à savoir l'allemande. Une fois cela accompli, le standard allemand devait apparaître aux yeux des Alsaciens comme une langue étrangère et la culture allemande comme une *terra incognita*. Dans ce schéma, les dialectes d'Alsace, une fois découplés de la langue et de la culture desquelles ils participaient étaient condamnés à un appauvrissement d'abord qualitatif, puis quantitatif et à une « patoitisation » et donc l'inutilité et enfin à l'inutilisation.
[138] Notamment à l'école avec à cette date l'introduction de la méthode Holderith, puis avec les préconisations des circulaires Deyon de 1982 et 1985.
[139] Par une loi qui consacrerait une coofficialité avec la langue française pour tout ce qui concerne l'existence sociale évoquée ci-dessus.
[140] Un emploi discursif par la classe politique et dirigeante en général.



- Es gibt nur noch einige hundert dialektsprachige Kinder in der Vorschule !!!
- Normal, die Elsässer haben ihre Zweisprachigkeit aufgegeben!
- Unsere Politik hat Erfolg gehabt, sie hat ihre elsässische Germanophonie vernichtet.

Langue alsacienne versus langue allemande ?[141]

Le problème linguistique de l'Alsace n'est pas un problème alsacien, c'est un problème français !

Tout ce qui se parle est langue. Une fois que l'on a dit cela, il reste beaucoup à ajouter !

Si le dialecte alsacien n'avait aucun lien établi avec une autre langue, qu'elle soit actuelle ou ancienne, il serait considéré comme un isolat. Ce n'est pas le cas !

La langue régionale ne peut être dissociée de ses éléments sociohistoriques et socioculturels

La conscience de porter une histoire collective a disparu, or elle était notre ciment !

La langue est un reflet puissant de l'identité culturelle.

Voir version en langue allemande page 107

[141] https://www.fab.alsace/langue-alsacienne-versus-langue-allemande/

Psycho-sociolinguistique alsacienne[142] Victimes et complices[143] ?

Beaucoup d'Alsaciennes et d'Alsaciens portent un patronyme allemand. Elles ou ils s'appellent Schneider, Maurer, Schweitzer ou encore Hahn.[144], comme leurs ancêtres.
Et pourtant, nombre d'elles ou d'eux rejettent aujourd'hui l'idée selon laquelle l'allemand est une langue d'Alsace.
Curieux non ? Pas tant que cela !

1945 est une date clé dans l'histoire linguistique de l'Alsace. C'est l'an 1 du rejet de la germanophonie alsacienne, c'est-à-dire de la langue allemande, qu'il s'agisse de l'allemand standard ou dialectal, et de la culture qu'elle véhicule, celui aussi de l'alignement sur les données qui régissent le traitement des langues régionales ou minoritaires de France.

C'est la fin programmée d'une exception culturelle alsacienne.

À la fin de l'annexion, beaucoup d'Alsaciennes et d'Alsaciens feront l'amalgame entre le caractère allemand leur langue régionale et le malheur subi. Ils dénieront la première et évacueront le second par une surenchère patriotique. Les partisans de l'unilinguisme français s'en réjouiront, ne contribuant d'ailleurs pas peu à l'évolution des choses.

Voir version en langue allemande page 122

De la mise à mal de la germanophonie alsacienne : oser regarder le problème en face[145]

La République connaît, mais ne reconnaît pas
(Régis Debray)

Toute mutation linguistique se traduit par une aliénation (eine Entfremdung).
On va d'une langue à l'autre en perdant définitivement l'une et la culture qui s'y rapporte.

D'un point de vue linguistique, l'allemand est alsacien et l' « Elsasserditsch » (l'alsacien), c'est de l'allemand.
Le reste, c'est de la politique qui elle doit dire et faire ce qui est bon pour l'Alsace.

Voir version en langue allemande page 105

[142] https://www.fab.alsace/wp-content/uploads/2023/05/FAB-assises-2022-ref-1.pdf

[143] Nous reprenons volontiers cette idée lancée dans le débat par le grand poète **Claude Vigée.**

[144] Ces paronymes sont bien écrits en standard et non en dialecte, ce qui donnerait Schnider, Mürer, Schwitzer ou encore Güller ☺.

[145] https://www.fab.alsace/wp-content/uploads/2023/05/FAB-assises-2022-ref-1.pdf

Une identité pour le bilinguisme, le bilinguisme pour une identité[146]

En amont de la question du bilinguisme, il y a celle de l'identité alsacienne.
On ne naît pas Alsacien. On le devient ou pas. On le devient dans la mesure où l'on peut s'approprier les éléments identificatoires alsaciens.

Ce qui manque le plus à l'Alsace, c'est un récit alsacien, un récit partagé sur l'histoire et la culture d'Alsace qui traverserait la société alsacienne.

Si l'Alsace a une histoire, elle n'a par contre pas de mémoire. La langue n'est pas toute l'identité. La langue confère une identité linguistique à qui la parle.

« Un pays qui perd sa langue perd sa culture ; un pays qui perd sa culture perd son identité ; un pays qui perd son identité n'existe plus. C'est la plus grande catastrophe qui puisse lui arriver. » (Michel Serres - Défense et illustration de la langue française aujourd'hui, 2018)

Toute identité est d'abord personnelle. Elle naît de l'identification, des identifications que chacun fait ou peut faire tout au long de son existence, faisant naître sentiment d'appartenance et sentiment de différence. L'identité ne cesse d'évoluer, parce que ne cessent d'évoluer les identifications. Ce faisant, toute identité est multiple et évolutive. L'identification elle-même s'opère largement au travers de la socialisation qu'elle soit anticipée, primaire ou secondaire[147]. Aussi, l'identité est-elle plurielle et dynamique, mélange d'appartenances et de différences variant en fonction des contingences, de l'espace et du temps. Ainsi, n'est-on pas définitivement comme ceci ou ne naît-on pas comme cela. On est en devenir multidimensionnel et permanent.

L'identité n'est pas innée, elle est acquise, construite. Elle participe à la fois de la diversité et de la ressemblance : la première distingue, la seconde réunit, comme réunit l'appartenance commune à toute l'espèce humaine. Rien d'essentiel ne sépare les hommes. L'identité ne signifie pas « pareilleté » ou égalité, parce que nous sommes tous discernables et parce que l'égalité doit être celle de la condition et non celle de la position, c'est-à-dire qu'elle doit être comprise comme étant une égalité devant le droit et non comme une égalité de nature ou de culture. Ainsi, sommes-nous tous égaux et différents à la fois. L'identité, c'est la vie, complexe et changeante.

Mais qu'en est-il de l'identité collective ? Elle n'existe pas en soi ! Il n'y a d'identité collective que dans la rencontre d'identités personnelles, d'individus partageant des identifications en fonction d'une stratégie identitaire décidée par la collectivité faisant naître sentiment d'appartenance et volonté d'être, de vivre et d'agir ensemble. Avant de reposer sur des données objectives, ethniques, comme la langue, la culture, l'histoire et le territoire, l'identité collective est subjective. Elle est ressentie, ou elle n'est pas. Elle est voulue, ou elle n'est pas.

Il en va ainsi de l'Alsace ! Il ne saurait y avoir d'identité alsacienne sans identification alsacienne. Il ne saurait y avoir d'identité alsacienne sans socialisation alsacienne construisant sentiment d'appartenance et volonté d'être, de vivre et d'agir ensemble. Et comme la socialisation est amplement le fait de la société, il ne saurait y avoir d'identité alsacienne sans stratégie identitaire alsacienne, sans transmission des éléments identificatoires alsaciens, toute chose qui relève de la collectivité alsacienne… qui devrait en relever. L'Alsace n'existe qu'à travers l'alsacianisation.

L'Alsace n'existe pas en soi. Je ne peux pas la croiser dans la rue et lui serrer la main. Par contre, je peux la rencontrer au travers des représentations mentales qu'en ont les Alsaciens ou les non Alsaciens. L'Alsace existe individuellement dans la conscience qu'en ont des individus. Elle existe collectivement dans la mise en commun d'un imaginaire et dans un agir alsaciens.

Que l'on se pose donc la question de savoir comment l'on devient français. On le devient en faisant sien ce que l'on nous transmet de la France, en s'y identifiant. Et ce n'est pas la seule langue française qui fait de nous des Français. Sinon, tous les francophones le seraient. Nous devenons Français par la culture et plus particulièrement par la culture politique par l'effet d'une sorte de formatage réalisé principalement par l'école et les médias. Et comme ces cultures, il faut bien le reconnaître, ne réservent que peu de place aux cultures « autres », des « autres », ces derniers voient leur identité se décomposer. Le principe d'union dans la diversité reste amplement à installer dans l'habitus français. On nous promet, en haut

[146] https://www.fab.alsace/wp-content/uploads/2023/05/FAB-assises-2022-ref-1.pdf
[147] Anticipée = environnement psychosociologique, primaire = environnement proche, secondaire = société, école, médias…

lieu, un droit à la différenciation, mais nous sommes comme sœur Anne, nous ne voyons rien venir.

Les éléments objectifs fondateurs d'une identité culturelle sont bien connus. Il faut notamment un passé, un récit sur le passé et des mythes, des héros et des personnalités emblématiques, des monuments et des œuvres artistiques, des arts et des traditions populaires, et un folklore, un espace et des paysages, une langue ou des langues, voire même un hymne et un drapeau. À ce propos, lorsque dans les années 90, un professeur, qualifié par certains de Monsieur histoire de l'Alsace, s'en est pris aux fameux cinq C, à savoir Cathédrale, Choucroute, Cigognes, Colombages, Costumes, en nous invitons à les rejeter de l'imaginaire alsacien, il savait très bien ce qu'il faisait. Beaucoup ont hélas applaudi à ce discours[148]. Par contre, le même instille à dessein dans ce même imaginaire les cinq H, à savoir Hansi, Hansi, Hansi, Hansi et Hansi, ou encore Homogénéisation identitaire, Hystérie patriotique, Holocauste de la langue, Hégémonie de la singularité et Honte de la germanitude.

Si l'Alsace a une histoire, elle n'a par contre pas de mémoire, car, à vrai dire, les Alsaciens n'ont jamais eu l'occasion de faire ensemble un travail sur leur histoire et leur culture, ni donc d'élaborer ensemble une mémoire collective, notamment parce que leur histoire et leur culture restent non enseignées dans les écoles d'Alsace et qu'elles sont très peu présentes dans les médias publics, régionaux en particulier.

Ce que les Alsaciens s'imaginent être résulte avant tout d'une histoire, qu'on leur raconte et qu'ils se racontent à eux-mêmes. Une histoire qui comporte beaucoup de sentimentalisme, de contradictions, d'incertitudes et d'approximations, de contrevérités aussi. Car à vrai dire, ils n'ont jamais eu l'occasion de faire ensemble un travail sur leur histoire et leur culture ni d'élaborer ensemble une mémoire collective. Ne faut-il pas faire un travail sur soi pour savoir d'où l'on vient et pour devenir celui que l'on veut être. La grande majorité des Alsaciens ne connaît que l'histoire enseignée, c'est-à-dire un récit identitaire, une histoire inventée, dont l'objectif premier est de fabriquer du citoyen français, ce qui, bien entendu, va de soi. Mais, en Alsace, comme partout ailleurs en France, la construction identitaire est amplement le fait d'une socialisation érigée au bénéfice d'une identité singulièrement française qui fait très largement abstraction des appartenances plurielles.

Ce principe français revient à rejeter la part proprement alsacienne de l'identité en dehors du collectif, dans le magma du non-dit, l'approximation du non travaillé et le confinement de l'intimité. Il ne faut pas s'étonner alors que les représentations se heurtent dans l'esprit des Alsaciens, qu'ils n'assument pas leur histoire, qu'ils produisent beaucoup de non-sens et qu'ils aient un peu mal à leur alsacianitude, un mal endémique.

Die vorgeschriebene Identität und die einzig anerkannte nationale Kollektivität, bzw. die Anpassung an die französischen kulturpolitischen Gegebenheiten, duldeten nur eine Sprache, die Französische, und forderten die Ablehnung der regionalen Sprache, der Deutschen. „Stirb und werde![149].

En France, l'identité collective nationale est largement une construction de l'État dans le but de diffuser un récit et de développer un sentiment national, des valeurs, des normes et des représentations communes. Mais la nation culturelle ainsi fabriquée revient à constituer et à consolider un peuple caractérisé par l'unicité de sa langue, de sa culture, de son histoire et de son territoire. Elle aboutit à une ethnicisation de la nation et donc à l'exclusion des altérités.

Zwar ist man immer im Werden, aber das elsässische Werden wurde von dem real existierenden Zentralismus in Richtung einer französischen einsprachigen Identität gesteuert. Kein Mensch, kein Volk gibt freiwillig seine Sprache auf. Wie groß müssen der Druck der Institutionen und die aufgezwungenen negativen Vorstellungen gewesen sein.
Warum haben die Elsässer nicht stark genug um die Bewahrung ihrer zweisprachigen Identität gekämpft? War es nicht wegen einem verursachten Verlust des Willens zu sein, was man sein will? Ging auch nicht deswegen die Lust auf die Sprache verloren?[150]

[148] Les cinq C sont des éléments de l'identité alsacienne. Évidemment ce ne sont pas les seuls.

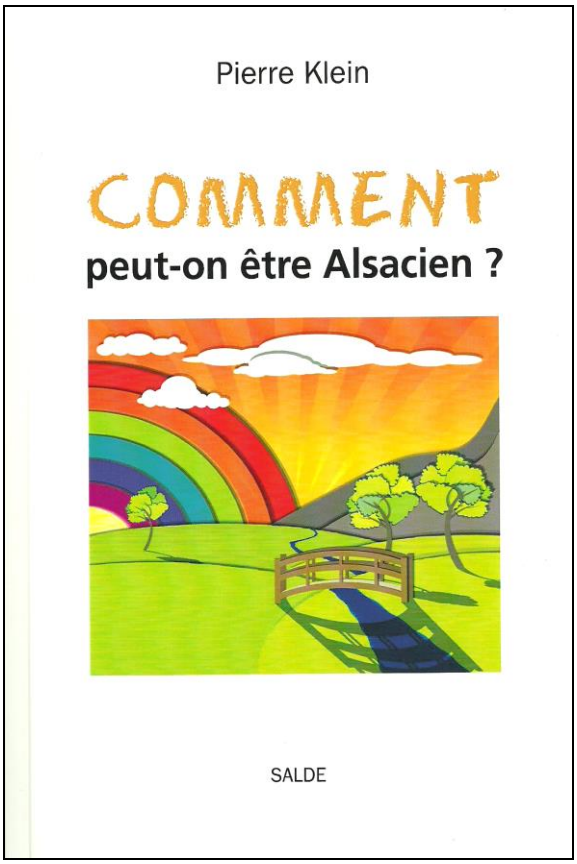
[149] L'identité prescrite et la seule collectivité nationale reconnue, ou l'adaptation aux réalités politico-culturelles françaises, ne toléraient **qu'une seule langue**, le français, et exigeaient **le rejet** de la langue régionale, l'allemand. « Meurs et deviens ! ».

[150] Certes, on est toujours en devenir, mais le devenir alsacien **a été orienté par le centralisme** vers une identité unilingue française. Aucun homme, **aucun peuple n'abandonne** volontairement sa langue. Combien grande a dû être **la pression des institutions et les représentations négatives imposées**. Pourquoi les

En France, la nation est affaire d'État. Et la forme de culture nationale développée par l'État ignore les subcultures ou la diversité linguistique. Il ne peut pas en être autrement selon cet ordre des choses. Car, dans ce concept, le fondement de la nation n'est qu'insuffisamment la culture politique ou la loi fondamentale, et bien plus la culture dominante, *die Leitkultur*, c'est-à-dire une culture nationale qui marginalise, les appartenances secondaires. La République connaît, mais elle ne reconnaît pas.

Le principe de l'union dans la diversité reste à installer dans l'habitus français. Ce principe ne peut devenir une réalité qu'à la faveur d'un recentrage politique sur l'essentiel, à savoir la primauté des principes universels de droit, de justice, de liberté et de solidarité, c'est-à-dire sur la loi fondamentale[151], qui constitue pour les citoyens un véritable capital social[152] et un incontournable socle commun. Lorsque l'attachement à la loi fondamentale et l'allégeance à l'État de droit seront placés au-dessus de toute autre considération, il deviendra possible de libérer la culture majoritaire ou dominante de sa propension à vouloir se substituer au pacte civil et social et à installer partout la « mêmeté » et la « pareilleté ». Il sera alors envisageable de reconnaître les appartenances culturelles multiples et partant l'individu dans toutes ses dimensions. Il va sans dire que cela nécessitera une nouvelle éthique, un cadre institutionnel et un accompagnement pédagogique.

Il s'agit donc non pas de se soustraire aux principes universels, mais au contraire de considérer que ceux-ci ne prendront véritablement leur sens que si les identités culturelles et les appartenances multiples ne font pas l'objet de discriminations.
Il s'agit, notamment, de faire prendre en compte les justes revendications de la diversité des vécus dans une déconstruction - reconstruction de l'histoire de France permettant à toutes les mémoires occultées de s'inscrire dans une nouvelle mise en perspective, base d'une identité nationale actualisée et vivante pour les Français d'aujourd'hui. **Le « devoir de mémoire »** doit impérativement aller de pair avec la prise en compte de la diversité des mémoires. Il s'agit de promouvoir une identité française ouverte et plurielle. C'est une condition *sine qua non* à laquelle est attachée une identité alsacienne affirmée et reconnue, elle-même ouverte et plurielle.



Alsaciens ne se sont-ils pas battus assez fort pour préserver leur identité bilingue ? N'était-ce pas à cause d'une perte provoquée de la volonté d'être ce que l'on veut être ? Qui a provoqué à son tour une baisse du désir de langue.

[151] Encore faut-il que le principe d'union dans la diversité soit inscrit dans la loi Constitution.

[152] Au sens de bien collectif riche en potentialités culturelles, économiques et sociales.

Des raisons justifiant l'enseignement de l'histoire et de la culture régionales, ainsi que son articulation avec l'enseignement des langues régionales

Histoire de France : d'une histoire excluante à une histoire incluante

L'histoire nationale

Ernest Lavisse, l'auteur bien connu d'ouvrages sur l'histoire de France utilisés par plusieurs générations d'élèves, résume ainsi l'objectif de l'enseignement de l'histoire nationale : « Si l'écolier n'emporte pas avec lui le vivant souvenir de nos gloires nationales, s'il ne sait que ses ancêtres ont combattu sur mille champs de bataille pour de nobles causes, s'il n'a pas appris ce qu'il coûte de sang et d'efforts pour faire l'unité de notre patrie et dégager, ensuite, du chaos de nos institutions vieillies, les lois qui nous ont faits libres ; s'il ne devient pas un citoyen pénétré de ses devoirs et un soldat qui aime son fusil, l'instituteur aura perdu son temps. »
De son côté Ernest Renan soutenait : « L'oubli, et je dirais même l'erreur historique sont un facteur essentiel de la création d'une nation, et c'est ainsi que les progrès des études historiques est souvent pour la nationalité un danger. »

La nécessité de l'enseignement de l'histoire de France est évidente. Il n'y a rien à redire à cela. Elle est le héraut de la nation. Mais l'histoire enseignée est une construction, toujours subjective, parfois falsifiée, forcément orientée, puisqu'il s'agit d'inculquer un récit national établissant la continuité française, enracinant le peuple, glorifiant les ancêtres, exaltant la grandeur nationale, célébrant les gloires de la République et occultant tout ce qui blesse l'éthique, déshonore la nation, humilie les perdants, un récit enjolivé de héros et de faits d'armes, d'images et de chansons, de légendes et de mythes, dans le but de créer le lien national, d'assurer la légitimation du pouvoir et de son modèle et de faire rêver dans les chaumières.

L'histoire et son enseignement ont par trop été placés au service de la promotion d'une identité nationale unique, indifférenciée, fermée, exclusive, par recentrage survalorisant sur une seule langue, une seule histoire et une seule culture. L'enseignement de l'histoire reste largement celui d'une histoire singulière inscrite en dehors du continuum européen et faisant bien trop abstraction de la France réelle, c'est-à-dire de l'histoire de la diversité française, qu'elle soit historique, linguistique, culturelle, qu'elle soit ancienne ou plus récente.

Cependant, l'enseignement de l'histoire de France conserve une dimension « romanesque » en ce qu'elle fait abstraction de l'histoire de la diversité française, linguistique et culturelle, qu'elle soit ancienne ou plus récente. De nombreuses régions sont porteuses d'une histoire qui s'est longtemps inscrite en dehors du cadre étatique français, et conservent jusqu'à aujourd'hui une langue renvoyant à d'autres espaces. Il s'agit donc d'opérer une évolution de l'enseignement de l'histoire de France tel qu'il est actuellement dispensé afin de permettre une meilleure prise en compte de la diversité de la nation.

Pour une histoire postnationale

L'enseignement de l'histoire doit évoluer, en premier lieu parce que l'identité nationale évolue elle-même. Il faut se poser la question de savoir si l'histoire peut continuer d'exister comme cela dans une France qui a changé et dans un monde où les légitimités changent et quels Français "fabriquer" dorénavant. La pluralité de la nation et l'extension de la citoyenneté à des champs nouveaux appellent la pluralité et l'extension de l'histoire.

Ces questions d'une actualité brûlante conduisent à s'interroger sur la place que l'enseignement traditionnel de l'histoire de France accorde aux identités culturelles et, plus généralement, à la nécessaire conciliation de l'universel et du particulier. Il faut sortir de l'histoire nationale et officielle, qui célèbre la particularité exclusive et appauvrissante, et s'ouvrir à l'histoire de l'autre, des autres, qui inclut et enrichit.

Il faut nationaliser les mémoires dans un objectif de « rassemblance ». *« Ce très beau mot… connote à la fois ressemblance, rassembler, différence, France. La rassemblance nous incite à élaborer une histoire non linéaire ; une histoire commune et plurielle, à grande et petites échelles, dans laquelle puissent s'enraciner les mémoires différentes…, une histoire non figée, réceptacle en mouvement de mémoires vivantes ouvertes à l'Autre. »* (Suzanne Citron).

L'école et l'enseignement de l'histoire ont ici un rôle majeur à jouer. Leur part dans la construction d'une nécessaire identité collective, régionale, française et européenne, est des plus importantes.

Cette construction ne peut pas se faire sur le seul partage d'une langue, d'une culture et d'une histoire communes. Il convient d'y adjoindre le partage d'autres langues, d'autres cultures, d'autres histoires.

Il devient urgent que l'école s'ouvre davantage à ces objectifs et que l'enseignement de l'histoire assume, gère et réduise les inévitables tensions entre histoire et mémoire, entre histoire « réelle » et histoire enseignée (quoi enseigner, quoi « emblémiser », quoi oublier, quoi stigmatiser), entre internationalisme et nationalisme, entre citoyenneté nationale et citoyenneté multiple (régionale, nationale, européenne, mondiale).

Il s'agit de prendre en compte les justes revendications de la diversité des vécus dans une déconstruction - reconstruction de l'histoire de France permettant à toutes les mémoires occultées de s'inscrire dans une nouvelle mise en perspective, base d'une identité nationale actualisée et vivante pour les Français d'aujourd'hui. Le « devoir de mémoire » doit aller impérativement de pair avec la prise en compte de la diversité des mémoires.

Une généralisation de l'enseignement des histoires régionales

Certes, il est tout à fait possible, dans l'état actuel du programme, d'étudier l'histoire de France à partir d'exemples locaux. Rien n'interdit, par exemple, à un enseignant, d'aborder la guerre de Cent Ans à partir d'un exemple local, dans la mesure, naturellement, où la région dans laquelle il enseigne était concernée par ce conflit. Mais une telle démarche relève d'initiatives individuelles ; or les contraintes du métier d'enseignant rendent difficile de mener des recherches approfondies. Il faut des pistes, du matériel pédagogique, des consignes. En somme : faire entrer l'histoire régionale dans le programme de l'Éducation nationale.

D'une part, il faut faire entrer dans le programme la notion de pluralité linguistique. L'existence de différentes langues et cultures dans ce qui constitue aujourd'hui l'espace français ne doit plus être ignorée des élèves, pas plus que les politiques qui ont été menées contre ces langues au profit du français. À l'heure où la France n'a plus peur de regarder en face les zones d'ombre de son histoire dans ses salles de classe, il est temps d'y faire entrer, aussi, l'histoire de la francisation de nombreuses provinces. Voilà qui devrait faire partie du tronc commun de connaissances de tous les petits Français.

D'autre part, il conviendrait aussi de faire connaître, dans chaque académie, les logiques historiques propres aux régions. Dispenser un tel enseignement dans le cadre d'une option n'est pas suffisant. C'est pourquoi il convient de généraliser un enseignement des histoires régionales, en complément de la matière histoire-géographie, dont les modalités de mise en œuvre restent à définir. Un programme spécifique serait établi pour chaque académie, impliquant la formation continue des enseignants et la production du matériel pédagogique adéquat. Dans les régions aux spécificités historiques moins saillantes que d'autres, un tel enseignement pourrait se concentrer sur l'aspect patrimonial, autre enjeu important.

Langues régionales et cultures régionales

Bien loin de chercher à segmenter la culture française, il s'agit de la considérer dans sa pluralité linguistique. Les cultures régionales, et donc les langues régionales, participent à cette culture française. Elles en ont été l'expression et y contribuent encore. Il conviendrait donc d'associer systématiquement à l'enseignement des langues régionales, les cultures qu'elles déterminent et qui sont déterminées par elles, autant pour des raisons pédagogiques que culturelles.

Alors qu'il devrait être évident pour tous que les langues ne peuvent être séparées de leurs constituants sociohistoriques et socioculturels, même sur le plan linguistique, il existe une tendance forte à séparer la forme du contenu et à étudier les langues en dehors de leur contexte culturel. C'est particulièrement le cas de l'enseignement des langues régionales.

Or, pour ce qui est de l'enseignement des langues vivantes étrangères par ailleurs, celui-ci se fait toujours par l'ancrage culturel du ou des pays concernés. Mais étonnamment, les langues régionales en sont privées. En effet, d'un côté, les langues régionales sont considérées comme élément essentiel du patrimoine national, de l'autre les cultures régionales qui déterminent ces langues et qui sont déterminées par elles, restent absentes du champ patrimonial. D'une part les langues régionales sont enseignées, de l'autre, les cultures régionales ne le sont pas ou alors vraiment que très peu.

L'enseignement des langues régionales ne doit par conséquent pas plus longtemps être déconnecté des réalités régionales, qu'elles soient historiques, culturelles ou économiques. Le bilinguisme

français-langues régionales doit signifier un bilinguisme au sein de ces réalités, et que ces réalités doivent être ancrées dans le bilinguisme. Langues régionales et cultures régionales ont partie liée. Les unes ont besoin du soutien des autres et réciproquement. Il ne saurait y avoir de véritable valorisation des unes sans valorisation des autres.

La survie et la promotion des premières dépendent étroitement de la survie et de la promotion des secondes. C'est donc autant pour des raisons pédagogiques, que pour des raisons culturelles que l'enseignement des cultures régionales doit être associé à celui des langues régionales. De surcroît, tant qu'à faire ou plutôt pour bien faire, l'enseignement de ces dernières devrait être fait en langue régionale chaque fois que cela est possible, mais à minima en français pour tous.

La nécessaire alsacianisation

Nous devenons Français en ce que nous faisons nôtre ce que l'on nous présente de la France. Et parce que l'école ne nous présente rien de ce qui fait l'Alsace, ou si peu, nous ne pouvons pas faire nôtre, ce qui ne nous est pas présenté. Et comme on ne peut pas s'identifier à ce que l'on ne connaît pas, nous ne sommes pas loin d'avoir atteint le degré zéro du niveau d'adhésion à « l'alsacianitude ». De même, nous ne voulons évidemment pas être ce que l'on n'a pas fait de nous. Autrement dit, nous avons fait l'impasse sur une socialisation alsacienne, sur une « alsacianisation ».

La grande majorité des Alsaciens ne connaît que l'histoire enseignée, c'est-à-dire un récit identitaire, une histoire inventée, dont l'objectif premier est de fabriquer du citoyen français, ce qui, bien entendu, va de soi. Mais, en Alsace, comme partout ailleurs en France, la construction identitaire est amplement le fait d'une socialisation érigée au bénéfice d'une identité singulièrement française qui fait très largement abstraction des appartenances plurielles.

Ce que les Alsaciens s'imaginent être résulte avant tout d'une histoire, qu'on leur raconte et qu'ils se racontent à eux-mêmes. Une histoire qui comporte beaucoup de sentimentalisme, de contradictions, d'incertitudes et d'approximations, de contrevérités aussi. Car à vrai dire, ils n'ont jamais eu l'occasion de faire ensemble un travail sur leur histoire et leur culture, ni donc d'élaborer ensemble une mémoire collective.

Si l'Alsace a une histoire, elle n'a par contre pas de mémoire ! Cela explique la crise du NOUS alsacien, une crise qui, notamment, porte en elle, provoque et soutient la déconstruction linguistique. Ce qui manque le plus à l'Alsace, c'est le penser ensemble qu'en particulier une connaissance partagée de son histoire, une mémoire collective, permettrait.

C'est pourquoi nous renouvelons toujours et encore la revendication pour un enseignement généralisé de l'histoire et de la culture d'Alsace, pour une socialisation alsacienne en faveur d'une identité ouverte et plurielle, riche de toutes ses composantes, une alsacianisation.

À titre de conclusion

Il ne fait aucun doute que l'enseignement des langues, des histoires et des cultures régionales ne peut être que profitable à ceux qui le reçoivent, en premier lieu parce qu'il contribuerait à renforcer l'identité culturelle personnelle, mais aussi parce qu'il permettrait d'appréhender toutes formes de différences culturelles et, ce faisant, de créer les conditions du dialogue interculturel et du vivre ensemble.

À travers la reconnaissance ainsi obtenue, qui génère de l'estime et du respect de soi, se construit inévitablement la reconnaissance d'autrui par l'estime et le respect de l'autre qu'elle engendre. Cette réciprocité exige que le droit à la différence et la reconnaissance de l'altérité soient portés au rang des principes universels. Ce que l'on veut pour soi ne se justifie, ou n'est moralement acceptable, que si on le veut aussi pour les autres.

L'association de l'enseignement des langues régionales à celui des histoires et des cultures régionales renforcerait le premier et dans le second, elle permettrait de déployer un enseignement faisant enfin la part belle, valorisante et régénératrice ou reconstituante aux réalités linguistiques, culturelles et historiques. Elle génèrerait n'en doutons pas une ouverture sur la diversité, la transculturalité et la pluriculturalisme et permettrait à l'apprenant, futur citoyen, d'avoir les repères indispensables, d'opérer les nécessaires tris et d'être capable de se retrouver dans la complexité d'une société plurielle.

Culture alsacienne ou culture en Alsace, double culture ou culture bilingue, culture reconnue ou culture ostracisée ?

Qu'est-ce que la culture, et qui plus est la culture alsacienne ?

La chose n'est pas simple, et dans le flot des définitions, il faut piocher l'une ou l'autre. Pour nous, la culture régionale, c'est la culture en Alsace. Elle s'exprime notamment dans la langue française, dans la langue allemande, qu'il s'agisse de l'allemand standard ou de l'allemand d'Alsace. C'est une culture bilingue, composée de la culture française, de la culture allemande et de la culture alsacienne proprement dite. Elle est à la fois unie et diverse, parce que l'Alsace est unie et diverse. Si l'on veut bien considérer que l'allemand est alsacien, comme l'alsacien est allemand, alors non seulement Albert Schweitzer, René Schickele, Nathan Katz et André Weckmann sont culturellement alsaciens, mais Goethe aussi, qui tient ici compagnie à Molière et Voltaire. La culture alsacienne ainsi considérée s'ouvre aux univers culturels français et allemand, et pas seulement à celui-ci. En même temps, elle vit d'eux et contribue à eux, participe à eux et participe d'eux.

La culture est à la fois le fondement de l'unité de l'Alsace et son originalité la plus tangible. Elle se caractérise essentiellement par son intensité, sa profondeur et sa pluralité. Cette dernière trouve son origine dans les apports successifs qui se fondent aujourd'hui de multiples façons dans la culture alsacienne. L'Alsace peut être décrite comme une terre d'échanges et de synthèse. Cependant, les choses n'ont pas toujours été et ne sont pas toujours simples. Les ruptures et les affrontements politiques et nationalistes, l'érosion actuelle de pans entiers de la culture alsacienne et la perte de repères qui en découle suscitent interrogations, doutes et malaise.

Culture nationale, cultures régionales : pot de fer contre pot de terre

La culture nationale, on voit bien ce que c'est, à savoir l'ensemble des connaissances, des savoir-faire, des traditions, des coutumes et même des lois, propres à un groupe humain, en l'occurrence français. Elle vit et se maintient au travers de la production et de la transmission. Ce groupe humain français étant considéré dans son unicité[153] et non dans sa pluralité et sa diversité, il ne saurait y avoir d'autres cultures liées à d'autres groupes humains qui donc n'ont pas lieu d'être.

Du coup, l'on comprend bien aussi ce que l'on entend par culture régionale. Dans un pays qui ne reconnaît pas sa propre diversité culturelle et qui, surtout, ne la met pas en valeur, force est de devoir parler de cultures dont l'une serait noble, la nationale, et d'autres qui le seraient moins[154], les régionales.

L'approche française de la culture se caractérise par la dichotomie et la hiérarchie. Elle empêche de concevoir la culture nationale comme étant confluence et synthèse des cultures de France. Elle revient à rejeter les parts régionales de la culture de France en dehors du collectif, dans le magma du non-dit, l'approximation du non travaillé et le confinement de l'intimité[155]. Elle pousse à l'effacement[156] et en contre coup à l'alignement[157].

Que faire ?

Face à cet état de fait, quelles possibilités s'offrent à l'Alsace pour tenter de faire vivre une culture une dans sa diversité. Car, c'est bien cela la caractéristique principale de la culture alsacienne[158].

En premier lieu, il s'agit de bien concevoir la culture alsacienne. Si l'Alsace a été souvent victime au cours de son histoire des antagonismes nationaux, elle a aussi été le lieu où se sont rencontrées et fécondées deux grandes cultures européennes, la française et l'allemande, d'autres aussi, évidemment. C'est dans la confluence et la synthèse que l'Alsace est vraiment alsacienne.

---

153 Qui est un et unique.

154 À cela s'ajoute un parisianisme prégnant. Chaque année, le ministère de la Culture dépense 139 euros par Francilien contre… 15 pour l'habitant d'une autre région, un rapport de 1 à 9 au profit de l'Île-de-France ! Ce parisianisme est non seulement structurel, il prétend donner le ton.

155 Ainsi, de grands noms alsaciens de la littérature européenne sont exclus du panthéon national, parce que… de langue allemande (René Schickele et Ernst Stadler) ou reconnue qu'à la marge (Albert Schweitzer).

156 En fait, à une déculturation, à une aliénation.

157 En fait, à une mutation culturelle

158 Elle est culture bilingue constituée des cultures française, allemande et proprement alsacienne. En effet, si l'on veut bien considérer que l'allemand est alsacien, comme l'alsacien est allemand, alors non seulement Weckmann, Katz et Schweitzer sont culturellement Alsaciens, mais aussi Goethe, Marx et Freud qui tiennent ici compagnie à Descartes, à Molière et à Voltaire. D'emblée, elle est postnationale et ne peut être ethnique.

L'Alsace l'a bien un peu renié et refoulé. L'heure doit être à la résilience, à celle d'oser l'identité alsacienne et à l'exprimer fortement, individuellement et collectivement, politiquement aussi.

En second lieu, comme la culture nationale évoquée ci-dessus, la culture alsacienne vit et se maintient au travers de la production et de la transmission. En fait (et en droit), elle devrait pouvoir vivre et se maintenir dans son unité dans la diversité. C'est loin d'être le cas. Un très gros effort serait à fournir par la société alsacienne pour soutenir et développer la production culturelle et la transmission, à commencer par un enseignement généralisé de la culture d'Alsace, de l'histoire aussi, à toute la population scolaire alsacienne. On est en Alsace très loin de faire et de pouvoir faire le nécessaire. Il reviendrait déjà à la classe politique alsacienne d'engager des négociations avec l'État afin d'obtenir des pouvoirs et des moyens pour déjà cogérer avec l'État, des domaines, notamment culturels propres à l'Alsace.

En troisième lieu : si l'Alsace a une culture, elle n'a par contre pas véritablement de mémoire. Ce qui manque le plus à l'Alsace, c'est un récit, une sorte de roman régional qui traverse la société alsacienne, né d'un travail en commun sur l'histoire, porteur d'une mémoire collective assumée et contribuant à une socialisation alsacienne, c'est-à-dire à faire Alsace. Un récit largement diffusé permettrait de sortir, n'en doutons pas, d'un certain fatalisme et relancerait l'intérêt pour la chose alsacienne et le débat d'idées, en même temps que l'engagement citoyen. On ne peut pas aimer ce que l'on ne connaît pas. Voilà tout un programme pour les institutions politiques alsaciennes.

En quatrième lieu se pose aussi la question des décideurs, c'est-à-dire de celles et de ceux qui sont à la manœuvre quant aux programmations culturelles. Partons de l'exemple des médias publics. Chers lecteurs, dans votre ma vie, n'avez-vous jamais été consultés pour donner votre avis sur les programmes de télévisions ou de radios. Qui donc décide de ce qui est bon pour être vu ou entendu par vous ? Évidemment, on ne pourra jamais satisfaire individuellement chacun des téléspectateurs ou auditeurs. Mais qui choisit le plus grand dénominateur commun, ce qui est bon ou pas bon pour la masse des usagers ? Ce choix ne dégage-t-il pas une sorte de formatage ? Par ailleurs, toutes celles et tous qui qui assurent les programmations culturelles dans nos villes et nos villages, les chargés de mission notamment, ne sortent-ils pas du même moule, des mêmes formations universitaires dont on sait qu'elles ne réservent pas de grande place à la culture dite régionale, pas plus que l'école, le collège ou le lycée, c'est-à-dire pas grand-chose ! Programme-t-on ce que l'on ne connaît pas ? A priori, non ! Si la culture dite régionale trouve de temps à autre une place dans les programmes et programmations, c'est souvent dû à la curiosité ou à un soupçon d'iconoclasme dans le règne de l'uniformité que peuvent avoir celles ou ceux qui sont à la manœuvre.

La situation de la culture dite régionale est des plus alarmantes pour qui y tient, en premier lieu parce que la place qui lui est réservée dans la société alsacienne est des plus ténues. Quelle est la part de la responsabilité des décideurs dans cette situation ? Sans aucun doute, ils tiennent la part la plus importante, ceux d'hier comme ceux d'aujourd'hui. La demande de l'opinion publique n'aurait pas été ou ne serait pas assez forte pour les pousser à une action d'envergure en faveur d'un redressement de la situation. Mais l'opinion publique n'est-elle pas ce qu'ils ont laissé faire d'elle ?



Dessin de Roland Peuckert

Zeichnung von Roland Peuckert

La crise d'identité : 1945 année zéro

« L'Etat-nation devient le lieu où s'opère la synthèse du singulier et de l'universel, du particulier et du général. Pour remplir cette fonction, il oblige l'individu, devenu citoyen, à se fondre dans la masse, à devenir cet être universel qu'il prétend, lui, représenter. En plaçant de la sorte le collectif au-dessus du particulier, l'Etat-nation, même démocratique, tend vers l'arbitraire, in fine. » (Thiérry Wolton)[159].

Plan

- La crise d'identité
- Sortir de la crise ou la discontinuité
- La répression et la stigmatisation

La crise d'identité

1945 est l'année de la fin des hostilités et celle de la délivrance de l'inacceptable, à savoir le totalitarisme nazi, sous lequel l'Alsace aura souffert plus que toute autre région française. Mais 1945 est aussi l'année du degré zéro de la conscience alsacienne et en même temps l'an I de la mort programmée d'une certaine identité alsacienne. L'Alsace est en état de choc et s'installe durablement dans la torpeur. Surajoutée à l'annexion nazie et à l'incorporation de force, l'épuration française avec ses inévitables excès et injustices portera le coup de grâce. Si la délivrance est accompagnée de l'heureux retour à la France, elle signifie aussi un abandon à ce qu'il est convenu d'appeler le jacobinisme français.

L'Alsace s'abandonnera à la France jusqu'à faire un héros[160] de celui qui interdira la présence de sa langue première, la langue allemande, à l'école primaire, alors que celle-ci, depuis le Moyen Âge, y avait depuis toujours trouvé sa place. C'est dire combien étaient grandes l'ivresse des retrouvailles, mais aussi la lassitude de l'ingérable, la stratégie d'évitement et l'incapacité de s'affirmer[161]. Ce jacobinisme en profitera, évidemment, pour déconstruire ce que l'Alsace gardait de conscience et de mémoire propres et imposer un arbitraire culturel, doux et masqué.

En 1945, l'Alsace, abandonnée en 1940, retrouve la France. L'Alsace est dépassée par les ruptures et les contradictions. La France est exigeante. Elle exerce une double contrainte, l'aimer sans faille et « désaimer » l'Alsace sans rechigner, obéir à l'une et faire violence à l'autre. Quoi qu'elle fasse, l'Alsace ne fait pas bien. Deux messages simultanés et contraires, une double obligation ou « *double-bind* » à l'origine d'une certaine schizophrénie alsacienne. L'Alsace, qui s'était battue pour obtenir l'autonomie dans le cadre du « *Reichsland* » et des concessions importantes de la République entre les deux guerres, cette Alsace fière et décidée, majoritairement régionaliste et autonomiste, est anéantie.

Le seul ordre possible est l'ordre français, le seul tropisme possible, le tropisme français. La seule main tendue, qui est aussi une mainmise, est celle de la France. Pour le plus grand nombre, l'Alsace ne pourra renaître qu'en renonçant aux identifications non françaises et en se résignant à devenir plus française que la France. C'est là que se mettra en place le trop fameux complexe alsacien et que s'installera durablement une crise identitaire caractérisée par l'aporie[162], l'instabilité[163], l'insécurité, la perplexité, le déchirement, l'apathie[164] et une forte suggestibilité[165]. Le grand chantier du refoulement d'une certaine identité alsacienne est ouvert.

Ne pas pouvoir s'accrocher au passé pour s'affirmer. Un passé qui ne passe plus. Ne pas pouvoir assumer le présent, alors que l'on ne peut être ce que l'on est que dans le présent. Tout faire pour ne pas déplaire et être malgré tout rejeté. Ne pas obtenir de la reconnaissance et ne pas s'en juger digne, alors que l'intégration procède de l'estime de soi et de la co-dépendance. Souffrir et ne pas pouvoir l'exprimer. Devenir autre, mais un autre imposé. Tant de contraintes naîtront de ces situations que l'Alsace n'y retrouve plus ses Alsaciens et a bien failli disparaître, comme disparaît tout ce qui n'est pas assumé. Mais, une certaine Alsace est morte en 1945. Et une autre (re)naît lentement. « *Stirb und werde !* »

Sortir de la crise ou la discontinuité

Les années d'après-guerre verront une chape de plomb couvrir toute expression et toute velléité identitaires alsaciennes sortant des limites dans lesquelles elles étaient enfermées, à savoir le folklore et encore devait-il être « tricoloré ». Le régionalisme et l'autonomisme deviennent politiquement incorrects et ses représentants passent à la trappe. Le chaos identitaire alsacien facilitera la réussite de la politique d'acculturation

[159] Thiérry Wolton in La fin des nations, Plon, Paris, 2002.
[160] Le Général de Gaulle, au moins le gouvernement provisoire.
[161] Konfliktunfähigkeit.
[162] Ratlosigkeit.
[163] Dekompensation.
[164] Teilnahmslosigkeit.
[165](Beeinflussbarkeit.

forcée dont la traduction se trouve dans le changement progressif de langue et dans la mutation identitaire au profit de l'uniformité linguistique et de l'identité unidimensionnelle françaises.

Par les mécanismes des socialisations, anticipée, primaire et secondaire, et des conflits identitaires, les générations les plus anciennes sont appelées à s'adapter, à se déconstruire et à se restructurer, et les générations les plus jeunes sont conduites à reproduire le modèle imposé par inculcation, notamment par l'école. Toutes se soumettront au principe de réalité. Toutes sont invitées à intégrer un récit identitaire et un imaginaire exclusivement français, de sorte que leur « *ego-involvement*[166] » va se caractériser par des conflits intérieurs naissant de la confrontation entre des attitudes acquises et le moi profond. Privées de leurs repères et coupées de leurs représentations certaines vont opérer un repli qui est aussi un refus et en tous les cas développer une identité négative.

Il est évident que la population était ignorante de la chose linguistique, en particulier que toute langue a besoin d'un espace public, parce qu'elle vit essentiellement de l'interaction sociale, et que le confinement dans la sphère privée conduit à une inutilité destructrice. Elle ne connaissait ni les tenants ni les aboutissants de la politique linguistique et culturelle, définie ailleurs et par d'autres. Ce qui surprend, c'est le silence des intellectuels, de l'université, de la classe politique, des décideurs, des faiseurs d'opinions, des institutions, des Églises, exception faite de quelques trop rares et trop esseulées protestations contingentes, Silence qui apparaît comme une complicité. Aussi, Frédéric Hoffet a-t-il pu parler de « pitoyable lâcheté alsacienne. »

Partout dans le monde où la revendication linguistique, culturelle et identitaire est ou a été portée par la classe dirigeante, les intellectuels et les institutions locales, elle a obtenu gain de cause. En Alsace, comme ailleurs, ces gens-là n'ignoraient pas ce qui était en jeu, contrairement au reste de la population.

Un certain sentiment de culpabilité ou un patriotisme mal compris seraient-ils à l'origine de cette attitude ? À moins que ce ne soit la servilité, ou l'opportunisme, sous couvert de « *Realpolitik* ». Mises à part quelques incantations épisodiques, les dirigeants alsaciens ont fait preuve de légèreté, de désintérêt ou de soumission à l'ordre établi. C'est dans la mise en pratique[167] et dans l'exemplarité que l'on prouve son engagement et que ce dernier devient efficace. Leur attitude n'est que le reflet de la société alsacienne, dira-t-on. Sauf que, circonstance aggravante, ils sont censés connaître les enjeux.

Il y a longtemps que les institutions alsaciennes ne communiquent plus (également) en langue régionale ou alors si peu, vraiment très peu. Ce fait, qui est un exemple parmi mille autres, illustre dans quel état de reniement et d'abandon se trouve la langue régionale. Il faut dire à leur décharge que (plus) personne ne croyait au bilinguisme, à la culture bilingue et à l'identité plurielle, lesquels ne pouvaient être, au mieux, que des utopies. Et face à la loi du plus fort et au mur d'incompréhension construit par l'habitus français, il fallait bien s'adapter, vivre et faire sa carrière. A l'impossible nul n'est tenu. La force des choses imposait le renoncement et la "pareilleté", c'est-à-dire le non-choix.

En 1945, l'Alsace (re)naissante fait une véritable fixation sur la France, véritable personne de référence *(Bezugsperson).* La capacité de mimétisme et de séduction fera le reste. Et la France marquera l'Alsace de son empreinte définitive et indélébile. La crise d'identité et la répression à venir casseront le désir d'être Alsacien, en même temps que le désir de langue, allemande (allemand dialectal d'Alsace ou allemand standard) en l'occurrence. 1945 est aussi l'an I de l'assimilation totale.

La répression et la stigmatisation

Certains prétendent que la France n'a, oh, grand Dieu, jamais prononcé d'interdits linguistiques, culturels ou politiques ni organisé de contrainte ou de répression. Les mêmes veulent nous faire croire que c'est uniquement de la faute aux Alsaciens (d'en bas), par une sorte d' « *underdog- effect*[168] », que la langue et la culture régionales régressent. Mais il faut lucidité et honnêteté intellectuelle garder. Nous le savons bien, la langue allemande qui détenait encore en 1940 une position importante est frappée en 1945 d'un certain nombre d'interdits.

Interdits scolaires : l'enseignement de l'allemand est supprimé à l'école primaire pour la première fois de toute l'histoire de l'Alsace, l'emploi des dialectes y

[166] Ich-Beteiligung.

[167] Verwircklichung.

[168] Phénomène social caractérisé par l'imitation du comportement de personnes de son entourage par un individu, afin de respecter certaines normes non écrites.

est puni, l'histoire et la culture régionales en sont exclues.

Interdits médiatiques : l'utilisation de l'allemand dans la presse et la radio (la télé n'existe pas à l'époque) est très contingentée. Interdits administratifs : l'emploi de la langue allemande se voit limité à de très rares documents administratifs et disparaît de la signalétique publique. Interdits culturels : limitation du livre, du cinéma et du théâtre allemands.

En somme tout ce que la langue allemande, même dialectale, avait conservé comme place avant la guerre, à côté de la langue française, est considérablement menacé, voire totalement remis en question.

Ces interdits seront très marquants dans la mesure où ils vont créer un véritable conditionnement. Ils joueront un rôle déterminant dans le déclin qualitatif et quantitatif de la langue aussi bien standard que dialectale, une langue déniée et néantisée. « *e Sproch füer nix !* ». Aucune langue n'est auto-extinguible.

La répression et la stigmatisation de la langue régionale (allemand dialectal alsacien et allemand standard) ont pesé d'un poids très lourd quant à sa non-transmission aux nouvelles générations. Surajoutés au rejet psychologique de la langue « d'Auschwitz et de Buchenwald » et accompagnés d'une savante action « pédagogique » résumée par le très célèbre « c'est chic de parler français », ces interdits mettront en place un empilement de mécanismes contre-productifs, une convergence d'autocensure, un tropisme d'auto-aliénation. Les Alsaciens manifestent alors un réel sentiment d'insuffisance ou d'infériorité[169] envers la France, qu'ils surcompensent par une adoption active du modèle prescrit.

Ce n'est pas parce qu'il n'y a pas eu de forte opposition ou de révolte, ni parce que les choses prennent aujourd'hui une allure de normalité, qu'il n'y a pas eu d'oppression. L'absence de résistance relève en premier lieu du refoulement et de la reproduction, ensuite seulement du consentement obtenu. La répression et la frustration provoquent un désengagement social, qui peut être interprété comme un assentiment.

Une langue n'est jamais abandonnée que sous la contrainte. La pression exercée sur les Alsaciens pour les conformer à la normalité française est énorme. La victimisation des Alsaciens d'avoir été allemands et, partant, de parler l'allemand, n'est pas la moindre de ces pressions, d'autant qu'elle se surajoute à un anti-germanisme français séculaire, à une haine/amour *(Hassliebe)* française à l'égard de tout ce qui est allemand. A cet égard, il faut se remémorer les attitudes ou sentiments contraires de Victor Hugo et de Fustel de Coulanges par exemple.

Ces phénomènes, appuyés par une image très dégradée, et pour cause, de l'Allemagne fortement compromise avec le nazisme, contribueront à l'anéantissement du désir de langue, allemande en l'occurrence.

La contrainte prend une forme subjective en installant un sentiment d'obligation et une légitimation, et une forme objective en créant l'inexistence sociale et l'invisibilité publique de la langue régionale et/ou en sanctionnant son emploi. Elle a été soutenue par une classe politique alsacienne largement renouvelée et docile. Les minoritaires d'avant 45, hostiles ou peu favorables à la division verticale des pouvoirs et au bilinguisme, sont devenus majoritaires après la guerre par le fait du pouvoir central, mais aussi par l'effet de la crise identitaire. La victoire de 45 a aussi permis celle des Jacobins sur les Girondins.

La contrainte a été exercée par l'intermédiaire de fonctionnaires d'autorité, d'autant plus zélés qu'ils ne mettaient pas en jeu leur appréciation et responsabilité personnelles, mais agissaient en fonction d'une volonté supérieure qui leur échappait. La contrainte n'est jamais aussi efficace que lorsqu'elle obtient des contraints qu'ils se l'appliquent à eux-mêmes par intériorisation de disciplines et de censures inculquées et qu'ils finissent par en légitimer le bien-fondé. Le marché linguistique fera le reste d'un désastre linguistique programmé. Passant par des étapes de semilinguisme, le monolinguisme français tend aujourd'hui à se généraliser.

Que l'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, ils sont aujourd'hui moins de 1 %, ceux, parmi les enfants en bas-âge d'Alsace, qui ont appris l'allemand dialectal d'Alsace, l' « *Elsasserditsch* », l'alsacien. Et moins de 40 % des adultes qui le parlent encore. Le monolinguisme français se substitue inexorablement au bilinguisme français-allemand. Certains, sans aucun doute, y prenne avantage ou plaisir. D'autres sont indifférents.

[169] Minderwertigkeitgefühl oder Insuffizienzgefühl.

Les causes produisent leurs effets. Il n'est donc pas surprenant que la germanophonie-dialectophonie alsacienne soit d'ores et déjà morte en tant que socialité, en tant que moyen de communication courante à l'échelle de la région et de la société alsaciennes. La courbe de son emploi s'y rapproche du degré zéro. Elle respire encore dans le confinement familial ou amical. Mais demain s'en sera fini. *« Hann mir 's tatsachlig e so gewellt ? »*. Est-ce effectivement ce que nous voulions ? A moins que… mais cela est une autre histoire, une histoire justement à vouloir et à construire.

Fondamentaux d'une politique linguistique et de son aménagement

Plan

- Politique linguistique
- Politique de revivification
- Bilinguisme et identité
- Bilinguisme et pouvoir politique : la question des droits linguistiques et celle du pouvoir politique
- Médias et communications
- Éducation
- Bref focus sur le pays de Galles

Par politique linguistique, il faut entendre l'ensemble des décisions concernant la relation entre la ou les langues et la vie sociale, et par aménagement linguistique leur mise en œuvre effective.

Le principal défi consiste à passer de l'exiguïté voulue ou subie à l'usage généralisée de la langue régionale. Il y a donc un besoin urgent de l'institutionnaliser au sein des différentes structures de la société alsacienne.

Le défi est d'autant plus difficile à relever que le pouvoir central qui détient la quasi-totalité des leviers permettant d'agir en matière de langues et de cultures en général et régionales en particulier n'est pas connu pour être favorable à ces dernières. C'est une litote.

Dans ce contexte, les institutions politiques alsaciennes ne pourront manœuvrer qu'à la marge. Quelles fassent déjà ce qui est faisable. Pour en faire plus et relever véritablement le défi évoqué, elles ne pourront pas se passer de « guerroyer » afin d'obtenir des concessions majeures.

Il y a **la linguistique** qui, en particulier, nous dit ce qu'est un dialecte et un standard. Il y a **la psycholinguistique** qui nous donne des informations, notamment sur le vécu et le ressenti de la chose linguistique. Il y a **la sociolinguistique** qui étudie les relations entre la langue et la société. Il y a **l'histoire linguistique** qui décrit le passé proche et lointain de la pratique linguistique. Il y a **la politique linguistique** qui élabore une stratégie linguistique et la met en œuvre. Et il y a **l'avenir linguistique** qui lui relève de la politique. Si chaque individu choisit sa ou ses langues en fonction de ses besoins et de ses envies, les collectivités **déterminent, en fonction des besoins et des intérêts de la collectivité, l'avenir linguistique collectif par les politiques linguistiques** qu'elles mettent en œuvre. Il s'agit donc **d'une construction** comme est une

construction **l'identité collective** de laquelle découle justement la politique linguistique.

S'agissant de la langue régionale d'Alsace, s'offrent, à cette dernière, différentes perspectives. Elle peut inscrire sa politique linguistique dans une **identité linguistique** alignée simplement sur **le monolinguisme collectif français** ou sur le **bilinguisme français-alsacien** ou **français-allemand-alsacien** ou encore **français-allemand**. Il revient à la collectivité alsacienne de faire des choix en fonction **de ses besoins et de ses intérêts.** Considérant que le bilinguisme est un plus, il semble **s'imposer de facto.** Alors, un bilinguisme français-alsacien ou un bilinguisme français-allemand standard et dialectal. Ce dernier s'était progressivement installé à partir du moment où l'Alsace commence à devenir française[170]. Faut-il aujourd'hui **le remettre en question** au profit d'un bilinguisme français-alsacien, comme le prônent certains ?

Regardons au-delà de nos « frontières ». Ailleurs **en France,** le monolinguisme collectif français s'est largement installé. Chez nos voisins du **Pays de Bade et du Palatinat,** il en va de même pour un monolinguisme collectif allemand. Au Pays de Bade, on parlait des dialectes alémaniques en gros au sud de la rivière Murg qui sépare Baden-Baden de Rastatt et francique au nord. Au Palatinat on utilisait des dialectes franciques. L**a pratique dialectale a considérablement régressé dans les deux régions.**

On trouve à cela des causes qui sont **en partie identiques** à celles qui ont eu cours ou qui ont encore cours en Alsace. **Le rapport de force** institutionnel, culturel et sociétal en faveur du standard. Quasiment les mêmes causes ont fait passé les Badois et les Palatins au seul standard allemand que celles qui ont conduit les Alsaciens à passer au standard français, c'est-à-dire **à utiliser la langue qu'utilise l'élite intellectuelle et sociale, le monde institutionnel et économique[171]. C'est chic et utile de parler allemand** là-bas[172], comme c'est chic et utile de parler français chez nous. Un élément particulier intervient tant au Pays de Bade qu'au Palatinat, à savoir **une massive implantation** après 1945 d'Allemands venant d'autres régions germanophones parlant d'autres dialectes. Il fallait bien se comprendre.

Chez nos voisins **Suisses alémaniques,** les dialectes alémaniques ont non seulement **pas décliné, ils se sont renforcés,** essentiellement pour des raisons identitaires. Autrement dit, les Suisses en question ne sont pas passés au seul standard allemand, notamment **parce qu'il fallait bien se distinguer des Allemands** surtout après la catastrophe de la Seconde Guerre mondiale. Plus encore, standard et dialectes y vivent en harmonie, chacun dans des fonctions propres ou partagées, et, de surcroît, les deux expressions sont restées celles de toutes les couches de la population[173]. Lorsque les traités de Westphalie confirmèrent définitivement l'indépendance de la Suisse, cette dernière ne s'est pas dotée **pas d'une langue d'État** et décide donc de **ne pas quitter** l'ensemble linguistique et culturel d'expression allemande. **Les Pays-Bas,** qui se virent eux aussi confirmer leur indépendance à ce moment-là, ne font dès lors pas le même choix. Ils vont progressivement **se donner une langue d'État**, le néerlandais fondé sur le bas francique occidental. Il est intéressant de noter que, de leur côté, les Suisses romanophones n'ont pas conservé leurs dialectes et sont passés au français standard. Question de perception des expressions linguistiques

Un autre exemple qu'il est utile de considérer est **celui du Luxembourg**. Ce dernier est **un cas particulier** qui, pour des raisons diverses, réserve une place dans l'espace public et social **à trois expressions linguistiques,** le luxembourgeois, le français et l'allemand, chacune de ces langues présentant un besoin et un intérêt particulier selon les domaines d'activité ou de la catégorie sociale. Deux raisons à cela en sont que les Luxembourgeois **veulent se distinguer** à l'instar des Suisses des autres germanophones et que l'élite sociale luxembourgeoise est **passée assez tôt au français**. L'allemand reste **la langue de la socialisation** (langue première à l'école primaire)[174]. Le Luxembourg a une langue nationale, le luxembourgeois (loi de 1984) et trois langues administratives. En effet, l'administration fonctionne et communique quasiment en trois langues en **allemand,** en **français ou** en **luxembourgeois.** Le luxembourgeois est la langue commune de trois quarts de la population, parlée par 73 % et écrite par 65 %. La presse y est **majoritairement en langue allemande ou**

[170] Avec une seule interruption de 1940 à 1944.

[171] Cela n'est par exemple, pas le cas en Catalogne ou en Flandre, où respectivement le catalan et le flamand restent la langue **de toutes les couches sociales.**

[172] Et comme chez nous, **on fait la chasse** au dialecte à l'école.

[173] Du professeur de la faculté à l'ouvrier, du PDG à la secrétaire.

[174] Ce qui n'empêche pas que le français soit enseigné très tôt et que le « Lëtzebuergesch » (luxembourgeois) soit évidemment présent à l'école préélémentaire et élémentaire. L'anglais y est aussi généralisé.

bilingue français-allemand. Une place est réservée au portugais dans l'espace public, y compris à l'école en raison de la présence d'une importante communauté portugaise. Autre aspect important, près de la moitié de la population luxembourgeoise est d'origine étrangère.

Et l'Alsace ? Nous l'avons vu, il y la linguistique, la psycholinguistique, la sociolinguistique, l'histoire linguistique, la politique linguistique et l'avenir linguistique. L'Alsace n'échappe pas à cela. Elle y est même plus que jamais confrontée. Compte tenu du passé et du présent, **quels choix la société alsacienne et en premier lieu le monde politique alsacien doivent-ils opérer concernant le futur linguistique collectif alsacien** et pour commencer, parce tout découle de cela, quelle définition faut-il donner à ce qu'il est convenu d'appeler langue régionale ? D'ailleurs, faut-il changer l'existant ?

I. Politique linguistique

Par politique linguistique, on entend des actions politiques qui influencent ou visent à influencer une situation linguistique. Elles peuvent concerner ●**les langues elles-mêmes, leur corpus** (élaboration et/ou reconnaissance de dictionnaires, de grammaires...), ● **leur statut** (langue officielle ou non officielle) ● **leur acquisition** (cette action peut poursuivre différents objectifs en créant des possibilités et des incitations ou des interdits : **l'acquisition** d'une langue simplement en tant que deuxième langue, **le réapprentissage** collectif d'une langue qui n'est plus utilisée ou **le maintien** d'une langue dont le nombre de locuteurs diminue ● ou leur **éradication** d'une langue.
La politique linguistique consiste **à planifier le statut** d'une langue en **attribuant certaines fonctions** à une langue donnée, par exemple en déclarant une langue officielle ou en en faisant la seule langue administrative et judiciaire, ou au contraire **en supprimant ces rôles**, sachant qu'il existe plusieurs façons explicites et implicites de réglementer le statut relatif des langues[175].

Pour réussir, une politique linguistique doit avoir le double et réciproque objectif **d'augmenter le nombre de locuteurs et d'augmenter l'usage public de la langue.** Pour ce faire, elle doit pouvoir s'appuyer sur **un cadre législatif** adéquat, sur **une planification** linguistique, sur **des ressources humaines, sur des ressources économiques** et enfin sur **une demande sociale.** Pour faire émaner et se renforcer la demande sociale, il faut à la fois une forte offre de langue et une narration **persuasive** sur laquelle se retrouvent la base militante et la classe dirigeante. **Une culture autour de la question du bilinguisme**, sa construction, ses valeurs, avantages et conditions, est à développer chez la société alsacienne et particulièrement chez les faiseurs de politique et d'opinion. Cette culture n'est pour l'instant **ni enseignée** dans les écoles **ni traitée** dans sa globalité par les médias publics en dehors de mainstream. Le quatrième pouvoir ne fait, en accord avec le contexte et le milieu, **ni plus ni mieux** en la matière que l'exécutif et le législatif. À part de belles, notoires et girondines exceptions, tout ce beau monde ne **méconnaît-il pas largement le problème** ou ne considère-t-il pas qu'il n'y en pas, qu'il n'a pas à être ou encore qu'il n'y en a plus ?

II. Politique de revivification

Une politique de revivification de la langue régionale devrait tenir compte du fait que **tout ne se joue pas à l'école.** L'école peut et doit développer une compétence linguistique. Mais vouloir faire revivre la langue, cela ne peut être obtenu sans lui permettre **un usage social et culturel** et sans lui **conférer du prestige** au travers de son emploi par les institutions. Cela suppose aussi **un discours politique et public de « repositivation »** à son égard. Et comme la transmission ne s'opère quasiment plus de parents à enfants, elle doit **être prise en charge** par la collectivité en organisant **un bain linguistique dès le plus jeune âge** dans des crèches communales, par exemple. **Une politique linguistique globale** suppose aussi de la part de la collectivité la mise en place d'une structure opérationnelle et de suivi largement ouverte.

Le destin des langues est toujours entre les mains des collectivités. Ce sont elles qui décident de leur

[175] La réglementation linguistique peut consister à planifier **le corpus d'une langue** en établissant un système d'écriture à adopter, en fixant le vocabulaire par la construction de lexiques ou de dictionnaires, en décidant de règles grammaticales et orthographiques, en favorisant ou non la création de terminologie, etc. Elle peut aussi consister **à changer le nom d'une langue** en le copiant sur le nom de la région ou de l'État que l'on souhaite distinguer (moldave par rapport au roumain dont il est un des parlers régionaux) ou sur différentes références historiques, culturelles et linguistiques (bosniaque, croate, monténégrin, serbe par rapport au serbo-croate). Enfin, elle peut même aller jusqu'à **recréer une langue** dont l'usage s'est perdu. C'est le cas de l'hébreu moderne en Israël.

sort. **Soit elles promeuvent** une langue ou plusieurs, soit elles **s'en désintéressent**, voire les condamnent à l'inexistence. Au stade où se trouvent la maîtrise et la pratique de la langue régionale, qu'il s'agisse de l'allemand standard ou des dialectes d'Alsace, **une politique globale de revivification s'impose plus que jamais à la collectivité, selon un triptyque : compétence, transmission et usage.**

Quelle Alsace voulons-nous pour le futur ? Une Alsace collectivement **repliée** sur le monolinguisme français aussi riche soit-il, une Alsace certes bilingue, mais d'un bilinguisme langue française-« langue alsacienne » **blotti** entre Vosges et Rhin ou **une Alsace participant pleinement des espaces francophone et germanophone qui l'environne**, comme ce fut le cas tout **au long de l'histoire** et comme **l'avenir** nous l'impose si l'on veut bien, notamment construire un vivre ensemble social, culturel et économique sur les deux rives du Rhin, dépasser les perceptions nationales de la chose linguistique et profiter des ressources en capital social que cela apporterait.

Beaucoup de temps a été perdu dans la construction d'un bilinguisme collectif en Alsace. De plus un grand nombre de personnes venant d'autres régions de France ou du monde s'est entre temps installé en Alsace. **Partons donc d'un palier de 30 %** de bilinguisme scolaire, social, administratif, culturel et cultuel à attendre dans les cinq ans à venir. Ce palier constitue **le niveau de bilinguisme collectif nécessaire** pour que la langue régionale perdure et est la base nécessaire à **un développement plus large** dans le futur, des fondations en quelque sorte.

III. Bilinguisme et identité

Si le bilinguisme doit avoir un avenir en Alsace, et si l'identité alsacienne doit (re)trouver **cohérence et signification,** alors un travail de réforme de **conceptions jacobines** de la chose linguistique, de (re)construction **de symboles et d'emblèmes identitaires**, mais aussi, et peut-être surtout, **sur les représentations mentales** s'impose.

Si l'on voulait augmenter le nombre de locuteurs et construire un bilinguisme collectif, les mesures actuelles **n'y suffiraient pas**. Ce qui se fait aujourd'hui sert avant tout au niveau du dialecte à **satisfaire partiellement les locuteurs existants**, beaucoup pour le plaisir[176], et au niveau de l'allemand standard à contenter **une partie de parents** qui souhaitent scolariser leurs enfants en classes bilingues paritaires, une partie seulement d'ailleurs, et sans évoquer la question de la compétence linguistique obtenue. Dans ce domaine **la demande a toujours été plus forte que l'offre.** Pour aboutir à un bilinguisme collectif et ce faisant faire profiter les Alsaciennes et les Alsaciens **des nombreux avantages** qu'il leur confèrerait, il faudrait développer une politique beaucoup plus ambitieuse dans ses objectifs et ses résultats et amplifier nettement les engagements financiers.

Il faudrait en amont être convaincu que le bilinguisme collectif **est possible**, celui qui permet à chacun d'utiliser la langue de son choix dans les relations sociales et culturelles, sans nuire à aucune, et le vouloir pour l'Alsace. **Reste le problème** d'une identité française qui relève **bien moins** d'une « francitude », ouverte et diverse, fondée sur une culture plurielle, que **d'une francité repliée et fermée, définie principalement par l'unicité de sa langue, de son histoire et de sa culture.** Faire évoluer la conception française de l'identité nationale dans le sens souhaité est **un chantier** énorme et **une condition** *sine qua non* pour que le bilinguisme collectif alsacien puisse véritablement être et exister.

Des mesures sont indéniablement entreprises depuis des décennies en faveur de la langue régionale, qu'il s'agisse de l'allemand standard ou de l'allemand dialectal, en particulier par l'intermédiaire **de l'école publique ou associative** ou encore de l'office pour la langue et les cultures d'Alsace et de Moselle **(OLCA).** Quelque 3 millions d'euros sont injectés dans la promotion de la langue régionale à l'école par les Collectivités. Et l'OLCA perçoit chaque année des centaines de milliers d'euros. Ce n'est pas peu. **Mais est-ce suffisant au regard de ce qu'il faudrait faire** si l'on voulait véritablement assurer la survie d'une langue désormais très menacée en Alsace ?

La première chose serait de **reconsidérer l'identité alsacienne**. En effet, les identités collectives sont des constructions réalisées en fonction d'une stratégie identitaire définie par la collectivité, en l'occurrence l'État et les Collectivités régionales, départementales et communales. Ces constructions sont réalisées dans l'objectif **de faire « NOUS »,** un NOUS caractérisé et caractérisant. Elles n'existent

[176] Il resterait énormément à faire au niveau de la petite enfance, **des crèches bilingues ou immersives,** par exemple, mais pas que !

pas en soi. Elles sont imaginées, représentées. Cette construction s'opère amplement **au travers de la socialisation en fonction d'une stratégie identitaire,** notamment à l'école et dans les médias. Quelle identité veut-on et quelle autre ne veut-on pas ? Ainsi opte-t-on tantôt pour une identité reposant sur **l'unité dans l'uniformité**, que l'on peut aussi appeler « pareilleté » ou sur **l'unité dans la diversité.**

Certaines collectivités **disposent des pouvoirs et des moyens** correspondant à leur souhait, d'autres, souvent subalternes, **n'en disposent pas** ou que partiellement. Il en va ainsi des collectivités alsaciennes qui **ne disposent véritablement ni des prérogatives, notamment scolaires et médiatiques,** leur permettant de **déployer une identité alsacienne** riche de **toutes ses composantes** historiques, **sans discriminations ou stigmatisations** ni de celles qui seraient nécessaires **à un plein épanouissement** dans l'espace où se situe l'Alsace. Mais ces collectivités le veulent-elles. Le renoncement naît souvent de l'infaisabilité.

La stratégie identitaire de l'État est bien connue. Nous avons vu que sa philosophie en matière de langues régionales ne relève pas de l'enthousiasme et qu'il est plutôt enclin à faire le service minimum. **Mais quelle est celle des Collectivités ?** Quelle stratégie pour quelle identité suivent-elles ? Le thème de l'identité est-il seulement débattu dans leurs instances politiques ?

Quelle est la part **de suivisme** pour ne pas déplaire en haut lieu et quelle est la part **d'initiatives propres ?** En démocratie ce qui n'est pas expressément interdit est autorisé. Il y a donc **un véritable boulevard** qui est ouvert à elles. Si elles n'ont pas de pouvoir normatif, elles auraient cependant d'importantes **possibilités d'initiatives**, parmi lesquelles certaines n'ont qu'un coût minime. **Elles pourraient donc aller plus loin dans l'offre** qu'elles font. Lorsque l'on sait que la part de leur budget consacré à la cause de la langue et de la culture régionales ne dépasse pas en moyenne les 1 %, on a un début de réponse.

Pourquoi ne le font-elles pas ? Nous l'avons vu. Il y a d'une part **un mainstream national** peu favorable et, d'autre part une identité alsacienne qui, si elle doit être définie selon toutes ses composantes, pose **un problème à nombre d'élus, celui de l'anti-germanisme, c'est-à-dire de la reconnaissance de la part allemande de l'identité alsacienne**. Les Alsaciens, les Bretons, les Corses et bien d'autres rencontrent le même problème dans la dialectique identité nationale-identité régionale. Les Alsaciens subissent, nous l'avons vu, **deux couches supplémentaires,** celui d'un anti-germanisme français anachronique à l'heure de l'amitié franco-allemande et celui d'un anti-germanisme alsacien post-traumatique tourné contre soi-même.

Pour que la langue régionale (allemand standard et dialectes d'Alsace) puisse survivre dans la société alsacienne, elle doit pouvoir **y bénéficier d'une existence scolaire, médiatique, culturelle, administrative, économique, sociale et cultuelle** (à l'exclusion de ce qui doit être véritablement régalien[177]). **C'est une condition *sine qua non*.** Tout le reste n'y suffira pas. Il y a donc un triple travail à mener par la collectivité alsacienne, celui de la définition d'une **stratégie identitaire désinhibée, celui d'obtenir** les libertés nécessaires **-pour faire-** et **celui du faire**. Il conviendrait d'ores et déjà d'assurer l'existence énoncée ci-dessus **à hauteur, nous l'avons vu, de 30 %.** Ce taux est à la fois le minimum nécessaire pour assurer une survie à court terme et la base utile pour un plein emploi futur.

IV. Politique linguistique et pouvoir politique : la question des droits linguistiques et celle du pouvoir politique

En amont de toute politique linguistique se trouve **celle des droits linguistiques et des pouvoirs politiques et des moyens financiers** dont elle dispose. Plus ces droits sont importants, plus la politique linguistique sera étendue. Les droits linguistiques sont d'ordre **individuel ou collectif**, ils peuvent être aussi territoriaux, communautaires ou mixtes.

.

1. Quels droits linguistiques ?

Les droits individuels ou personnels sont accordés **à des personnes, à des locuteurs actuels ou en devenir**. C'est par exemple, le cas de la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires. On se souvient du positionnement du Conseil constitutionnel à son sujet. Contrairement à ce que prétendaient les "sages", la Charte ne reconnaît aucun droit à des « groupes » ; elle en accorde individuellement à des « locuteurs », ce qui est évidemment très différent.

[177] **On n'en est pas à demander,** par exemple, qu'à l'armée française les ordres soient donnés en breton, basque ... allemand. Que les jacobins soient rassurés.

Les droits collectifs s'appliquent aux individus **en tant que membres d'un groupe et portent sur la possession d'un patrimoine collectif,** comme celui de la langue. Ces droits sont généralement fixés dans des textes juridiques qui les officialisent en quelque sorte. Les droits peuvent être constitutionnalisés, c'est-à-dire inscrits dans la loi fondamentale du pays. Ces droits peuvent s'étendre sur tout le territoire d'un pays ou sur une partie de celui-ci. On parlera **de droits territoriaux** s'ils sont protégés par des espaces linguistiques. Ces espaces linguistiques peuvent être clos ou ouverts. Dans le premier cas, **aucun autre groupe ne peut interférer. C'est le cas de la Suisse.** S'ils sont **ouverts, d'autres groupes, généralement majoritaires, peuvent s'y implanter.** C'est le cas de l'Espagne, où l'espagnol interagit en Catalogne. La France, quant à elle, ne s'inscrit pas dans ces schémas. Il y a en France une longue constance **à ne pas reconnaître**, nous l'avons vu, de droits spécifiques au nom d'égalitarisme.

On peut décider également que les grands principaux généraux ne feront **l'objet d'aucun document juridique** et laisser à l'administration gouvernementale le choix des moyens utilisés pour assurer **une certaine** protection linguistique. On peut aussi se donner toute latitude et préciser les **choses dans des règlements, décrets ou circulaires** administratives. C'est ainsi que les choses fonctionnent **en grande partie en France**. On ne peut pas dire que rien n'y est entrepris en faveur des langues régionales ou minoritaires. Cependant, comme ces dernières ne sont pas inscrites véritablement dans le droit positif, tout y repose généralement sur des règlements, des décrets ou des circulaires et sur le bon vouloir des administrations et de leurs fonctionnaires.

La constante doctrine française se vérifie aussi **sur le plan international** en matière de droits des minorités ethniques, religieuses et linguistiques. Elle apparaît ainsi très nettement dans une communication du gouvernement français présentée à l'ONU en 1977. Celle-ci énonce que *« (La France) ne peut reconnaître l'existence de groupes ethniques, minoritaires ou non. En ce qui concerne la religion et la langue (autre que nationale) le gouvernement français rappelle que ces deux domaines relèvent non pas du droit public, mais de l'exercice privé des libertés publiques par les citoyens. Son rôle se borne à assurer à ces dernières leur plein et libre usage dans le cadre défini par la loi et dans le respect des droits de chacun. Le gouvernement français doit enfin rappeler que l'usage des langues locales ne saurait constituer en aucune manière un critère pour l'identification d'un groupe à des fins autres que scientifiques. Outre que cet usage est affaire d'individus, la très grande diversité linguistique – l'intérêt inégal que lui portent les habitants d'une même zone en raison notamment des difficultés d'adaptation de ces langues à l'évolution des idées et des techniques, leur incapacité à déborder leur cadre limité empêchent de les considérer comme l'élément nécessaire et suffisant pour définir une communauté par opposition à la nation française. »*

Une autre constance française réside dans le fait d'adhérer à des accords, pactes ou traités internationaux, mais en soustrayant les articles qui ne correspondent pas à sa doctrine linguistique. Il en est allé ainsi du **Pacte international relatif aux droits civils et politiques, article 27, ONU, 1966,** qui stipule notamment *« Dans les États où il existe des minorités ethniques, religieuses ou linguistiques, les personnes appartenant à ces minorités ne peuvent être privées du droit d'avoir, en commun avec les autres membres du groupe, leur propre vie culturelle, de professer et de pratiquer leur propre religion, ou d'employer leur propre langue. »* Ce Pacte est entré en vigueur en 1976. Il a été signé par la France en 1980, **à l'exclusion de cet article 27** et donc non appliqué pour ce qui concerne les langues dites régionales. *« Le gouvernement français déclare, compte tenu de l'article 2 de la Constitution de la République française, que l'article 27 n'a pas lieu de s'appliquer en ce qui concerne la République. »*

Au moment même où la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires gagnait en audience et en application, la France, **sentant sans doute monter une menace** à l'égard de sa propre conception des choses, crut bon **d'inscrire le monolinguisme dans la Constitution** en son article 2 : *« la langue de la République st le français »*. Du coup les autres langues de France **n'en sont pas**. Certes, elle figure dans la Constitution. L'article 75-1 énonce *« les langues régionales appartiennent au patrimoine de la France »*. Certes, mais que fait-on de ce patrimoine ? L'entretien-t-on, le transmet-on, où le laisse-t-on en jachère, inexploité et improductif ? Remarque. La Charte européenne est entrée en vigueur et s'impose à tout nouvel État membre.

2. Quel type de pouvoir politique ?

La politique linguistique peut entraîner des modifications structurelles et engendrer l'émission **de règles constitutionnelles** qui transforment l'organisation politique même de l'État. L'acceptation du pluralisme linguistique a amené certains pays à établir un système fédéral, d'autres

ont adopté une formule d'autonomie régionale ou d'autonomie communautaire.

Dans ces deux cas, les infrastructures politiques (États régionaux, Cantons, Länder, Provinces, Régions...) **sont dotées de pouvoirs politiques et de moyens financiers** appropriés à leur stratégie linguistique. **La non-acceptation** du pluralisme linguistique dans d'autres pays, bien plus rares, les infrastructures **ne disposent pas, en tout cas pas suffisamment**, de pouvoirs politiques et de moyens financiers, **puisqu'elles ne sont pas, ou très peu, habilitées** à mettre en œuvre une stratégie linguistique propre. C'est le cas de la France.

V. Médias et communications

1. Médias

On ne peut nier l'importance de la question des médias quant à l'avenir des langues régionales, tant la présence effective d'une langue régionale dans les vecteurs de diffusion (télévisions et radios notamment) est déterminante pour sa survie. Le lieu n'est pas ici de prendre à notre compte toutes les critiques formulées à l'égard des médias, qui constitue un réel quatrième pouvoir à côté du législatif, de l'exécutif et du judiciaire. Toutefois, il en est une qui, pour nous est de première importance, **celle de la place indigente de la langue et de la culture régionales dans les médias alsaciens,** publics notamment. Les raisons de cette indigence sont multiples. (Voir à ce sujet la contribution de Jean-Pierre Berg, page 62).

Que pourraient, que devraient faire les collectivités politiques en matière de soutien à la langue régionale et sa promotion dans le domaine des médias ? Pour s'en faire une idée, on consultera avec grand intérêt la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires, qui, dans son article 11, fait une large description. (Pour voir : https://rm.coe.int/168007c07e)

Il va sans dire qu'une fois que les institutions politiques ont **signé et ratifié** la Charte, **elles s'engagent à faire**. Les anciens Conseils généraux du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, l'ancien Conseil régional d'Alsace, et pas que ces institutions alsaciennes, avaient en son temps signé une Charte des collectivités territoriales d'Alsace et de Moselle pour la promotion de la langue régionale conçue par Jean-Marie Woehrling et qui reprenait grandement l'article 11 de la Charte européenne.

Mais depuis 2014 **peu de choses ont évolué positivement** en matière de prises en compte de la langue et de la culture régionales dans les médias en général et publics en particulier. Si l'école constitue un pan essentiel dans l'acquisition de la langue régionale, les médias de leur côté ont une énorme importance dans **sa propagation et dans sa (re)valorisation** psychosociologique.

2. Communications

Concentrons-nous sur **la communication publique et/officielle**, c'est-à-dire entre des institutions politiques ou des administrations et des citoyens de base et inversement. Une politique de revitalisation de la langue et de la culture régionales **ne saurait passer à côté de son emploi** dans la communication évoquée, tant verbale qu'écrite[178]. Non seulement, il **donne vie et utilité**, elle **confère aussi du prestige** à la langue.

Dans le cas particulier de la langue régionale d'Alsace et de la situation psychosociologique dans laquelle, elle se trouve, il importe **de communiquer massivement et évidemment positivement sur la valeur et la modernité de la langue** et de la culture régionales. D'un discours ouvert ou sournois contre elles, qui a eu cours très longtemps, un discours **en leur faveur** doit nécessairement être tenu. Ce qui a été par trop longtemps « négativé » doit **maintenant être positivé, « repositivé ».** Il en va d'une part de la complétude de l'action entreprise et de sa possibilité de réussite.

Que pourraient, que devraient faire les collectivités politiques en matière de soutien à la langue régionale et à sa promotion par les autorités administratives ? Pour s'en faire une idée, on consultera là aussi avec grand intérêt la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires, qui, dans son article 10, fait une large description. (Pour voir : https://rm.coe.int/168007c07e)

VI. Éducation

En France, chose bien connue, **l'éducation relève du domaine régalien de l'État**, c'est-à-dire qu'elle est gérée par un ministère parisien et ses excroissances en région, les académies et les rectorats. L'école publique est **un domaine réservé** et les collectivités régionales, départementales ou communales n'ont guère de compétences **et ne peuvent intervenir qu'à la marge** dans l'extrascolaire et le parascolaire. Certes, pour ce qui

[178] S'agissant de la communication écrite, nous préconisons, à côté de celui du français, l'emploi de langue allemande (standard ou dialectal) **selon un modèle** qui se rapprocherait de celui qui **a cours en Suisse** alémanique.

concerne l'enseignement des langues et cultures régionales, elles sont consultées et participent à l'élaboration de conventions, mais, en tout état de cause, l'État et son ministère restent « maître d'œuvre et maître d'ouvrage ». Pour les collectivités, les possibilités **de construire une politique linguistique scolaire et son aménagement à l'école sont donc extrêmement ténues**. En région, le patron est et reste le recteur et au niveau national, le ministre, patron des patrons.

Tout se tient. La conception en cours de l'identité nationale ne réserve que **peu de place à la diversité linguistique** française. Elle repose essentiellement sur le principe une langue, une histoire, une culture et un territoire et est mise en œuvre, construite dans le cadre d'une socialisation déterminée nationalement. Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que **la présence des langues et des cultures** à l'école de la République, **même si elle n'est pas inexistante, reste ténue** pour employer la même expression que celle utilisée à propos des relations des collectivités avec l'école et de leurs moyens d'agir.

Dans les pays qui reconnaissent leurs langues et cultures régionales, il n'est pas étonnant d'y trouver **un autre mode de gouvernance**. Reconnaissance de la diversité en général et diversité dans la gouvernance **participent de la même philosophie politique,** celle de l'union dans la diversité. Cela se retrouve dans la quasi-totalité des pays ayant ratifié et mis en œuvre la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires. Regardons par exemple ce qui se passe pour **la population bilingue de Lusace et du Schleswig-Holstein en Allemagne, du Südtirol et du Val d'Aoste en Italie.** Et si la France s'est refusée à la ratifier, elle a clairement démontré qu'elle ne s'inscrivait dans cette philosophie politique. Tout se tient, disions-nous.

Si les choses sont ce qu'elles sont, cela ne signifie pas **qu'elles doivent le rester** *ad vitam aeternam.* Des avancées dans la gouvernance de l'école **ont déjà été obtenues** par des collectivités territoriales françaises. Ainsi existe-t-il un ministre de l'éducation en Polynésie française, une Direction de l'enseignement de la Nouvelle-Calédonie (DENC) au sein du Gouvernement local et une Direction adjointe en charge de l'éducation, de l'enseignement en Corse, avec néanmoins peu compétence sur l'école.

Tout cela ne veut pas dire que les collectivités sont complètement démunies. Elles peuvent agir en dehors du champ proprement scolaire dans de nombreux domaines de la vie sociale et culturelle. Néanmoins, dans le cadre de droits à venir et à obtenir, la CeA devrait d'ores et déjà **engager des négociations** afin qu'elle dispose **de pouvoirs et de moyens complémentaires et supplémentaires** à ceux que la loi du 2 août 2019 lui a accordés, lui permettant notamment de mettre en œuvre à l'école publique :

- **un enseignement bilingue généralisé** de la langue régionale d'Alsace selon des modalités permettant aux élèves d'atteindre une compétence équivalente des langues française et allemande (standard et dialectes),
- **et un enseignement également généralisé de l'histoire et de la culture régionales.**

Cette politique scolaire devrait trouver un accompagnement **dans les médias publics régionaux (radio et télévision)** dont le cahier de charge devrait comporter une réelle politique de promotion de l'histoire et de la culture régionales. Ces deux domaines, enseignement et médias bilingues et biculturels, seraient cogérés par l'État et la collectivité alsacienne dans une structure ad hoc.

Quelques exemples de ce qu'elle pourrait d'ores et déjà entreprendre :

1. Une reconnaissance officielle de la langue régionale

À l'instar notamment de la Région Bretagne et de la Communauté d'agglomération du Pays basque (158 communes) qui ont officiellement reconnu respectivement le breton et le basque comme langue de leur région à côté du français, la CEA devrait reconnaître officiellement la langue allemande sous sa forme standard et ses variantes dialectales comme langue régionale d'Alsace, sans porter préjudice aux autres langues historiquement présentes en Alsace, le yiddish, le welche... Ce faisant, elle reprendrait à son compte les termes qui se trouvent dans la loi portant création de la CeA.

2. Des actions diverses en matière de langue et culture régionales

Sans préjuger notamment de la politique linguistique et culturelle que développera l'Office pour la langue régionale d'Alsace restant à créer, un grand nombre d'actions qui, pour beaucoup, n'ont pas un coût élevé et/ou qui ont une charge symbolique très forte devraient (déjà) être engagées. Nous invitons la CEA pour ce qui la concerne en propre à notamment :

• s'engager à assurer la publication de son journal d'information en version bilingue (français/allemand standard et dialecte) et présenter les éditoriaux de ses magazines sous une forme bilingue (il faut éviter que le dialecte y apparaisse

seulement sous une forme folklorique et humoristique),
• utiliser, à côté de la langue française, la langue régionale au cours des expressions orales publiques (discours...),
• publier sous une forme bilingue une partie au moins des documents (arrêtés, notifications, avis, informations, documents, etc.) qu'elle diffuse,
• s'engager à organiser la formation de son personnel afin d'améliorer ses compétences en langue régionale,
• s'engager à organiser des séjours de formation linguistique pour son personnel,
• s'engager à rendre possible l'expression en langue régionale pour les membres de son assemblée qui le souhaitent,
• s'engager à encourager la propagande électorale bilingue sur son territoire,
• assurer l'accueil en langue régionale des personnes qui le souhaitent dans les équipements sociaux et sanitaires relevant de sa responsabilité,
• s'organiser de sorte à rendre possible la présentation auprès de leurs services des demandes orales ou écrites en dialecte ou en allemand standard,
• s'engager à ce que dans ses principaux services un accueil en dialecte soit réservé aux personnes qui le souhaitent,
• s'engager à assurer le bilinguisme de ses sites Internet.

3. Lieu(x) d'Alsace

La Collectivité européenne d'Alsace pourrait s'atteler à la réalisation d'un « lieu d'Alsace » , un réseau de centres de rencontres, de débats et d'émergence d'une identité et d'une conscience collective alsacienne, instruments de connaissance de l'histoire et de la richesse culturelle de la région, mais aussi laboratoires de projets pour les jeunes, ouverts à toute la population. Ce projet, aussi formulé sous d'autres désignations (institut culturel alsacien, maisons de la langue et de la culture régionales) rejoindrait des initiatives lancées dans de nombreuses autres régions sous la forme d'une ou plusieurs structures spécialisées, financées par les collectivités publiques spécifiquement consacrées à la culture régionale, non pas sur le plan de la réalisation de spectacles, mais sur celui de la recherche, de l'analyse, de la transmission, de la formation et du débat. Une telle initiative est également nécessaire en Alsace.

En guise de conclusion à ce chapitre, **tournons-nous vers le Pays de Galles,** qui, depuis quelques décennies, a entrepris de construire et d'appliquer une politique et un aménagement linguistiques permettant non seulement **d'enrayer le déclin** du gallois (Cymraeg en gallois) dans la société galloise, mais bien **de regagner grandement en locuteurs** galloisants. Notons qu'à côté du standard gallois, on distingue communément deux grands **ensembles dialectaux** : le gallois du nord et le gallois du sud.

Depuis les années 1980, la reconnaissance de la langue galloise s'est accélérée dans les domaines de l'éducation, des droits linguistiques et de la gouvernance. Avec le *Welsh Language Act* de 1993, l'anglais et le gallois ont été mis **sur un pied d'égalité**. Cette loi a créé le *Welsh Language Board* (aujourd'hui remplacé par le ***Welsh Language Commissioner***). Le processus **de dévolution de 1998** a ouvert de nouveaux espaces pour la construction d'une société bilingue au Pays de Galles. Notons aussi que le Royaume-Uni a **ratifié la Charte européenne pour les langues régionales ou minoritaires** le 27 mars 2001. Le 7 décembre 2010, l'assemblée galloise a voté à l'unanimité une nouvelle loi sur la langue, **garantissant l'égalité totale** entre l'anglais et le gallois.

Notons que le pays de Galles dispose d'une assemblée nationale, appelée Parlement, qui peut notamment adopter des lois en matière de langue galloise et d'un gouvernement séparé du parlement composé d'un Premier ministre et des ministères chargés de différents ressorts, dont un de l'éducation nationale. Le Premier ministre est nommé par la reine sur proposition du parlement. Il nomme les ministres.

Notons encore que les Gallois ont conféré **un véritable statut à la langue galloise** à côté de l'anglais, ce qui a permis au gallois, qui était très menacé dans son existence, **de regagner en prestige.** Le gallois est fortement présent **dans la justice, les services publics, la signalisation routière, les médias et l'ensemble des domaines de la vie sociale.** En se déclarant comme pays officiellement bilingue, le pays de Galles fait en sorte que **tout texte officiel et/ou administratif soit disponible en anglais et en gallois.** Ce qui en passant motive celles et ceux qui veulent travailler dans le secteur public à bien maîtriser le gallois. D'une pierre deux coups !

Dans le secteur de l'éducation, **le gallois est enseigné obligatoirement** :
- en tant que langue première aux enfants galloisants (environ 20 %),
- et comme langue seconde aux non-galloisants,
- et dans trois universités l'enseignement en gallois fait partie **des cours obligatoires.**

En ce qui concerne la signalétique publique[179], celle-ci est **désormais bilingue**. La signalétique monolingue en anglais a été supprimée.

Dans le domaine de la culture, le développement de la musique populaire et celui d'une industrie culturelle (y compris une musique rock) en langue galloise sont notamment favorisés. Et pour ce qui concerne les médias, il existe **une chaîne de télévision entièrement en gallois (SC4)** et la BBC **doit inclure** un nombre important de programmes en gallois.

Cette description de la politique et de l'aménagement linguistiques au pays de Galles est loin d'être exhaustive. Il faudrait également parler amplement du Commissaire de la langue galloise (*Welsh language commissioner*, en gallois : *Comisiynydd y Gymraeg*) aujourd'hui intégré au ministère de la langue galloise. Le principal objectif statutaire du commissaire est **de promouvoir et de faciliter** l'utilisation de la langue galloise. Ce faisant, le commissaire doit s'efforcer d'accroître la fourniture de services en langue galloise et d'autres possibilités d'utiliser la langue. Il travaille dans l'optique de faire du pays de Galles un pays où les gens peuvent **vivre leur vie en gallois**. (voir : https://www.welshlanguagecommissioner.wales/).

Il est clair que grâce aux actions entreprises et à la détermination des Gallois, la situation de la communauté linguistique galloise peut aujourd'hui être qualifiée de dynamique. **Le prestige reconstruit** de la langue a stimulé chez les jeunes le désir d'apprendre la langue. Le recensement de 2011 rapportait que 99 % de la population galloise parlait l'anglais et 19 % le gallois (562 016 habitants). En 2017, on recensait un peu plus de 850 000 locuteurs, soit environ 28 % de la population (environ 3 millions). L'objectif est fixé d'atteindre **le million de locuteurs galloisants d'ici 2050**, soit 1/3 environ de la population. L'effort ne saurait donc être relâché, notamment au niveau de la scolarité pour dépasser la simple connaissance et former des locuteurs pratiquants. L'accent est fortement mis sur la formation des enseignants à l'université.

Evaluations des politiques publiques

Les évaluations doivent **assurer et légitimer** les stratégies d'action, les processus, ainsi que **la distribution** des taches et des ressources.

Chaque politique publique doit être soumise à une évaluation afin de :
- soutenir **la décision** concernant la pertinence de maintenir, voire d'élargir, certaines mesures ;
- mettre en lumière **le fonctionnement** des mesures et identifier les « meilleures pratiques » ;
- analyser **l'efficacité, l'efficience et la qualité** des mesures.

Evaluation formative. Ces évaluations se déroulent **durant la mise en œuvre** d'une mesure. Elles peuvent inclure des analyses visant la planification, le développement et l'optimisation d'une mesure.

Evaluation sommative. Ces évaluations sont effectuées **après la mise en œuvre** de la mesure. elles permettent d'analyser les résultats et les impacts des mesures.



https://www.fab.alsace/wp-content/uploads/2024/02/FAB-actes-du-colloque-III-du-30-septembre-2023.pdf

[179] L'utilisation **de panneaux de signalisation bilingues** est sans doute le principal outil symbolique de perception et d'institutionnalisation de la réalité bilingue d'un territoire.

Du déclin au renouveau
Combler les déficits[180]

En guise de conclusion

Pour que la langue régionale (allemand standard et dialectes d'Alsace) **puisse survivre** dans la société alsacienne, elle doit pouvoir y bénéficier **d'une existence scolaire, culturelle, administrative, économique, médiatique, cultuelle et sociale** (à l'exclusion de ce qui doit être véritablement régalien[181]). C'est une condition *sine qua non.* **Tout le reste n'y suffira pas.** Il y a donc un triple travail à mener par la collectivité alsacienne, celui de la définition d'une **stratégie identitaire désinhibée,** celui d'obtenir **les libertés nécessaires** - pour faire- et celui du **faire.** Il conviendrait d'ores et déjà d'assurer les existences énoncées ci-dessus **à hauteur de 30 %.** Ce taux est à la fois le minimum nécessaire pour assurer une survie à court terme et la base utile pour un plein emploi futur.

L'individu, généralement l'enfant, **ne choisit pas sa langue première.** Elle lui est imposée au travers de **la socialisation** anticipée, primaire et secondaire, c'est-à-dire par l'environnement psycho et sociolinguistique, familial, scolaire et social.

Une langue existe **par la pratique qu'en font ses usagers**. Cette pratique répond à un besoin individuel et social, **une demande** de langue, et s'exerce au travers d'une fonctionnalité de la langue, **une offre** de langue. Demande et offre de langue présentent divers **domaines d'action,** domaine vernaculaire (privé, familial), domaine véhiculaire (usage courant de la vie sociale et économique), domaine référentiel (officiel, culturel, scolaire et identitaire) et domaine religieux (liturgie). Ce sont ces critères qui déterminent la rencontre entre la demande et l'offre de langue, c'est-à-dire **le marché linguistique.**

Pour faire changer de langue à une population, il faut faire intervenir plusieurs facteurs : **diminuer** le nombre de locuteurs et les fonctions de la langue dominée, **dévaluer** sa fonction identitaire et obtenir la légitimation de cette politique. Le changement de langue peut se faire par r**upture** (d'une génération à l'autre) ou de **façon continue** (par un lent processus d'absorption). Le changement est d'autant plus rapide que les deux phénomènes s'additionnent. C'est le cas en Alsace.

Si l'on voulait reconstruire le bilinguisme alsacien, il faudrait **prendre le chemin inverse** de celui **qui a conduit au déclin** de l'une de ses composantes, à savoir la langue allemande dans sa forme standard, comme dans sa forme dialectale.

La langue régionale a considérablement régressé et continue de régresser. Ce constat, pour navrant qu'il soit, **est indiscutable**. À l'origine de cette régression se trouvent plusieurs déficits dont la langue régionale a souffert et continue de souffrir, **déficit** de reconnaissance, **déficit** de sentiment identitaire, **déficit** de fonctionnalité ou d'utilité, **déficit** de relation entre dialectes et allemand standard, **déficit** de sentiment linguistique, **déficit** de sécurité linguistique, déficit de socialisation, **déficit** d'intégration.

Ces déficits ont été et sont encore largement **causés à la fois par des réalités objectives** (politique linguistique, loi fondamentale, statut des langues, école, média...) **et par des représentations mentales** (perceptions de la chose linguistique, culturelle et identitaire), largement formées par ces réalités, qu'elles renforcent à leur tour par les comportements qu'elles génèrent. À la longue, elles se sont installées **en habitus… alsacien**[182].

Si le bilinguisme doit avoir un avenir en Alsace, et si l'identité alsacienne doit (re)trouver cohérence et signification, alors un important **travail de réforme** de certaines conceptions, **de (re)construction** de symboles et d'emblèmes identitaires, mais aussi, et peut-être surtout, **de modification** de certaines représentations mentales s'impose. Et quiconque prétend vouloir œuvrer à une politique linguistique bilingue **ne peut faire l'économie** d'un tel travail et doit le situer principalement dans le cadre **de la communication et de la socialisation**. Bilinguisme et identité alsacienne sont étroitement liés.

S'agissant des déficits, il conviendrait de renverser les choses et de faire exactement

---

[180] Article publié dans « Bilinguisme d'Alsace », une publication de la FAB-VZE à l'occasion des Assises du bilinguisme organisées par la CeA en juin 2022.

[181] On n'en est pas à demander, par exemple, qu'à l'armée française les ordres soient donnés en Bretons, basque ... allemand. Que les jacobins soient rassurés.

[182] **L'habitus** désigne un ensemble de comportements psychologiques relativement stables et transposables, acquis par socialisation dans le but d'une adaptation à des valeurs et à des normes déterminées. C'est une sorte **d'inconscient social**.

l'inverse. Autrement dit, il s'agirait de créer des conditions favorables à une revivification de la langue régionale.

a. Du déficit au gain de reconnaissance officielle de la langue

Citons ici Pierre Bourdieu : *« Lorsque, à l'inverse, une langue jusque-là dominée accède au stade de langue officielle, elle subit une réévaluation qui a pour effet de modifier profondément la relation que ses utilisateurs entretiennent avec elle. »*[183]. Nous le savons bien, l'Alsace n'est **pas prête à obtenir** (à demander ?) la coofficialité de sa langue régionale avec la langue française. Si déjà les collectivités politiques d'Alsace **reconnaissaient officiellement dans un acte** commun ou séparément, l'allemand dans sa forme standard et dans ses formes dialectales comme une langue d'Alsace, un grand pas serait fait en direction de la société alsacienne.

Elles n'innoveraient pas, puisque cette présentation de la langue régionale **figure dans la loi portant création de la CeA**, dans de nombreux textes (conventions, circulaires...) et aussi dans une charte appelée **charte des collectivités territoriales** d'Alsace et de Moselle pour la promotion de la langue régionale sur la base de la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires adoptée notamment par les anciens conseils généraux du Haut et du Bas-Rhin, par l'ancien conseil régional d'Alsace et de grandes communes d'Alsace, ratification qui serait **à renouveler.**

b. Du déficit au gain de sentiment identitaire

Si la langue n'est pas toute l'identité d'une collectivité, parce qu'elle ne lui confère en réalité qu'une identité linguistique, elle **en participe** néanmoins grandement et **contribue** fortement au **sentiment d'appartenance**. Plus on voudra s'identifier à la collectivité qui utilise une certaine langue, plus on voudra connaître et pratiquer cette langue. La connaissance de la langue permet de s'identifier à la collectivité et la collectivité n'existe pas sans permettre l'identification. **Il n'y a pas d'identité sans identification.** L'identité n'est jamais donnée, transmise ou aboutie, car seul se déroule le processus inachevé et imaginé de l'identification.

On ne peut pas s'identifier à ce que l'on ne connaît pas ! Permettre la connaissance de la langue, c'est permettre l'identification à la collectivité qui la pratique. Inversement, si l'on veut permettre l'identification à la collectivité, il faut aussi **permettre la connaissance** de la langue qu'elle pratique. Ce qui ne veut pas dire que l'on ne peut pas s'identifier à l'Alsace sans connaître la langue régionale. Il y a bien d'autres éléments identificatoires. Mais cela aide.

c. Du déficit au gain de fonctionnalité ou d'utilité

Pour ce faire, la langue régionale doit bénéficier **d'une véritable existence scolaire, sociale et culturelle.** D'une langue qui ne sert à rien, ou à pas grand-chose, il s'agit **de passer à une langue qui a une réelle utilité** et particulièrement **dans la sphère publique.** La libération doit être substituée au confinement linguistique.

d. Du déficit au gain de relation entre dialectes et allemand standard

Il s'agit de renouer les liens qui **se sont distendus** ces dernières décennies, entre la forme standard et les formes dialectales de la langue régionale. La première doit pouvoir retrouver un enracinement dans les secondes et les secondes doivent pouvoir **se réenraciner** dans la première. Le gain sera obtenu par **leur remise en réciprocité**. Il s'agit notamment de créer les conditions qui permettent **leur réassociation** afin que les dialectes puissent à nouveau **se nourrir** au standard et à la culture qu'il véhicule et connaître un **réenrichissement** lexical endogène dont ils ont été privés, notamment depuis que le standard a été évacué grandement de la vie scolaire, sociale et culturelle alsacienne.

Cette dissociation a d'abord conduit à **un appauvrissement qualitatif** des dialectes qui a lui-même contribué à **l'appauvrissement quantitatif** (moins de pratique). Le gain d'emploi de la forme standard **rejaillira** sur les formes dialectales de la langue régionale et réciproquement. Nous préconisons à ce sujet **que les dialectes soient associés à l'enseignement de l'allemand** standard dans une méthode qui reste à élaborer.

e. Du déficit au gain de sentiment linguistique

Une meilleure maîtrise et du standard et des dialectes contribuera à ne pas en douter à renforcer **l'image** que les Alsaciens se font de la langue régionale. Elle contribuera à mieux **percevoir** ce qui est correct ou approprié ou encore erroné ou inapproprié, c'est-à-dire à **surmonter** d'éventuelles gênes, à **renforcer** le sentiment linguistique et, en conséquence, **l'emploi** de la langue.

[183] Pierre Bourdieu in « Ce que parler veut dire ».

f. Du déficit au gain de sécurité linguistique

Le gain de sécurité linguistique s'obtient lorsque les locuteurs s'approprient l'idée que la langue qu'ils utilisent **est légitimée et valorisée par la société**. Là aussi une meilleure maîtrise renforce la sécurité linguistique et en conséquence l'emploi de la langue.

g. Du déficit au gain de socialisation

La socialisation est tantôt un processus visant à **transmettre** une culture tantôt un processus d'**intériorisation** qui naît de la confrontation avec l'altérité. Il n'est possible d'intérioriser que ce avec quoi on est **mis en relation**. Il importe donc d'augmenter sensiblement la confrontation avec **la culture dite régionale** et partant avec **l'identité collective** alsacienne. Il importe de permettre une socialisation alsacienne.

h. Du déficit au gain d'intégration

L'individualisation croissante, la douce indifférence (*die süße Gleichgültigkeit*) comme principe, la disparition des formes familiales traditionnelles, l'explosion des attitudes de vie consuméristes, la fin des métarécits, l'évolution vers une société de l'expérience personnelle et de l'hédonisme, la dégradation de la culture du vivre ensemble et de la solidarité, ainsi que les nouvelles tendances de la pauvreté sont autant d'éléments qui contribuent à la désintégration et à la destruction de nos milieux de vie, alsaciens en l'occurrence, qui perdent de plus en plus leur soutien social. Si le sentiment d'appartenance et la volonté de vivre ensemble **se tarissent**, l'identité alsacienne ne peut que se tarir aussi. Il faut donc d'autant plus œuvrer à **un renforcement du lien social alsacien** et partant de l'identité alsacienne.

i. Pour finir

On ne fera pas les gains évoqués sans s'attaquer aux réalités objectives ou subjectives qui ont créé ces déficits ! La première des actions à mener, la plus importante et la plus incontournable, serait de la part de la classe dirigeante alsacienne de tenir un **discours de « repositivation »** de la chose linguistique alsacienne, **un discours,** nous nous répétons volontiers, appelant à la **résilience.** Il s'agirait d'appeler les Alsaciennes et les Alsaciens au *« Werde der du bist ! »,* c'est-à-dire à triompher sur toutes les inhibitions, sur tous les reniements, refoulements et fatalismes au profit d'un plein déploiement de leurs possibilités. Un discours aussi leur présentant ce qu'ils sont en train de perdre et/ou ont déjà perdu, et, **en contrepartie,** ce qu'ils pourraient gagner **en reconquérant et en se réappropriant** le bilinguisme.

Les Alsaciennes et les Alsaciens ont été laissés livrés à eux-mêmes quant à la question linguistique, **une question qui ne leur a jamais été véritablement posée.** Les choses ont été prises en main par ceux qui détenaient le pouvoir politique et médiatique, notamment après 1945. Jamais **un débat digne de ce nom** et renouvelé autour de l'avenir linguistique de l'Alsace n'a été conduit. Jamais on n'a demandé à Meyer Jules s'il était d'accord pour renoncer à sa langue première. **Profitant du désarroi** dans lequel se trouvait la population alsacienne à la fin du dernier conflit mondial, les faiseurs de politique linguistique ont **imposé la construction du monolinguisme,** non qu'il ne fût pas important que la langue française continue sa progression au niveau de sa connaissance et de sa pratique en Alsace, ce que nous critiquons, c'est **le renoncement imposé** au bilinguisme.

Si aujourd'hui **une véritable politique en faveur du bilinguisme** devait être mise en œuvre, le chantier serait énorme, tant de temps ayant été perdu. On ne le sait que de trop. Alors, soit on s'en donnera à la fois les objectifs et les moyens et, pour cela, il faudra mener **un ferme et long combat** au niveau du pouvoir central, tant les réticences de ce dernier sont grandes, et croire en **la fécondité d'un conflit démocratique dans lequel il faudra entrer,** soit on continuera à faire ce que l'on fait déjà et que l'on appelle politique de bilinguisme, mais qui n'en est pas une. Ce qui est fait se rapproche bien plus de soins palliatifs que de la mise en œuvre d'une large gamme **de soins curatifs** pour employer une métaphore médicale.

Annexe 1

● Langue alsacienne versus langue allemande ?

https://www.fab.alsace/wp-content/uploads/2025/08/Brochure-Langue-alsacienne-III.pdf

https://www.fab.alsace/langue-alsacienne-versus-langue-allemande/

Fédération Alsace bilingue –
Verband zweisprachiges Elsass

FAB-VZE

Langue alsacienne versus langue allemande ?

Elsässische Sprache versus deutsche Sprache?

Une contribution de Pierre Klein, président de la fédération

Ein Beitrag von Pierre Klein, Präsident des Verbandes

Annexe 2

●Mais c'est quoi l'Alsace au juste ?

https://www.fab.alsace/mais-quest-ce-que-lalsace-au-juste-aber-was-ist-denn-nun-das-elsass-les-huit-identites-de-lalsace-die-acht-identitaten-des-elsass/

Pierre Klein

Mais qu'est-ce que l'Alsace au juste ?

Aber was ist denn nun das Elsass?

FAB-VZE

Les huit identités de l'Alsace

Die acht Identitäten des Elsass

Une publication de la fédération Alsace bilingue

Eine Publikation des Verbandes zweisprachiges Elsass

Annexe 3

Définition de la langue régionale d'Alsace : Points de vue et compléments analytiques

https://www.fab.alsace/wp-content/uploads/2025/06/brochure-bis-definition-de-la-langue-regionale.pdf

Fédération Alsace Bilingue/
Verband zweisprachiges Elsass

FAB-VZE

Définition de la langue régionale d'Alsace

Points de vue et compléments analytiques

Une contribution de Pierre Klein, président de la fédération

N.B. Sont à ajouter à l'édition de 2025 :

Convention opérationnelle sur la politique régionale plurilingue 2026-2030. Extrait de la convention : La présente convention 2026-2030 a pour objectif de donner un cadre partagé à la poursuite de la politique territoriale en faveur de la langue régionale, toujours inscrite dans la vision stratégique de la convention-cadre à l'échéance 2030, et de garantir la pérennité des actions engagées. Dans cette optique, l'État (Éducation nationale, Universités) et les collectivités territoriales (Région Grand Est, Collectivité européenne d'Alsace) réaffirment leur volonté commune **de promouvoir l'enseignement de la langue régionale d'Alsace, sous ses deux formes : l'allemand standard et les variantes dialectales alsaciennes.** Ils réaffirment ensemble la nécessité d'accorder des moyens spécifiques au développement et à la consolidation d'une politique linguistique qui valorise et renforce la pratique de la langue régionale dans le système éducatif et dans la société civile. 2026

Définition de la langue régionale dans les statuts de l'Office public de la langue régionale d'Alsace (OPLA). Membres fondateurs : Etat et CeA.
Article 3 Objet : « Le Groupement a pour objet : • le développement, sur le périmètre défini à l'article 5, de l'usage positif **de la langue régionale d'Alsace, dans sa forme standard (l'allemand) et ses variantes dialectales,** et l'augmentation du nombre de locuteurs actifs de cette langue, en particulier au sein des jeunes générations ; • la sauvegarde de cette langue et son évolution avec la société afin de garantir sa transmission aux générations suivantes. » 2025/2026

Annexe 4

Manifeste en faveur de la prise en charge de la langue régionale d'Alsace par l'État et ses administrations et par les médias publics[184]

Consultable à l'adresse :

https://www.ica.alsace/manifeste-prise-en-charge-lr/

Nous, signataires du présent manifeste, demandons aux Administrations d'État et aux Médias publics d'utiliser la langue régionale d'Alsace (allemand standard et dialectes d'Alsace) dans au moins 30 % de leurs activités administratives, éducatives, informatives et culturelles, selon le modèle linguistique suisse. La mise en place de cet usage devra se faire dans les quatre ans. Ces 30 % constituent le minimum vital et la base nécessaire à une extension future.

Toujours ouvert à la signature à partir de ce lien :
https://www.petitionenligne.net/manifeste_en_faveur_de_la_prise_en_charge_de_la_langue_regionale_dalsace_par_letat_et_ses_administrations_et_par_les_medias_publics

[184] Lancé en mars 2025.

Annexe 5

Appel « un avenir pour le bilinguisme en Alsace »

Cet appel a été proposé en 2022 à la société civile et à la classe politique par la fédération Alsace bilingue (FAB-*VZE*). Il a recueilli **un grand nombre de signatures** de personnes qui donc ont adhéré au contenu de l'appel et aux demandes formulées.

Texte de l'appel :

Les signataires du présent appel :

- **revendiquent un bilinguisme collectif** qui confère à la langue régionale une place pleine et entière dans le domaine social et culturel de la société alsacienne **et une lisibilité dans l'espace public.**
- **reprennent** à leur compte la définition de la langue régionale telle qu'elle est énoncée dans la loi n° 2019-816 du 2 août 2019 portant création de la Collectivité européenne d'Alsace, en l'occurrence **l'allemand sous sa forme standard et dialectale et ne souhaitent pas un changement de paradigme. L'allemand standard doit à l'avenir en Alsace, comme il l'a été par le passé, avoir le caractère de langue régionale.** Ce faisant, il contribue à l'enrichissement des dialectes, fait participer l'Alsace d'une grande culture, l'ouvre à un grand espace d'échange, notamment économique, et de communication, et lui permet de jouer le rôle de **« pont » entre la France et l'Allemagne,** ce dont tant d'intellectuels et pas seulement Alsaciens ont rêvé.
- **rejettent toute forme de germanophobie**, encore trop présente en Alsace à différents niveaux, ce qui nuit non seulement à l'approfondissement des relations franco-allemandes, mais aussi - et surtout - à la culture alsacienne elle-même.
- **considèrent** que les langues ne peuvent être séparées de leurs constituants socio-historiques et socioculturels. En conséquence, **l'enseignement de l'histoire et de la culture régionales doit être généralisé en Alsace** et donné en langue régionale dans la filière d'enseignement bilingue.

- **soutiennent** l'enseignement bilingue paritaire **français-allemand standard** à l'école publique. Cependant, ils demandent :
- que **les dialectes soient associés** à l'enseignement de l'allemand standard dans une méthode qui reste à élaborer.
- l'ouverture de l'école publique à **l'enseignement immersif** en langue régionale à l'école maternelle, l'immersion y devant être proposée en standard **ou** en dialecte ou encore en standard **et** en dialecte comme le pratiquent les écoles ABCM-Zweisprachigkeit.
- **l'extension de la filière bilingue et son évaluation,** ce qui suppose un accroissement du recrutement et un développement de la formation d'enseignants.
- tout en saluant la création d'un lycée franco-allemand, **ils demandent la création de collèges et de lycées véritablement bilingues.**
- en parallèle au soutien au bilinguisme à l'école publique, ils demandent aussi **l'extension du réseau des écoles ABCM-Zweisprachigkeit :** une école au moins dans chacun des cantons alsaciens et la création **d'un collège ou deux**.

Les signataires de l'appel au 10 juillet 2022

1. Signataires venant de la classe politique[185]

Adrian Daniel, conseiller d'Alsace, maire de Landser. **Ancely-Frey Flavien,** conseiller municipal et communautaire EELV de Colmar et Agglomération. **Aubert Nathalie,** conseillère régionale, **Bader Jean-Claude,** conseiller régional. **Barnewitz Jean-Marie**, adjoint au maire Oberhoffen sur Moder. **Baschung Guy,** candidat législative. **Baschung Régis,** candidat législative. **Becht Olivier,** ancien député, ministre. **Becker Fabien,** candidat aux législative. **Beha Nicole,** conseillère d'Alsace, Canton de Brunstatt-Didenheim. **Boehm Roger,** adjoint au maire de la commune de Rœschwoog. **Buchmann Andrée,** adjointe à la Maire de Schiltigheim, conseillère à l'Eurométropole. Référente bilinguisme EMS auprès de la CEA. **Burgel Jean-Marc**, conseiller municipal d'Ostheim, conseiller communautaire de la communauté de communes du Pays de Ribeauvillé. **Burger Etienne**, conseiller d'Alsace († Étienne a signé l'appel deux jours avant son subit décès). **Burrus Daniel,** maire de Neuwiller-les-Saverne, membre du CPA, conseiller communautaire de la ComCom du Pays de Hanau La Petite Pierre. **Cattin Jacques,** conseiller régional, ancien député. **Christ Jean-Louis,** maire de Ribeauvillé, membre honoraire du Parlement. **Cutajar Chantal,** candidate législatives. **Dambach Danielle**, maire de Schiltigheim, présidente déléguée de l'Eurométropole. **Debes Vincent,** maire de Hoenheim, vice-président de l'Eurométropole de Strasbourg et conseiller d'Alsace. **Degoursy Michel,** maire de la commune de Dalhunden. **Depyl Patrick,** candidat législatives. **Diebold Kevin,** conseiller municipal à Erstein. **Diemunsch Cendrine**, candidate législative. **Dietrich Martine**, conseillère d'Alsace du Canton de Colmar, adjointe au maire d'Ingersheim. **Dietsch Sonya,** adjointe honoraire de Fegersheim. **Diligent Danielle**, conseillère d'Alsace. **Drexler Sabine,** sénatrice. **Dreyfus Elisabeth,** adjointe au Maire chargée de l'Enfance de la Vie Éducative Ville d'Illkirch-Graffenstaden. **Du Parc Hombeline**, conseillère régionale. **Elkouby Eric,** candidat législatives. **Elsass Philippe**, conseiller municipal à Rosheim. **Errera-Muller Angelo**, candidat législatives. **Eschenmann Valérie**, conseillère régionale. **Fernandes Emmanuel,** député de la 2ème circonscription du Bas-Rhin. **Florange Vincent**, conseiller municipal de la ville d'Ostwald. **Gautheron Capucine,** candidate législative. **Gay Marie-Paule,** conseillère régionale et maire d'Aubure. **Germain-Ecuer Cécile,** conseillère régionale du GE. **Ging Olivier,** adjoint au maire de Neuwiller-lès-Saverne. **Gluck Maurice,** candidat législative **Gnaedig Laurent,** conseiller régional, professeur d'anglais au collège de Dettwiller. **Godde Séverine,** adjointe au maire pour la jeunesse de la commune de Sainte-Croix en Plaine. **Grieneisen Alain**, maire de Burnhaupt-le-Bas. **Haag Laure,** conseillère régionale du GE. **Hamm Carine,** candidate législative. **Hans Thierry,** conseiller régional pour l'Alsace. **Hauss Serge,** adjoint au maire honoraire de Riedisheim. **Helfrich Maxence**, président Jeunes Unser Land. **Hemedinger Yves,** conseiller d'Alsace, ancien député. **Herry Jonathan,** conseiller municipal et eurométropolitain de Strasbourg, coprésident d'Alternative Alsacienne-'s Linke Elsass. **Herth Antoine,** ancien député. **Hetzel Patrick,** député. **Hoerlé Jean-Louis**, maire de Bischheim, conseiller eurométropolitain, conseiller d'Alsace. **Imbs Pia,** maire de Holtzheim, présidente de l'Eurométropole. **Ingweiler Alfred**, maire d'Ernolsheim-les-Saverne. **Isselé Christelle,** conseillère d'Alsace. **Jacky Bruno,** candidat législative. **Jacquey Guy**, maire d'Orbey. **Joron Virginie,** députée européenne. **Jurdant-Pfeiffer Pascale,** conseillère d'Alsace. **Karmann Stéphanie,** Œnologue, trésorière d'alternative Alsacienne S'Linke Elsass. **Kern Claude, sénateur. Kirchhoffer Bernard,** maire de Geishouse. **Klinger Christian,** sénateur. **Klinkert Brigitte,** ancienne ministre, députée, **Knoepffler Ludwig**, candidat législative. **Kochert Stéphanie,** conseillère d'Alsace, députée. **Koessler Cathy,** maire d'Oberhoffen-sur-Moder. **Krantz Georges Bernard,** adjoint au maire honoraire de Marlenheim. **Krapfenbauer Marc**, maire de Schillersdorf. **Kriloff Sébastien**, maire de la commune de Neuhaeusel. **Kuntz Gilbert,** candidat MEI aux élections départementales de 2021. **Lemaire Didier,** député, 1er adjoint d'Altkirch**Lorber Jean-Marie**, chef d'entreprise, candidat UL aux législatives. **Lorentz Michel,** conseiller d'Alsace, maire de Roeschwoog. **Marion Wilhelm,** conseillère régionale. **Martin Monique**, conseillère d'Alsace. **Marx Armand,** conseiller régional du GE, conseiller municipal de Haguenau, conseiller communautaire de la communauté d'agglomération de Haguenau. **Matz Bénédicte,** pédiatre, candidate pour Unser Land aux législatives **Maurer Jean-Philippe**, vice-président de la Collectivité européenne d'Alsace. **Maurer Yves,** adjoint au maire ville de Blotzheim. **Mensch Jean-Claude,** maire d'Ungersheim. **Meyer Philippe,** conseiller d'Alsace, ancien député. **Moessmer Sarah,** candidate législative. **Morel Louise,** députée. **Muller-Bronn Laurence**, sénatrice, conseillère d'Alsace. **Munchenbach Andrée,** présidente honoraire d'UL. **Munck Marc,** vice-président CeA, en charge du territoire de l'Agglomération mulhousienne, conseiller d'Alsace du canton de Rixheim. **Ott Hubert,** député. **Petermann Didier,** conseiller régional du GE. **Pfeiffer-Rinié Dominique**, maire de Preuschdorf. **Platt Jean Philippe**, militant Unser Land. **Prève Jean-Paul,** maire d'Oberschaeffolsheim, conseiller eurométropolitain. **Quintallet Ludivine,** conseillère d'Alsace. **Rahmani Wassila,** co-présidente d'Alternative Alsacienne 's Linke Elsass. **Regol Sandra,** députée. **Reichardt André,** sénateur. **Reys Caroline,** conseillère régionale, conseillère municipale de Sélestat et déléguée communautaire à la CCSélestat. **Riedinger Denis,** maire de Hoerdt. **Ritter Sabrina,** candidate législative. **Ritz Christelle,** conseillère régionales, **Rohmer Jean-Marie**, maire de Nordhouse. **Roth**

[185] Ancienne députée, ancien député, ancienne ministre = l'était au moment de la signature.

Laurent, conseiller municipal de Kingersheim. **Rudio Yves**, maire de la commune de Weinbourg. **Samaloussi Alexandre,** candidat législative. **Sander Anne,** député européenne, conseillère régionale. **Schaal René,** maire de Lipsheim. **Schalck Elsa,** sénatrice, conseillère municipale de Strasbourg. **Schalck Richard,** conseiller municipal délégué pour la promotion de la langue et de la culture régionales à Colmar. **Schellenberger Raphaël,** conseiller d'Alsace, député. **Scherrer Vincent**, 1er Adjoint au maire de Riquewihr. **Schittly Bernard,** maire de Guevenatten. **Schmitt André,** maire de la commune de Wingen. **Schreiner Aimé,** maire d'Altwiller. **Schuler Georges,** maire de Reichstett, conseiller eurométropolitain, conseiller régional. **Schuller Jean-Marc**, maire de Sundhoffen. **Schultz Denis,** maire de Sand, conseiller d'Alsace. **Sené Marc,** maire de Sarre-Union, conseiller d'Alsace. **Senez Stéphane**, maire de Hirtzfelden. **Sengelen-Chiodetti Michèle,** adjointe à la ville de Colmar responsable des relations internationales. **Sfaxi Imène,** candidate législative. **Sitzenstuhl Charles**, député, conseiller d'Alsace, adjoint au maire de Sélestat. **Spitz Michel,** adjoint au Maire de Colmar en charge de la culture, des arts et du patrimoine, conseiller communautaire. **Stimpl Marie-Madeleine,** 1er adjoint au maire de Habsheim. **Stoffel Marie-Laure**, maire de Houssen. **Straumann Eric,** maire de Colmar, conseiller d'Alsace. **Striby Patrick,** conseiller municipal de la ville de Huningue et de conseiller d'Agglomération. **Tenenbaum Anne,** conseillère d'Alsace. **Thiébaut Vincent**, député. **Trouillet Jean-Georges**, président d'Unser Land. **Troxler Evelyne**, maire adjoint honoraire de Mulhouse. **Tschaen Pascal,** conseiller régional. **Uhlrich Mallet Odile,** 1ère adjointe au Maire Colmar, conseillère Régionale Grand Est. **Ulrich Laurent**, maire de Hangenbieten, conseiller eurométropolitain. **Undreiner Nicolas,** adjoint au maire de Niederschaeffolsheim. **Vetter Jean-Philippe**, conseiller municipal, conseiller eurométropolitain. **Vinci Thibaut**, candidat législatives. **Vogt Damien,** adjoint au maire de Neuwiller-lès-Saverne. **Vogt Victor,** conseiller d'Alsace, maire de Gundershoffen. **Walter Hervé,** maire de Levoncourt. **Weider-Niglis Séverine**, conseillère régionale Grand Est. **Weigel Jean-Bernard,** maire de Rittershoffen. **Willme Daniel**, maire adjoint honoraire de Guewenheim, **Wira Céline**, conseillère municipale de Largitzen, responsable de la section St-Louis Sundgau d'UnserLand. **Witzmann Leila,** candidate législative. **Wolff Marc,** candidat législatives. **Wonner Martine**, ancienne députée. **Wurster Alain**, maire de Stundwiller. **Zeller Thomas,** conseiller d'Alsace du canton de Saint-Louis. **Zimmermann Christian**, conseiller régional. **Zitvogel Thiébault**, professeur d'histoire à Colmar, responsable de la section colmarienne d'UL. **Zoellé Jean-Denis**, adjoint au maire de Knoeringue, vice-président du 3Länderlauf, **Zorn Sylvie**, conseillère municipale de Schiltigheim, déléguée au patrimoine et au bilinguisme

2. Signataires venant de la société civile

Ahr Jean-Paul, éducateur nature. **Alata Cyril, Amouroux Karine. Anstotz Peggy, Atzenhoffer Alphonse,** maire honoraire. **Atzenhoffer Jean-Philippe,** docteur en économie. **Bachmann Arnick, Basch Claude, Baschung Guy,** militant pour le bilinguisme. **Baumann René,** professeur honoraire de médecine. **Bayer Julia,** éducatrice française dans un jardin d'enfants bilingue à Birkenhoerdt, **Beinsteiner Dominique**, inspecteur de l'environnement. **Berg Jean-Pierre,** vice-président de l'ICA. **Bernard Gérard. Beyer Antoine,** professeur des Universités, Géographie, CY Cergy Paris Université. **Bezler Maximilien, Bilger Roland, Blonde Arnaud, Blondé Emmanuel,** médecin. **Boespflug Arnaud,** président de l'association Les Misela, A.P.E. de l'école ABCM-Zweisprachigkeit de Gerstheim **Bohner Ulrich**, **Boulanger Henri, Bour Bernard,** président de l'association du fort de Mutzig, médaille d'or du tourisme 2020. **Bour Michel, Bourhis Stéphane,** ancien conseiller municipal – fondateur de Touche pas à l'Alsace. **Bracon Gilles,** Ingénieur retraité. **Braesch Dorothée, Brandel Jeannine, Brengarth Eric, Bresse Damien, Brua Philippe,** dirigeant d'entreprise. **Buch Jean-Pierre**, pharmacien, cadre supérieur retraité de Roche Bâle **Cardonne Gérard,** écrivain, reporter sans Frontières. **Carillo Hervé, Charbuy Céline. Chaudeur Marc,** écrivain. **Christen Jean-Claude**, membre de l'ICA, Alsacien ouvert au monde, polyglotte et linguophile. **Claessen Barbara, Clodong Gérard,** prête. **Corrado Audrey,** codirigeante d'entreprise en commerce régulier avec l'Allemagne, et représentante de la section Apepa Ste Croix en plaine. **Dalgalian Gilbert**, linguiste. **Damm Anaïs, Darasse Mila, De Corentin Simone, Debeve Mireille, Derrendinger Jacky, Dietsch Daniel, Dietsch Sonya,** adjointe honoraire de Fegersheim et ex- enseignante d'allemand. **Diringer Claude**, poète. **Doppler Jean-Marc, Dreyer Gerdy,** ancien directeur adjoint établissement pour personnes handicapées à la retraite. **Dreyer Rudy, Ederlé Pierre,** docteur ès sciences. **Egles René,** enseignant à la retraite, Liedermacher. **Engel Roland,** auteur, compositeur, interprète bilingue. **Engel Rolande, Ensminger Didier, Ettwiller Eric**, président d'Unsri Gschicht. **Faber Anne, Fabian Antoine,** ancien maire et syndicaliste. **Faivre Jean,** membre du comité de Culture et bilinguisme. **Fellmann Jean-Pierre, Fenninger Joseph**, professeur de Lettres, auteur, metteur en scène, comédien, président du Théâtre de la Chimère. **Findling Albert, Fischer Patrick, Foeller Alain, Freiermuth Beat, Frick Chantal, Friedrich Christian, Fritsch Frédéric,** dirigeant d'entreprise. **Froehlicher Claude**, président d'Eltern Alsace. **Furst Jean,** membre de l'ICA. **Fussinger Béatrice. Gaendner Roland, Gautherot Jean-Marie,** Alsacien d'adoption soutenant un authentique bilinguisme franco-allemand. **Genot Hélène,** animatrice nature en charge de projets bilingues. **Gerber Armand,** chanteur alsacien. **Geyer Mickaël, Giordan Henri,** ancien directeur de recherche au CNRS, auteur du rapport au ministre de la Culture de « Démocratie culturelle et droit à la différence », 1981. **Girroy Gabriel, Godde Séverine, Goercke Frédéric, Goulet Vincent,** président de Grenz'up. **Gramme Claire,** agrégée d'allemand. **Graser Alphonse Grass Alexandre, Greib Robert,** historien. **Gross Bernard, Guerber Hubert,** expert-comptable, commissaire aux comptes. **Gutzwiller Eric. Haag Marie-Thérèse, Hadey Jean-Noël,** Ancien Chargé de mission à l'Office pour la Langue et la Culture d'Alsace (OLCA) précédemment Office Régional du Bilinguisme (ORBI). **Haffner Brigitte,** parent de l'école ABCM de Lutterbach. **Hamm Liselotte,** artiste. **Hamm Marc, Heidet Bettina,** présidente de l'association « Ecole bilingue ABCM Regio Schule » pour les écoles ABCM-Zweisprachigkeit de Dornach et Lutterbach. **Heinemann Georges, Hell Patrick,** président de Schick'Süd. **Herrbach Bernard, Herrbach Etienne, Hertzog Robert,** agrégé de droit public et de science politique. **Hetzel Audrey,** trésorière d'A.B.C.M. Zweisprachigkeit. **Hochenedel Alphonse Joseph, Hochenedel Bernadette, Hoeltzel Daniel,** metteur en scène, vice-président de la Fédération des Théâtres alsaciens. **Hoferer Yolande, Howiller Alain,** journaliste. **Huber Christian,** administrateur de la page Facebook Alsace bilingue. **Huber Christine,** vice-présidente de l'ICA. **Hubschwerlin André, Hummel Jean-Marie,** artiste. **Hurstel Martine,** enseignante à la retraite. **Jacky Bruno,** chef d'entreprise. **Jacoby Lucien, Jehl Eric, Jost Loïc. Jung Benoît,** enseignant d'alsacien. **Jung Michèle,** professeur de lettres. **Keller Clément,** Architecte honoraire. **Keller Daniel,** ancien président de l'association des enseignants de langue et culture régionales d'Alsace S'Elsass in d'Schul. Kentzinger Gérard. **Kempf Daniel, Kervarec Johann, Kintz Patrick,** vice-président de l'ICA. **Klein Jacques Paul**, Ambassadeur, Secrétaire général adjoint des Nations Unies (Ret.). **Klein Pierre,** président de la fédération Alsace bilingue (FAB)-Verband zweisprachiges Elsass et président de l'initiative citoyenne alsacienne (ICA). **Klotz Jean-François**, **Knibihler Noël, Koebel Laurent. Kohler Jean-Paul, Kohler Jean-Robert,** professeur d'allemand en retraite. **Kohler Martine, Kohler Remy, Kohler Robert**. **Kopp Gerard,** ancien

responsable de Sefar GmbH, et officier de réserve honoraire **Krempper Michel**, historien. **Kresser Willy**, Ingénieur. **Kretz Pierre,** écrivain. **Krummenacker Guy, Kuentz Bernard, Kuhlmann Hubert,** chef d'entreprise a la retraite **Kuhn Benoit,** éditeur de presse. **Kuntz Jean-Michel** : auteur, compositeur, interprète (co-fondateur du Hützel's cabaret) **Lachmann Jean,** ancien magistrat financier. **Lagarde Denise, Laublé France-Dominique,** ancien DRH. **Lebold Ernestine,** présidente du CCB de l'école ABCM-Zweisprachigkeit de Schweighouse-sur-Moder. **Lechner Kevin,** au nom de l'Association Jùnge fer's Elsässiche. **Leclerc Francis, Ledain Carmen, Leguil Aurélie,** représentante de l'APEPA au sein de la FAB. **Lehmann Alexis,** président de life valley. **Leser Gérard,** historien-folkloriste. **Lickel Gérard. Linder Bertrand, Litman Maryse, Lortz Carole**, membre élu ABCM -Zweisprachigkeit et membre de l'association locale OMA de Haguenau. **Loth Thierry,** président d'honneur de l'APEPA. **Lux Pascale,** vice-présidente des écoles ABCM-Zweisprachigkeit. **Marc Lienhard,** doyen honoraire de la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg. **Maréchal Liliane, Martin Monique, Martineau Céline,** présidente de l'APEPA. **Marzolf Jacques,** avocat, membre du CA de Culture et bilinguisme. **Mathian Henri,** Collectif Strasbourg Europe - Comité de soutien pour l'extension du Lieu d'Europe – ORSEM. **Mattoug Michel**, prof., directeur, Steinbeis Transferzentrum Internationale Strategien. **Metzger Christiane,** présidente du FILAL. **Miller Claude-Edouard, Morgenthaler Rémy,** président de Heimetsproch ùn Tràdition. **Mouraux Philippe,** membre du conseil d'administration de Culture et bilinguisme d'Alsace et de Moselle/René Schickele-Gesellschaft, coordinateur de Schick' Lothringen. **Moussa Moustapha Ahmed, Muller Alain, Muller Michel,** président d'Information - Pluralisme - Débat citoyen IPDC. **Muringer Daniel,** poète, chanteur, musicien. **Neiss Marcel,** journaliste. **Niedermeyer Jean-Michel,** professeur bilingue e.r., administrateur de Unsri Gschicht. **Noack Gilbert**, **North Astride, Oberrieder Hervé, Oberrieder Yannick, Olivier François, Ortlieb David, Ott François,** membre du comité de l'ICA. **Ottmann Laetitia,** vice-présidente des Schwalmala, association des parents de l'école ABCM de **Moosch. Otto Claude**, professeur. **Pancrazi Irène. Pancrazi Pierre,** cadre ministère justice à la retraite, écrivain. **Pascklin Jean-Valentin,** artiste peintre, illustrateur alsatique. **Paulus Pierre Alain, Peter Armand,** éditeur. **Peter Jean,** président d'OMA, association de parents d'élèves **Pfleger Veronique, Picaper Jean-Paul,** président de C l'Europe. Conférence paneuropéenne de Strasbourg. **Plasseraud Yves,** président du groupement pour le droit des minorités (GDM). **Poinsignon Hélène**, **Puppinck Patrick,** président du Sprochrenner. **Reff Sylvie,** écrivaine, poétesse, chanteuse. **Reibel Jacques, Reppel Norbert,** secrétaire de Heimetsproch ùn Tràdition. **Richard Guy,** maire honoraire de Wegscheid. **Richter Jean-François, Rieger Serge,** auteur, compositeur, interprète, Liedermacher. **Ritzenthaler Gérard. Robert François,** président du Théâtre de Truchtersheim. **Roeck Marine, Roederer Christiane,** auteur. **Ronc Alain,** conseiller en stratégie commerciale. **Rouvre Rosalie, Royon André et Maria**, enseignants retraités. **Rubin Liliane, Ruch Valérie, Ruscher Frédéric,** agrégé de philosophie, vice-président des Tréteaux de Port-Royal. **Sand Rose-Marie,** membre du comité de Culture et bilinguisme. **Sarbacher Karine,** présidente des écoles ABCM-Zweisprachigkeit. **Schaefer Alfred,** retraité d'Alcatel. **Schaeffer Jean-Marie**, secrétaire général de l'ICA. **Schalck Gilbert, Schaller Raymond. Scheidt Astride, Scherb Henri,** président d'honneur de Heimetsproch ùn Tràdition. **Scherrer Estelle, Scherrer François, Schertzer Pierre, Schertzer Sylvianne, Schiele Fabienne, Schlaeder Guy, Schleef Jacques**, secrétaire général du Club perspectives alsaciennes. **Schlienger Thierry, Ch, Schmitt Aimé,** membre du groupe théâtral, de la musique et du corps des sapeurs-pompiers de Helfrantzkirch. **Schmitt Marcel,** ancien maire de Schweighouse sur Moder. **Schneider Pierre, Schneilin Sophie, Schuler Eric,** Dirigeant d'entreprise. **Schwartzenberger Gilbert, Schwengler Bernard,** docteur en science politique. **Schwieg Hugues,** chirurgien-dentiste retraité, **Sengelé Gérard, Siegwalt Gérard,** théologien. **Siegwalt Marc, Simon Jean-Jacques, Sorg Jean-Paul,** philosophe. **Staub Hervé, Stehly Ralph, Steib Doris,** agricultrice. **Steinbach Jean-Paul, Steydli Jean-Paul, Stirnweiss Bernard,** Président de Fond'Action Alsace, ancien président de la CCI de Région Alsace. **Stoerkel Jean-Marie**, écrivain, journaliste. **Tetsi Liliane, Traunecker André, Thalmann Freddy, Thirion François,** président honoraire du Cercle de Recherche historique de Ribeauvillé. **This Hervé. Trau Elisabeth, Trendel Guy,** ancien journaliste, historien, auteur. **Troestler Alphonse,** vice-président honoraire du Conseil général du Bas-Rhin. **Troestler Etienne,** directeur du FEC (Foyer de l'étudiant catholique. **Trunk René, Ueberschlag Louise, Uhlrich Jean-Georges,** délégué Départemental de l'Éducation nationale. **Uhring Chantal,** formatrice et traductrice allemand – français. **Uhring Henry,** fiscaliste franco-allemand en retraite. **Ulrich Jean-Luc, Ulrich Laurent, Ulsemer Bernard,** éditeur. **Umbrecht Bernard,** éditeur du blog LeSauteRhin. **Umbrecht Hubert,** médecin de campagne retraité, militant de l'enseignement bilingue (ABCM et EN) **Vetter Jean-Louis, Vollmer Catherine, Walther Hubert,** reconstituteur de l'Histoire. **Wehrlé-Stanisière Christine, Weigel Raymond,** ancien conseiller municipal. **Weiss François,** docteur en linguistique, docteur honoris causa de l'université d'Athènes **Weiss Richard,** président fondateur d'ABCM-Zweisprachigkeit. **Weiss-Moessmer Sarah,** Secrétaire général Filal et Elsass Ussbildung, Membre élu ABCM-Zweisprachigkeit. **Welter David, Westermann Charles,** proviseur honoraire. **Westphal Christophe**, président de foot de l'AS Weinbourg, ouvrier WL concept. **Wilz Elisabeth, Winstein Ernest,** président de l'Union protestante libérale, chroniquer. **Winterhalter Marc,** Directeur d'École à la retraite. **Wittmann Bernard,** historien. **Woehl Marie, Woehrling Jean-Marie,** président de Culture et bilinguisme d'Alsace et de Moselle/René Schickele-Gesellschaft. **Wohlgroth Alfred,** ingénieur à la retraite. **Zentz Patrick. Zeter Jean-Daniel**, président du Club Perspectives Alsaciennes (CPA), vice-président honoraire du Conseil général du Bas-Rhin. **Zussy Marie-Paule,**

Inhaltsverzeichnis der deutschen Fassung

(Nicht alle Texte der deutschen Fassung sind in der französischen Fassung enthalten und umgekehrt.)

● Einleitung Seite 85
● Umfrage „Die deutsche Sprache im Elsass“ Seite 89
● Definition der Regionalsprache des Elsass: Standpunkte und analytische Ergänzungen

1. Definition der elsässischen Regionalsprache: Standpunkte von Institutionen, politischen Parteien, Vereinen Seite 90
2. Definition der Regionalsprache des Elsass: Standpunkte namhafter Persönlichkeiten Seite 93

● Verankerung der Definition der elsässischen Regionalsprache, endlich in einem Gesetz! Seite 96
● Kurze Chronologie der Verbreitung, des Gebrauchs und des Rückgangs bzw. des Verschwindens von Sprachen im Elsass Seite 97
● Sprachliche Angleichung: Ursachen und Auswirkungen Seite 99
● Die Sprache benennen Seite 101
● Sprachgebrauch im Elsass Seite 103
● Verlauf der Verdrängung des deutschen Sprache im Elsass und damit der kollektiven Zweisprachigkeit Französisch-Deutsch (Hochdeutsch und Dialekte) Seite 107
● Elsässische Sprache versus deutsche Sprache? Seite 109
● Einige Daten aus der Geschichte des Elsass Seite 116
● Nationalsprache? Vergleich zwischen Korsika und dem Elsass Seite 117
● Sprachpraxis im Elsass seit 1918: Ursachen und Auswirkungen Seite 119
● Akzeptierter Sprachwandel oder organisierter Linguizid? Seite 124
● Gründe, die für den Unterricht in regionaler Geschichte und Kultur sowie für dessen Verknüpfung mit dem Unterricht in Regionalsprachen sprechen Seite130
● Elsässische Kultur oder Kultur im Elsass, doppelte Kultur oder zweisprachige Kultur, anerkannte Kultur oder ausgegrenzte Kultur? Seite 134
● Kollektive elsässische Zweisprachigkeit Vom Niedergang zur Erneuerung Seite 136

Einleitung

Ich bin kein Dinosaurier. Es ist noch gar nicht so lange her, dass in meiner Kindheit in Huttenheim mein erstes Kino, mein erstes Radio, meine erste Zeitung, mein erstes Theater … auf Deutsch (Hochdeutsch) waren, auf „Ditsch“, wie man damals sagte.

Dies existierte neben der französischen Sprache, die im offiziellen Leben und in den Klassenzimmern präsent war. Das hätte als Grundlage für die Entwicklung einer Volkszweisprachigkeit dienen können, in der jede Sprache ihren Platz gefunden hätte.

So ist es beispielsweise in Südtirol (Haut-Adige in Italien), wo jeder Bürger alle Angelegenheiten seines Lebens auf Deutsch oder Italienisch regeln kann. Diese Entscheidung wurde vom Elsass – oder vielmehr für das Elsass – nicht getroffen.

Als ich 2010 in dieses Dorf zurückkehrte, handelte es sich dort nur noch um das Deutsche – sei es der Dialekt oder die Hochsprache –. Alle Lebensbereiche werden dort fast ausschließlich in französischer Sprache abgewickelt, und zwar von allen Altersgruppen. Das „Ditsch“ überlebt zwar noch, aber nur in einer Nische – und wie lange noch?

Ist all das normal oder nur eine Konstruktion? Soll man es bedauern oder sich darüber freuen? Anklagen oder den Kopf in den Sand stecken? Sich des verlorenen Kapitals bewusst werden oder sich nichts daraus machen? Sich damit abfinden oder den Spieß umdrehen und das Unmögliche fordern?

Im Grunde genommen: Elsässer sein oder nicht?
Im Grund gnomme, Elsasser sin oder nit?
Im Grunde genommen: Elsässer sein oder nicht?

Hinter all den elsässischen Fragestellungen – seien sie sprachlicher, kultureller oder institutioneller Natur – steht die Frage nach der elsässischen Identität.

Jeder Elsässer ist und war schon einmal mit der Frage nach der elsässischen Identität konfrontiert. Was bedeutet es, „Elsässer zu sein“? Wie wird man dazu?

Lange Zeit war ich zwei widersprüchlichen oder unvereinbaren Zwängen ausgesetzt, da sich insbesondere die Kultur meines Umfelds – elsässisch und deutschsprachig[186] – und die Kultur der Schule – französisch und frankophon – gegenüberstanden.

Lange Zeit war ich ratlos und machtlos angesichts paradoxer Gebote, die im Bereich von – Herrschaft und Unterwerfung – und genauer gesagt von – Französisierung und Entgermanisierung – lagen, ohne dieser Situation entkommen zu können[187]. Sind die Auferlegung einer zwingenden Identität und die Entfremdung eines Individuums von seiner wahren Identität nicht ein unmenschlicher Akt, der als eine Form psychologischer Bestrafung angesehen werden kann?

Lange Zeit war ich – wie alle Elsässer, denen keine gemeinsame Arbeit und keine Debatte über ihre Identität gestattet war – zugleich auf mich selbst gestellt und vom Mainstream mitgerissen.

In den Nachkriegsjahrzehnten verdrängten die Elsässer, die traumatisiert aus der Annexion durch das Naziregime hervorgegangen waren, angesichts einer Macht, die einen Denkrahmen auferlegte, der regionale Unterschiede missachtete, den deutschen Teil ihrer Identität[188], beugten den Kopf und wurden gleichzeitig zu Opfern und Komplizen.

Mit zunehmender Reife stellte sich mir die Frage: Warum sollte die Liebe zum einen zwingen, das andere nicht zu lieben? Durch Begegnungen und Lektüren festigte sich nach und nach ein Konzept: – beides zu lieben –, nicht irgendwo dazwischen, sondern beides zu sein, also hybrid! Mit anderen Worten: zweisprachig und bikulturell.

Durch die Konzepte der einen und die Auseinandersetzung mit den Ideen der anderen gelang es mir, meiner Identität als Elsässer einen Sinn zu geben und zu versuchen, sie zu definieren. In diesem Fall eine Identität, die in einer elsässischen Kultur verankert ist, die reich an französischen, deutschen und eigens elsässischen Einflüssen ist, und die dazu einen Nationalismus überwindet, der auf der Einzigartigkeit der Sprache, der Geschichte und der Kultur beruht. Das heißt, in den Prinzipien des Postnationalismus und der Einheit in der Vielfalt[189].

Angesichts der nach wie vor bestehenden Feindseligkeiten bedeutet dies, sowohl an sich selbst zu arbeiten, um der zu werden, der man[190] sein kann, als auch politisches Engagement zu zeigen, denn nichts wird einem geschenkt, ohne dass man es einfordert … und zwar nachdrücklich.

Von elsässischer Identität zu sprechen, bedeutet, von einer kollektiven Identität zu sprechen, also von einem Konstrukt. Welches Konstrukt war und ist im Elsass am Werk? Anerkannte Identität oder Identitätszwang, besondere Identität oder Dekonstruktion und Angleichung von Identitäten, plurale Identität oder herbeigeführte Einzigartigkeit? Darin liegt die gesamte elsässische Dialektik, die ich anhand einer Analyse der elsässischen Identität, ihrer Geschichte und ihrer heutigen Situation entwickle.

Aber im Grunde genommen ist das Problem der elsässischen Identität kein elsässisches Problem. Es ist das Problem des französischen Staates. Es scheint, als sei er nicht in der Lage zu akzeptieren, dass man sich gleichzeitig als Elsässer und als Franzose fühlen kann.

Seit mehreren Jahrzehnten setze ich mich – und damit bin ich nicht allein – für eine elsässische Identität ein, die auf einer zweisprachigen Kultur basiert, in der die französische und die deutsche Kultur, beides historische Kulturen in diesem Raum zwischen Vogesen und Rhein, gleichermaßen ihren Platz finden – und damit auch die Sprachen, die sie tragen und nähren, nämlich das Französische sowie das Standarddeutsch und das Elsässerditsch.

Dabei habe ich mir stets die von Ernst Stadler zu Beginn des 20. Jahrhunderts entwickelte Definition der elsässischen Identität zu eigen gemacht: *„Elsässertum ist nicht etwas Rückständiges, landschaftlich Beschränktes, nicht Verengung des Horizontes, Provinzialismus, ‚Heimatkunst‘,*

---

[186] Dialekt und Standard.

[187] Nur ein Beispiel: bestraft zu werden, weil man dabei erwischt wurde, meine Erst- oder Muttersprache zu sprechen. Der Gebrauch des Elsasserditsch wurde in der Schule weitgehend verboten. Und über die Widerspenstigen, über die Opfer organisierter Denunziation, wurden Strafen verhängt. Man kann sich leicht vorstellen, welche Folgen dies für die Psyche des Kindes, für die so „negativ behaftete“ Erstsprache und für deren sozialen Gebrauch hat.

[188] Die „Germanität“ prägt aus mehreren Gründen die elsässische Identität als ein weiteres Zeichen Kains.

[189] Meines Wissens und ohne Übertreibung bin ich zweifellos der Erste, der diese Prinzipien im Zusammenhang mit der elsässischen Identität herangezogen hat.

[190] „Werde der, der du bist“.

sondern eine ganz bestimmte und sehr fortgeschrittene seelische Haltung, ein fester Kulturbesitz, an den sowohl die romanische als auch die germanische Tradition wertvollste Bestandteile beigetragen haben“.

Die primäre Identität des Elsass ist geografischer Natur. Aus dieser Perspektive kann das Elsass nur als ein Randgebiet, als Peripherie Frankreichs betrachtet werden. Insofern ist das Elsass nur durch seine Rheinischkeit wirklich elsässisch, die durch Teilen, Vernetzung und ein Leben in alle Richtungen am Oberrhein geprägt ist.

Die Rheinischkeit des Elsass erfordert das Überwinden von Grenzen und manifestiert sich in einer Symbiose und Synthese, die man als doppelte Kultur bezeichnen kann. Das Elsass kann nicht darauf verzichten. Der Hälfte der Welt, die es umgibt, den Rücken zu kehren, würde ihm nur schaden.

Diese Rheinischkeit steht jedoch im Widerspruch zu einer gewissen Französität, die auf ein exklusives Identitätsverständnis verweist, das die Einzigartigkeit der rein französischen Sprache, Kultur und Geschichte privilegiert, anstatt ein inklusives Verständnis der französischen Vielfalt zu vertreten.

Diese Idee einer „elsässischen Geisteshaltung“, die von der Anfang der 1970er Jahre entstandenen Kulturbewegung aufgegriffen und getragen wurde, scheint heute zunehmend in Frage gestellt zu werden. Da der im Elsass aufgebaute Antigermanismus seine Wirkung entfaltet hat, wird die Unterscheidung zwischen einerseits der französisch-deutschen Zweisprachigkeit (die auf den schulischen Bereich beschränkt ist) und andererseits der elsässischen Sprache und Kultur (die dem gesellschaftlichen Bereich zuzuordnen wären) immer deutlicher[191].

Und die in den 1980er- und 1990er-Jahren umgesetzten schulpolitischen Maßnahmen werden heute regelmäßig kritisiert, insbesondere die damalige Entscheidung zugunsten der deutschen Hochsprache auf Kosten des Dialekts[192]**.** Meiner Ansicht nach liegt das Problem jedoch nicht darin. Was damals fehlte, war die Trennung von Hochsprache und Dialekt[193] sowie die Tatsache, dass die Hochsprache den Schülern weniger als ihre eigene (Regional-)Sprache, sondern vielmehr als Fremdsprache, lebende Sprache[194] oder gar als Sprache des Nachbarn präsentiert wurde.

Man kann es nicht oft genug wiederholen: Was sowohl dem Dialekt als auch der Hochsprache gefehlt hat, ist ihr öffentlicher und offizieller Gebrauch – denn nur dieser kann Interesse wecken und Attraktivität verleihen. Was die Schule betrifft, plädiere ich seit Jahren für die Entwicklung einer pädagogischen Methode, die es ermöglicht, von der Hochsprache zum Dialekt zu gelangen. In den 1980er- und 1990er-Jahren konnte man sich noch auf den Dialekt stützen, um zum Deutschen zu gelangen. Heute muss man das Gegenteil tun und daher den Dialekt dort einbeziehen, wo Deutsch unterrichtet wird.

Welche Ideen liegen diesem vorgeschlagenen Paradigmenwechsel zugrunde? Handelt es sich um Sentimentalität, Provinzialismus, Antigermanismus, Geschichtsvergessenheit, Ethnizismus oder gar Nationalismus? Zweifellos ein bisschen von allem.

Das vorliegende Werk greift Veröffentlichungen auf, die vom Verband „Alsace bilingue“ oder von der elsässischen Bürgerinitiative erstellt und verbreitet wurden. Zugegebenermaßen mit unvermeidlichen Wiederholungen. Aber besteht Pädagogik nicht auch aus Wiederholung?

---

[191] Bei diesem Ansatz hätte die Hochsprache keinen Platz mehr in der elsässischen Gesellschaft. Die Trennung wurde 2001 durch die Umwandlung des ORBI in das OLCA besiegelt, dessen Tätigkeit sich im Wesentlichen außerhalb der Schule abspielen soll, da das ORBI sich angeblich zu sehr für die deutsche Sprache eingesetzt habe. Wird das neue Öffentliche Amt für die Regionalsprache des Elsass (OPLA), das das OLCA übernommen hat, diesen Kurs fortsetzen? Glaubt man dem Vorsitzenden, lautet die Antwort: Nein! *„Heute befinden wir uns nicht mehr in der Situation von 1994, als sich das Elsässische und das Hochdeutsche voneinander trennten; ich möchte die Kluft nicht wieder aufreißen, die damals bestanden haben mag, mit der Zweisprachigkeit Französisch-Hochdeutsch auf der einen Seite und der Förderung der elsässischen Sprache und Kultur ohne jegliche Interaktion auf der anderen. Ich halte das für einen historischen Fehler, den man nicht wiederholen darf.“* (Land un Sproch Nr. 239, September 2026).
ORBI = Regionales Amt für Zweisprachigkeit (gegründet 1994); OLCA = Amt für Sprache und Kulturen des Elsass und der Mosel (gegründet 2001); OPLA = Öffentliches Amt für die Regionalsprache des Elsass (gegründet Ende 2025).

[192] Zahlreiche Beispiele finden sich auf den Websites **www.fab.alsace** und **www.ica.alsace**

[193] Wie es zum Beispiel in der Schweiz oder auch in Luxemburg nicht der Fall ist.

[194] Genauso wie beispielsweise Englisch.

Das Ganze hat zum Ziel, einen Überblick über die elsässische Sprachfrage zu geben, natürlich ausgehend von dem Verständnis der elsässischen Identität, dem ich mich verschrieben habe. Diese Texte verdeutlichen die Herausforderungen, die die Bewahrung und Wiederbelebung einer Zweisprachigkeit und einer zweisprachigen Kultur mit sich bringen, angesichts eines Staates, der im besten Fall gleichgültig erscheint und im schlimmsten Fall offen feindselig ist.

Ich begrüße alles, was insbesondere im gesellschaftlichen Bereich unternommen wird. Natürlich befriedigt dies vorerst ein wenig die gegenwärtige Situation, insbesondere die Akteure und kulturellen Aktivisten, doch nichts Ernsthaftes und Nachhaltiges kann unternommen werden, ohne vom Staat – da alles von ihm abhängt – die Befugnisse und Mittel zu erhalten, die es ermöglichen, eine echte Sprachpolitik und -strategie umzusetzen, um bereits eine kritische Masse zu erreichen, die die Grundlage für das Überleben und das Fundament für eine zukünftige Entwicklung und Entfaltung bildet[195].

Hinzu kommt, dass die elsässische Gesellschaft nicht wirklich von einer Kultur des Subjekts **durchdrungen** ist und dass eine **Gesellschaftskrise** herrscht, die durch den Zerfall des Zusammenlebens, des Kollektivs und damit des elsässischen „gemeinsamen Handelns“ gekennzeichnet ist. Die Ideologie der **Postgeschichte**[196] hat ihrerseits einen Großteil der Menschen von ihrer historischen und genealogischen Verankerung losgelöst

Hinzu kommt, dass die elsässische Gesellschaft nicht wirklich von einer Kultur des Subjekts[197] durchdrungen ist und eine gesellschaftliche Krise befindet, die durch den Zerfall des Zusammenlebens, des Kollektivs und damit des „gemeinsamen Handelns. Die Zukunft bleibt ungewiss!

Wenn man im Elsass tatsächlich eine echte Zweisprachigkeit verwirklichen wollte oder könnte, bräuchte es in Wirklichkeit einen regelrechten „Marshall-Plan“, um sowohl die Umsetzung der entsprechenden Sprachpolitik als auch die Verbreitung der daraus resultierenden Kultur zu finanzieren. Die Zukunft bleibt ungewiss!

Indikatoren für eine Bestandsaufnahme

Erste Frage: Wer im Elsass denkt (noch) an das Elsass?

Zweite Frage: Wer im Elsass denkt (noch) auf Elsässisch?

Dritte Frage: Wer im Elsass wurde noch nie dazu befragt, was er für sich selbst und für das Elsass in Bezug auf die Zweisprachigkeit wünscht?

Vierte Frage: Führen die im Elsass sowohl vom Staat als auch von den lokalen Institutionen verfolgten Sprachpolitiken zu einem Zuwachs an Sprechern, oder verliert man weiterhin welche? In diesem Fall bedeutet kein Zuwachs gleich Verlust!

Diese Fragen werden individuelle Antworten finden, doch wäre es von größter Bedeutung, einen Überblick über die kollektiven Realitäten zu diesem Thema zu haben.

[195] https://www.fab.alsace/wp-content/uploads/2024/02/FAB-actes-du-colloque-III-du-30-septembre-2023.pdf
[196] Vgl. Peter Sloterdijk.
[197] Nahezu vollständiges Fehlen eines Unterrichts zur politischen und kulturellen Geschichte des Elsass sowie programmatische Armut insbesondere in den öffentlichen Medien.

Umfrage
Die deutsche Sprache im Elsass?

Ergebnisse der von IntoTheminds im Auftrag des Verbandes zweisprachiges Elsass/ Fédération Alsace bilingue (FAB-VZE) durchgeführten Umfrage: 500 Befragte

Gestellte Frage:

„Glauben Sie, dass die Kenntnis und der Gebrauch der deutschen Sprache für das Elsass wichtig sind?“

1. Eine überwältigende Zustimmung: 89 % „Ja“

Verteilung der Antworten
Ja: 446 (89 %); Nein: 38 (8 %); Ich weiß nicht: 16 (3 %)
Fast 9 von 10 Elsässern halten Deutsch für wichtig für die Region.

2. Stabile Zustimmung in allen Altersgruppen

Anteil der „Ja“-Antworten nach Altersgruppen
In allen Altersgruppen liegen die „Ja“-Antworten bei über 84 %.
Die über 66-Jährigen sind am positivsten eingestellt (96,2 %). Die 18- bis 25-Jährigen sind am wenigsten überzeugt, bilden aber dennoch eine deutliche Mehrheit (84,7 %).

3. Geschlecht und Departement: ein Konsens

Anteil der „Ja“-Stimmen nach Geschlecht
Frauen: 87 % Ja, 10 %; Nein und 3 % Ich weiß nicht
Männer: 91 % Ja, 5 %; Nein und 3 % Ich weiß nicht
Anteil der „Ja“-Stimmen nach Departement
Bas-Rhin: 90 % Ja, 7 %; Nein und 3 % Ich weiß nicht
Haut-Rhin: 89 % Ja, 8 % Nein und 3 % Ich weiß nicht
Die Zustimmung ist weitgehend übergreifend: Frauen und Männer, Bas-Rhin und Haut-Rhin – weniger als 5 Prozentpunkte Unterschied zwischen den Gruppen.

Zusammenfassung

89 %: **Eine massive Unterstützung.** Fast 9 von 10 Elsässern halten Deutsch für wichtig für die Region.
Bas-Rhin & Haut-Rhin auf einer Linie. Beide Departements teilen dieselbe Überzeugung (89,5 % gegenüber 88,7 %).
Deutsch wird als Vorteil für das Elsass wahrgenommen, ohne generationsbedingte oder territoriale Unterschiede.

Elsässische Resilienz
Das Elsass war zwar der unglückliche Ort, an dem sich die französischen und deutschen Gegensätze gegenüberstanden, aber es war auch der glückliche Ort, an dem sich zwei große europäische Kulturen – die französische und die deutsche – begegneten und gegenseitig befruchteten. In diesem Zusammenfluss und dieser Synthese war das Elsass wahrhaft elsässisch.[198] Wird es das wieder werden?

Lange Zeit erlebte die deutsche Sprache – sowohl in literarischer Form als auch im Dialekt – im Elsass eine Blütezeit und glorreiche Phase. Nachdem es dann unter französische Herrschaft kam[199], hielten sich dort lange Zeit Zweisprachigkeit und eine zweisprachige Kultur.[200] Noch in der Zwischenkriegszeit genoss das Deutsche quasi den Status einer zweiten Amtssprache neben dem Französischen, so sehr war es im öffentlichen Leben verbreitet.

Dann kam die Zeit der Annexion durch ein „schlechtes Deutschland“ – um es milde auszudrücken –, die eine regelrechte Identitätskatastrophe auslöste. Sie führte zu einem verschärften Antigermanismus und zur Ablehnung bzw. Verdrängung eines Teils der elsässischen Identität, nämlich des deutschen Teils, wohlgemerkt des kulturellen Teils.[201] Wenn diese Annexion ein echtes Trauma ausgelöst hat und das Posttrauma darin bestand, jeden deutschen Charakter des Elsass abzulehnen, ist dann nicht die

[198] Als ergänzende Lektüre sei empfohlen: Sprachgeschichte des Elsass, Kulturgeschichte des Elsass, Geschichte des Rheinischen Elsass und Elsässische Identität, erschienen bei ID l’édition: **https://www.id-edition.com/**
[199] Die französische Sprache und Kultur werden sich allmählich einleben.
[200] Insbesondere dank eines ununterbrochenen Unterrichts in Deutsch vom Mittelalter bis 1945.
[201] Diese psychosoziale Situation wurde von den Gegnern der Regionalsprachen ausgenutzt und unterstützt, die schulische, mediale und kulturelle Verbote gegen die deutsche Sprache verhängten.

Zeit der Resilienz gekommen, d. h. die Zeit des *„Werde, der du bist“*, des Werde, was du sein kannst, des Befreie dich von deinen Hemmungen und Verdrängungen? Die Umfrageergebnisse scheinen darauf hinzudeuten, dass dies der Fall ist.

Das Elsass ist nicht nur ein östlicher Ausläufer Frankreichs, ein „Finistère“[202]. Da es am Oberrhein liegt, ist es auch der westliche Ausläufer Mitteleuropas. Das Elsass ist rheinisch, und es ist ein großes Glück für Frankreich, ein rheinisches Land in seinen Reihen zu haben. Doch die Rheinischkeit verpflichtet! Die rheinische Prägung des Elsass erfordert, Grenzen zu überwinden, und äußert sich in einer Symbiose und Synthese, die man als doppelte Kultur bezeichnen kann. Da sie es ausschließt, der Hälfte der Welt, die sie umgibt, den Rücken zu kehren, verlangt sie vom Elsass, in alle Richtungen kommunizieren zu können.[203] Dies wiederum ermöglicht es dem Elsass, aus diesem Umfeld zu schöpfen. Mit anderen Worten: Das Elsass kann es sich nicht leisten, auf gute Kenntnisse und den sicheren Umgang mit der deutschen Sprache zu verzichten. Das scheint aus der Umfrage hervorzugehen.

Sprachen leben durch ihren Gebrauch, insbesondere im öffentlichen Raum. Die Zukunft wird zeigen, ob die Elsässer – und in erster Linie ihre politische Klasse – die deutsche Sprache tatsächlich wieder voll und ganz als eines der starken Elemente ihrer Identität anerkennen werden, ob sie die große soziale, kulturelle und wirtschaftliche Effizienz der französisch-deutschen Zweisprachigkeit erkennen und ob sie diese wieder zu einem Gemeingut machen werden. Dazu müssen sie jedoch erst einmal die Befugnisse und Mittel erhalten, die für eine echte Sprachpolitik und deren Umsetzung notwendig sind, aber das ist eine andere Geschichte.

[202] Ein Ende der Welt.

[203] Im Umkreis von 250 km um Straßburg leben etwa 6 Millionen Französischsprachige und 25 Millionen Deutschsprachige.

Definition der Regionalsprache des Elsass: Standpunkte und analytische Ergänzungen

I. Definition der elsässischen Regionalsprache: Standpunkte von Institutionen, politischen Parteien, Vereinen…

a) Ein historischer Rückblick

Protestantische Universität Straßburg: Sie richtete folgende Erklärung an den Ausschuss für öffentliche Bildung der Nationalversammlung: ***„Wir sprechen Deutsch.*** *Es ist notwendig, dass wir Französisch beherrschen, denn es ist für uns eine wohlklingende Pflicht, unseren Brüdern zuzuhören, die wir lieben, und die Gesetze, zu deren Einhaltung wir uns verpflichtet haben.* ***Es ist nicht weniger notwendig, dass wir den Gebrauch der deutschen Sprache beibehalten.“*** 1792

b) Seit 1945

Generalrat des Departements Bas-Rhin: Am 8. Juni 1946 widmete der Generalrat des Departements Bas-Rhin eine lange Sitzung dem Thema der Zweisprachigkeit. Er forderte insbesondere die Schulverwaltung auf, das Problem der Zweisprachigkeit im Schulwesen zu untersuchen und ihm Vorschläge zu unterbreiten. Am 25. April 1947, nachdem die Verwaltung nicht reagiert hatte, präzisiert er einstimmig seine eigene Forderung in einem vom MRP vorgelegten Antrag: **„Wiedereinführung des Deutschunterrichts an den Grundschulen im Elsass ab Schuljahresbeginn im Oktober 1947...“** 1946

Die Frage wird am **8.11.1947, 21.12.1948** und **10.5.1949** in weitgehend identischer Form erneut erörtert.

Generalrat des Haut-Rhin: In seiner Sitzung vom 4.11.1950 schaltet sich der Generalrat des Haut-Rhin in die Debatte ein. 1950

Generalrat des Bas-Rhin: Am 5.12.1955 wird im Generalrat des Bas-Rhin der Schwerpunkt **„auf den festen Willen fast der gesamten elsässischen Bevölkerung gelegt, dass die deutsche Sprache zum Pflichtfach in der Grundschule und zum Prüfungsfach wird“.** 1955

Regionalrat des Elsass: „Der Regionalrat des Elsass: – im Bewusstsein, dass die Zweisprachigkeit ein großer Vorteil für das Elsass ist und welche Rolle diese für Frankreich im Herzen Europas spielen kann; - macht sich die von den Generalräten des Bas-Rhin und des Haut-Rhin geäußerten Anliegen zu eigen; …**bekräftigt sein Bekenntnis zur Zweisprachigkeit…** fordert, dass Maßnahmen zur Sicherung ihrer Entwicklung im Elsass berücksichtigt werden, insbesondere die Einführung der Zweisprachigkeit im Unterricht der elsässischen Schulen; …“ 1980

Plattform von Sélestat: Diese Plattform wurde von folgenden Organisationen unterzeichnet: Sozialistische Partei (Bas-Rhin), Union der sozialistischen und republikanischen Mandatsträger (Bas-Rhin), Kommunistische Partei (Bas-Rhin), Regionalverband CFDT, Regionalverband CGT, „Écologie et Survie“, Bewegung für politische Ökologie, SGEN-CFDT (Lehrergewerkschaft – Bas-Rhin), SGEN-CFDT (Haut-Rhin), Cercle René Schickele, „Unsri Gerachtigkeit“, Bewegung für kulturelle Selbstverwaltung im Elsass. Zuvor hatten dieselben Organisationen die Aufnahme von Verhandlungen zur Ausarbeitung eines sozialen und offiziellen Status für die regionale Sprache und Kultur gefordert: „Unsere Mindestforderungen;

3.1. Angesichts der Dringlichkeit fordern wir, dass folgende Maßnahmen ergriffen werden:
3.2. Ein Regierungsdekret, das **die Regionalsprache (elsässischer Dialekt und Hochdeutsch) als eine der Sprachen Frankreichs anerkennt.**
3.3. Im Bildungsbereich
3.3.1. Ein Rundschreiben des Ministeriums oder des Schulamtes
- das ausdrücklich alle Verbote aufhebt,
- und die Verwendung von Dialekten im Kindergarten und in der Grundschule fördert und empfiehlt.
3.3.2. Einrichtung einer Arbeitsgruppe auf Schulamtsebene, die den Gewerkschaften und kulturellen Organisationen weit offen steht und mit der Organisation und Umsetzung des Unterrichts in regionaler Sprache und Kultur beauftragt ist“ 1981

Generalrat des Departements Bas-Rhin: „Der Generalrat des Departements Bas-Rhin fordert nach Kenntnisnahme der Arbeiten der Ausschüsse für Bildung und Kultur: die Förderung der elsässischen Kultur in der Schule und insbesondere die **Anerkennung des Deutschen als Regionalsprache Frankreichs im Sinne des Deixonne-Gesetzes, da Deutsch die Literatursprache des Elsässischen ist, einer gesprochenen Regionalsprache.“** 1982

Antrag an die Schulbehörden, unterzeichnet von mehr als 500 Bürgermeistern des Elsass, von allen Abgeordneten und Senatoren des Elsass, von nahezu allen Generalräten sowie von einer großen Zahl ziviler und religiöser Persönlichkeiten: „**Die Regionalsprache - das Elsässerdeutsch und das Standarddeutsch -** hat in dieser Zeit einen erheblichen Rückgang erfahren, und zwar in einem solchen Ausmaß, dass man sich zu Recht fragen kann, ob sie in zwei Generationen noch eine Sprache des Elsass sein wird. 1985

Die beiden Generalräte der Departements 68 und 67 richteten eine gemeinsame Erklärung an den Bildungsminister, in der sie: „ihr Engagement für die Erhaltung und Förderung der **Zweisprachigkeit** im Elsass bekräftigen; es für unverzichtbar und dringend halten, den Unterricht in **Deutsch, der Regionalsprache in ihrer schriftlichen Form, sowie im Dialekt zu fördern und auszubauen...“.** 1991

Bildungsministerium: Amtliches Blatt, Sonderausgabe Nr. 2 vom 18. Juni 2003, Seite 21:„…die im Elsass und im Departement Moselle gesprochenen alemannischen und fränkischen Dialekte werden aufgrund ihrer gemeinsamen Verwandtschaft mit dem Deutschen, das ihre Schriftsprache und ihre Referenzsprache ist, sowie ihrer gemeinsamen Zugehörigkeit zur germanischen Sprachfamilie gemeinsam behandelt… **Das Deutsche** weist aus pädagogischer Sicht in der Tat **die dreifache Vorzugseigenschaft** auf, zugleich die Schriftsprache und Referenzsprache der regionalen Dialekte, die Sprache der unmittelbaren Nachbarländer und eine große, international verbreitete Sprache zu sein.“ 2003

Bildungsministerium: Amtliches Bulletin des Bildungsministeriums, Sonderausgabe Nr. 2 vom 19. Juni 2003.: **„Die Regionalsprache existiert im Elsass und im Departement Moselle in zwei Formen: zum einen die alemannischen und fränkischen Dialekte (….), die Dialekte des Deutschen sind, und zum anderen das Hochdeutsch.“** 2003

Bildungsministerium: Lehrpläne für den Unterricht in Regionalsprachen in der 1. Stufe der Mittelstufe, Verordnung vom 26.12.2007, Amtsblatt vom 10.1.2008: „Dieser Unterricht berücksichtigt die Vielfalt der Sprachregister: **die alemannischen und fränkischen Dialekte bilden die**

Verkehrssprache für bestimmte persönliche, soziale und kulturelle Praktiken; das Hochdeutsch ist die Referenzsprache für alle Dialekte des betreffenden Raums“ 2007

Generalrat des Haut-Rhin: „Seit mehreren Jahrzehnten setzt sich der Generalrat beim Bildungsministerium dafür ein, dass junge Elsässer die deutsche Sprache beherrschen. Warum? Es handelt sich natürlich um die Sprache unserer Nachbarn. **Aber Deutsch** ist als Referenz und Standardform unserer elsässischen Dialekte **auch und vor allem unsere Regionalsprache.**“ 2010

Charta der Gebietskörperschaften des Elsass und der Moselle zur Förderung der Regionalsprache auf der Grundlage der Europäischen Charta der Regional- oder Minderheitensprachen (unterzeichnet von der **Region**, dem **67**, dem **68**, **Mulhouse, Straßburg** usw.)[204]**:** „Unter dem Begriff ‚Regionalsprache‘ versteht man **die deutsche Sprache in ihren dialektalen Formen (im Elsass und im Departement Moselle gesprochene alemannische und fränkische Dialekte) und in ihrer Standardform (Hochdeutsch).**[205] 2014

Definition im Ergebnis der Tagung zu regionaler Sprache und Kultur (von der Region Elsass, dem Departement 67 und dem Departement 68 unterzeichnetes Dokument) : „Die Regionalsprache des Elsass ist eine Sprache germanischen Ursprungs in der schriftlichen und mündlichen Form der elsässischen Dialekte und der deutschen Sprache in ihrer Standardsprache.“ 2014

Definition der regionalen Sprache und Kultur durch den Verband „Fédération Alsace bilingue – Verband zweisprachiges Elsass“, 21 Mitgliedsverbände (Auszug aus der Satzung) „Im Sinne der Mitgliedsverbände ist die regionale Sprache **Deutsch, sowohl in Form der alemannischen und fränkischen Dialekte der Region als auch in Form des Standarddeutschen.“..** 2014

Definition der Regionalsprache gemäß der Rahmenvereinbarung zur Mehrsprachigkeitspolitik 2015–2030 (unterzeichnet vom Bildungsministerium, der Präfektur des Elsass, dem Regionalrat des Elsass sowie den Generalräten des Haut-Rhin und des Bas-Rhin): „Die Regionalsprache des Elsass wird in der Rahmenvereinbarung zur mehrsprachigen Regionalpolitik 2015–2030 (Beschluss Nr. CG/2015/7) definiert als **„die deutsche Sprache in ihrer Standardsprache und in ihren dialektalen Varianten (Alemannisch und Fränkisch).** Diese Definition schließt die parallele Anerkennung von Welsch, Jiddisch und „Mànisch“ (Romani-Sinti), die in der Region als Ausdruck ihres kulturellen und historischen Reichtums verwendet werden, nicht aus.“ 2015

Vom Kulturrat des Elsass verabschiedete Definition der Regionalsprache: „Die Regionalsprache des Elsass wird definiert als die deutsche Sprache in ihren dialektalen Formen (allgemein als ‚Elsässisch‘ oder ‚Platt‘ in der Mosel bezeichnet) und in ihrer Standardsprache (Hochdeutsch)“, ohne dabei die historisch im Elsass verankerten Sprachen wie Welsch, Jenisch, Romanes oder Jiddisch zu vergessen.“ 2016

Operative Vereinbarung zur mehrsprachigen Regionalpolitik 2018–2022. Auszug aus der Vereinbarung: **„Die Region Grand Est, das Département Bas-Rhin und das Département Haut-Rhin:** Mitunterzeichner der Rahmenvereinbarung und der vorliegenden operativen Vereinbarung, bündeln ihre Kräfte, um eine mehrsprachige Regionalpolitik zu entwickeln, die auf dem Erlernen einerseits des Französischen und andererseits der **Regionalsprache in ihren beiden Formen beruht: dem Hochdeutschen und den im Elsass gesprochenen Dialekten.“** 2018

Gesetz Nr. 2019-816 vom 2. August 2019 über die Zuständigkeiten der Europäischen Gebietskörperschaft des Elsass (1): Art. L. 3431-4. – „Die Europäische Gebietskörperschaft Elsass richtet einen strategischen Ausschuss für den

---

[204] Verabschiedet von : Bischwiller, Buschwiller, Dannemarie, Drusenheim, Fessenheim, Geiswiller, Kolbsheim, Marlenheim, Lembach, Mulhouse, Ribeauvillé, Roeschwoog, Saint Hippolyte, Saint-Louis, Saverne, Scharrachbergheim-Irmstett, Schleithal,, Sommerau, Soufflenheim, Strasbourg, Stutzheim-Offenheim, Lampertheim.

[205] Auszug „Artikel 1 – Begriffsbestimmungen: Im Sinne dieser Charta gilt Folgendes: Unter dem Begriff „Regionalsprache“ ist die deutsche Sprache in ihren dialektalen Formen (die im Elsass und im Moselland gesprochenen alemannischen und fränkischen Dialekte) sowie in ihrer Standardsprache (Hochdeutsch) zu verstehen; Unter „Gebiet, in dem die Regionalsprache traditionell gesprochen wird“, versteht man das geografische Gebiet, in dem diese Sprache historisch gesehen das Ausdrucksmittel einer bedeutenden Anzahl von Menschen ist oder war (nämlich das Gebiet der drei Departements mit Ausnahme der traditionellen Gebiete, in denen Romanisch oder Welche gesprochen werden); Jiddisch gilt als Sprache ohne festes Gebiet.“

Unterricht der **deutschen Sprache im Elsass ein, sowohl in seiner Standardsprache als auch in seinen Dialektvarianten,** in dem das Rektorat und die betroffenen Gebietskörperschaften vertreten sind und dessen Hauptaufgaben darin bestehen, eine Strategie zur Förderung der deutschen Sprache in ihrer Standardsprache und ihren Dialektvarianten zu definieren, den Unterricht zu bewerten und die Interaktion mit der öffentlichen Kultur- und Jugendpolitik zu fördern…“ 2019

Operative Vereinbarung über die mehrsprachige Regionalpolitik im Bildungssystem des Elsass, Zeitraum 2023–2024. Der Staat, die Region Grand Est und die Europäische Gebietskörperschaft Elsass, Mitunterzeichner der Rahmenvereinbarung für den Zeitraum 2015–2030, sowie die Universitäten Straßburg (Unistra) und Haute-Alsace (UHA), die sich den Partnern für die vorliegende operative Vereinbarung anschließen, die den Zeitraum 2023–2024 umfasst, bündeln ihre Kräfte, um die Entwicklung einer mehrsprachigen Regionalpolitik voranzutreiben, die auf dem Erlernen einerseits des Französischen und andererseits **der Regionalsprache des Elsass in ihren beiden Formen beruht: dem Hochdeutschen und den im Elsass gesprochenen Dialektvarianten, die gemeinhin als Elsässisch bezeichnet werden.**2023

Operative Vereinbarung zur mehrsprachigen Regionalpolitik 2026–2030. Auszug aus der Vereinbarung: …In diesem Sinne bekräftigen der Staat (Bildungsministerium, Universitäten) und die Gebietskörperschaften (Region Grand Est, Europäische Gebietskörperschaft Elsass) ihren gemeinsamen Willen**, den Unterricht der elsässischen Regionalsprache in ihren beiden Formen – Hochdeutsch und elsässische Dialektvarianten – zu fördern.** Gemeinsam bekräftigen sie die Notwendigkeit, spezifische Mittel für die Entwicklung und Festigung einer Sprachpolitik bereitzustellen, die den Gebrauch der Regionalsprache im Bildungssystem und in der Zivilgesellschaft wertschätzt und stärkt. 2026

Definition der Regionalsprache in der Satzung des Öffentlichen Amtes für die Regionalsprache des Elsass (OPLA). Gründungsmitglieder: Staat und CeA. Artikel 3 Zweck: „Der Zweck des Verbunds ist: • die Förderung, innerhalb des in Artikel 5 definierten Geltungsbereichs, des positiven Gebrauchs **der elsässischen Regionalsprache in ihrer Standardsprache (Deutsch) und ihren dialektalen Varianten** sowie die Erhöhung der Zahl der aktiven Sprecher dieser Sprache, insbesondere in den jüngeren Generationen; • die Bewahrung dieser Sprache und ihre Weiterentwicklung im Einklang mit der Gesellschaft, um ihre Weitergabe an nachfolgende Generationen zu gewährleisten.“ 2025/2026

II. Definition der Regionalsprache des Elsass: Standpunkte namhafter Persönlichkeiten zur Definition der Regionalsprache des Elsass

1. Vier historische Rückblicke

Jacques Matter, Generalinspektor: „Geben wir dem Elsass zwei Sprachen, damit bereichern wir es; nehmen wir ihm nicht das weg, was es besitzt, denn damit würden wir es auf bedauerliche Weise verarmen lassen. “ 1822

Édouard Reuss[206] in einem Artikel mit dem Titel „Wir reden Deutsch“: **„Politisch gesehen sind wir Franzosen und wollen es auch bleiben … Das deutsche politische Leben spricht uns nicht mehr an … (aber) sie dürfen unsere Kinder nicht daran hindern, mit uns in der Sprache zu sprechen, die wir selbst mit unseren Vätern und Müttern gesprochen haben “.** 1838

Louis Sers: Präfekt des Departements Bas-Rhin: **„Auf das Deutsche zu verzichten, das man im Elsass von der Wiege an lernt und das ein weiteres Entwicklungsinstrument darstellt, erscheint mir völlig absurd.“** Es sei angemerkt, dass er den Begriff „Deutsch“ und nicht „Dialekt“ oder „Elsässisch“ verwendet, um die Sprache der Elsässer zu bezeichnen. 1840

Albert Schweitzer: „Deutsch ist mir Muttersprache, weil der Dialekt, in dem ich sprachlich verwurzelt bin, deutsch ist.“ Seit 1945

Alfred Kastler, Nobelpreisträger für Physik, in „Unsere Zukunft ist zweisprachig“ aus dem Jahr 1968: **„… für den jungen elsässischen Schüler ist der Erwerb der deutschen Sprache – neben dem der französischen Sprache – ein Recht, das wir einfordern“** 1968

Präsident Pflimlin richtet einen Brief an den Bildungsminister Charles Haby: „Deutsch ist die literarische Form unserer Dialekte, die – auch wenn manche diese offensichtliche Tatsache noch immer leugnen wollen – germanische Dialekte sind, die zur Familie der alemannischen Dialekte gehören…

[206] Theologe und Professor an der Fakultät für protestantische Theologie in Straßburg (1838–1888).

Ich betrachte daher das Erlernen der deutschen Sprache für einen dialektsprechenden Elsässer als eine der natürlichen Formen der geistigen Entwicklung.“ 1975

Aufruf von Dichtern, Schriftstellern, Sängern und Kulturaktivisten an die gewählten Vertreter des Elsass: „Wir bitten Sie daher um ein öffentliches Bekenntnis, dessen erster Schritt die Aushandlung eines offiziellen Status für **unsere Regionalsprache in ihren beiden Komponenten wäre: den Dialekt als mündlichen Ausdruck und das literarische Deutsch als schriftlichen Ausdruck.“** 1980

Jean-Baptiste Metz, Sekretär des PCF-Verbands des Departements Bas-Rhin, betonte in der „Huma 7“ jours**: „Das literarische und dialektale Deutsch muss als echte Sprache Frankreichs anerkannt werden...**“ 1981

Rektor Pierre Deyon: „Es gibt in der Tat nur eine einzige wissenschaftlich korrekte Definition der Regionalsprache im Elsass, nämlich die elsässischen Dialekte, deren schriftliche Ausdrucksform das Deutsche ist. Das Deutsche ist somit eine der Regionalsprachen Frankreichs“ („Das Programm für regionale Sprache und Kultur im Elsass/Bilanz und Perspektiven“). 1986

Adrien Finck, Professor und Germanist, in den „Cahiers du Bilinguisme“**: „Auf der Grundlage dieser, wissenschaftlich korrekten‘ Definition der Regionalsprache – des Dialekts, d. h. des Elsässerdeutscen in seinen lokalen Varianten, und der entsprechenden überregionalen Sprache, des Hochdeutschen** – muss ein Unterricht konzipiert werden, der darauf abzielt, die elsässische Zweisprachigkeit zu fördern.“ 1986

Eugène Philipps in „L’Alsacien c’est fini?“ **: „Die im Elsass gesprochenen fränkischen und alemannischen Dialekte sind zwei ‚germanische‘, also deutsche Dialekte, da sie demselben Sprachsystem angehören wie das moderne Deutsch**“... “ 1989

Rektor Jean-Paul de Gaudemar präzisiert: „Deutsch weist aus pädagogischer Sicht den dreifachen Vorteil auf, zugleich die Schriftsprache und die Referenzsprache des Dialekts, die Sprache der nächsten Nachbarländer sowie eine bedeutende Sprache von europäischer und internationaler Verbreitung zu sein. **Der Deutschunterricht im Elsass ist somit Teil eines dreifachen Vorhabens: Förderung der regionalen Sprache und Kultur, frühzeitiger Fremdsprachenunterricht sowie Einführung in eine europäische und internationale Kultur.“** 1991

Marcel Rudloff:. „Die Elsässer sind Franzosen aus dem Rhein- und Alemannischen Raum, und es ist der Reichtum Frankreichs, dass **Deutsch somit eine seiner Sprachen ist.“** 1995

Germain Muller: „Unsere Sprache ist Deutsch. Unsere Muttersprache, die Sprache, in der wir uns schriftlich ausdrücken: Das ist Deutsch. Wenn es uns gelingt, ein gewisses *Elsasserditsch* zu schreiben, also einen deutschen Dialekt, dann deshalb, weil wir dahinter die Struktur, das Gerüst der deutschen Sprache, das Hochdeutsch, haben… Ich bin dreiphasig und funktioniere in allen drei Phasen… Ich träume in allen drei Phasen und greife jedes Mal auf den Wortschatz zurück, den ich brauche, und zwar in jeder Sprache… **Das Wesentliche für uns ist die deutsch-französische Zweisprachigkeit… Unsere Zweisprachigkeit ist deutsch-französisch, und die Dreiphasigkeit sorgt dafür, dass der elsässische Dialekt immer ein Begleitphänomen dieser Zweisprachigkeit bleiben wird. »** in Germain Muller in Germain, Bernard Jenny, Bentzinger Éditeur, Colmar, Seite 353 1997

Jean-Pierre Lavielle, Präsident der regionalen Handelskammer**: „Der Rückgang des Deutschunterrichts und der Deutschkenntnisse der Elsässer stellt eine ernsthafte Gefahr für die Wirtschaft der Region dar.“** 2007

Henri Goetschy. „Ich habe mich darum bemüht, unsere Schätze, **das Französische und das Deutsche**, zu bewahren, was so leicht zum Englischen führt. Das Elsass ist das sprachliche und kulturelle Bindeglied zwischen Frankreich und Deutschland. 2015

Adrien Finck, Frédéric Hartweg, Raymond Matzen und Marthe Philipp (Professoren: Universität Marc Bloch und Robert Schumann in Straßburg). „Das Elsass und die deutschsprachige Mosel liegen an der deutsch-romanischen Sprachgrenze, die sich seit einem Jahrtausend kaum verändert hat. Was heute als „Elsässisch“ bezeichnet wird und früher als Deutsch[207]**,** dann als

[207] Ditsch.

elsässisches Deutsch[208], gehört zu den „alemannischen“ und „fränkischen“ Dialekten, die sich in unserer Region seit den „großen Völkerwanderungen“ (vom 4. bis zum 5. Jahrhundert) durchgesetzt haben. Dieser Sprachraum geht über die heutigen nationalen Grenzen hinaus, und so findet sich das „Alemannische“ sowohl im Elsass als auch in Baden, in der Schweiz, in Liechtenstein und in Österreich (Vorarlberg) wieder, mit zahlreichen lokalen Varianten, die den „Dialekten“ eigen sind.

Die „Dialekte“ sind nicht kodifizierte gesprochene Sprachen. Die unseren Dialekten entsprechende standardisierte, geschriebene und kodifizierte Sprache ist das Hochdeutsch. Es sei darauf hingewiesen, dass die „Dialekte“, obwohl sie sich weiterentwickeln, älter sind als das Hochdeutsch, das eine Sprache der allgemeinen Kommunikation („Koiné“) ist und sich ab dem 15. Jahrhundert entwickelte. Ein Elsässer, der einen Dialekt spricht, wird das Hochdeutsch (das aus dem „mitteldeutschen“ und „oberdeutschen“ Dialektraum stammt, zu dem diese Sprachvarianten gehören) mithilfe einer pädagogischen Methode, die tatsächlich auf die Region zugeschnitten ist, leicht erlernen.

„Standardsprache“ und „Dialekt“ haben unterschiedliche Funktionen. Es gibt keine Hierarchie. Eine Sprache ist nicht nur ein Kommunikationsmittel, sie hat auch eine expressive und identitätsstiftende Funktion, und genau diese Funktion kommt vor allem der muttersprachlichen, autochthonen Sprache zu.

Die Zugehörigkeit des „Elsässischen“ zum deutschen Sprachraum bedeutet natürlich nicht, dass es keine Besonderheiten aufweist, insbesondere keine Einflüsse aus dem Französischen, die jedoch weder die historische Verwandtschaft noch seine Struktur beeinträchtigen. Im Elsass gibt es nur eine relativ geringe Anzahl von Sprechern, die nur eine einzige „Sprachvariante“ beherrschen. Je nach den anwesenden Sprechern und dem „Umfeld“ wird entweder der Dialekt oder das Französische verwendet; bei zweisprachigen Sprechern können beide Sprachen abwechselnd verwendet werden („Code-Switching“), was sowohl ein Zeichen von Unsicherheit als auch von Spiel sein kann.

Wenn die Verwandtschaft zwischen dem „Elsässischen“ und dem „Deutschen“ im Volksbewusstsein nicht mehr klar wahrgenommen wird, lässt sich dieses Problem vor allem durch die „Ablehnung“ des Deutschen nach 1945 erklären, infolge des Traumas der Annexion und des nationalsozialistischen Terrors. Unter Wahrung des wachsamen Gedenkens an diese Vergangenheit gilt es heute, wieder zu einer objektiveren und gelasseneren Sichtweise zurückzufinden.

Aus diesen Überlegungen ergibt sich die Definition der „Regionalsprache“ in ihrer doppelten Dimension: Dialektales Deutsch und Hochdeutsch. Diese Definition wurde 1985 von Rektor Pierre Deyon offiziell formuliert: - „Es gibt in der Tat nur eine einzige wissenschaftlich korrekte Definition der Regionalsprache im Elsass, nämlich die elsässischen Dialekte, deren Schriftsprache das Deutsche ist.“

Frédéric Hartweg, emeritierter Professor am Institut für Germanistik, Universität Straßburg. „Die Situation des Dialekts im Elsass wird stark durch das Zusammentreffen zweier Konflikte belastet, die die Besonderheit des Elsass im Vergleich zu anderen Minderheitensprachen in Frankreich ausmachen. Die diachrone Entwicklung militärischer und politischer Konflikte mit Deutschland, das als Erbfeind gilt, verschärft einen synchronen Konflikt im Zusammenhang mit der Sprachhierarchie im politischen, wirtschaftlichen, kulturellen und sozialen Raum des Elsass. Dieses Zusammentreffen zweier Konflikte und ihre ständige Wechselwirkung haben die Probleme der Zugehörigkeit und Identifikation, die mit der Kenntnis und dem Gebrauch des Dialekts verbunden sind, dramatisiert und verzerrt.“

François Weiss, Doktor der Sprachwissenschaft. „Ich möchte jedoch eine andere Möglichkeit zur Förderung und zum Erhalt unseres Dialekts hervorheben, nämlich das frühe Erlernen der deutschen Sprache. Ich würde sagen, dass wir unter den gegenwärtigen Umständen im Elsass alle gemeinsam für die allgemeine Einführung einer gleichberechtigten frühkindlichen Zweisprachigkeit in Französisch und Deutsch eintreten können und müssen. Als Sprachwissenschaftler und Sprachdidaktiker bin ich voll und ganz vom pädagogischen und erzieherischen Wert dieses Unterrichts überzeugt. Versuchen wir, Eltern, Kommunalbehörden und Politiker für die Vorteile dieses Unterrichts zu sensibilisieren, der sich sicherlich positiv auf unseren Dialekt auswirken wird, indem er ihm einen wertvolleren sprachlichen, sozialen und kulturellen Status verleiht.“

[208] Elsasserditsch.

Verankerung der Definition der elsässischen Regionalsprache, endlich in einem Gesetz!

Lange Zeit war die Definition der Regionalsprache **nicht gesetzlich verankert**, während dies bei den anderen Regionalsprachen Frankreichs der Fall war. Sie war lediglich in Vereinbarungen zwischen Staat und Gebietskörperschaften sowie in Texten dieser elsässischen Gebietskörperschaften selbst zu finden (zum Beispiel: Konferenzen zur Regionalsprache, Verabschiedung von Anträgen, Charta der Gebietskörperschaften zur Förderung der Regionalsprache usw.) sowie in Rundschreiben von Ministerien oder Schulbehörden.

Seit 1945 hat es keinen Paradigmenwechsel gegeben. Die Regionalsprache wird nach wie vor in **ihrer doppelten Komponente dargestellt: Hochdeutsch und seine alemannischen und fränkischen Dialektvarianten.**

Beispiele: Amtsblatt des Bildungsministeriums, Sonderausgabe Nr. 2 von Juni 2003. Die von den Tagungen zur regionalen Sprache und Kultur 2014 festgelegte Definition sowie diejenige aus dem Rahmenabkommen zur mehrsprachigen Regionalpolitik für den Zeitraum 2015–2030 (siehe Ausführungen in Kapitel: Definition der Regionalsprache des Elsass: Standpunkte und analytische Ergänzungen.

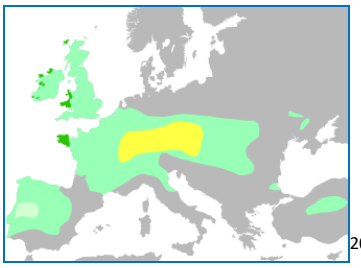
Dies wurde nun endlich gesetzlich verankert. Tatsächlich sieht das Gesetz zur Gründung der Europäischen Gebietskörperschaft Elsass vor: „Die Europäische Gebietskörperschaft Elsass richtet einen strategischen Ausschuss für den Unterricht der **deutschen Sprache im Elsass ein, sowohl in der Standardsprache als auch in ihren dialektalen Varianten,**, dem das Rektorat und die betroffenen Gebietskörperschaften angehören und dessen Hauptaufgaben darin bestehen, eine Strategie zur Förderung **des Deutschen in seiner Standardsprache und seinen dialektalen Varianten** festzulegen, dessen Unterricht zu bewerten und die Interaktion mit der öffentlichen Kultur- und Jugendpolitik zu fördern.“

Was lange Zeit (nur) **legitim** war, ist nun **gesetzlich verankert.** Und es dürfte **alle zufriedenstellen** – die Befürworter der Standardsprache ebenso wie die Befürworter des Dialekts und diejenigen, die beides befürworten. So wie das Korsische, das Bretonische, das Baskische …, die ebenfalls dialektale Varianten aufweisen, bereits in einem oder mehreren Gesetzen verankert wurden, ist dies nun endlich auch für die Regionalsprache des Elsass der Fall. Wir begrüßen diese **Anerkennung**, die wir uns schon seit vielen Jahrzehnten gewünscht haben.

Kurze Chronologie der Verbreitung, des Gebrauchs und des Rückgangs bzw. des Verschwindens von Sprachen im Elsass

Nach der indoeuropäischen Expansion (3000 v. Chr.): **das „gemeinsame" Indoeuropäisch.**

Nach der keltischen Ausbreitung (ab dem 8. Jahrhundert v. Chr.): **Das Keltische etabliert sich, germanische Einflüsse ab dem 1. Jahrhundert v. Chr.**



209

Keltische Expansion in Europa

Nach der römischen Ausbreitung (ab 58 v. Chr.): **Latein kommt hinzu, das Keltische bleibt bestehen (gallorömisch), germanische Einflüsse.**



210

Die römische Expansion



211

Germanien in der Mitte des 1. Jahrhunderts v. Chr.

Nach der germanischen Expansion (ab dem 4.Jahrhundert): **Das Deutsche etabliert sich: zum einen das gesprochene Deutsch,** das *Elsasserditsch*, das sich aus zwei Familien des „Hochdeutschen" zusammensetzt, das Rheinfränkische (pfälzisch und lothringisch) und das Alemannische (Nord-Unteralemannisch, Süd-Unteralemannisch und Oberalemannisch) sowie **andererseits das geschriebene Deutsch:**

- das Althochdeutsche von 750 bis 1050, im Elsass insbesondere vertreten durch **Otfried von Weissenburg,**

- das Mittelhochdeutsche von 1050 bis 1250, im Elsass insbesondere vertreten durch **Gottfried von Straßburg,**

- das frühe Neue Hochdeutsch von 1250 bis 1550, im Elsass vertreten unter anderem durch **Sebastian Brant**,

- und das Neue Hochdeutsch seit 1550, im Elsass vertreten unter anderem durch **Moscherosch, Pfeffel, Schweitzer, Schickele**[212]**.**

---

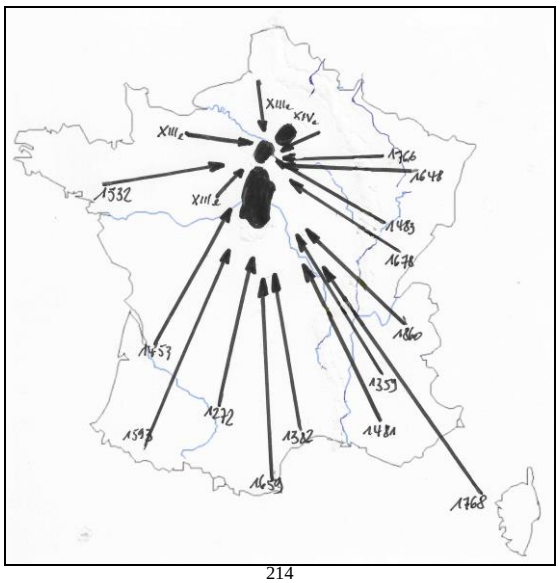
[209] Par QuartierLatin1968, The Ogre, Dbachmann; derivative work Rob984 — Derived from File:Celts in Europe-fr.svg, CC BY-SA 4.0, https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=50243654

[210] Par Tataryn — Travail personnel, CC BY-SA 3.0, https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=19625326

[211] Par Alexander G. Findlay — http://www.lib.utexas.edu/maps/historical/, description: ./history_europe.html, map: ./ancient_germania.jpg, Domaine public, https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=138536

[212] Der Beitrag des Elsass zur Entstehung und Entwicklung der deutschen Sprache und Kultur war von größter Bedeutung: das erste Gedicht im Jahr 870 (Das Evangelienbuch: Otfried), der erste Fabeldichter im Jahr 1180 (Gleissner), das Meisterwerk des Minnesangs um 1210 (Tristan und Isolde: Gottfried von Straßburg), die erste Urkunde im Jahr 1251 (erstes Verwaltungsdokument in Lautenbach), die ersten Chroniken im Jahr 1362 (Fritsche Clossener und Twinger von Königshofen), das erste Kinderbuch im Jahr 1435 (Das heilige Namenbuch:

Das Lateinische bleibt bis ins 19. Jahrhundert[e] als Kultursprache erhalten**, das Keltische** verschwindet, es gibt **romanische Dialekte** oder „Welches“ (Lothringer Romanisch und Franche-Comté-Romanisch), es gibt **Jiddisch,** es gibt **Mànisch** (Siti-Romanes**),** es gibt **Jenisch**[213]**.**



214

Karte, die die sukzessiven Eingliederungen in das ursprüngliche königliche Gebiet der Kapetinger veranschaulicht

Nach der französischen Expansion (ab 1648): **das Französische** kommt zunächst als Sprache der Oberschicht hinzu, ab der Mitte des 20. Jahrhunderts dann als Volkssprache; **das gesprochene und geschriebene Deutsch** behält seine Vorherrschaft bis zur Mitte des 20. Jahrhunderts bei, ist seitdem jedoch deutlich im Rückgang begriffen; **das Jiddische**, **das Mànisch**, **das Jenische** sowie **die romanischen Dialekte** sind heute fast verschwunden; es gibt **Sprachen, die aus der jüngeren Einwanderung stammen**[215]**.**

Zwei Vergleiche zwischen dem Elsass und den anderen französischen Regionen, in denen Regionalsprachen gesprochen werden:

1. **Besondere Merkmale im Schulwesen**

Die sogenannte Regionalsprache des Elsass, das Deutsche, ist seit dem Untergang des Römischen Reiches in der Region überwiegend vertreten. Sie wird ab dem 14. Jahrhundert in den „Teutsche Schulen[216]“ unterrichtet. Die Renaissance und vor allem die Reformation (Religion des geschriebenen Wortes) führen zu einer Entwicklung des Schulwesens, die zwar noch nicht massenhaft, aber dennoch real ist. Die Schulbildung wurde im Laufe des 19. Jahrhunderts erheblich ausgebaut. Der Unterricht fand dort auf Deutsch statt. Französisch wurde erst ab den 1830er Jahren als Unterrichtsfach eingeführt …

Ab den 1850er Jahren kam es zu einem Wandel: Französisch wurde zur Unterrichtssprache, doch Deutsch blieb weiterhin Unterrichtsfach für die gesamte Schülerschaft.

Der Übergang zum deutschen Schulsystem und die Einführung der Schulpflicht ab 1870/71 förderten das Hochdeutsch erheblich und damit auch den Gebrauch des Dialekts.

Nach der Rückkehr zu Frankreich 1918/19 hielt sich das Deutsche zwangsläufig. Es wurde schrittweise wiederbelebt, insbesondere ab 1927 mit der Einführung einer relativen Zweisprachigkeit im Schulwesen. Lassen wir die dunkle Zeit von 1940 bis 1944/45 außer Acht, in der alles zwingend in Hochdeutsch erfolgen musste und sogar der Dialekt verboten war. Dann kam das Jahr 1945, in dem das erste echte Verbot der deutschen Sprache in den Grundschulen des Elsass verhängt wurde.

Dankrotzheim), die erste gedruckte Bibel im Jahr 1466 (Johannes Mentelin), das meistgelesene Buch in Europa vor Luthers Bibel im Jahr 1494 (Das Narrenschiff: Sebastian Brant), das erste Buch über Medizin im Jahr 1497 (Hieronymus Brunschwig), die erste medizinische Enzyklopädie im Jahr 1518 (Spiegel der Artzney: Fries), das erste Schwankbuch im Jahr 1519 (Johannes Pauli), der erste Roman um 1557 (Der Goldfaden: Jörg Wickram), die erste Messe im Jahr 1524 in Straßburg, ein Jahr vor Wittenberg, der erste Vitruvius, ein Architekturwerk aus dem Jahr 1548 („Vitruvius Teutsch“: Riff), das erste Grammatikbuch im Jahr 1573 (Ölingen), der erste Sonettenzyklus im Jahr 1575 (Johann Fischart), das erste Tagebuch im Jahr 1605 (Relation: Carolus) in deutscher Sprache stammen aus dem Elsass.

[213] Im Elsass besteht die Muttersprache der Jenischen (Zeinapflecker, Kerbmàcher...) aus einer Grundlage aus Elsässerdeutsch, vermischt mit Rotwelsch-Slang, sowie einem umfangreichen Wortschatz, der von den Manouches (Romani-Sinti) entlehnt wurde.

[214] Carte réalisée d’après celle de madame Suzanne Citron, in Le mythe national, 219, Les Editions Ouvrières, Paris, 1991

[215] (Weitere Informationen zu dieser kurzen Einführung finden Sie in „Die Sprachgeschichte des Elsass“, erschienen bei ID l’édition https://www.id-edition.com/)

[216] Parallel dazu besuchten die Kinder der gesellschaftlichen Elite die Lateinschulen.

Man kann also sagen, dass Deutsch in den elsässischen Schulen vom Mittelalter bis 1945 ohne Unterbrechung unterrichtet wurde. Eine echte elsässische Ausnahme.

2. **Kulturelle Besonderheiten**

Der Deutschunterricht im Laufe der Geschichte hatte offensichtlich zur Folge oder ermöglichte es dem Elsass, an der deutschen Kultur teilzuhaben – einer der großen europäischen Kulturen, die den gesamten deutschsprachigen Raum umfasst. Zu verschiedenen Epochen seiner Geschichte leistete das Elsass sogar Beiträge dazu.

In einer stark von der Religion geprägten Welt fanden in den protestantischen Kirchen die Lesungen, Gesänge und Predigten – von sehr wenigen Ausnahmen abgesehen[217] – in deutscher (Standard-)Sprache statt. In den katholischen Kirchen wurde neben dem Standarddeutschen auch Latein verwendet, und erst ab 1945 schrieb die katholische Kirche vor, den Katechismus auf Französisch zu halten.

[217] Für die französische Sprache.

Sprachliche Angleichung: Ursachen und Auswirkungen

Haben die Elsässer die Normen so sehr verinnerlicht, dass sie mittlerweile ihre eigene Unterdrückung sogar herbeisehnen?

Von einer historischen Vorherrschaft des Deutschen über eine Phase relativer Zweisprachigkeit zwischen 1918 und 1940 hat sich das Elsass seit 1945 zu einer Quasi-Einsprachigkeit entwickelt. Die insbesondere seit 1945 organisierte und aufgebaute sprachliche und kulturelle Angleichung zeigt ihre Wirkung: *die Entfremdung*, die zugleich eine Entwurzelung oder eine Entfremdung ist. Generationen von Elsässern und Elsässerinnen wurden ihres Erbes beraubt, das die Region aus ihrer reichen Vergangenheit zu bieten hat, sowie der Möglichkeiten, die ein elsässisches und rheinisches sprachliches und kulturelles Umfeld bereithält.

Wurden ihnen die glanzvollen Epochen der elsässischen Geschichte vermittelt? Wurde ihnen die Möglichkeit gegeben, sich mit den großen Werken der elsässischen Literatur auseinanderzusetzen? Wurde ihnen Sprachgeschichte und die Geschichte der Sprachen des Elsass vermittelt? Beherrschen sie die deutsche Sprache? Haben sie Luther, Goethe, Marx, Freud, aber auch die Elsässer René Schickele, Ernst Stadler, Albert Schweitzer, André Weckmann … Marcel Jacob[218] gelesen, so wie es ihre Eltern oder Großeltern konnten? Lesen sie deutsche, schweizerische oder österreichische Zeitungen[219] oder sind sie dazu in der Lage? Teilen sie die moderne und/oder Populärkultur ihrer Nachbarn? All dies wäre normal in einem Staat, der seine eigene Vielfalt fördert, und in einer Region, die ihre eigene Identitätsbildung vorantreiben könnte.

Die Antwort auf diese Fragen liegt auf der Hand: Abgesehen von wenigen Ausnahmen lautet sie „nein"! *Der Rhein war noch nie so tief*! Die große Mehrheit der Elsässerinnen und Elsässer ist abgekoppelt – nicht nur von der deutschsprachigen Welt, sondern auch und vor allem von ihrer eigenen Welt. Vieles, was das Elsass ausgemacht hat und ausmachen sollte, ist ihnen fremd geworden, angefangen bei der deutschen Sprache, ihrer

[218] Marcel Jacob ist der letzte elsässische Romanautor in (Standarddeutsch, der in den 1950er Jahren einen Bestsellererfolg feierte

[219] Kommen sie überhaupt auf die Idee, das deutsche Heft der DNA und der „Alsace" zu abonnieren

Muttersprache. Um Simone Weil zu paraphrasieren: Der kollektive Verlust der Vergangenheit war die größte Tragödie des Elsass. Die Elsässer haben ihre Vergangenheit weggeworfen, so wie man ein Baby mit dem Badewasser ausschüttet[220].

Auf sich selbst gestellt in einem doppelten Zwang oder *double bind* – Frankreich bedingungslos zu lieben und dafür einen Teil des Elsass, den man eigentlich weiterhin lieben müsste, „entlieben" oder ablehnen zu müssen –, haben sie, müde von dem Unbewältigbaren, den Rücken gekrümmt, aufgegeben und sich mit der Anpassung abgefunden. Ohne Vergangenheit und somit ohne Vorahnung der Zukunft leben sie, ehrlich gesagt, alle auf einem sprachlichen und kulturellen Trümmerfeld. Vielen ist das nicht bewusst. Man kann etwas, das man nie besessen hat, nicht als verloren empfinden.

Vielen ist auch nicht bewusst, welch enorme Verschwendung an sozialem Kapital[221] dies darstellt. Und in einer *postfaktischen* Haltung, die das aufgezwungene Modell nachahmt, erklären manche die deutsche Sprache und Kultur als dem Elsass fremd. Andere klammern sich an das, was unter der Oberfläche, im elsässischen Permafrost, überlebt hat, insbesondere an einen Dialekt, der qualitativ und quantitativ zwar etwas verarmt ist, aber aus Gründen der Überkompensation oder des Überangebots zunehmend als elsässische Sprache[222] bezeichnet wird.

Gewiss, der sprachliche Wandel beraubt die Elsässerinnen und Elsässer nicht der Kommunikationsfähigkeit. Ein Sprachwechsel verhindert die Kommunikation nicht. Was der Wandel jedoch bewirkt, ist der Verlust des kulturellen Hinterlands der Sprache, der Verlust der Kultur, die diese Sprache vermittelte – wobei die Sprache selbst eine Kultur ist –, der Verlust einer bestimmten Sichtweise auf die Welt, die Menschen und die Dinge, der Verlust der Verbindung zwischen den Sprechern und eines Teils ihrer kollektiven Identität, des „Wir, die wir diese Sprache sprechen", schließlich den Verlust der Möglichkeit, hier zwei große europäische Kulturen – die französische und die deutsche – aufeinandertreffen zu lassen und gegenseitig zu befruchten und jene stolze historische Aufgabe zu erfüllen, von der elsässische Intellektuelle gehofft hatten, dass das Elsass sie erfüllen könnte: eine Brücke zwischen zwei großen Ländern zu sein, zu ihrem eigenen und gegenseitigen Nutzen.

Zwar hat Claude Vigée geschrieben, dass die Elsässer zugleich Opfer und Komplizen einer Assimilationspolitik waren – das ist wahr –, doch wurde ihre Komplizenschaft nicht durch die jakobinische Ausnutzung einer posttraumatischen Situation[223] und vor allem durch das fast vollständige Fehlen einer Debatte konstruiert?

Ein Volk gibt seine Sprache niemals freiwillig oder bewusst auf. Die Elsässer waren hinsichtlich der Hintergründe und Auswirkungen einer seit 1945 verfolgten Sprach- und Kulturpolitik auf sich allein gestellt. Ohne gemeinsame Arbeit entwickelte jeder seine eigene mentale Vorstellung. Die Isolation jedes Einzelnen in der Masse der Vorstellungen verhinderte, dass sich ein Konsens, eine Art Metanarrativ, eine Art Regionalroman herausbildete. Das Fehlen eines solchen Metanarrativs ist auch der Grund für das fast vollständige Fehlen gemeinsamer oder kollektiver Forderungen. Alles hängt miteinander zusammen. Komplizen waren jene, die wussten, was sie taten, nämlich die Voraussetzungen für einen sprachlichen und kulturellen Wandel zu schaffen – zum Nachteil der Zweisprachigkeit und der Kulturen, zu denen diese den Zugang eröffnet und deren Leben sie ermöglicht[224].

---

[220] Simone Weil: „Der Verlust der Vergangenheit, sei er kollektiv oder individuell, ist die größte menschliche Tragödie, und wir haben unsere Vergangenheit weggeworfen, wie ein Kind eine Rose zerreißt …"

[221] In der Soziologie: die Gesamtheit der Beziehungen sozialer Art und Netzwerke sozialer Art in Bezug auf eine Person oder eine Einheit. (https://www.linternaute.fr/dictionnaire/fr/definition/capital-social/)

[222] Wer von der elsässischen Sprache spricht, muss dann nicht auch von der badischen Sprache, der Schweizer Sprache und der „voralbergerischen" Sprache sprechen, es sei denn, die Badener, die dieselbe Sprache sprechen, sprechen die elsässische Sprache… Meine Eltern, Großeltern und Urgroßeltern sagten „Ditsch", wenn sie von der Sprache sprachen, die sie sprachen oder schrieben!

[223] Die Zeit nach dem Trauma der Annexion des Elsass durch das Dritte Reich kann als posttraumatisch bezeichnet werden – eine Zeit, in der das Elsass jahrzehntelang eine schwere Identitätskrise durchlebte, die sich in Selbstzweifel, Vermeidungsstrategien, Verdrängung und starker Suggestibilität äußerte…

[224] (Zur Vertiefung dieser kurzen Darstellung siehe die „Sprachgeschichte des Elsass", erschienen bei ID l'édition https://www.id-edition.com/)

…
Mir sin schients d'Letschte,
Ja d'allerletschte
Vun däne Lätze,
Wo noch so denke
Wie de Schäddel ne geböje-n-isch.
Noch uns isch ferti
Mit dem Trafari,
Un no wurd endli
Im ganze Frankri
« Ge-pensez-vous » numme
franzeesch[225].
…

Auszug aus einem bekannten Lied von Germain Muller im Straßburger Dialekt „d'Letschte" oder „de Elsässisch Schwânegesang".

[225] Wir sind offenbar die Letzten, ja die allerletzten, die darüber nachdenken, wie sich ihr Denken entwickelt hat; nach uns wird es vorbei sein, man wird nur noch auf französische Art denken, so wie die Franzosen denken (eigene Übersetzung).

Die Sprache benennen

Die Sprache zu benennen ist immer **eine Wertung** und zugleich **eine Identifikation** und **ein Zeichen**; es bedeutet, ihr **Bedeutung** zu verleihen. So wird der Begriff „Elsässisch" heute zunehmend verwendet, um die Regionalsprache zu bezeichnen. Dieser Begriff ist jedoch in seiner Bedeutung **sehr unvollständig**, da er a priori **nur einen Dialekt** bezeichnet, aber den Eindruck erweckt, es gäbe eine einheitliche und in Raum und Zeit kodifizierte Sprache. Er lässt zudem die sprachlichen, historischen und kulturellen **Zusammenhänge** zwischen den elsässischen Dialekten und dem Hochdeutschen **außer Acht**.

In der Bretagne spricht man von „Bretonisch", um die Regionalsprache zu bezeichnen, in Okzitanien von „Okzitanisch", in Katalonien von „Katalanisch", im Baskenland von „Baskisch" … Unter „Bretonisch" versteht man **das Standardbretonische und die bretonischen Dialekte,** das heißt die Standardsprache und die gesprochenen Varianten[226]. Dasselbe gilt für Okzitanisch, Katalanisch, Baskisch … und Deutsch. Bretonisch, Okzitanisch, Katalanisch, Baskisch und Deutsch sind **Oberbegriffe**, Hyperonyme.

Historisch gesehen ist die elsässische Bevölkerung **deutschsprachig**, das heißt **deutschsprachig**, bevor sie auch **französischsprachig** ist. Deutschsprachig bedeutet dies in **ihrer doppelten Ausprägung,** mündlich und schriftlich. Das schließt nicht aus, dass die Standardsprache mündlich verwendet werden kann und dass die Dialekte schriftlich verwendet werden können.

Welchen Stellenwert hat der Dialekt, **welchen Stellenwert** hat die Hochsprache? Die **Deutschschweiz** könnte hier als Vorbild dienen. In der Deutschschweiz gibt es keine echte **hierarchische Beziehung** zwischen den beiden verwendeten Sprachvarietäten (Hochsprache und Dialekt). Sie werden je nach **Kommunikationskanal gewählt**, wobei das Hochdeutsch **ohne Einschränkung** die **formellere** Variante ist als die umgangssprachliche und das Schweizerdeutsch[227], ebenfalls **ohne**

[226] Das Léonardische, das Trégorrois, das Cornouaillais und das Vannetais. .

[227] Die Übersetzung von „Schwiizerdütsch" wäre „Schweizerdeutsch", doch wird eher „Schweizerdeutsch" verwendet, zweifellos in erster Linie von den Westschweizern (im Deutschen steht das Adjektiv vor dem Substantiv, im Französischen ist es umgekehrt).

Einschränkung, die **umgangssprachlichere** Variante ist als die formelle, ohne jedoch **einen niedrigeren Status** zu haben als das Hochdeutsch, das oft als «Schriftdütsch» (Schreibdeutsch) im Vergleich zum «Schwiizerdütsch» (Schweizerdeutsch) oft als „Schriftdütsch" (geschriebenes Deutsch) bezeichnet wird.

Beide gelten als **Teil eines Ganzen**. Und genau aus diesem Grund wurden und werden beide Ausdrucksformen **von allen Schichten** der Bevölkerung verwendet, und der Dialekt hat sich **vollständig erhalten**. Wenn Sie einen Schweizer aus Basel oder Zürich fragen, welche Sprache er spricht, wird er Ihnen zweifellos „Dütsch", und damit meint er das **Schwiizerdütsch**[228] **und das Schriftdütsch**[229]**,** so wie man früher im Elsass unter „Ditsch" sowohl das **„Elsasserditsch"** (Elsässisch) als auch das **„Hochditsch"** (Hochdeutsch oder Standarddeutsch) verstand. Und angesichts dieser beiden Ausdrücke ist es sehr wahrscheinlich, dass sich unser Schweizer Freund dennoch **nicht als zweisprachig** bezeichnen wird. Für ihn ist Schwiizerdütsch + Schriftdütsch eine Win-Win-Situation, so wie es für den Elsässer **die Kombination** aus Elsasserditsch und Hochditsch war und bleibt!

Doch heute **trauen sich viele Elsässer nicht mehr**, sich zum „Ditsch" zu bekennen. Das **Trauma** der Nazi-Besatzung und die strengen **Verbote** (im schulischen, medialen, kulturellen und administrativen Bereich), die 1945 und danach von den Jakobinern im Elsass gegen das „Ditsch" verhängt wurden, haben **dabei eine Rolle gespielt.** Die **auf das eine** geworfene Verachtung hat sich **auf das andere** ausgewirkt und umgekehrt. Wir sind Opfer – lassen wir uns nicht zu Komplizen machen. **Stellen wir uns eine Rückeroberung des verlorenen Terrains vor und arbeiten wir darauf hin.**

Der Wille zur Erneuerung würde logischerweise voraussetzen, dass man **das Gegenteil** von dem tut, was bisher getan wurde, d. h. **eine Rehabilitierung** des „Ditsch" in seiner Gesamtheit, in seinen beiden Ausprägungen: „Elsasserditsch" und „Hochditsch". Anstatt von einer **„nationalen" elsässischen Standardsprache** zu träumen, die vom deutschen Standard losgelöst ist, wie es manche tun, rufen wir zur **Resilienz** auf, das heißt, unsere Vergangenheit in die Hand zu nehmen, um daraus etwas Positives zu machen; rufen wir **zur Kenntnis** der glanzvollen Zeiten der elsässischen Sprach- und Kulturgeschichte auf und rufen wir **dazu auf, Kapital daraus zu schlagen**, was uns **die kollektive Aneignung** zweier großer europäischer Sprachen und Kulturen, der französischen und der deutschen, bringen kann.

Auf der einen Seite steht **die Sprachwissenschaft**, auf der anderen **die Politik**. Das Schicksal der Sprachen liegt stets **in den Händen** der politischen Institutionen. Sie sind es, die über ihr Schicksal entscheiden. Entweder **fördern** sie eine oder mehrere Sprachen, oder sie **wenden sich von ihnen ab** oder **verurteilen** sie sogar zum Aussterben. Angesichts des derzeitigen Stands der Beherrschung und des Gebrauchs der Regionalsprache – sei es Hochdeutsch oder die elsässischen Dialekte – handelt es sich bei **einer umfassenden Politik zur Wiederbelebung** auf der Ebene der politischen Institutionen um eine Notwendigkeit, die **auf einem Dreigespann** beruht: Kompetenz, Weitergabe und Gebrauch.

Damit die Regionalsprache (Hochdeutsch und elsässische Dialekte) in der elsässischen Gesellschaft überleben kann, muss sie **in den Bereichen Schule, Medien, Kultur, Verwaltung, Wirtschaft, Soziales und Religion vorhanden sein**. Das ist eine unabdingbare Voraussetzung. Alles andere **wird nicht ausreichen**. Die elsässische Gesellschaft und in erster Linie ihre politischen und administrativen Institutionen müssen daher **eine dreifache Aufgabe** erfüllen: die Definition einer **Identitätsstrategie** ohne Komplexe, **den Erwerb der notwendigen Freiheiten** – um handeln zu können – und **die Umsetzung.**

Diese Freiheiten in einem Land zu erlangen, das regionale Sprachen und Kulturen nicht gerade mit Begeisterung behandelt, wird jedoch **keine leichte Aufgabe** sein. Verlorene Kämpfe sind diejenigen, die man nicht geführt hat. Es wäre angebracht, **die Befugnisse und Mittel zu erlangen**, um die oben genannten **Lebensgrundlagen** zu **mindestens 30 %** zu sichern. Dieser Anteil ist sowohl das notwendige Minimum für **ein kurzfristiges Überleben** als auch die nützliche Grundlage für eine **zukünftige** kollektive **vollwertige Existenz**, sofern diese gewünscht wird.

Andernfalls wird man **immer nur am Rande handeln können**, was eben **nur ein Überleben am Rande** ermöglicht. Sprachen, die **keinen Nutzen** haben, werden in der Regel weder gelernt noch weitergegeben, mit Ausnahme der sogenannten toten Sprachen.

[228] Das Schweizerdeutsch.
[229] Das Hochdeutsch.

Welches Elsass wollen wir für die Zukunft? Ein Elsass, das sich kollektiv auf **die französische Einsprachigkeit** zurückzieht, so reichhaltig diese auch sein mag, ein Elsass, das zwar zweisprachig ist, aber eine **Zweisprachigkeit zwischen der französischen Sprache und der „elsässischen Sprache“** praktiziert, der Hälfte der uns umgebenden Welt den Rücken kehrt und damit an die Grenzen der Einsprachigkeit stößt, oder ein Elsass, das **voll und ganz an den französisch- und deutschsprachigen Räumen teilhat, die es umgeben,** wie es im Laufe der Geschichte immer der Fall war und wie **es uns die Zukunft auferlegt**, wenn wir bereit sind, **ein Zusammenleben** auf beiden Seiten des Rheins **aufzubauen**, **nationale Sichtweisen** in Bezug auf die Sprache **zu überwinden** und **von den sozialen, kulturellen und wirtschaftlichen Ressourcen** zu profitieren, die uns dies in einem „Geben und Nehmen“ bringen würde.

Sprachgebrauch im Elsass

Dass das Elsass relativ gesehen immer noch den höchsten Anteil an Sprechern einer Regionalsprache in Frankreich aufweist, liegt weder daran, dass es **tugendhafter ist als andere Regionen, noch daran, dass es heute einen Sonderstatus genießt.** Diese Besonderheit des Elsass ist zum großen Teil darauf zurückzuführen, dass das Elsass von 1870 bis 1918 von der Republik getrennt war. Diese Rückkehr in den deutschsprachigen Raum hat natürlich der deutschen Sprache im Elsass Auftrieb gegeben, sei es dem Hochdeutschen oder dem Dialekt.

Zudem genoss Deutsch in der Zwischenkriegszeit **einen quasi-offiziellen Status neben der französischen Sprache,** da zahlreiche öffentliche oder behördliche Dokumente auch in der deutschen Regionalsprache verfasst wurden und Deutsch in der Schule sowie im sozialen und kulturellen Leben allgegenwärtig war. Keine andere Region Frankreichs hat dies in ihrer jüngeren Geschichte erlebt. Diese Tatsache hätte **als Grundlage** für eine ähnliche Entwicklung in anderen Regionen Frankreichs dienen können. Einerseits **war dies jedoch nicht der Fall**, und andererseits **gehört diese Zeit** im Elsass selbst längst der Vergangenheit an. Und das Elsass nähert sich mit großen Schritten der Situation der anderen Regionalsprachen Frankreichs an.

Nehmen wir einmal an, das Elsass **wäre 1870 nicht** von der Republik abgetrennt worden. Wo stünde heute die „Dialektksprachigkeit“, die man übrigens nicht als Deutschsprachigkeit zu bezeichnen wagt? Angesichts der Tatsache, dass Französisch Anfang der 1830er Jahre zum **Unterrichtsfach** und Anfang der 1850er Jahre zur **Unterrichtssprache** geworden war, wobei Deutsch damals nur noch **eine halbe Stunde** pro Tag unterrichtet wurde und die herrschende Klasse, die als einzige eine weiterführende Schule besuchte, durch Nachahmung bereits weitgehend **französisiert war oder auf dem Weg dahin war,** und zwar in einem solchen Maße, dass die deutsche Verwaltung 1871 im Elsass Schwierigkeiten hatte, Personal zu finden, das ausreichend gut Deutsch beherrschte, ist es sehr wahrscheinlich, dass das Elsass um die Jahrhundertwende (vom 19. ins 20.) **die Situation erlebt hätte, die es derzeit erlebt,** nämlich eine deutsche Sprache, **die nicht mehr allgemein beherrscht wird,** sei es die Hochsprache oder die Dialekte, denn diese Sprache hätte **unter der Dritten Republik das gleiche Schicksal erlitten** wie das Berrychon, das Poitevin oder auch das

Okzitanische, die alle herabgewürdigt, abgewertet, als „Patois“ abgestempelt wurden und heute vom Aussterben bedroht sind.

Wenn, wie bereits erwähnt, das Elsass heute noch **den höchsten Anteil an Sprechern** der Regionalsprache aufweist, so ist dies zum großen Teil darauf zurückzuführen, dass **die Zeit des Reichslandes** die deutsche Sprache in ihren beiden Komponenten erheblich gestärkt hat und dass sich dies in der Zwischenkriegszeit fortsetzte, da die Hochsprache in nahezu allen Bereichen der elsässischen Gesellschaft ihren Status bewahrt hatte. Die deutsche Hochsprache und die französische Sprache teilten sich die schriftliche Kommunikation, während die mündliche Kommunikation der französischen Sprache und den Dialekten vorbehalten war, die weiterhin weit verbreitet waren, auch unter einer gewissen Elite. **Einerseits aus dieser kollektiven Zweisprachigkeit und andererseits aus der damals starken Wechselwirkung zwischen Hochsprache und Dialekten ziehen wir auch heute noch gewisse Vorteile.** Doch vielleicht nicht mehr lange: Die Regionalsprache – sei es die Hochsprache oder die Dialekte – handelt von denselben Einschränkungen wie die anderen Regionalsprachen Frankreichs, insbesondere einem völligen Fehlen im schulischen, sozialen und kulturellen Leben.

Betrachtet man die Grafik zum Sprachgebrauch im Elsass, so lässt sich deutlich **die Parallelität oder der Synchronismus** im Rückgang des Dialektgebrauchs und des Hochdeutschen erkennen, wobei dieselben Ursachen dieselben Auswirkungen haben. Sowohl das deutsche Hochdeutsch als auch die Dialekte fielen zum einen **der Art und Weise zum Opfer, wie in Frankreich mit den Regionalsprachen umgegangen wird**[230]**,** zum anderen einer zusätzlichen Ebene, nämlich der **des Antideutschtums**, sei es allgemein in Frankreich oder speziell im Elsass.

Die Dialekte mussten **eine doppelte Benachteiligung** hinnehmen, da sie als Sprache der unteren, nicht adeligen und gewöhnlichen Schichten angesehen wurden. Darüber hinaus wurden sie **von der Referenzsprache**, dem Hochdeutschen, **getrennt**, das lange Zeit nicht mehr in der Grundschule unterrichtet wurde, was unweigerlich zu ihrer **qualitativen Verarmung** führte, was wiederum zu ihrer **quantitativen Verarmung** (weniger Sprecher) beitrug. **Man gibt im Allgemeinen keine Sprache weiter**, die man in ihrem ganzen Wortschatzreichtum nicht wirklich beherrscht oder die nicht viel nützt.

Die Wiederbelebung – sei es der Dialekte oder der Hochsprache – wird davon abhängen, wie sich die Anerkennung der Regionalsprachen in Frankreich entwickelt, von der Widerstandsfähigkeit gegenüber dem Antideutschismus und insbesondere, was die Dialekte betrifft, von ihrer **„Re-Positivierung“.**

Letzteres wäre insbesondere durch **die erneute Verknüpfung von Dialekten und Hochdeutsch** möglich, einer Hochsprache, die eine endogene (Re-)Lexikalisierung[231] ermöglicht.

Der Niedergang verlief parallel, die Wiederbelebung kann nur ebenfalls parallel verlaufen. Die Grafik zeigt auch, dass heute **mehr Kinder mit der Hochsprache als mit den Dialekten vertraut gemacht wurden**. Alle lernen in der Schule mehr oder weniger gut Deutsch, auch wenn **ihnen nicht immer gesagt wird, dass Deutsch auch ihre Sprache ist.** Auch die Dialekte müssen ihren Platz in der Schule finden, indem sie **eng** mit dem Deutschunterricht verknüpft werden. Die ABCM-Zweisprachigkeitsschulen sind auf diesem Gebiet Vorreiter. Es müsste eine Methode entwickelt werden, die den Übergang von der Hochsprache zu den Dialekten ermöglicht.

Wenn das Elsässische heute stark **in seinem Fortbestand bedroht** ist, **gilt dies auch für die deutsche Hochsprache** im Elsass. Die Verbote und die Verachtung, die dem einen entgegengebracht wurden, galten auch dem anderen. Dass das

[230] In diesem Zusammenhang hatten die 1945 gegen die deutsche Sprache verhängten Verbote verheerende Auswirkungen. Um eine Bevölkerung zum Sprachwechsel zu bewegen, müssen mehrere Faktoren zum Tragen kommen: die Verringerung der Sprecherzahl und der Funktionen der unterdrückten Sprache, die Abwertung ihrer identitätsstiftenden Funktion sowie die Legitimierung dieser Politik. Der Sprachwechsel kann durch einen Bruch (von einer Generation zur nächsten) oder kontinuierlich (durch einen langsamen Assimilationsprozess) erfolgen. Der Wandel vollzieht sich umso schneller, je stärker sich diese beiden Phänomene verstärken. Dies ist im Elsass der Fall.

[231] Beispiel: Wie übersetzt man „Gebietskörperschaft“, wenn man das Wort im Dialekt nicht kennt? Die Idee besteht darin, es aus der Hochsprache „Gebietskörperschaft“ zu entnehmen und es zu „dialektalisieren“, indem man es „Gebietskerperschàft“ ausspricht. Somit stehen den Dialekten 300.000 Wörter aus dem Standardwortschatz zur Verfügung, während der dialektsprechende Elsässer, der die Standardsprache nur unzureichend beherrscht, im Durchschnitt einen Wortschatz von lediglich etwa 1.000 Wörtern verwendet.

Elsässische heute in seiner Existenz stark bedroht ist, liegt daran, dass man der elsässischen Deutschsprache in ihrer Gesamtheit Schaden zugefügt hat, d. h. sowohl der Verwendung der Hochsprache als auch der Dialekte.

Deutsch ist elsässisch, Elsässisch ist Deutsch. Dieses Paradigma hat Generationen und Jahrhunderte überdauert. Auf die deutsche Standardsprache zugunsten allein der Dialekte zu verzichten, die allein „die elsässische Sprache" darstellen sollen, käme **einem provinziellen Rückzug ins eigene Milieu** gleich, zum Nachteil einer Öffnung gegenüber dem gesamten deutschsprachigen Raum mit rund 120 Millionen Sprechern in Europa. Das ist keine Kleinigkeit. Es wäre in etwa so, als würde man in der Saintonge das „Saintongeais" oder im Poitou das „Poitevin" sprechen – Dialekte der Oïl-Sprache –, anstatt der französischen Standardsprache.

Wie wir gesehen haben, wird die dialektale Form[232] der Regionalsprache vor allem außerhalb des schulischen Bereichs in gewissem Maße gefördert. Das ist **natürlich notwendig**, sollte aber weder **auf Kosten der Standardsprache** noch in der Annahme geschehen, dass dies **weniger kompromittierend**, **weniger im Widerspruch** zum auferlegten Modell und **weniger in Konkurrenz** zur französischen Sprache stehe. Unserer Meinung nach werden viele Maßnahmen ergriffen, um:

- **einige sprachliche Nostalgiegefühle zu besänftigen**,

- **diejenigen zu würdigen,** vielleicht sogar ohne es zu wissen, die, **indem sie einen anachronistischen Anti-Germanismus reproduzieren[233], die Standardform** der Regionalsprache[234] ablehnen und von denen manche von einer korsischen Lösung für „die elsässische Sprache" träumen, d. h. von einer elsässischen Nationalsprache oder gar einer ethnischen Sprache,

- oder auch für diejenigen, die sich neben der französischen Sprache mit einem kleinen dialektalen Extra, **einem Quäntchen mehr Seele,** begnügen.

Auch wenn dies vielleicht in gutem Glauben geschieht: Hüten Sie sich davor, von den Jakobinern ausgenutzt, instrumentalisiert oder manipuliert zu werden!

Ein Wort zum Konzept der elsässischen Sprache. Ein Land, eine Sprache? Es gibt eine sehr französische Tendenz: **eine Sprache, ein Land und ein Land, eine Sprache**. Für Frankreich das Französische, für die Bretagne das Bretonische, für Korsika das Korsische und für das Elsass das Elsässische (was ist mit dem Deutschen?). Das Sprachkonzept sollte **also jedes Gebiet in sich selbst abschotten**, und jedes sollte seine eigene Sprache haben. Führen wir diesen Gedankengang weiter: Für Deutschland Deutsch, für die Schweiz Schweizerdeutsch, für Belgien Belgisch, für Österreich Österreichisch… Wie man sieht, **funktioniert das nicht,** jedenfalls nicht immer. In Wirklichkeit **darf Sprache nicht aufgrund ethnischer Gegebenheiten** (eine Sprache, eine Kultur, eine Geschichte, ein Gebiet) aufgezwungen werden, sondern sie sollte im Rahmen einer offenen

---

[232] Wir denken dabei insbesondere an das OLCA, das angesichts seiner Tätigkeit eine Einrichtung zur Förderung der Dialekte und nicht der Zweisprachigkeit zwischen Standardfranzösisch und Standarddeutsch sowie den Dialekten ist. Es lässt die sprachliche, historische und kulturelle Verbindung zwischen den beiden Formen der Regionalsprache weitgehend außer Acht. Sie hat die Ziele des ehemaligen Regionalamtes für Zweisprachigkeit (ORBI) nicht berücksichtigt, obwohl sie sich auf dessen Tradition beruft.

[233] Und die die reichen deutschen Kulturgeschichten des Elsass leugnen. Die Hauptursachen dafür wurden bereits beschrieben.

[234] Äußerungen, die bei einer Sitzung des Kulturrats des Elsass von prominenten Mitgliedern zu hören waren und die eine bewusste oder unbewusste Reproduktion des auferlegten Modells und/oder der „Verbote von 1945" veranschaulichen, eine Stagnation im posttraumatischen Nachkriegszustand, das Ausbleiben von Wiedergutmachungsforderungen und letztendlich den Verzicht vieler Elsässer auf den Wert und die Modernität der deutsch-französischen Zweisprachigkeit:
– da es keine Region (Elsass) mehr gibt, gibt es auch keine Regionalsprache mehr,
– Deutsch kann keine Regionalsprache sein, es ist eine Landessprache,
– wozu bräuchte man Deutsch als Schriftsprache, dafür gibt es ja das Französische,
– die Verfechter der Standardsprache betreiben Pangermanismus,
– die Rektoren Deyon und de Gaudemar wurden von den Weckmanns, Fincks und anderen wie Philipps und Philipp (Marthe) instrumentalisiert, der erste, um das Regionalgesetz zu definieren, der zweite, um paritätische französisch-deutsche Klassen einzurichten
– die paritätischen französisch-deutschen Klassen schaden den Dialekten
– das Elsässische, dasElsasserditsch, muss vom Deutschen getrennt werden und eigenständig sein, und Deutsch ist kein Elsässisch mehr.

und pluralistischen Identitäts- oder Kulturstrategie gewählt werden können.

Verlassen wir einmal kurz Frankreich. Man kann sich kaum vorstellen, dass die deutschsprachige Gemeinschaft in Belgien das Konzept **der belgischen Sprache** verinnerlicht, ebenso wenig wie die deutschsprachigen Südtiroler in Italien das **der Südtiroler Sprache** oder die deutschsprachigen Schweizer das **der Schweizer Sprache**. Alle bezeichnen sich als deutschsprachig. Das elsässische Dilemma seit 1945: **deutschsprachig sein oder nicht**. Diejenigen, die es nicht wagten, sich als deutschsprachig zu bezeichnen, nannten sich zunächst **lange Zeit „Dialektsprecher“**, das heißt, sie versteckten sich hinter einer Sprache, die ihren Namen nicht nannte, und verdrängten, dass sie deutsch war; und nun müssten sich viele von ihnen **als „Elsassischsprachige“ bezeichnen**, da sie sich zur elsassischen Sprache bekennen und somit nicht zur deutschen Sprache. Das Elsässische sei kein Deutsch, kein deutscher Dialekt. Wir bewegen uns rückwärts voran.

Kommen wir zurück nach Frankreich. Das würde für die Region Saintonge, in der Saintongeais gesprochen wird – ein Dialekt der "Langue d'oïl" – bedeuten, **sich dem französischen Standard und der Frankophonie zu entziehen,** ebenso für das Poitou, in dem Poitevin gesprochen wird, ebenso für unsere Welches aus Aubure, die Lothringer Romanisch sprechen... Das Französische ist in erster Linie ein Dialekt der Langue d'oïl, zu dessen Standard es zunächst wurde und sich anschließend als Standard für einen gesamten, inzwischen frankophonen Raum durchgesetzt hat.

Auch wenn das Deutsche im gesamten deutschsprachigen Raum nicht vom Aussterben bedroht ist, **ist es dies doch im Elsass**, sowohl was die Standardsprache als auch die Dialekte betrifft. **Die kollektive Deutschsprachigkeit im Elsass** wird es geben oder nicht, aber wenn es sie geben soll, dann **nur als Ganzes,** das heißt in **ihren beiden Ausprägungen**, in ihren **beiden Sprachformen**, der Standardsprache und dem Dialekt. **Das Überleben der Dialekte**, des Elsässischen, lässt sich nur sichern, indem man **das Überleben der Deutschsprachigkeit im Elsass** sicherstellt.

Verlassen wir noch einmal kurz Frankreich. Kann man davon ausgehen, dass Schweizer Kinder, deren Umgangssprache das Alemannische ist und die in der Schule Hochdeutsch lernen, **daher deutschsprachig sind**, also Sprecher der deutschen Sprache? Das Gleiche gilt für die kleinen Vorarlberger. Wenn ja, warum sollte dies dann **nicht auch für die kleinen Elsässer gelten**, die in den elsässischen Schulen Hochdeutsch lernen?

Wie wir gesehen haben, **werden an öffentlichen Schulen Maßnahmen ergriffen** zugunsten des Unterrichts in Hochdeutsch, doch diese sind nicht nur **quantitativ unzureichend**, sondern auch **qualitativ unzureichend,** da die Gleichwertigkeit der **Sprachkompetenz** zwischen der französischen und der deutschen Sprache nicht wirklich erreicht wird und die Schüler nicht wirklich zu einer **identitätsstiftenden Auseinandersetzung** mit der deutschen Sprache angeregt werden. Die Forderung nach einem **flächendeckenden Unterricht in elsässischen Identitätsmerkmalen** für die elsässische Schülerschaft muss mehr denn je auf die Tagesordnung gesetzt werden.

Wie wir ebenfalls gesehen haben, werden Maßnahmen ergriffen**, um die Regionalsprache im öffentlichen Raum sichtbar zu machen**, doch diese sind so selten und oft nur im Dialekt, und vor allem ist ihr Gebrauch in der öffentlichen Kommunikation **mangelhaft**, ebenso wie die Bereitstellung zweisprachiger Dokumente durch die Behörden jeglicher Art mangelhaft, **wenn nicht gar inexistent** ist. Im Gegenteil: Viele dieser Dokumente, die vor zehn Jahren noch existierten, **sind verschwunden**, ohne dass sich jemand darüber aufgeregt hätte.

All dies sorgt **nicht für einen starken Zustrom neuer Sprecher**. Letztendlich ist dies **das einzige wirkliche Kriterium**, das es zu berücksichtigen gilt. **Man sollte also zunächst einmal bewerten**, was derzeit getan wird, und wenn man wirklich **die Zahl der Sprecher erhöhen will**, d. h. der Regionalsprache eine Chance auf Überleben und Entwicklung geben will, **dann muss eine andere Politik angestrebt und durchgesetzt werden**. Wird tatsächlich eine proaktive, wiedergutmachende und wiederaufbauende Sprachpolitik für das Elsass ins Auge gefasst? Bleiben wir optimistisch!

Verlauf der Verdrängung der deutschen Sprache im Elsass und damit der kollektiven Zweisprachigkeit Französisch-Deutsch (Standarddeutsch und Dialekte)

Bei seinem Einmarsch ins Elsass im Jahr 1648[235] traf Frankreich dort auf eine Bevölkerung, die nicht nur hochgebildet war, sondern auch eine deutsche Sprache und Kultur pflegte. Die deutsche Sprache war dort tatsächlich auf allen Ebenen der Gesellschaft gebräuchlich, und das Elsass war voll und ganz Teil der deutschen Kultur. Es hatte sogar wesentliche Beiträge dazu geleistet.

Während sich die Monarchie in anderen Ländern des Königreichs gegenüber den dort gebräuchlichen Sprachen und der kulturellen Vielfalt eher entgegenkommend gezeigt hatte, war dies im Elsass nicht der Fall, wo die Elite zum Zeitpunkt der Annexion noch nicht französisiert war und auch nicht – zumindest nicht ausschließlich – der französischen Kultur angehörte, sondern einer fremden Kultur, obendrein der des Feindes[236].

Frankreich beeilte sich nicht nur, die Verordnung von Villers-Cotterêts[237] in Kraft zu setzen, sondern bereits 1685 erließ der Staatsrat ein Verbot der deutschen Sprache „in Verfahren, Urkunden, Verträgen und sonstigen Schriftstücken … unter Androhung der Nichtigkeit … und einer Geldstrafe von 500 Livres“. Zwar ging es ihr darum, die institutionellen Bindungen zwischen den beiden Ufern des Rheins zu lösen, doch vor allem strebte sie einen kulturellen Wandel zugunsten der französischen Kultur an[238].

Die schlimmsten Bedrohungen für die deutsche Sprache und Kultur traten während der Revolution in der Zeit der Schreckensherrschaft zutage. In der Folgezeit ließen sie nach.

Im Jahr 1848 entwickelte sein Nachfolger Chanal einen anderen Standpunkt: *„Die Nationalisierung der deutschen Bevölkerung des Elsass muss das Ziel der Bemühungen der Regierung sein … Die Französisierung des Elsass ist das wichtigste aller Mittel, um das gegenwärtige Übel zu heilen.*“ Bemerkenswert ist, dass die Verwaltung weiterhin von der „deutschen Bevölkerung“ spricht, um die Elsässer zu bezeichnen.

Während der Unterricht in den elsässischen Schulen – abgesehen von den Lateinschulen – seit dem Mittelalter auf Deutsch stattfand, begann 1833 die tatsächliche Einführung des Französischen als Unterrichtsfach in den Grundschulen. Der Unterricht wurde dort wie seit jeher auf Deutsch fortgeführt. Im Jahr 1853 wurde Französisch jedoch zur Unterrichtssprache, während Deutsch weiterhin täglich 35 Minuten unterrichtet wurde.

Während der Zeit des Reichslandes von 1871 bis 1918 wurde die deutsche Sprache gefördert, ohne dass die französische Sprache[239] dabei jedoch verdrängt wurde. Die sozialen Schichten, die sie vor 1870 verwendeten, setzten ihre Nutzung in dieser Zeit fort, sodass die Verschmelzung zwischen der altdeutschen bürgerlichen Schicht[240] und der elsässischen nicht wirklich gelang. Es entstand eine doppelte Kultur, die reiche Früchte trug.

Im Jahr 1920 wurde Deutsch aus den Schulen dieser Dörfer verbannt; im übrigen Elsass wurde es ab der 3. Klasse der Grundschule drei Stunden pro Woche unterrichtet. Ab 1927 wird es mit demselben Stundenumfang ab dem 2.[Semester] des zweiten Schuljahres unterrichtet. Es wird zu einem Pflichtfach für das Schulabschlusszeugnis[241]. In einer Anweisung an die Schulinspektoren äußert Rektor Christian Pfister jedoch die Hoffnung, dass „… diese (die Kinder), wenn sie groß sind, mit

---

[235] Eine Eroberung des Königs in Deutschland (Westfälische Verträge).

[236] Übrigens gab es – wahrscheinlich aus denselben Gründen – zu jener Zeit auch keine in Flandern und im Roussillon und später auch nicht auf Korsika und in der Grafschaft Nizza … wo, wie im Elsass, die Elite zum Zeitpunkt der Annexion noch nicht französisiert war und nicht zur französischen Kultur gehörte.

[237] Das heißt, der Gebrauch des Französischen in Rechtsangelegenheiten, der später auf die Verwaltung ausgeweitet wurde.

[238] „Da es notwendig ist, die Völker der Länder, die dem König durch den Vertrag von Münster abgetreten wurden, an unsere Sitten und Gebräuche zu gewöhnen, gibt es nichts, was dazu mehr beitragen könnte, als dafür zu sorgen, dass die Kinder die französische Sprache lernen … “ (Charles Colbert, Marquis de Croissy, 1666).

[239] Anzumerken ist, dass diese Sprache in den romanischsprachigen Dörfern der Täler weiterhin als Erstsprache unterrichtet wurde.

[240] Als „Altdeutsche“ wurden die im Elsass ansässigen Deutschen vom anderen Ufer bezeichnet.

[241] Anzumerken ist, dass der Religionsunterricht auf Deutsch stattfindet (4 Stunden/Woche).

ihren Kindern Französisch sprechen und mit ihnen in dieser Sprache korrespondieren werden“.

1940 wurde das Elsass de facto dem Dritten Reich angegliedert. Französisch wurde strengstens verboten. Diese Annexion, die faktisch einem Anschluss gleichkam, löste ein regelrechtes Trauma aus, das zahlreiche Elsässer dazu veranlasste, den deutschen Teil ihrer Identität zu verleugnen.

Dieses psychosoziale Phänomen ging 1945 mit schwerwiegenden sprachlichen Verboten gegenüber der deutschen Standardsprache einher. Diese 1945 verhängten Verbote – schulische Verbote[242], mediale Verbote[243] und kulturelle Verbote – stellten einen immensen Schaden für die elsässische sprachliche Identität und eine psychische Gewalt gegenüber den Elsässerinnen und Elsässern dar.

Nichts rechtfertigte es, die Dinge anders auszurichten als vor 1940[244], außer dem unausgesprochenen Willen, den Weg für eine Angleichung an den Einsprachigkeit[245] zu ebnen, der anderswo in Frankreich bereits fest etabliert war, und der elsässischen Ausnahme ein Ende zu setzen.

Trotz lobenswerter Maßnahmen, die seit 1972[246] zugunsten der Regionalsprache des Elsass ergriffen wurden, reichten diese bei weitem nicht aus, um neue Sprecher zu gewinnen und das Ruder herumzureißen. Es fehlte: - in erster Linie ein Ansatz zur Aufwertung der Zweisprachigkeit und ein positiver Diskurs im Gegensatz zu der seit 1945 herrschenden Verdrängung;

- eine Debatte, die eine gemeinsame Auseinandersetzung mit der elsässischen Identität ermöglicht hätte;

- ein flächendeckender Unterricht der Sprache – sowohl der Hochsprache als auch des Dialekts – sowie der politischen, sprachlichen und kulturellen Geschichte des Elsass;

- eine echte Präsenz in den öffentlichen Medien.

Schließlich fehlte es an einer offiziellen Anerkennung[247] und Praxis[248] der Sprache, die zu einer tiefgreifenden Veränderung der Beziehung ihrer Sprecher zu ihr geführt hätten.

Es ist allgemein anerkannt, dass eine Sprache, um in einem bestimmten Raum zu überleben, dort eine soziale Präsenz genießen muss, d. h. in Schule, Medien, Kultur, Verwaltung, Wirtschaft und Religion... in einem Umfang von 30 % der Sprachverwendung. Diese Schwelle stellt das Maß an kollektiver Zweisprachigkeit dar, das für den Fortbestand der Regionalsprache erforderlich ist, und bildet die notwendige Grundlage für eine umfassendere Entwicklung in der Zukunft – sozusagen das Fundament.

Davon sind wir im Elsass noch sehr weit entfernt. Daher befinden wir uns heute auf einem regelrechten sprachlichen und kulturellen Trümmerfeld. Sind die Jakobiner dazu verdammt, immer zu gewinnen? Das begangene Unrecht anzuerkennen, bedeutet, mit der Wiedergutmachung zu beginnen. Das Unrecht zu kennen und es nicht wiedergutmachen zu wollen, bedeutet, darin zu verharren.

[242] Schulverordnungsbeschluss von 1945, mit dem der Deutschunterricht – vorläufig – abgeschafft wurde. Damit wurde die Regelung von 1927 aufgehoben. Gleichzeitig musste der Religionsunterricht auf Französisch stattfinden.

[243] Verordnung vom 13. September 1945.

[244] Dies bestätigte im Mai 1947 der Generalrat des Departements Bas-Rhin, der die Wiedereinführung des Deutschunterrichts an den Grundschulen im Elsass forderte, verbunden mit einer Rückkehr zu den 1939 geltenden Vorschriften (insbesondere Pflichtunterricht und Pflichtprüfung im Abschlusszeugnis).

[245] Das Ziel dieser Verbote bestand ganz offensichtlich darin, in absehbarer Zeit einer elsässischen Ausnahme ein Ende zu setzen, bei der die französische Sprache vor 1940 nicht das im übrigen Land herrschende sprachliche und kulturelle Monopol genoss, sowie den Zugang zu einer anderen großen Sprache und einer anderen großen Kultur als der französischen, nämlich der deutschen, zu unterbinden. Sobald dies erreicht war, sollte die deutsche Standardsprache in den Augen der Elsässer als Fremdsprache und die deutsche Kultur als terra incognita erscheinen. In diesem Schema waren die elsässischen Dialekte, sobald sie von der Sprache und der Kultur, an denen sie teilhatten, abgekoppelt waren, zu einer zunächst qualitativen, dann quantitativen Verarmung sowie zu einer „Patoitisierung“ und damit zur Nutzlosigkeit und schließlich zum Nichtgebrauch verurteilt.

[246] Insbesondere in der Schule, zunächst mit der Einführung der Holderith-Methode und später mit den Empfehlungen der Deyon-Rundschreiben von 1982 und 1985.

[247] Durch ein Gesetz, das eine gleichberechtigte offizielle Stellung neben der französischen Sprache für alle Aspekte des oben erwähnten sozialen Lebens festschreiben würde.

[248] Eine diskursive Verwendung durch die politische und führende Klasse im Allgemeinen.

Elsässische Sprache versus deutsche Sprache?

**Das Sprachproblem im Elsass ist kein elsässisches Problem,
sondern ein französisches,
aus dem es direkt hervorgeht!**

**Alles, was gesprochen wird, ist Sprache.
Nachdem dies gesagt ist, gibt es noch viel hinzuzufügen!**

**Wenn der elsässische Dialekt keine Verbindungen zu einer anderen Sprache hätte,
sei sie nun aktuell oder ausgestorben, würde er als Isolat betrachtet werden. Das ist jedoch nicht der Fall!**

Die Regionalsprache kann nicht von ihren soziohistorischen und soziokulturellen getrennt werden.

Das Bewusstsein, eine gemeinsame Geschichte zu haben, ist verschwunden, und doch war es unser Bindemittel!

**Wenn man Schneider, Schmitt, Meyer, Hahn, Erhart…
heißt und Deutsch nicht als
Herkunftssprache betrachtet,
gibt es da nicht ein Problem?**

Das Konzept der „langue alsacienne“, der elsässischen Sprache setzt sich im Elsass durch, und das Beispiel Korsikas, das das Italienische zugunsten einer korsischen Sprache abgelehnt hat, ist dabei nicht unbedeutend. Dies ist vor allem seit Beginn des 21. Jahrhunderts der Fall. Diejenigen, die die Idee einer zweiseitigen Regionalsprache vertreten, Deutsch in seiner Standardform und seinen dialektalen Varianten, wobei die eine die andere rechtfertigt und umgekehrt, und sich damit auf ein jahrhundertealtes Modell im Elsass berufen, fragen sich, welche Motive hinter diesem Vorgehen stehen.

Welche Ideen stecken hinter diesem vorgeschlagenen Paradigmenwechsel? Handelt es sich **um Sentimentalität, Provinzialismus, Antigermanismus, Geschichtsvergessenheit**[249] **oder gar Nationalismus?** Zweifellos ein bisschen von allem, wobei jedoch – nach dem, was man hört – ein korsisches Modell im Hintergrund steht oder sogar im Visier ist.

Diese Denkrichtung ist glücklicherweise (noch) in der Minderheit. Übrigens zeigt eine Umfrage, die der Verband „Alsace bilingue“ beim Institut „IntoTheminds“ in Auftrag gegeben hat, erfreulicherweise, dass auf die Frage „Glauben Sie, dass die Kenntnis und der Gebrauch der deutschen Sprache für das Elsass wichtig sind?“ 89 % der Befragten mit „Ja“ antworteten!

Sprache, Kultur und Identität

Die Sprache spielt eine entscheidende Rolle für unser **Denken** und sogar für unsere **Wahrnehmung** der Realität. Jede Sprache vermittelt **spezifische** kulturelle Nuancen, die die Weltanschauung und Identität ihrer Sprecher **beeinflussen**. Sprache und Kultur stehen in **Wechselwirkung.** Die eine beeinflusst die andere.

Sprache und Identität sind eng miteinander **verbunden** und bedingen sich **gegenseitig.** Dies gilt für jede Sprachgemeinschaft, sowohl für **Einzelpersonen** als für die **Gemeinschaft** als Ganzes.

Als kulturelle Konstrukte spiegeln Sprachen nicht nur eine bereits **bestehende Identität** wider, sondern tragen auch wesentlich zur **Schaffung und Festigung** dieser Identität bei.

Die Entscheidung für eine Sprache **gegenüber** einer anderen ist daher nicht **ohne** Folgen. Die Wahl zwischen einer Regionalsprache, die ausschließlich auf der „elsässischen Sprache” basiert, und einer Regionalsprache, die auf der deutschen Sprache basiert, sowohl in ihrer Standardform als auch in

---

[249] Die heutigen Gesellschaften werden immer geschichtsloser, da sie den historischen Blickwinkel immer weniger berücksichtigen und dadurch zu Konstrukten ohne Boden, ohne Vergangenheit und ohne Horizont werden. Dieser Umstand ist grundlegend asozial und lässt die Dinge seltsam erscheinen, während er gleichzeitig die Isolation in der Masse begünstigt. Diese Gesellschaft, die nicht mehr weiß, woher sie kommt, weiß daher auch nicht mehr, wohin sie geht, und nimmt ihr Schicksal kaum noch selbst in die Hand. Setzen wir auf die Rückkehr der Geschichte, die es ihr ermöglichen könnte, den sozialen Zusammenhalt wiederherzustellen und die notwendige allgemeine Geselligkeit zu schaffen, sich in der Tradition dessen zu erheben, was sie einmal war, und gleichzeitig an den notwendigen Erneuerungen und Anpassungen in einer sich ständig weiterentwickelnden und diversifizierenden Welt zu arbeiten, Wurzeln zu schlagen und gleichzeitig offen für die Welt zu sein.

Fokus auf die Weitergabe.
Die zunehmende Bedeutung von Technologien zur sofortigen Kommunikation hat erhebliche Auswirkungen auf die Weitergabe gemeinsamer Erzählungen. Während die Kommunikation schnelle und oberflächliche Interaktionen begünstigt, erfordert die Weitergabe solider Institutionen und einen langfristigen Ansatz. Die daraus resultierende Fragmentierung stellt eine große Herausforderung für die Schaffung bedeutungsvoller und kohärenter kollektiver Erzählungen dar. Dies ist eine echte Herausforderung für unsere Gesellschaften: den Spagat zwischen dieser Unmittelbarkeit und der Bedeutung der Bewahrung gemeinsamer Erzählungen zu meistern, um den sozialen Zusammenhalt zu erhalten.

ihren Dialekten, hat **erhebliche Auswirkungen auf die elsässische Kultur und Identität.**

Entfremdung. Man kann keine **Nostalgie** für etwas empfinden, das man nie gekannt hat. Das ist eine der ersten Antworten. Die deutsche Sprache unterlag 1945 strengen schulischen, kulturellen und medialen **Verboten** und wurde in der elsässischen Gesellschaft durch die **Auferlegung** des einsprachigen jakobinischen Modells[250] nach und nach **dekonstruiert**. Abgesehen davon, dass diese Verbote einen immensen **Schaden** für die sprachliche Identität der Elsässer und eine psychologische **Gewalt** gegenüber den Elsässern darstellten, sind sie auch Ursache für eine **fehlende Wahrnehmung** der deutschen Sprache als Teil der Identität bei einem Großteil der Nachkriegsgenerationen. Letztere wurden weitgehend dazu **gebracht,** das auferlegte Modell **zu reproduzieren**, **während sie es** im Allgemeinen ignorierten – eine echte **Konditionierung**.

Die organisierte und konstruierte sprachliche und kulturelle Angleichung hat ihre Wirkung gezeigt: *die Entfremdung*, die auch **eine Entwurzelung** ist. Generationen von Elsässerinnen und Elsässern wurden **enteignet** von dem, was die Region aus ihrer reichen Vergangenheit zu bieten hat, und von dem Potenzial, das ein elsässisches und rheinisches Sprach- und Kulturumfeld bieten kann. Wurde ihnen die politische Geschichte des Elsass **vermittelt**? Wurde ihnen ermöglicht, sich mit den großen Werken der elsässischen Literatur **auseinanderzusetzen**? Wurde ihnen die Sprachgeschichte und die Geschichte der elsässischen Sprachen **beigebracht**? **Beherrschen sie** die deutsche Sprache?

Haben sie Luther, Goethe, Marx, Freud, aber auch die Elsässer René Schickele, Ernst Stadler, Albert Schweitzer, André Weckmann... Marcel Jacob im Original gelesen, so wie es ihre Eltern oder Großeltern **tun konnten**? **Lesen sie** oder sind sie **in der Lage**, deutsche, schweizerische oder österreichische Zeitungen zu lesen[251]? **Teilen sie** die moderne und/oder populäre Kultur ihrer Nachbarn am Oberrhein? All dies wäre normal in einem Staat, der **seine eigene Vielfalt** fördert, und in einer Region, die ihre eigene Identität entwickeln **könnte**.

Die Antwort auf diese Fragen ist**, von wenigen Ausnahmen abgesehen**, klar: Nein! Die große Mehrheit der Elsässerinnen und Elsässer hat heute keinen Bezug mehr zur elsässischen Kultur im Sinne von Geschichte und Wissen. Vieles, was das Elsass ausgemacht hat, ist ihnen **fremd geworden**, angefangen bei der deutschen Sprache, ihrer Erstsprache. Um Simone Weil zu paraphrasieren: **Der kollektive Verlust der Vergangenheit war die größte Tragödie des Elsass.** Die Elsässer haben ihre Vergangenheit weggeworfen, wie wenn man das Kind mit dem Bade ausschüttet, als **Opfer und als Mittäter!**

Man kann etwas, das man nie besessen hat, nicht als Verlust empfinden. Viele sind sich daher auch nicht bewusst, welch enorme **Verschwendung** an Sozialkapital dies darstellt. Und in einer postfaktischen Haltung, die das auferlegte Modell reproduziert, erklären sie die deutsche Sprache und Kultur als **fremd** für das Elsass.

Andere klammern sich an das, was unter **der Oberfläche**, im **elsässischen Permafrost**, überlebt, insbesondere an **einen Dialekt**, der qualitativ und quantitativ zwar etwas verarmt ist, aber aus **Überkompensations- oder Überangebotsgründen** zunehmend als elsässische Sprache bezeichnet wird. Bleibt abzuwarten, ob darüber hinaus eine **Wiederbelebung** möglich ist.

Ein Land, eine Sprache? Es gibt eine sehr französische Eigenart: **eine Sprache, ein Land und ein Land, eine Sprache**. Frankreich hat Französisch, die Bretagne Bretonisch, Korsika Korsisch und das Elsass Elsässisch. Das Konzept der Sprache sollte also **jedes Gebiet in sich selbst abschließen** und jedes sollte seine eigene Sprache haben. Fahren wir mit der Argumentation fort: Deutschland hätte Deutsch, die Schweiz Schweizerdeutsch, Belgien Belgisch, Österreich Österreichisch... Wir sehen, dass **das nicht funktioniert**, zumindest nicht immer. In Wirklichkeit sollte Sprache nicht aufgrund **ethnischer Merkmale** (eine Sprache, eine Kultur, eine Geschichte, ein Gebiet) aufgezwungen werden, sondern sie sollte **frei wählbar** sein, entsprechend einer offenen und pluralistischen Identitäts- oder Kulturstrategie.

Verlassen wir Frankreich für einen Moment. Es ist schwer vorstellbar, dass die deutschsprachige Gemeinschaft in Belgien das Konzept der

[250] Während die französische Sprache an gesellschaftlicher Bedeutung gewann, verdrängte dieses Modell nach und nach die gesellschaftlichen Verwendungsformen der deutschen Sprache. Es sei daran erinnert, dass diese zwischen den beiden Weltkriegen fast den gleichen Status wie die französische Sprache hatte.

[251] Oder sogar die wöchentliche Beilage in deutscher Sprache „Rheinblick" der DNA und L'Alsace.

belgischen Sprache, die deutschsprachigen Südtiroler in Italien das der **Südtiroler Sprache** oder die deutschsprachigen Schweizer das der **Schweizer Sprache** für sich beanspruchen würden. Alle bezeichnen sich als deutschsprachig. Das **Elsässer Dilemma** seit 1945: Deutschsprachig sein oder nicht sein. Diejenigen, die sich nicht trauten, sich als deutschsprachig zu bezeichnen, nannten sich lange Zeit **Dialektsprecher,** d. h. sie versteckten sich hinter einer Sprache, die ihren Namen nicht nennt, und verdrängten, dass sie deutsch war. Heute würden sich viele von ihnen als **„elsässischsprachig"** bezeichnen, da sie sich zur elsässischen Sprache und nicht zur deutschen Sprache bekennen. Das Elsässische sei kein Deutsch und das Deutsche sei nicht elsässisch.

Die eine retten, ohne die andere zu retten? Betrachtet man eine Grafik zur Sprachpraxis im Elsass, so lässt sich deutlich **die Parallele** zwischen **dem Rückgang der Verwendung** von Dialekten **und** des Standarddeutschen erkennen, wobei **dieselben Ursachen** dieselben Auswirkungen haben. Sowohl die deutsche Standardsprache als auch die Dialekte wurden zum **Opfer** einerseits der Art und Weise, wie in Frankreich mit Regionalsprachen umgegangen wird[252], und andererseits einer **zusätzlichen Schicht**, nämlich dem **Antigermanismus**, der sowohl in Frankreich allgemein als auch im Elsass besonders ausgeprägt ist.

Die Dialekte wurden insofern doppelt bestraft, als sie als Sprache **der unteren, unedlen, gewöhnlichen** Schichten galten. Darüber hinaus wurden sie von der Referenzkultursprache, dem Standarddeutschen, **getrennt**, das lange Zeit nicht mehr in der Grundschule unterrichtet wurde, was unweigerlich zu einer qualitativen **Verarmung** führte, die wiederum zu einer quantitativen Verarmung (weniger Sprecher) beitrug. Eine Sprache, die man nicht wirklich in ihrem ganzen **lexikalischen Reichtum** beherrscht oder die **nicht viel nützt**, wird **in der Regel nicht weitergegeben**.

Die Wiederbelebung, sei es von Dialekten oder der Standardsprache, wird davon abhängen, wie sich **die Anerkennung** der Regionalsprachen in Frankreich entwickelt, von **der Widerstandsfähigkeit** gegenüber dem Antigermanismus und insbesondere von der **„Re-Positivierung"** der Dialekte. Letztere wäre insbesondere durch die **Wiederverbindung** von Dialekten und Standardsprache möglich, einer hochentwickelte Kultursprache, die eine endogene (Re-)Lexifizierung[253] ermöglicht.

Wenn der Dialekt heute in seiner Existenz stark **bedroht ist**, so gilt dies auch für die deutsche Standardsprache im Elsass[254]. Die **Verbote und die Verachtung**, die **dem einen** auferlegt wurden, trafen auch **die andere**. Wenn beide heute in ihrer elsässischen Existenz stark bedroht sind, dann deshalb, weil man **der deutschsprachigen Bevölkerung im Elsass in ihrer Gesamtheit**, d. h. in der Praxis, sowohl der Standardsprache als auch den Dialekten, Schaden zugefügt hat.

Paradigmenwechsel. Sind die Verfechter der elsässischen Sprache, zumindest diejenigen, die die deutsche Sprache als Sprache des Elsass und damit die Blütezeit der deutschen Kultur im Elsass und der deutschen Kultur im Elsass ablehnen, Verfechter **eines elsässischen Ethnizismus** nach dem Prinzip „eine Sprache, ein Volk"? Wenn ja, etabliert sich dann im Elsass eine **nationalistische** Logik? Was wäre der Schmelztiegel dieses Nationalismus? Ist ihr Konzept der elsässischen Sprache **reine Sentimentalität**? Lassen sie **die geografischen und wirtschaftlichen Gegebenheiten des Elsass außer Acht**? Brauchen sie **Grenzen**? Handelt es sich um einen Effekt von **Jugendkult?** So viele Fragen, die klare Antworten verlangen! Wie dem auch sei, **auf das Standarddeutsch zu verzichten,** bedeutet einen Paradigmenwechsel.

Genau das wollten und wollen die Anhänger des Nationalrepublikanismus. Es bedeutet, die Regionalsprache, also das Elsässische, auf die **Ebene** der **Sprachen des Berry und des Poitou** zu stellen, im Vergleich zu einer **allgegenwärtigen und allmächtigen** französischen Sprache und

[252] In diesem Zusammenhang hatten die 1945 gegen die deutsche Sprache verhängten Verbote verheerende Auswirkungen.

[253] Beispiel: Wie übersetzt man „collectivité territoriale" (Gebietskörperschaft), wenn man das Wort im Dialekt nicht kennt? Die Idee ist, es in der Standardsprache „Gebietskörperschaft" zu suchen und es zu „dialektalisieren", indem man es „Gebietskerperschàft" ausspricht. So stehen den Dialekten 300.000 Wörter aus dem Standardlexikon zur Verfügung, während der dialektbeflissene Elsässer, der die Standardsprache nur unzureichend beherrscht, im Durchschnitt nur einen Wortschatz von etwa 1.200 Wörtern verwendet.

[254] Die Grafik würde auch zeigen, dass heute mehr Kinder mit der Standardsprache vertraut sind als mit den Dialekten. Alle sprechen mehr oder weniger gut Deutsch in der Schule, auch wenn ihnen nicht immer gesagt wird, dass Deutsch auch ihre Sprache ist. Die Dialekte müssen auch ihren Platz in der Schule finden, indem sie eng mit dem Deutschunterricht verknüpft werden.

Kultur. Dabei würde eine Regionalsprache, die **mit dem Standarddeutschen** und der damit verbundenen Kultur verbunden ist, die elsässische Kultur **auf die Ebene der französischen Kultur** heben. All dies missfällt den Säulen **einer „Französität“**, die die Einzigartigkeit der Sprache, der Kultur und der Geschichte einer inklusiven Sichtweise der französischen Vielfalt vorzieht.

Insularisierung. In einem Paradigmenwechsel steckt **„Veränderung”**, in diesem Fall ein Bruch mit soziohistorischen und soziokulturellen Gegebenheiten zugunsten eines elsässischen **Egozentrismus** und **Narzissmus**, einer **Insularisierung**, in der auch Antigermantismus nicht fehlt. Der Wunsch, von einer Sprache in eine andere zu wechseln, bedeutet einerseits, sich **entwurzeln** zu wollen, und andererseits, sich in etwas anderem **zu verwurzeln**. Aber was ist dieses Andere? Wer wird es **aufbauen** und wer wird die Macht und die Mittel dazu haben?

In den 1980er Jahren[255] und danach lehnte eine Mehrheit der moselländischen Vereine **die deutsche Sprache** zugunsten des Fränkischen, der **fränkischen Sprache**[256], ab, mit den bekannten Ergebnissen[257]. Wenn die Situation der Regionalsprache (Standard und Dialekte) im Elsass sehr besorgniserregend ist, so ist sie im Departement Moselle **geradezu katastrophal.** Wer das **eine** nicht will, bekommt auch das **andere** nicht?

Heben wir noch eine weitere Unstimmigkeit hervor. Auf beiden Seiten der französisch-schweizerischen Grenze, beispielsweise in der Nähe von Basel, spricht man **denselben Dialekt**, nämlich Hochalemanisch. Sprechen diese Schweizer **dann die elsässische Sprache**? Kommt zurück, Weckmann, Philipps, Finck, Conrad, Schweitzer, Schickele, Stadler, Wickram, Wimpfeling, Brant, Fischart, Gottfried, Otfried ... Sie sind verrückt geworden!

Wirtschaft: Töte nicht die Gans, die goldene Eier legt. Durch seine rheinische Identität ist das Elsass tief in das sogenannte „blaue Band“ eingebunden, also in **das Rückgrat Europas**, und öffnet Frankreich auf dieser politischen, wirtschaftlichen und kulturellen Achse.

Deutschland ist nach wie vor der wichtigste Abnehmer **der Exporte** aus dem Elsass (28,40 %), ebenso wie für die französischen Exporte (nur 15,85 %). Es folgen die Vereinigten Staaten mit 7,90 % und Italien mit 6,60 %. Deutschland ist mit 29 % nach wie vor das wichtigste Herkunftsland **der Importe** aus dem Elsass, ebenso wie für die französischen Importe mit 19,42 %. Es folgen die Schweiz mit 8,30 % und China mit 7,20 %. Rund 27.000 **Grenzgänger** pendeln nach Deutschland und 35.000 in die Schweiz[258]. Die meisten von ihnen sind über 40 Jahre alt und daher (noch) mit der deutschen Sprache, zumindest im Dialekt, vertraut.

Allerdings nimmt die **Sprachkompetenz** der Elsässer im Deutschen ab, und dieser Trend ist nicht umzukehren. Daher äußern zahlreiche Akteure aus der Wirtschaft **Sorge um** die Gegenwart der Wirtschaft im Elsass, vor allem aber **eine große Gefahr** für deren Zukunft und damit auch für die Zukunft der Elsässer. Der Staat, der über die Mittel verfügt, um das Ruder herumzureißen, ist aufgefordert, zu handeln.

Die **wirtschaftlichen Kosten** des Verschwindens einer Sprache sollten nicht unterschätzt werden. **Die psychologischen** Kosten, die eine Person zu tragen hat, die ihre Sprache verliert, sind bereits gut untersucht: Identitätsprobleme, soziale und kulturelle Umbrüche usw. Um **die wirtschaftlichen Kosten** zu veranschaulichen, stellen wir die Frage umgekehrt und sprechen über Vorteile und Kapitalrendite. Das Elsass hat eine starke rheinische Identität, aus der es in der Vergangenheit und auch heute noch viele Vorteile zieht. Es ist **eine große Chance für Frankreich**, eine rheinische Region in seinem Herzen zu haben. Es liegt in seinem Interesse, ihr ihre „Rheinischkeit” zu bewahren.

---

[255] Während in Elsass die Politik und die Kulturbewegung, angeführt von Inspektor Holderith, für die Wiedereinführung des Deutschunterrichts in Elsass kämpften.

[256] Seltsam, sie sagten nicht „lothringische Sprache”.

[257] Was den Unterricht betrifft, so unterrichten etwa zwanzig von rund 600 Grundschulen drei Stunden Deutsch pro Woche. Daneben gibt es etwa zehn sogenannte bikulturelle Schulen mit 6 bis 9 Stunden Deutschunterricht pro Woche und Aktivitäten oder Unterrichtsfächer, die auf Deutsch abgehalten werden. Schließlich gibt es noch Schulen mit einem ausgeglichenen Stundenanteil in Französisch und Deutsch (jeweils 13 Stunden). Letztere sind Vereine (ABCM Zweisprachigkeit).

[258] In Deutschland und der Schweiz gehen viele Arbeitsplätze aufgrund mangelnder Deutschkenntnisse verloren. Dies macht einen nicht unerheblichen Teil der Arbeitslosigkeit im Elsass aus.

Schule. Die Zukunft der regionalen Sprache **wird nicht in der Schule entschieden**, jedenfalls nicht nur in der Schule. Weltweit werden etwa 6000 bis 7000 Sprachen gesprochen. Jedes Jahr verschwinden fast hundert davon. Es verschwinden diejenigen, die **nicht von** einer vollständigen sozialen Existenz profitieren, d. h. **sicherlich im schulischen Bereich, aber auch und vor allem im kulturellen, administrativen, medialen und wirtschaftlichen Bereich...** Wann gab es das letzte zweisprachige Verwaltungsformular, wie lange ist die Regionalsprache in den öffentlichen Medien präsent, um nur diese beiden Beispiele zu nennen?

Dennoch ist der Platz der **Schule wichtig**. Sie hat eine herausragende Funktion zu erfüllen, wenn es um **das Wissen und die Entwicklung** der Regionalsprache geht. Ach ja, welche? Beide, mein Herr! **Und es ist möglich**: Die ABCM-Zweisprachigkeitsschulen beweisen es in der Praxis. Dialekt und Standardsprache sind dort bereits ab dem ersten Kindergartenjahr präsent. Und **die Ergebnisse sprechen für sich**.

Bleibt neben der Frage nach den **finanziellen Mitteln** auch die Frage nach den beruflichen **Kompetenzen**, nach der **Rekrutierung** und nach der **Entscheidung der Eltern**. Wer wird in der Lage sein, die eine oder andere der beiden Komponenten der Regionalsprache zu unterrichten? Was werden **die Eltern** wollen? Wie auch immer, wenn das derzeitige System nicht zufriedenstellend ist, **sollten wir es nicht in Frage stellen**. **Ergänzen wir** die frühkindliche Bildung um den Dialekt. Wo Deutsch unterrichtet wird, muss auch der Dialekt unterrichtet werden, insbesondere durch die Einführung **einer pädagogischen Methode**, die den Übergang vom Standard zum Dialekt ermöglicht. Dies scheint bereits in Planung zu sein. Worauf warten wir noch?

Wie sieht es mit der Weitergabe aus? Der Einzelne wählt seine Sprache nicht aus. Sie wird ihm durch die Sozialisation, die **vorweggenommene Sozialisation[259], die primäre und die sekundäre,** d. h. durch sein psychosoziales, familiäres, schulisches und soziales Umfeld entsprechend der **Identitätsstrategie**, in die dieses Umfeld eingebettet ist, aufgezwungen.

Sprachen sterben nicht, es ist **ihre soziale Praxis, die lebt oder stirbt**. Keine Sprache ist selbstlöschend (Selbstverlöschend). Es bedarf einer guten Portion objektiver oder subjektiver Zwänge, damit ihre Sprecher aufhören, sie zu sprechen. Und die soziale Nicht-Existenz spielt dabei eine große Rolle. Eine Sprache, die **zu nichts** oder zu wenig **dient**, wird **nicht weitergegeben** und **nicht gelernt**.

Die Sprache benennen. Die Sprache zu benennen ist immer **eine Entscheidung** und gleichzeitig **eine Identifizierung** und **ein Zeichen**, man gibt ihr damit **eine Bedeutung**. So wird heute der Begriff „elsässisch" immer häufiger verwendet, um die Regionalsprache zu bezeichnen. Dieser Begriff ist jedoch in seiner Bedeutung **sehr unvollständig**, da er a priori **nur einen Dialekt** bezeichnet, aber die Existenz einer einheitlichen und in Raum und Zeit kodifizierten Sprache vermuten lässt. Er lässt auch die sprachliche, historische und kulturelle Problematik **der Verbindungen** zwischen den Dialekten des Elsass und dem Standarddeutschen außer Acht.

In der Bretagne bezeichnet man die Regionalsprache als Bretonisch, in Okzitanien als Okzitanisch, in Katalonien als Katalanisch, im Baskenland als Baskisch... Unter Bretonisch versteht man **das Standardbretonisch und die bretonischen Dialekte,** d. h. die Standardsprache und die gesprochenen Varianten[260]. Das Gleiche gilt für Okzitanisch, Katalanisch, Baskisch ... und Deutsch. Bretonisch, Okzitanisch, Katalanisch, Baskisch und Deutsch sind **Oberbegriffe**, Hyperonyme.

Historisch gesehen ist die elsässische Bevölkerung **deutschsprachig**, d. h. **deutschsprachig**, bevor sie auch **französischsprachig** wurde. Deutschsprachig bedeutet dies in **seiner doppelten Ausprägung,** mündlich und schriftlich. Dies schließt nicht aus, dass die Standardsprache mündlich und Dialekte schriftlich verwendet werden können.

Welcher Platz für den Dialekt, **welcher Platz** für die Standardsprache? Die **Schweizer** könnte als Vorbild dienen. In der deutschsprachigen Schweiz gibt es keine echte **hierarchische Beziehung** zwischen den beiden verwendeten Varietäten (Standard und Dialekt). Sie werden je nach **Kommunikationskanal ausgewählt**, wobei das Standarddeutsch **ohne Ausnahme** die **formellere** Variante ist und das Schweizerdeutsch[261], ebenfalls

[259] Vorweggenommen = psychosoziales Umfeld, primär = nahes Umfeld, sekundär = Gesellschaft, Schule, Medien ...

[260] Léonard, Trégorrois, Cornouaillais und Vannetais.

[261] Die Übersetzung von „Schwiizerdütsch" wäre Schweizerdeutsch, aber es wird eher Schweizerdeutsch verwendet, wahrscheinlich in erster Linie von den

ohne Ausnahme, die **informellere** Variante, ohne jedoch einen **niedrigeren Status** als das Standarddeutsch zu haben, das oft als «Schriftdütsch " (Schriftdeutsch) im Vergleich zum „Schwiizerdütsch" (Schweizerdeutsch) bezeichnet wird.

Beide werden als **Teil eines Ganzen** betrachtet. Und genau aus diesem Grund wurden und werden beide Ausdrucksformen **von allen Schichten** der Bevölkerung verwendet und hat sich der Dialekt **vollständig erhalten**. Wenn Sie einen Schweizer aus Basel oder Zürich fragen, welche Sprache er spricht, wird er Ihnen ohne Zweifel „Dütsch" antworten, und damit meint er **Schwiizerdütsch**[262] **und Schriftdütsch**[263]**,** so wie man früher im Elsass mit **„Ditsch"** sowohl **„Elsasserditsch "**[264] und **„Hochditsch"** (Hochdeutsch oder Standarddeutsch) verstanden. Und angesichts seiner beiden Ausdrücke ist es sehr wahrscheinlich, dass sich unser Schweizer Freund dennoch **nicht als zweisprachig** bezeichnen würde. Für ihn ist „Schwiizerdütsch" + „Schriftdütsch" eine Win-Win-Situation, so wie es **die Kombination „Elsasserditsch" + „Hochditsch"** für den Elsässer war und bleibt!

Heute jedoch **trauen sich** viele Elsässer nicht mehr, sich zum „Ditsch" zu bekennen. Das **Trauma** der Nazi-Besatzung und die strengen **Verbote** (in Schule, Medien, Kultur und Verwaltung), die 1945 und danach von den Jakobinern gegenüber dem „Ditsch" im Elsass verhängt wurden, haben **ihre Spuren hinterlassen.** Die Diskreditierung **des einen** schlug **auf den anderen** zurück und umgekehrt. Als Opfer, die wir sind, sollten wir uns nicht zu Komplizen machen. **Stellen wir uns eine Rückeroberung verlorener Gebiete vor und arbeiten wir darauf hin.**

Ein Wille zur Erneuerung würde logischerweise voraussetzen, dass man das **Gegenteil** von dem tut, was getan wurde, nämlich **eine Rehabilitierung** des „Ditsch" in seiner Gesamtheit, in seinen beiden Ausprägungen: **„Elsasserditsch" und „Hochditsch".** Anstatt von einer **„nationalen" Standardsprache des Elsass** zu träumen, die vom deutschen Standard abgekoppelt ist, wie es manche tun, laden wir zur **Resilienz** ein, d. h. unsere Vergangenheit in die Hand zu nehmen, um etwas Positives daraus zu machen, laden wir **zum Kennenlernen** der reichen Geschichte der elsässischen Sprache und Kultur ein und laden wir **dazu ein,** von dem zu profitieren, was uns die **kollektive Aneignung** zweier großer europäischer Sprachen und Kulturen, der französischen und der deutschen, bringen kann.

Sprachpolitik. Auf der einen Seite steht **die Linguistik**[265], auf der anderen **die Politik**. Das Schicksal der Sprachen liegt immer **in den Händen** der politischen Institutionen. Sie entscheiden über ihr Schicksal. Entweder **fördern** sie eine oder mehrere Sprachen, oder sie **interessieren sich nicht für sie** oder verurteilen sie sogar zum **Aussterben**. Angesichts des aktuellen Stands der Beherrschung und des Gebrauchs der Regionalsprache – sei es Hochdeutsch oder die elsässischen Dialekte – ist **eine umfassende Politik zur Wiederbelebung** auf politischer Ebene mehr denn je erforderlich, eine Politik, die **auf drei Säulen** ruht: Kompetenz, Vermittlung und Gebrauch.

Damit die Regionalsprache (Standarddeutsch und elsässische Dialekte) in der elsässischen Gesellschaft überleben kann, muss sie in den Bereichen **Bildung, Medien, Kultur, Verwaltung, Wirtschaft, Soziales und Religion existieren können.** Das ist eine unabdingbare Voraussetzung. Alles andere **reicht nicht aus**. Die elsässische Gesellschaft und in erster Linie ihre politischen und administrativen Institutionen müssen daher **eine dreifache Aufgabe** erfüllen: die Definition einer **Identitätsstrategie** ohne Komplexe, **die Erlangung der notwendigen Freiheiten** – um handeln zu können – und die **Umsetzung dieser Strategie.**

Diese Freiheiten in einem Land zu erlangen, das regionale Sprachen und Kulturen nicht mit Begeisterung behandelt, wird jedoch **kein leichtes Unterfangen** sein. Verlorene Kämpfe sind

---

Westschweizern (im Deutschen steht das Adjektiv vor dem Substantiv, im Französischen ist es umgekehrt).

[262] Schweizerdeutsch.

[263] Standarddeutsch.

[264] Im elsässischen Dialekt wurde „Ditsch" viel länger verwendet als „Elsasserditsch".

[265] Die Sprachwissenschaft sagt uns, dass die elsässischen Dialekte kein Isolat bilden. Es handelt sich um fränkische und alemannische Dialekte, die als solche Teil des deutschen Kontinuums sind, des horizontalen Kontinuums der Dialekte wie auch des vertikalen Kontinuums der Dialekte und des Standarddeutschen. Alles, was in diesem Sprachraum oder dieser „Diatopie" gesprochen oder geschrieben wird, ist per Definition Deutsch, also auch das dialektale Deutsch des Elsass. Die Elsässer waren sich dessen durchaus bewusst. Sagten sie nicht „Ditsch" oder „Elsasserditsch", bevor sie „Elsassisch" sagten, und bezeichneten sie sich nicht als „Ditschsprochig", also als deutschsprachig?

diejenigen, die man nicht geführt hat. Es gilt, die Befugnisse und Mittel zu **erlangen**, um die oben genannte **Existenz** zu **mindestens 30 %** zu sichern. Dieser Prozentsatz ist sowohl das notwendige Minimum für das **kurzfristige Überleben** als auch die sinnvolle Grundlage für eine **vollwertige** kollektive **Zukunft**, sofern diese gewünscht ist. Andernfalls kann man **immer nur am Rande** agieren, was eben **nur ein Überleben am Rande** ermöglicht. Sprachen, die **keinen Nutzen** haben, werden in der Regel weder gelernt noch weitergegeben, mit Ausnahme der sogenannten toten Sprachen.

Das Elsass mit sich selbst versöhnen. Welches Elsass wollen wir für die Zukunft? Ein Elsass, das sich kollektiv auf **die französische Einsprachigkeit** zurückzieht, so reichhaltig diese auch sein mag , ein Elsass, das zwar zweisprachig ist, aber mit einer **Zweisprachigkeit Französisch – „elsässische Sprache"**, das der Hälfte der Welt, die uns umgibt, den Rücken kehrt und damit an die Grenzen der Einsprachigkeit stößt, oder ein Elsass, das **sich voll und ganz in den französisch- und deutschsprachigen Räumen, die es umgeben, einbringt,** wie es im Laufe der Geschichte der Fall war und wie **es die Zukunft von uns verlangt**, wenn wir **ein Zusammenleben** auf beiden Seiten des Rheins aufbauen, **die nationalen Wahrnehmungen** der Sprachfrage überwinden und **die sozialen**, kulturellen und wirtschaftlichen Ressourcen nutzen wollen, die uns dies in einem „geben und nehmen" bringen würde.

Deutsch ist elsässisch, Elsässisch ist Deutsch. Dieses Paradigma hat Generationen und Jahrhunderte überdauert. Aber das Elsass ist auch geprägt von den **Schmerzen der Vergangenheit**, die sich in **Unausgesprochenem** niederschlagen, diesen stillen Lehrmeistern, die zur unbewussten Reproduktion **alter und anachronistischer Muster** führen, oder wenn insbesondere kleine Kinder im Antigermanismus ihrer Großeltern gefangen bleiben oder diesen sogar noch verstärken.

Unsere Verbindungen zu Zeit und Raum wiederherstellen. Seit 1945 ist viel Wasser den Rhein hinuntergeflossen. Wir leben in einer anderen Welt. Nach all dieser Zeit wäre es schön, wenn das Elsass endlich**, wie man sagen könnte, stolz** auf einen Großteil seiner Vergangenheit wäre. 1945 war der Antigermanismus allgegenwärtig, was verständlich ist. Aber war dieser Antigermanismus nicht **gegen einen Teil von uns selbst, gegen unser Elsässertum gerichtet?** Wenn das Elsass traumatisiert aus dem Konflikt von 1940-1944/1945 mit einem schlechten Deutschland hervorgegangen ist und wenn die elsässische Posttraumatisierung jahrzehntelang von **primärem Antigermannismus** geprägt war, der zudem gegen sich selbst gerichtet war, muss sich das dann **auf unbestimmte Zeit festsetzen**, mit allem, was das an Verzicht und Verlust bedeutet? Ist 80 Jahre später nicht die Zeit der Resilienz gekommen? Die Zeit des „Werde wer du bist", also der Entfaltung aller Fähigkeiten und Eigenschaften, die Zeit der Selbstverwirklichung, die Zeit des „Tu, was du kannst".

Dieses schlechte Deutschland hat uns verleitet, das zu verleugnen, was **das Elsass an Deutschem** in sich hatte, ich meine damit die deutsche Kultur, insbesondere Otfried von Weiβenburg, Gottfried von Straßburg, Sebastian Brant, Jakob Wimpfeling, Johann Fischart, Jörg Wickram, Ernst Stadler, Hans Arp, René Schickele, Albert Schweitzer und viele andere, aber auch ganze Teile **unserer politischen Geschichte und unserer Volkskultur.** Für die meisten konnte das Elsass damals **nur wiederauferstehen, indem es** alle nicht-französischen Identifikationen aufgab und französischer wurde als Frankreich. Hier entstand der berüchtigte „elsässische Komplex" und es kam zu einer anhaltenden „Identitätskrise", die von Verwirrung, Apathie und einer starken Beeinflussbarkeit geprägt war.

Das Elsass war zwar **das unglückliche Opfer** nationaler Gegensätze, aber auch **der glückliche Ort**, an dem die beiden großen europäischen Kulturen, die französische und die deutsche, aufeinander trafen und sich gegenseitig befruchteten. Durch diesen **Zusammenfluss** ist das Elsass wirklich elsässisch. Dies ist ein Hauptmerkmal der elsässischen Identität.

Damit sind nicht nur Weckmann, Schweitzer, Katz und Brant **kulturell Elsässer**, sondern auch Goethe und Schiller, die hier Molière und Voltaire **Gesellschaft leisten**. Die so verstandene elsässische Identität öffnet sich den kulturellen Welten Frankreichs und Deutschlands, aber nicht nur ihnen. Gleichzeitig lebt sie von ihnen und trägt zu ihnen bei.

Wir dürfen nicht vergessen, dass es ein anderes Deutschland gab, **ein gutes Deutschland**, und dass das Elsass daran **teilgenommen** und sogar einen wichtigen Beitrag zur Entstehung und Entwicklung der deutschen Sprache und Kultur **geleistet hat**. **Das Elsass muss wieder zu sich selbst finden**, das heißt, es darf seine Erinnerung nicht vergessen. Indem es das, was **nie hätte getrennt werden dürfen**, **wieder zusammenführt** und die

französische und die deutsche Kultur **gegenseitig befruchten** lässt, wird es (wieder) alles zu gewinnen haben, und mit ihm ganz Frankreich.

Zum Schluss Es gibt **die Linguistik**, die uns insbesondere erklärt, was ein Dialekt und eine Standardsprache sind. Es gibt **die Psycholinguistik**, die uns Informationen liefert, insbesondere über die Erfahrungen und Empfindungen im Zusammenhang mit Sprache. Es gibt **die Soziolinguistik**, die die Beziehungen zwischen Sprache und Gesellschaft untersucht. Es gibt **die Sprachgeschichte**, die die nahe und ferne Vergangenheit der Sprachpraxis beschreibt. Es gibt **die Sprachpolitik**, die eine Sprachstrategie entwickelt und umsetzt. Und es gibt **die sprachliche Zukunft**, die von der Politik abhängt.

Was die Regionalsprache des Elsass betrifft, so **bieten sich** für diese **verschiedene Perspektiven**. Das Elsass kann seine Sprachpolitik in eine sprachliche Identität einbetten, die einfach an den kollektiven **Monolingualismus** Frankreichs oder an den **Bilingualismus** Französisch-Elsässisch oder Französisch-Deutsch-Elsässisch oder sogar Französisch-Deutsch ausgerichtet ist. Es ist Aufgabe der elsässischen Gemeinschaft, **Entscheidungen** zu treffen, die **ihren Bedürfnissen und Interessen entsprechen,** nicht nur für heute, sondern vor allem **für morgen, mit Blick auf die kommenden Generationen**.

Allerdings sind in Frankreich die Voraussetzungen **nicht gegeben**, um das Überleben und das Leben der Regionalsprachen zu sichern, sodass das Elsass **weder über die Befugnisse noch über die Mittel** verfügt, um eine Sprachpolitik zu betreiben, die diesen Namen verdient. **Mobilisieren wir uns** also, um vom Staat die **unverzichtbaren Zugeständnisse** zu erreichen!

Einige Daten aus der Geschichte des Elsass

Hallstatt und La Tène: Proto-Kelten und Kelten.
70 v. Chr.: erste Germanen im Elsass.
58 v. Chr.: Rom (römisches Reich) am Rhein.
406 n. Chr.: massive Einwanderung der Germanen. Die Alemannen lassen sich nieder. Rom gibt den Rhein auf.
640-740: Herzogtum Elsass.
9. Jahrhundert: Grafschaften *Nordgau* und *Sundgau*.
843: Vertrag von Verdun (Aufteilung des Reiches Karls des Großen in Westfrankenreich, Lotharingien mit dem Elsass und Ostfrankenreich).
870: Vertrag von Meerssen; das Elsass wird Teil des Reiches Ludwigs des Deutschen.
12. Jahrhundert: Landgrafschaften Ober- und Unterelsass.
1354: Gründung der Dekapolis.
16. Jahrhundert: Versammlungen der elsässischen Stände (*Landstände*).
1648: Westfälischer Frieden, Beginn der Annexion des Elsass durch Frankreich.
1678: Ende der Dekapolis.
1680: Die Fürsten und Herren mit Besitz im Elsass müssen dem König von Frankreich die Treue schwören, ihre Besitztümer fallen an die Krone.
1681: Straßburg wird von Frankreich annektiert.
1697: Vertrag von Ryswick[266]. Die Grenze wird an den Rhein verlegt.
1793: Die Grafschaft Sarrewerden (Krumme Elsass) wird von Frankreich annektiert.
1798: Mulhouse wird „mit Frankreich vereinigt".
18. Jahrhundert: Gründung einer Provinz Elsass.
1790: Gründung der Departements Haut-Rhin und Bas-Rhin.
1870/71: Das Elsass und ein Teil der Moselle werden an Deutschland abgetreten. Gründung des Reichslandes.
1874: Gründung des *Landesausschusses* (Delegation von Elsass-Lothringen), Autonomie im Rahmen des Reichslandes...
1911: Eine Verfassung für das Reichsland, Gründung des *Landtags* (Parlament von Elsass-Lothringen)...
1918: Rückkehr zu Frankreich, Autonomie im Rahmen der Republik...
1940: De facto-Anschluss (*Anschluss*) durch Nazi-Deutschland...
1944/45: Befreiung und Rückkehr zu Frankreich

[266] Im Heiligen Römischen Reich als Rissweck bezeichnet (wegreißen).

Nationalsprache? Vergleich zwischen Korsika und dem Elsass

Identität. Regionale Identitäten werden unter anderem von der Geografie oder dem Raum beeinflusst, in den sie sich auf natürliche Weise einfügen. Korsika zeichnet sich somit durch seine Insellage aus, während das Elsass von seiner „Rheinischkeit“ geprägt ist, d. h. von einem rheinischen Umfeld, insbesondere dem des Oberrheins. Das Elsass ist kein abgelegenes Gebiet. Es kann keine kulturellen Grenzen errichten, wo diese nie existiert haben oder akzeptiert wurden. Dies würde seinem eigenen Interesse und dem von ganz Frankreich zuwiderlaufen.

Bildungswesen. Von allen Regionen ist das Elsass die einzige, in der im Laufe seiner gesamten Geschichte der Unterricht in der Muttersprache, in diesem Fall der deutschen Sprache, fortgeführt wurde, selbst nach seiner Eingliederung, zunächst in das Königreich, dann in die Republik. Französisch wurde dort erst um die 1830er Jahre als Unterrichtssprache eingeführt und erst ab den 1850er Jahren zur Unterrichtssprache, während Deutsch weiterhin als Pflichtfach unterrichtet wurde.

Anders verhält es sich auf Korsika, wo Italienisch zu Zeiten der italienischen Herrschaft und auch danach stets nur einer bürgerlichen oder intellektuellen Elite unterrichtet wurde. Nach der Annexion durch Frankreich erfolgte der Unterricht dort ausschließlich auf Französisch, und dieselbe Elite wechselte zum Französischen. Erst gegen Ende des 20. Jahrhunderts begann man dort, Korsisch zu unterrichten. Die 1829 in Ajaccio gegründete Lehrerbildungsanstalt war einsprachig französischsprachig. Die 1810 in Straßburg gegründete, die erste in Frankreich, war zweisprachig (Französisch-Deutsch).

Verankerung der Standardsprache. Die deutsche Standardsprache war in den realen Lebensbereichen – sei es im schulischen, kulturellen, administrativen, wirtschaftlichen, medialen oder religiösen Bereich – weitaus stärker verankert als die italienische Standardsprache auf Korsika.

Standardisierung. Die Ausbreitung des italienischen Standards in Italien ist weitaus jünger als die des deutschen Standards im deutschsprachigen Raum. Die Ausbreitung des Italienischen ist eng mit der italienischen Einigung verbunden, die in den letzten Jahrzehnten des 19. Jahrhunderts stattfand. Zu dieser Zeit gehörte Korsika bereits zu Frankreich. Die Ausbreitung des deutschen Standards geht auf das 16. Jahrhundert zurück. Zu dieser Zeit war das Elsass noch deutsch.

Besetzungen. Korsika erlebte von 1942 bis 1943 eine faschistische Besetzung, das Elsass von 1940 bis 1944 eine Besetzung, die in Wirklichkeit ein „Anschluss“ war. Beide Regionen gingen traumatisiert daraus hervor. Dies trug dazu bei, dass hier das Italienische und dort das Deutsche abgelehnt wurden.

Politischer Status. Das Elsass hat die Realität eines Autonomiestatus im Rahmen des „Reichslandes“ erlebt und erfahren, auch wenn dieser nicht perfekt war. Nach seiner Rückkehr zu Frankreich hat es lange darum gekämpft, diese Befugnisse zu behalten. Auch wenn Korsika Fortschritte in Bezug auf die regionalen Befugnisse erzielt hat, ist es von einem solchen Autonomiestatus noch sehr weit entfernt. Das Elsass, das übrigens nicht einmal mehr eine Region ist, ebenfalls.

Die elsässische sprachliche Besonderheit. Von 1870/71 an war das Elsass von Frankreich getrennt und dem Deutschen Reich angegliedert. Dies trug maßgeblich dazu bei, sowohl die Hochsprache als auch die deutschen Dialekte des Elsass zu stärken. Bei seiner Rückkehr zu Frankreich im Jahr 1918 beherrschten nur 3 bis 4 % seiner Einwohner die französische Sprache.

Kulturelle Ausnahme des Elsass. Im Laufe seiner Geschichte war das Elsass bis zur Mitte des 20. Jahrhunderts fester Bestandteil einer großen europäischen Kultur, nämlich der deutschsprachigen. Lange Zeit existierte dieser deutsche kulturelle Teil des Elsass außerhalb des frankophonen Raums, um dann in dessen Mitte weiterzubestehen. All dies stellt in der Tat eine elsässische Ausnahme dar. Dies trifft beispielsweise auf Korsika[267] nicht wirklich zu, ohne dabei die Verbindungen zu leugnen, die es zur italienischen Kultur hatte und möglicherweise noch immer hat. Als das Elsass 1870 wieder deutsch wurde, war Deutschland zudem aus kultureller Sicht kein wirklich fremder Körper.

Der Beitrag des Elsass zur Herausbildung der deutschen Sprache und Kultur war von größter Bedeutung. Die bürgerliche und intellektuelle Elite war lange Zeit zweisprachig und benutzte die deutsche Sprache bis in die Mitte des 20.

[267] Weder aus der Bretagne noch aus Okzitanien.

Jahrhunderts hinein, das einfache Volk übrigens auch[268].

Dialekte. Die korsischen Dialekte waren im Laufe der Geschichte im Wesentlichen durch ihre mündliche Überlieferung geprägt. Das Korsische wurde erst vor relativ kurzer Zeit, nämlich im Laufe des 19. Jahrhunderts, schriftlich festgehalten. Die alemannischen und fränkischen Dialekte des Elsass kannten und kennen noch immer eine Literatur, die vorwiegend poetischer und theatralischer Natur ist. Der erste dialektale Text, gedruckt im Straßburger Dialekt, stammt aus dem Ende des 17. Jahrhunderts. Im 18. Jahrhundert gab es bereits eine Dialektliteratur. Diese gewann im 19. Jahrhundert an Bedeutung und besteht bis heute[269].

Nation. Die korsische Inselidentität ist seit Beginn des 21. Jahrhunderts ein echtes Steckenpferd und ein bedeutendes „nationales Anliegen", nachdem sie nach Jahren teilweise blutiger Auseinandersetzungen ihren Einzug in die politische und demokratische Szene gehalten hat.

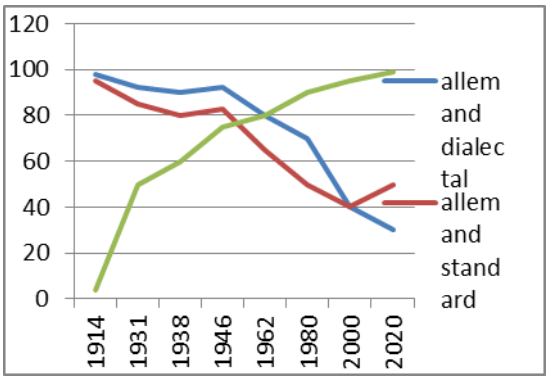
Das Elsass findet seinen Zusammenhalt in der Idee der Zweisprachigkeit und der doppelten Kultur. Ausgehend von einer selbstbewusst vertretenen „Rheinischkeit"[270] reiht es sich von vornherein in den Postnationalismus ein, der über die Vorstellung eines in sprachlicher, kultureller und historischer Einheit vereinten Volkes hinausgeht. Das Elsass ist nur in seiner Dualität wirklich elsässisch. Eine Utopie?

[268] Große Namen elsässischer Autoren und Künstler finden sich nach wie vor in deutschen Kulturanthologien – eine Hommage an Otfried von Weissenburg, Reinmar von Hagenau, Gottfried von Straßburg, Johann Tauler, Fritsche Closener, Twinger von Koenigshoffen, Beatus Rhenanus, Geiler von Kaysersberg, Sebastian Brant, Johann Fischart, Jakob Sturm, Martin Bützer, Jakob Wimpfeling, Jörg Wickram, Philip Jakob Spener, Johan Michael Moscherosch und Jakob Balde. Hans Jakob Christoffel von Grimmelshausen, Gottlieb Conrad Pfeffel, Daniel-Ehrenfried Stöber, August und Adolf Stöber, Erckmann-Chatrian, René Schickele, Ernst Stadler, Ernst Barthel, Albert Schweitzer, Paul Bertololy, Marcel Jakob, André Weckmann, Claude Vigée… Und man müsste noch eine ganze Schar von Künstlern hinzufügen.

[269] Eine Hommage an Georg Daniel Arnold, den Vater des Dialekttheaters, und an Daniel Ehrenfried Stöber, den Vater der Dialektlyrik. Bis heute kennt das Elsass eine ganze Schar von Autoren, die im Dialekt schreiben: Ferdinand Bastian, Fritz Stephan, Gustave Stoskopf, die Brüder Mathis, Victor Schmidt, Georges Baumann, Nathan Katz, Germain Muller, André Weckmann, Claude Vigée…

[270] Das Elsass ist nicht nur ein Stück Frankreich, es ist auch der Beginn Mitteleuropas.

Sprachpraxis im Elsass seit 1918: Ursachen und Auswirkungen



Betrachtet man die Grafik der Sprachpraxis im Elsass, so erkennt man deutlich die Parallelität des Rückgangs der Dialektpraxis und des Standarddeutschen, wobei die gleichen Ursachen die gleichen Wirkungen hervorrufen. Sowohl das Standarddeutsch als auch die Dialekte wurden Opfer der Art und Weise, wie in Frankreich mit den Regionalsprachen umgegangen wird, und einer zusätzlichen Schicht, nämlich der des Anti-Germanismus, sei es allgemein in Frankreich oder speziell im Elsass.

Die Dialekte haben eine doppelte Strafe erlitten, insofern, als sie als eine Sprache der unteren Klassen betrachtet oder eingestuft wurden, als eine nicht salonfähige Sprache.

Darüber hinaus wurden sie von der kulturellen Referenzsprache, dem Standarddeutsch, abgekoppelt, das lange Zeit nicht mehr in der Grundschule unterrichtet wurde, was unweigerlich zu ihrer qualitativen Verarmung führte, die wiederum zu ihrer quantitativen Verarmung (weniger Sprecher) beitrug. Eine Sprache, die man nicht wirklich in ihrem ganzen lexikalischen Reichtum beherrscht oder die nicht viel taugt, gibt man in der Regel nicht weiter.

Die Wiederbelebung, geht es um die Dialekte oder um die Standardsprache, wird von der Entwicklung der Anerkennung der Regionalsprachen in Frankreich, der Resilienz gegenüber dem Antigermanismus abhängig sein und besonders für die Dialekte von ihrer Positivierung. Letztere dürfte wohl auch durch eine Wiederankopplung der Dialekte mit der Standardsprache ermöglicht werden, mit der Sprache einer glänzenden Kultur, die auch eine endogene (wieder)Lexifikation[271] erlaubt. Der Fall war parallel, die Rehabilitation kann es nur auch sein.

Die Grafik deutet auch an, dass heutzutage mehr Kinder und Jugendliche Kontakt mit der Standardsprache haben als mit den Dialekten. Es lernen ja alle, mehr oder weniger gut, Deutsch in der Schule. Die Dialekte müssen auch ihren Platz im Unterricht finden. Meiner Meinung nach, eng verbunden mit dem Deutschunterricht. Die ABCM-Schulen sind in der dieser Hinsicht Vorreiter.

Eine Methode, die den Übergang vom Standard zu den Dialekten möglich macht, wäre zu entwickeln. Vor fünfzig Jahren hat man eine auf Dialekten basierende Methode des Deutschlernens angewandt. Die Zeiten haben sich geändert. Heute ginge es darum, das Gegenteil zu tun!

Es ginge auch darum die Lücke zwischen dem Collège, in dem verstärkt Standarddeutsch unterrichtet wird, und der Universität zu überbrücken. Abgesehen von der ABIBAC-Option, die nur eine kleine Anzahl von Schülern betrifft, gibt es im Elsass nicht nur kein zweisprachiges Lycée, sondern das Standarddeutsch hat dort keinen anderen Platz als den, der den Sprachen im Allgemeinen vorbehalten ist.

Ob in der Grundschule, in der Mittelstufe oder im Gymnasium, Deutsch wird im Elsass weitgehend so unterrichtet wie in Bordeaux oder Périgueux, d.h. ohne jede Verbindung zur elsässischen Kultur[272], ohne besondere Gratifikation und ganz allgemein ohne Verbindung zum deutschen oder spezifisch elsässischen Teil der elsässischen Identität. So werden einige der großen Namen der elsässischen Autoren, die in allen Anthologien der deutschen Literatur vertreten sind, die großen Autoren der elsässischen Mundartliteratur ebenso wie die elsässischen Volkskünste, übersehen. Ganz allgemein wird im Elsass den Schülern

[271] Neulexikalisierung. Beispiel: Wie übersetzt man Gebietskörperschaften, wenn man das Wort im Dialekt nicht kennt? Die Idee ist, sie im Standard "Gebietskörperschaften" nachzuschlagen und sie durch die Aussprache "Gebietskerperschàfte" zu dialektalisieren. So stehen für die Dialekte 300000 Wörter aus dem Lexikon des Standards zur Verfügung, während der Dialektsprechende, der den Standard nicht ausreichend beherrscht, einen Wortschatz von durchschnittlich nur etwa 1.000 Wörtern verwendet.

[272] Albert Schweitzer, René Schickele, Ernst Stadler, Gustave Stoskopf, Nathan Katz, André Weckmann, um nur einige zu nennen, fehlen völlig in den Programmen.

Standarddeutsch beigebracht, ohne dass ihnen gesagt wird, dass es auch ihre Sprache ist.

Diese Situationen tragen zum Verzicht auf den Wunsch nach Sprache und insbesondere zur Nicht-Investition der Studierenden in die zum Unterricht der deutschen Sprache führenden Kurse bei. Kommt man nicht als Elsässer zur Welt, kann man es werden wollen, aber dazu müsse man in der Lage sein, die elsässischen Identitätselemente zu integrieren. Es ist also das Fehlen einer Verbindung zwischen Sprache, Kultur und Geschichte, durch die das System überhaupt erst sündigt. Die Identität ist allem vorgelagert, aber wird sie anerkannt, gefördert, aufgebaut oder dekonstruiert?

So wie der Deutschunterricht im Elsass keinen identitätsstiftenden Sondercharakter hat, gibt es auch keine spezielle Ausbildung für Deutschlehrer und Deutschlehrerinnen und keinen Sonderstatus, der es ihnen ermöglicht, einerseits ihre pädagogischen Investitionen finanziell aufzuwerten und andererseits in der Region zu bleiben.

Schließlich leidet das System auch an einer mangelnden Bewertung der Sprachkenntnisse der Lernenden, die von einer unabhängigen Stelle durchgeführt werden sollte und an einer mangelnden Bewertung der Investitionsrendite, die ganz bestimmt zu einer Aufwertung des Systems in den Augen nicht nur der Schulbevölkerung, ja sogar der ganzen Bevölkerung des Elsass, führen würde.

Wenn das *Elsasserditsch* heute stark in seiner Existenz bedroht ist, so gilt dies auch für den deutschen Standard im Elsass. Die Verbote, die Verachtung und die Missachtung die auf das eine geworfen wurden, wurden auch auf das andere geworfen. Wenn das Elsässische heute in seiner Existenz stark bedroht ist, dann deshalb, weil man der elsässischen Germanophonie als Ganzes, d.h. der Praxis der Standardsprache und der Dialekte, geschadet hat.

Deutsch ist Elsässisch, *Elsasserditsch* ist Deutsch. Dieses Paradigma hat Generationen und Jahrhunderte überdauert. Beide werden gesprochen. Beide werden geschrieben. Ein Verzicht auf das Standarddeutsch zugunsten der Dialekte, die allein "die elsässische Sprache" sind, wäre ein provinzialistischer Rückzug ins Private, der einer Öffnung gegenüber der deutschsprachigen Welt mit ihren rund 120 Millionen Sprechern in Europa schadet. Das ist nicht wenig. Es wäre ein bisschen so, als würde man in der Saintonge das „Saintongeais“ spielen oder in Poitou das „Poitevin“, Dialekte des Oïlsprache, gegen den französischen Standard spielen.

Es gibt zum einen die Linguistik und zum anderen die Politik. Das Schicksal der Sprachen liegt immer in den Händen der Machtinstanzen. Sie sind es, die über ihr Schicksal entscheiden. Entweder fördern sie eine oder mehrere Sprachen, oder sie interessieren sich nicht für sie oder verurteilen sie sogar zur Nichtexistenz. In dem Stadium, in dem sich die Beherrschung und der Gebrauch der Regionalsprache - sei es Standarddeutsch oder *Elsasserditsch* - befinden, ist eine umfassende Politik der Wiederbelebung für die Gemeinschaft mehr denn je erforderlich, und zwar nach einem Dreiklang: Kompetenz, Vermittlung und Gebrauch.

Welches Elsass wollen wir für die Zukunft? Ein Elsass, das sich kollektiv auf die französische Einsprachigkeit zurückzieht, so reich sie auch sein mag, ein Elsass, das zwar zweisprachig ist, aber eine Zweisprachigkeit zwischen französischer Sprache und „elsässischer Sprache“[273] aufweist, die sich zwischen Vogesen und Rhein einklemmt, oder ein Elsass, das voll und ganz an dem es umgebenden französisch- und deutschsprachigen Raum teilhat, wie es im Laufe der Geschichte der Fall war und wie es die Zukunft erfordert, wenn man insbesondere ein soziales, kulturelles und wirtschaftliches Zusammenleben auf beiden Seiten des Rheins aufbauen, die nationalen Wahrnehmungen der sprachlichen Angelegenheit überwinden und von einem kollektiven Gut mit hoher sozialer, kultureller und wirtschaftlicher Effizienz profitieren will, das die deutsch[274]-französische Zweisprachigkeit darstellt.

Es wird viel für die Regionalsprache unternommen. Ist es ausreichend? Natürlich nicht, wenn es auch nur darum geht, sein Überleben zu sichern. Die einzige Frage, die sich in Bezug auf das, was unternommen wird, stellt, ist, ob wir mehr Sprecher gewinnen oder ob die Regionalsprache weiter zurückgeht. Damit die Regionalsprache, d. h. „die deutsche Sprache ... in ihrer Standardform und ihren dialektalen Varianten“[275], in der elsässischen Gesellschaft überleben kann, muss sie dort eine soziale Existenz haben, d. h. eine schulische, kulturelle, administrative, wirtschaftliche, mediale und kultische Existenz (mit Ausnahme der streng

[273] La langue alsacienne.
[274] Standarddeutsch + Elsasserditsch.
[275] So wird die zu unterrichtende Sprache im Gesetz zur Gründung der zum 1. Januar 2021 eingerichteten europäische Gebietskörperschaft (Elsass Collectivité européenne d'Alsace) dargestellt.

hoheitlichen Bereiche[276]). Das ist eine *conditio sine qua non*. Alles andere wird nicht ausreichen.

Es wäre also eine vierfache Aufgabe für die elsässische Gemeinschaft als Ganzes, die hohe soziale, wirtschaftliche und kulturelle Effizienz der kollektiven Zweisprachigkeit zu bedenken, eine globale Sprachpolitik und Sprachstrategie zu ihren Gunsten festzulegen, die notwendigen Freiheiten zu erhalten, um den Herausforderungen gerecht zu werden, und schließlich die Umsetzung zu gewährleisten. Allerdings, die soziale Existenz der Sprachen ist in Frankreich vorwiegend vom Staat bestimmt.

Die soziale Existenz sollte bereits zu 30 % gesichert werden. Diese Quote ist sowohl das notwendige Minimum, um ein kurzfristiges Überleben zu sichern, als auch die nützliche Grundlage für eine volle zukünftige Entwicklung. Unterhalb dieses Minimums wird sich die Lage nicht bessern. Auf der ganzen Welt werden etwa 6000 Sprachen gesprochen. Jedes Jahr verschwinden etwa 100 davon. Es verschwinden diejenigen, die keine volle soziale Existenz genieβen.

In meinem Leben habe ich erlebt, wie der Dialekt von fast 100 % der Kinder bei Eintritt in den Kindergarten auf heute 1 % zurückgegangen ist. Wir müssen uns einig sein, dass dies ein großes Problem ist. Die Hauptursache liegt in dem sogenannten „französischen Übel“[277], d. h. einer gewissen französischen Unfähigkeit, Pluralität und Multipolarität zu betrachten, d. h. das Eine mit dem Verschiedenen, in diesem Fall dem Sprachlichen, zu verbinden.

Man wünscht sich, man müsste keine ernsthafte Kritik an der Republik, dem Land der Menschenrechte, äußern, vor allem, wenn man Elsässer ist, aber man kann sie nicht vermeiden, da die Sprachrechte, die eminent zu den Menschenrechten gehören, dort bei weitem nicht vollständig geachtet werden.

Rückblende. Am 7. Mai 1999 hatte die Regierung Jospin die Europäische Charta der Regional- oder Minderheitensprachen unterzeichnet. Am 20. Mai hatte Präsident Chirac den Verfassungsrat angerufen, vielleicht mit dem Hintergedanken, dass dieser sich der Ratifizierung widersetzen würde?

Der Rat, in vielerlei Hinsicht eine Hochburg des Jakobinismus, gab am 16. Juni 1999 sein Urteil ab, das wie ein Fallbeil fiel. Die Charta würde "spezifische Rechte für Gruppen von Sprechern" verleihen, stellte er fest. Darüber hinaus würde die Charta ein Recht auf den Gebrauch von Minderheitensprachen "im Privatleben", aber auch "im öffentlichen Leben" anerkennen. Schließlich würde sie gegen den Grundsatz verstoßen, dass „die Sprache der Republik Französisch ist“. Kurzum, sie würde gleichzeitig die „Unteilbarkeit der Republik“, die „Gleichheit der Bürger vor dem Gesetz“ und die „Einheit des französischen Volkes“ gefährden. Nichts weniger als das!

Kritische Anmerkungen:
- Im Gegensatz zu dem, was die „Weisen“ behaupteten, gesteht die Charta Gruppen keine Rechte zu; sie gesteht Sprechern individuell Rechte zu, was natürlich etwas ganz anderes ist. Der Rat hat dem Text etwas unterstellt, was er nicht sagt.
- In seiner Entscheidung erkennt der Rat an, dass die 39 Maßnahmen der Charta, die von der Regierung Jospin aus 89 vorgeschlagenen Maßnahmen ausgewählt wurden, Praktiken entsprechen, die von Frankreich bereits umgesetzt wurden. Wie kann man davon ausgehen, dass die Verfassungsgrundsätze der Republik durch bereits angewandte Maßnahmen bedroht sind? Hier liegt ein großer Widerspruch vor.

Zu guter Letzt. In diesem Fall ist der Rat nicht einer juristischen Argumentation gefolgt. Er hat einen ideologischen, ja sogar dogmatischen Ansatz verfolgt. Was der französischen Ideologie zugrunde liegt, das Unausgesprochene, ist die Besessenheit, eine Kulturnation auf objektiven Daten aufzubauen: eine Sprache, eine Geschichte, eine Kultur. Mit anderen Worten: Frankreich sollte sich als eine Ethnie definieren. Dem wird jedenfalls nicht wirklich durch eine Politik widersprochen, die die Regional- oder Minderheitensprachen Frankreichs anerkennt und fördert.

Frankreich ist so beschaffen dass es dazu aufruft, die sogenannten Regionalsprachen auf dem Altar der Einheit in der Uniformität zu opfern. Entweder man nimmt daran Anstoß und fordert eine Überprüfung der Konzepte, die diesem Zustand zugrunde liegen, oder man findet sich damit ab. Aber damit umzugehen wird nur ausreichen, um am Rande zu agieren und wahrscheinlich nicht einmal, um das Bestehende an Kenntnissen und Praxis der Regionalsprachen Frankreichs zu erhalten.

[276] (Mit Ausnahme der rein hoheitlichen Bereiche: Verteidigung, Justiz, Polizei, Außenpolitik und Währung).
[277] In Anlehnung an „Le Mal français“, einen politischen und soziologischen Essay, den der ehemalige Minister Alain Peyrefitte 1976 veröffentlichte.

In Frankreich ist die Verbindung zwischen der Staatsmacht und der französischen Sprache, zwischen Zentralismus und Einsprachigkeit sehr alt. Am Anfang der französischen Einsprachigkeit steht der Aufbau des Staates. Frankreich wurde wie ein Imperium aufgebaut, indem nach und nach Provinzen in die ursprüngliche königliche Domäne der Kapetinger integriert wurden. Das Bindemittel war die Verwaltung, die nach dem Willen des Königs in einem mehrsprachigen Land ausschließlich französischsprachig sein sollte. Jede Eingliederung wurde von Verordnungen begleitet, die den neu eroberten Ländern die französische Sprache in der Verwaltung vorschrieben.

Zunächst monarchisch, wurde die Zentralisierung republikanisch und jakobinisch, die Nation sollte sich durch sie und um sie herum vereinen, d. h. auch die französische Einsprachigkeit, bis zu dem Punkt, an dem Verwaltungszentralisierung, Nation und französische Sprache miteinander verschmolzen wurden.

Dies ist der französische „Sonderweg". Daraus folgt, dass der Versuch, das Verwaltungssystem zu reformieren und die regionalen Sprachen und Kulturen zu fördern, in den Augen vieler von vornherein so aussieht, als wolle man den Staat selbst angreifen. Hinzu kommt, dass jeder Eroberer immer ein Misstrauen gegenüber dem Eroberten entwickelt und dass eine gewisse französische „Elite" in Unwissenheit oder sogar Verachtung für andere Sprachen Frankreichs als Französisch erzogen wird.

Die Zentralisierung erlebte während der Revolution und vor allem im Ersten Kaiserreich einen Höhepunkt und wurde von den nachfolgenden Regimen bis heute aufrechterhalten. Auch wenn manche sie zum Zeitpunkt der Revolution rechtfertigen konnten, sollte sie dennoch das Modell bleiben, das *ad vita eternam* reproduziert werden muss, obwohl ihre Nachteile hinreichend bekannt sind.

Für viele Revolutionäre war die Nationalität jedoch vollständig durch die Staatsbürgerschaft bestimmt, und die französische Sprache war theoretisch kein Kriterium für die Nationalität. In der Praxis jedoch wurde Frankreich, je mehr es sich als ein und unteilbar bezeichnete, durch die sprachliche und kulturelle Heterogenität in seinem Inneren immer mehr behindert. So hat sich das sprachliche Kriterium, d. h. die Einsprachigkeit, durch die Verwechslung von Nationalität und Staatsbürgerschaft schließlich bei der Definition der Nationalität durchgesetzt.

Viele Revolutionäre hatten eine andere Entwicklung für die Staatsführung Frankreichs ins Auge gefasst, nämlich die des Föderalismus. In Frankreich kam es sogar zu einer föderalistischen Revolte, die jedoch hart niedergeschlagen wurde. Die Jakobiner triumphierten über die Girondisten und konnten ihre Ideologie dauerhaft etablieren.

Die Idee eines auf eine einzige Sprache, auf Einsprachigkeit reduzierten Frankreichs wurde durch die Sozialisierung fast allen Franzosen und Französinnen aufgezwungen, einschließlich eines Großteils der Sprecherinnen und Sprecher anderer Sprachen Frankreichs als des Französischen. Musste die Republik die regionalen Sprachen und Kulturen ausrotten, um dem Erlernen der französischen Sprache alle Chancen zu geben? Heute wissen wir, dass dies nicht der Fall ist. Ein gut konzipierter Bilingualismus ist durchaus möglich und stellt ein Plus und nicht ein Minus dar!

Die jakobinische Ideologie, die der staatlichen Einsprachigkeit zugrunde lag, ist nach wie vor sehr prägnant und stellt eine vorherrschende Denkrichtung dar. Sie beruht größtenteils auf der Vorstellung, dass die Sprache die Nation ausmacht und ihr wichtigster Bindemittel ist. Die Jakobiner, die sich für den Egalitarismus einsetzen, haben eine selektive Gleichheit. Für sie sind nicht alle Sprachen gleichwertig! Wie viel davon ist bewusster oder unbewusster Nationalismus? Ist der Jakobiner ein unwissender Nationalist?

Wir wissen es nur zu gut: Im Hintergrund unserer Debatte steht die von vielen betriebene Verwechslung von Sprache und Nation. Ist die Sprache wirklich der wichtigste Bindemittel für den nationalen Zusammenhalt? Diejenigen, die in Frankreich im Widerstand waren, und diejenigen, die sich auf die Seite des Marschalls stellten, sprachen dieselbe Sprache und waren doch in nichts vereint. Und die Nation war damals sehr zerrissen. Fahren wir fort.

Was unterscheidet einen französischsprachigen Schweizer von einem französischsprachigen Franzosen? Es ist nicht die Sprache. Was macht den einen zum Schweizer und den anderen zum Franzosen. Es ist nicht die Sprache. Zumindest nicht nur die Sprache. Was aus dem einem einen Schweizer und aus dem anderen einen Franzosen macht, ist die Kultur und insbesondere die politische Kultur, die über die Sozialisation und ihre Identitätsstrategie vermittelt und geteilt wird. Mit anderen Worten: das, was man den Menschen durch eine Art Formatierung in den Kopf setzt.

Man sieht von der Plattform des Straßburger Münsters weiter weg als vom Eiffelturm. Man sieht, dass eine andere Entwicklung der Demokratie und des Sprachverständnisses möglich ist, ohne dass dadurch das Zusammenleben in Frage gestellt wird, ganz im Gegenteil.

Auszug aus der helvetischen Verfassung :
„...Das Schweizer Volk und die Kantone ... sind entschlossen, ihre Vielfalt in gegenseitiger Achtung und Rücksichtnahme gemeinsam zu leben, ...“

Die Schweiz hat ihre sprachliche Vielfalt zu einem der Grundpfeiler ihrer nationalen Einheit gemacht. Viel mehr als "in Vielfalt geeint" zu sein, ist sie durch die Wertschätzung ihrer Unterschiede geeint. In diesem Sinne ist sie ein Anti-Modell, ein Anti-Frankreich.

Wenn das Elsass relativ gesehen immer noch den höchsten Anteil an Sprechern einer Regionalsprache im Hexagon hat, so liegt das nicht daran, dass es tugendhafter als andere Regionen wäre oder dass es heute einen Sonderstatus genießt. Diese elsässische Besonderheit rührt zum großen Teil daher, dass das Elsass von 1870 bis 1918 von der Republik abgetrennt wurde. Diese Rückkehr in die deutschsprachige Welt hat natürlich die deutsche Sprache im Elsass angekurbelt, sowohl das Standarddeutsch als auch den Dialekt.

Außerdem genoss das Deutsche zwischen den beiden Weltkriegen neben der französischen Sprache eine Quasi-Offizialität[278], so viele öffentliche oder administrative Dokumente wurden auch in der deutschen Regionalsprache verfasst, so präsent war das Deutsche in der Schule und im sozialen und kulturellen Leben. Keine andere Region Frankreichs hat dies in ihrer jüngeren Geschichte erlebt. Dieser Sachverhalt hätte als Grundlage für eine Entwicklung in die gleiche Richtung in anderen Regionen Frankreichs dienen können. Zum einen war dies nicht der Fall und zum anderen ist er im Elsass selbst längst Vergangenheit. Und das Elsass holt mit großen Schritten die Situation der anderen Regionalsprachen in Frankreich ein.

Die 1945 ausgesprochenen Verbote der deutschen Sprache - Schul, Medien- und Kulturverbote - haben der sprachlichen Identität des Elsass immensen Schaden zugefügt und den Elsässerinnen und Elsässern psychologische Gewalt angetan. Es gab keine Rechtfertigung dafür, die Dinge anders auszurichten als vor 1940, außer dem unausgesprochenen Willen, die Weichen für eine Angleichung an die Einsprachigkeit zu stellen, die anderswo in Frankreich bereits fest etabliert war, und einer elsässischen Ausnahme ein Ende zu setzen. Das Unrecht zu erkennen, das getan wurde, bedeutet, damit zu beginnen, es wiedergutzumachen. Das Unrecht zu kennen und es nicht wiedergutmachen zu wollen, bedeutet, darauf zu beharren.

Das Elsass war nicht Opfer der deutschen Sprache. Es war ein Opfer des Nationalsozialismus. Das ist nicht das Gleiche. Das Elsass hat sich lange Zeit von der deutschen Sprache und Kultur ernährt. Es hat sogar einen wichtigen Beitrag dazu geleistet.

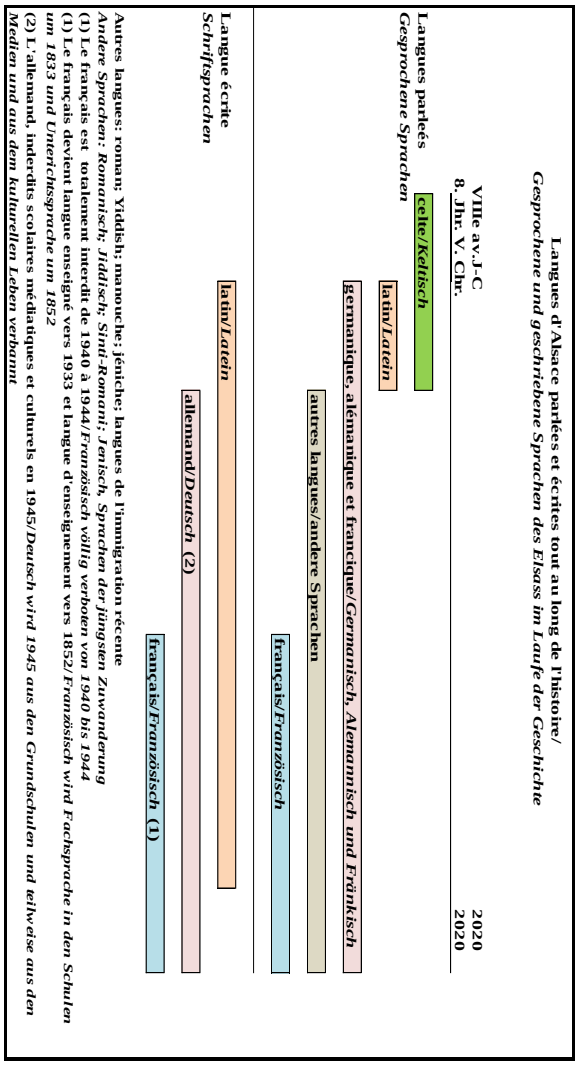
Wenn das Elsass von Nazi-Deutschland annektiert wurde, ein diktatorisches Regime und darüber hinaus die Zwangsrekrutierung von elsässischen Jahrgängen in die Wehrmacht erdulden musste, wenn diese Annexion ein echtes Trauma verursachte und wenn das Posttrauma für viele darin bestand, jeglichen deutschen Charakter des Elsass abzulehnen, wäre 77 Jahre später nicht die Zeit der Resilienz gekommen, d. h. die Zeit des "Werde der du bist", die Zeit des Triumphs über alle Hemmungen, über alle Verleugnungen, Verdrängung und Fatalismus und der vollen Entfaltung der eigenen Möglichkeiten?

Aber das Elsass steht auch für die Schmerzen der Vergangenheit, die sich in Unausgesprochenes verwandeln, diese stillen Meister, die zur unbewussten Reproduktion alter und anachronistischer Schemata führen, oder wenn die Enkelkinder insbesondere im Anti-Germanismus ihrer Großeltern gefangen bleiben oder ihn sogar noch verstärken.

Wenn das Elsass der unglückliche Ort der nationalen Antagonismen zwischen Frankreich und Deutschland war, so war es auch der glückliche Ort, an dem zwei große europäische Kulturen, die französische und die deutsche, aufeinander trafen und sich gegenseitig befruchteten. Erst in ihrem Zusammenfluss und in ihrer Synthese ist das Elsass wahrhaft elsässisch. Damit ist die elsässische Identität von vornherein Teil des Postnationalismus, der jeglichen Ethnismus ablehnt. Sie ist Offenheit und nicht Rückzug gemäß der Arithmetik 1+1=2 und nicht weniger eins.

[278] Quasi-Gleichstellung.

Akzeptierter Sprachwandel oder organisierter Linguizid?



Haben die Elsässer die Normen so sehr verinnerlicht, dass sie mittlerweile sogar ihre eigene Unterdrückung herbeisehnen?

Wenn das Elsass relativ gesehen immer noch den höchsten Anteil an Sprechern einer Regionalsprache im Hexagon hat, so liegt das nicht daran, dass es tugendhafter als andere Regionen wäre oder dass es heute einen Sonderstatus genießt. Diese elsässische Besonderheit rührt zum großen Teil daher, dass das Elsass von 1870 bis 1918 von der Republik abgetrennt wurde. Diese Rückkehr in die deutschsprachige Welt hat natürlich die deutsche Sprache im Elsass angekurbelt, sowohl das Standarddeutsch als auch den Dialekt.

Darüber hinaus genoss das Deutsche in der Zwischenkriegszeit neben der französischen Sprache eine Quasi-Offizialität, da zahlreiche öffentliche oder administrative Dokumente auch in der deutschen Regionalsprache verfasst wurden und das Deutsche in der Schule sowie im sozialen und kulturellen Leben präsent war. Keine andere Region Frankreichs hat dies in ihrer jüngeren Geschichte erlebt. Dieser Sachverhalt hätte als Grundlage für eine Entwicklung in die gleiche Richtung in anderen Regionen Frankreichs dienen können. Zum einen war dies nicht der Fall und zum anderen ist er im Elsass selbst längst Vergangenheit. Und das Elsass holt mit großen Schritten zur Situation der anderen Regionalsprachen in Frankreich auf.

Man würde gerne keine ernsthafte Kritik an der Republik, dem Land der Menschenrechte, üben, vor allem wenn man Elsässer ist, aber man kann sie nicht vermeiden, da die Sprachrechte, die eminent zu den Menschenrechten gehören, dort bei weitem nicht vollständig respektiert werden.

Rückblende. Am 7. Mai 1999 hatte die Regierung Jospin die Europäische Charta der Regional- oder Minderheitensprachen unterzeichnet. Am 20. Mai rief Präsident Chirac den Verfassungsrat an, natürlich mit dem Hintergedanken, dass dieser die Ratifizierung ablehnen und damit die Tür zur Anwendung öffnen würde.

Der Rat, eine Hochburg des obsessiven und zwanghaften Jakobinismus, fällte sein Urteil am 16. Juni 1999, das wie ein Fallbeil fiel. Die Charta würde "spezifische Rechte für Gruppen von Sprechern" verleihen, stellte er fest. Darüber hinaus würde die Charta ein Recht auf den Gebrauch von

Minderheitensprachen "im Privatleben", aber auch "im öffentlichen Leben" anerkennen. Schließlich würde sie gegen den Grundsatz verstoßen, dass "die Sprache der Republik Französisch ist". Kurzum, sie würde gleichzeitig die "Unteilbarkeit der Republik", die "Gleichheit der Bürger vor dem Gesetz" und die "Einheit des französischen Volkes" gefährden. Nichts weniger als das.

Kritische Anmerkungen:
- Entgegen der Behauptung der "Weisen" räumt die Charta "Gruppen" keine Rechte ein; sie räumt "Sprechern" individuell Rechte ein, was natürlich etwas ganz anderes ist. Der Rat hat dem Text etwas unterstellt, was er nicht sagt.
- In seiner Entscheidung erkennt der Rat an, dass die 39 Maßnahmen der Charta, die von der Regierung Jospin aus 89 vorgeschlagenen Maßnahmen ausgewählt wurden, "Praktiken entsprechen, die von Frankreich bereits umgesetzt wurden". Wie kann man davon ausgehen, dass die Verfassungsgrundsätze der Republik durch bereits angewandte Maßnahmen bedroht sind? Hier liegt ein großer Widerspruch vor.

Zu guter Letzt. In diesem Fall ist der Rat nicht einer juristischen Argumentation gefolgt. Er hat einen ideologischen, ja sogar dogmatischen Ansatz verfolgt. Was der französischen Ideologie zugrunde liegt, das Unausgesprochene, ist die Besessenheit, eine Kulturnation auf objektiven Daten aufzubauen: eine Sprache, eine Geschichte, eine Kultur. Mit anderen Worten: Frankreich sollte sich als eine Ethnie definieren. Dem wird jedenfalls nicht wirklich durch eine Politik widersprochen, die die Regional- oder Minderheitensprachen Frankreichs anerkennt und fördert.

In Frankreich ist die Verbindung zwischen der Staatsmacht und der französischen Sprache, zwischen Zentralismus und Einsprachigkeit sehr alt. Am Anfang der französischen Einsprachigkeit steht der Aufbau des Staates. Frankreich wurde wie ein Imperium aufgebaut, indem nach und nach Provinzen in die ursprüngliche königliche Domäne der Kapetinger integriert wurden. Das Bindemittel war die Verwaltung, die nach dem Willen des Königs in einem mehrsprachigen Land ausschließlich französischsprachig sein sollte. Jede Eingliederung wurde von Verordnungen begleitet, die den neu eroberten Ländern die französische Sprache in der Verwaltung vorschrieben.

Zunächst monarchisch, wurde die Zentralisierung republikanisch und jakobinisch, da die Nation durch sie und um sie herum geeint werden sollte, d. h. auch die französische Einsprachigkeit, bis zu dem Punkt, an dem administrative Zentralisierung, Nation und französische Sprache miteinander verwechselt wurden.

Dies ist der französische "Sonderweg". Das Ergebnis ist, dass eine Reform des Verwaltungssystems und die Förderung von Regionalsprachen und -kulturen in den Augen vieler von vornherein so aussieht, als wolle man den Staat selbst angreifen. Und das ist dumm. Hinzu kommt, dass jeder Eroberer immer ein Misstrauen gegenüber dem Eroberten entwickelt und dass eine gewisse französische "Elite" in Unwissenheit oder sogar Verachtung für andere Sprachen Frankreichs als Französisch erzogen wird.

Die Zentralisierung erlebte während der Revolution und vor allem im Ersten Kaiserreich einen Höhepunkt und wurde von den nachfolgenden Regimen bis heute aufrechterhalten. Auch wenn einige sie zur Zeit der Revolution rechtfertigen konnten, sollte sie dennoch das Modell bleiben, das ad vita eternam reproduziert werden muss, obwohl ihre Nachteile weitgehend anerkannt sind.

Für viele Revolutionäre war die Nationalität jedoch vollständig durch die Staatsbürgerschaft bestimmt, und die französische Sprache war theoretisch kein Kriterium für die Nationalität. In der Praxis jedoch wurde Frankreich, je mehr es sich als ein und unteilbar bezeichnete, durch die sprachliche und kulturelle Heterogenität in seinem Inneren immer mehr behindert. So hat sich das sprachliche Kriterium, d. h. die Einsprachigkeit, durch die Verwechslung von Nationalität und Staatsbürgerschaft schließlich bei der Definition der Nationalität durchgesetzt.

Viele Revolutionäre hatten eine andere Entwicklung für die Staatsführung Frankreichs ins Auge gefasst, nämlich die des Föderalismus. In Frankreich kam es sogar zu einer föderalistischen Revolte, die jedoch hart niedergeschlagen wurde. Die Jakobiner triumphierten über die Girondisten und konnten ihre Ideologie dauerhaft etablieren.

Die Idee eines auf eine einzige Sprache, auf Einsprachigkeit reduzierten Frankreichs wurde durch die Sozialisierung fast allen Franzosen und Französinnen aufgezwungen, einschließlich eines Großteils der Sprecher und Sprecherinnen anderer Sprachen Frankreichs als des Französischen. Musste die Republik die Regionalsprachen und -kulturen ausrotten, um dem Erlernen der französischen Sprache alle Chancen zu geben? Heute wissen wir, dass dies nicht der Fall ist. Ein

gut konzipierter Bilingualismus ist durchaus möglich und stellt ein Plus und nicht ein Minus dar!

Die jakobinische Ideologie, die der staatlichen Einsprachigkeit zugrunde lag, ist nach wie vor sehr prägnant und stellt eine vorherrschende Denkrichtung dar. Sie beruht zu einem großen Teil auf der Vorstellung, dass die Sprache die Nation ausmacht und ihr wichtigster Kitt ist. Die Jakobiner, die sich für den Egalitarismus einsetzen, haben eine selektive Gleichheit. Für sie sind nicht alle Sprachen gleichwertig! Wie viel davon ist bewusster oder unbewusster Nationalismus? Ist der Jakobiner ein unwissender Nationalist?

Wir wissen es nur zu gut: Im Hintergrund unserer Debatte steht die Verwechslung von Sprache und Nation, die von vielen betrieben wird. Ist die Sprache wirklich der wichtigste Kitt für den nationalen Zusammenhalt? Diejenigen, die in Frankreich im Widerstand waren, und diejenigen, die sich auf die Seite des Marschalls stellten, sprachen dieselbe Sprache und waren doch in nichts vereint. Und die Nation war damals sehr zerrissen. Fahren wir fort.

Was unterscheidet einen französischsprachigen Schweizer von einem französischsprachigen Franzosen. Es ist nicht die Sprache. Was macht den einen zum Schweizer und den anderen zum Franzosen. Es ist nicht die Sprache. Zumindest nicht nur die Sprache. Was den einen zum Schweizer und den anderen zum Franzosen macht, ist die Kultur und insbesondere die politische Kultur, die durch die Sozialisation und ihre Identitätsstrategie vermittelt und geteilt wird. Mit anderen Worten: das, was man den Menschen durch eine Art Formatierung in den Kopf setzt.

Man sieht von der Plattform des Straßburger Münsters weiter weg als vom Eiffelturm. Man sieht, dass eine andere Entwicklung der Demokratie und des Sprachverständnisses möglich ist, ohne dass dadurch das Zusammenleben in Frage gestellt wird, ganz im Gegenteil.

Auszug aus der helvetischen Verfassung :
...Das Schweizer Volk und die Kantone ... sind entschlossen, ihre Vielfalt in gegenseitiger Achtung und Fairness gemeinsam zu leben, ...

Die Schweiz hat ihre sprachliche Vielfalt zu einer der Säulen ihrer nationalen Einheit gemacht. Weit mehr als "in Vielfalt geeint" zu sein, ist sie durch die Wertschätzung ihrer Unterschiede geeint. In diesem Sinne ist sie ein Anti-Modell, ein Anti-Frankreich.

Wir werden zu Franzosen, indem wir uns das, was uns von Frankreich präsentiert wird, zu eigen machen, indem wir uns damit identifizieren. Aber das, was uns von Frankreich präsentiert wird, ist viel weniger eine offene und vielfältige Francitude, die auf einer pluralistischen Kultur beruht, was nicht Multikultur oder Mosaik bedeutet, als eine zurückgezogene und geschlossene „Francité“[279], die hauptsächlich durch die Einzigartigkeit ihrer Sprache, ihrer Geschichte und ihrer Kultur definiert wird, d. h. als eine Ethnie, um nicht zu sagen als ein National-Kommunitarismus, der auf Homogenität beruht und Heterogenität, insbesondere sprachliche und kulturelle, ausschließt.

Die Verfechter dieses Systems, die nicht aufhören, die Aktivisten der Sache der Zweisprachigkeit des Kommunitarismus zu beschuldigen, machen uns eine schöne Projektion. Sie beschuldigen sie der Übel, deren Träger sie selbst sind. Auf den Schulhöfen nennt man das: "C'est celui qui dit, qui est!" (Wer es sagt, der ist!). Im Gegensatz zu den Jakobinern addieren und verschmelzen die betreffenden Aktivisten nach der Formel "eine Sprache + eine Sprache = zwei Sprachen". Ihre Arithmetik geht nicht von "zwei Sprachen am Anfang zu einer Sprache später" aus.

In Frankreich werden oft die deutsche und die französische Auffassung von der Nation gegenübergestellt. Erstere würde objektiv durch die Einheit von Sprache, Geschichte und Kultur definiert. Sie ist die kulturelle Nation, die Ethnie, das "Volk". Die zweite wäre subjektiv, da sie durch das Gefühl der Zugehörigkeit und den Willen, zusammen zu sein und zu leben, begründet ist. Es ist die Nation, die aus einem subjektiven Akt der Selbstdefinition entsteht. Siehe Renan und sein tägliches Plebiszit. Wie wir gesehen haben, beeilten sich die aufeinanderfolgenden Regime jedoch auch, eine kulturelle Nation durch Ausschluss der eigenen französischen Vielfalt zu errichten.

Das Prinzip der Einheit in der Vielfalt muss im französischen Habitus noch weitgehend verankert werden. Dieses Prinzip kann nur dann Realität werden, wenn sich die Politik wieder auf das Wesentliche konzentriert, nämlich den Vorrang der universellen Prinzipien des Rechts, der

[279] Französität (francité): Es bezieht sich auf ein exklusives Identitätskonzept, das die Einzigartigkeit von Sprache, Kultur und Geschichte gegenüber einem inklusiven Verständnis der französischen Vielfalt in den Vordergrund stellt.

Gerechtigkeit, der Freiheit und der Solidarität, die für die Bürger ein echtes Sozialkapital und eine unumgängliche gemeinsame Grundlage darstellen.

Wenn die Bindung an das Grundgesetz, das sich auf die genannten Prinzipien konzentriert, und die Treue zur Rechtsstaatlichkeit über alle anderen Überlegungen gestellt werden, wird es möglich sein, die Mehrheits- oder Dominanzkultur von ihrer Neigung zu befreien, den zivilen und sozialen Pakt zu ersetzen und überall "Gleichheit" und "Gleichheit" zu etablieren.

Dann wird es möglich sein, die vielfältigen kulturellen Zugehörigkeiten, das Individuum in all seinen Dimensionen und damit die politische Einzigartigkeit und die kulturelle Pluralität der Nation anzuerkennen. Es geht also nicht darum, sich den universellen Prinzipien zu entziehen, sondern im Gegenteil darum, dass diese nur dann wirklich Sinn machen, wenn kulturelle Identitäten und Mehrfachzugehörigkeiten nicht diskriminiert werden.

Parallel zum Prinzip der Vereinigung in der Vielfalt steht das Prinzip des Postnationalismus. Obwohl der Postnationalismus nicht strikt als Gegenbegriff zum Nationalismus angesehen wird, stehen die beiden Begriffe und ihre Annahmen dennoch im Gegensatz zueinander, denn der Postnationalismus ist unserer Meinung nach ein Prozess, der sowohl internationalistisch als auch infra-nationalistisch ist, indem er die Nation für die Pluralität öffnet. In diesem Sinne ist er ein Nicht-Nationalismus.

Sind die Franzosen, indem sie ihre eigene Vielfalt ausschließen, Nationalisten, die sich selbst ignorieren? Wir sind davon überzeugt, dass ein Großteil der Franzosen und Französinnen, wenn man sie nach ihrer Meinung fragen würde, es normal fände, wenn man von den Sprechern und Sprecherinnen anderer Sprachen in Frankreich nicht verlangen würde, auf diese zu verzichten. In welchem Namen auch? Und dass sie es ebenso normal finden würden, dass diese Landsleute von einer Sprachpolitik profitieren können, die die Zweisprachigkeit zwischen Französisch und einer Regionalsprache fördert.

Dass die Jakobiner, die weitgehend die Zügel der politischen und medialen Macht in der Hand halten, beweisen, dass sie nicht nur Republikaner, sondern auch Demokraten sind, und dass sie es wagen, ihre Komfortzone zu verlassen und ihre Vorstellungen zur Diskussion zu stellen. Dies würde zweifellos dazu beitragen, dem vorherrschenden Denken, das auch ein Einheitsdenken ist, mehr Kohärenz zu verleihen, da einige Themen, die uns am Herzen liegen, in Frankreich so unzureichend bearbeitet werden.

Dass Französisch die Sprache aller Franzosen ist, ist allgemein anerkannt, aber warum sollte sie die einzige sein. Warum sollten Regional- oder Minderheitensprachen nicht in vollem Umfang in Schule, Gesellschaft und Kultur existieren, da dies die einzige Möglichkeit ist, ihr Überleben zu sichern? Liegt es tatsächlich an einer nationalistischen oder gar ethnischen Wahrnehmung der Sprache, wobei der Nationalist das Eigene überbewertet und das "Andere" ausgrenzt?

Seinerzeit äußerte sich der französische Staatspräsident Georges Pompidou, übrigens im Elsass, wie folgt: "Es gibt keinen Platz für die Regionalsprachen und -kulturen in einem Frankreich, das dazu bestimmt ist, Europa mit seinem Siegel zu prägen". Inzwischen wurde dieser Wahrnehmung der Dinge ein Riegel vorgeschoben. Und die Regionalsprachen sind nun Teil des Kulturerbes der Republik . In der Realität haben sich die Dinge jedoch nicht wirklich geändert, außer dass ihnen ein kleiner Platz eingeräumt wird, insbesondere in der Schule. Ein Erbe soll zwar aufgewertet werden, kann aber auch vernachlässigt werden.

Außerdem werden die Franzosen über die Realität der sprachlichen Vielfalt Frankreichs und den Wert der Sprachen Frankreichs weitgehend im Unklaren gelassen, da sie weitgehend als Patois, grobe, korrupte, nicht gemachte oder zu machende Sprechweisen wahrgenommen werden. Würden sie das Verschwinden ihrer Sprache akzeptieren, natürlich nicht. Warum akzeptieren sie das Verschwinden von Sprachen, die nicht ihre eigenen sind, aber dennoch aus Frankreich stammen? Aus Mangel an Empathie? Sind sie alle Nationalisten? Zweifellos sind sie vor allem unwissend über die Sprach- und Kulturpolitik, die in ihrem Land betrieben wird, da es keine wiederkehrende Debatte auf der Ebene der Entscheidungsgremien und vor allem der Medien gibt.

Was das Elsass betrifft, haben wir die gleichen Probleme wie die anderen Regionen Frankreichs, aber wir haben zwei zusätzliche Schichten, nämlich einen historischen oder gewohnheitsmäßigen französischen Anti-Germanismus und einen elsässischen Anti-Germanismus, der sich als posttraumatische Reaktion infolge der Nazi-Annexion gegen einen Teil von uns selbst richtet.

Dieses psychosoziologische Phänomen wurde von schweren sprachlichen Verboten gegen die deutsche Standardsprache begleitet und erleichterte deren Umsetzung. Das Ziel dieser Verbote bestand offensichtlich darin, in absehbarer Zeit eine elsässische Ausnahme zu beenden, in der die französische Sprache vor 1940 nicht das sprachliche und kulturelle Monopol genoss, das im Rest des Landes galt, und auch einen Zugang zu einer anderen großen Sprache und Kultur als der französischen, nämlich der deutschen, zu ermöglichen.

Sobald dies erreicht war, sollte der deutsche Standard in den Augen der Elsässer langfristig als Fremdsprache und die deutsche Kultur als terra incognita erscheinen. In diesem Schema waren die elsässischen Dialekte, sobald sie von der Sprache und der Kultur, an denen sie teilhatten, abgekoppelt waren, zu einer zunächst qualitativen und dann quantitativen Verarmung und zu einer "Patoitisierung" und Nutzlosigkeit und damit zur Unbrauchbarkeit verurteilt.

Wenn das Elsass von Nazi-Deutschland annektiert wurde, wenn diese Annexion ein echtes Trauma verursachte und wenn das Posttrauma darin bestand, jeglichen deutschen Charakter des Elsass abzulehnen, dann war die Zeit der Resilienz, d.h. der Zeit des "Werde der du bist." (Werde, wer du bist.), nicht gekommen, die Zeit des Triumphs über alle Hemmungen, über alle Verleugnungen, Verdrängung und Fatalismus und der vollen Entfaltung seiner Möglichkeiten.

Das Elsass ist nicht Opfer der deutschen Sprache geworden. Es war ein Opfer des Nationalsozialismus. Das ist nicht das Gleiche. Das Elsass hat sich lange Zeit an der deutschen Sprache und Kultur genährt. Es hat sogar einen wichtigen Beitrag dazu geleistet.

Wenn das Elsass auch der unglückliche Ort der nationalen Antagonismen Frankreichs und Deutschlands war, so war es doch auch der glückliche Ort, an dem zwei große europäische Kulturen, die französische und die deutsche, aufeinander trafen und sich gegenseitig befruchteten. Erst im Zusammenfluss und in der Synthese ist das Elsass wahrhaft elsässisch. Damit steht die elsässische Identität von Anfang an im Einklang mit dem Postnationalismus, der jeglichen Ethnismus ablehnt.

Auf der ganzen Welt werden etwa 6000 Sprachen gesprochen. Jedes Jahr verschwinden mehrere Dutzend davon. Es verschwinden diejenigen, die nicht über eine schulische, soziale und kulturelle Existenz verfügen. Wenn man ihnen diese Existenz nicht zugesteht, will man nicht, dass sie leben und sich entwickeln. Es bedeutet auf jeden Fall, dass sie dazu verurteilt sind, wenig oder gar nichts zu tun. Ein programmierter Tod.

Gibt eine Bevölkerung ihre Sprache freiwillig auf? Die elsässische Bevölkerung ist die einzige in Europa, deren Mehrheit in der zweiten Hälfte des 20. Jahrhunderts sprachlich mutiert ist. Sie hat den Übergang von einer Mehrheitssprache zu einer anderen Sprache, die zur Mehrheit geworden ist, erlebt. Politische Maßnahmen, die eine allgemeine kollektive Zweisprachigkeit in allen Bereichen des sozialen und kulturellen Lebens im Elsass ermöglicht hätten, wurden weder gedacht noch gewollt.

Gewiss, der Sprachwandel beraubt die Elsässerinnen und Elsässer nicht der Kommunikation. Der Wechsel der Sprache verhindert nicht die Kommunikation. Was der Sprachwandel bewirkt, ist der Verlust des kulturellen Hinterlands der verlorenen Sprache, der Verlust der Kultur, die diese Sprache vermittelte, der Verlust einer bestimmten Weltanschauung und einer doppelten Lesart des Lebens, der Menschen und der Dinge, der Verlust der Möglichkeit, dass sich hier zwei große europäische Kulturen, die französische und die deutsche, begegnen und befruchten und die stolze historische Pflicht erfüllen, die elsässische Intellektuelle dem Elsass auferlegt hatten, nämlich eine Brücke zwischen Frankreich und der deutschsprachigen Welt zu bilden.

Der Einzelne wählt seine Sprache nicht aus. Sie wird ihm durch die Sozialisation aufgezwungen, zunächst antizipiert (die Eltern werden diese oder jene Sprache wählen, je nach dem Wert der Sprache in der Gesellschaft, in der sie leben oder das Kind leben lassen wollen), dann primär (die Sprache der Familie) und sekundär (Schule, Gesellschaft, Medien...). Das Kind kann also in einer anderen Sprache sozialisiert werden als in der ursprünglichen und verfemten Sprache seiner Eltern. Dies war und ist im Elsass der Fall.

Um eine Bevölkerung zum Sprachwechsel zu bewegen, müssen mehrere Faktoren zusammenspielen: die Anzahl der Sprecher und die Funktionen der beherrschten Sprache verringern, ihre identitätsstiftende Funktion abwerten und eine Legitimation für diese Politik erreichen. Der Sprachwechsel kann durch einen Bruch (von einer Generation zur nächsten) oder kontinuierlich (durch

einen langsamen Absorptionsprozess) erfolgen. Der Wandel vollzieht sich umso schneller, je mehr sich die beiden Phänomene addieren. Dies ist im Elsass der Fall.

Ich bin kein Dinosaurier. Noch in den 1950er Jahren waren in dem Dorf meiner Kindheit mein erstes Kino, mein erstes Theater, meine ersten Gebete, meine erste Zeitung und mein erstes Radio deutschsprachig. Die französische Sprache sang in den Klassenzimmern und diente in der Verwaltung, die im Übrigen viele zweisprachige Dokumente verwendete.

Auf dem Schulgelände wurden wir bestraft, wenn wir unsere Muttersprache Elsasserditsch sprachen. Die Generation meiner Eltern benutzte in der Alltagskommunikation zwar überwiegend elsässisches Dialektdeutsch, war aber zweisprachig. Auf dieser Situation hätte man eine kollektive Zweisprachigkeit aufbauen können, die es jedem ermöglicht hätte, die Sprache seiner Wahl in allen Bereichen des sozialen und kulturellen Lebens zu verwenden. Dem war aber nicht so!

Natürlich haben die Elsässer die starke Zunahme der französischen Sprache, die das Elsass erlebt hat, gewünscht und akzeptiert. Umgekehrt haben sie aber auch nicht freiwillig der Aufgabe ihrer Erstsprache zugestimmt. Es bedurfte einer guten Portion objektiven und subjektiven Zwangs, um an diesen Punkt zu gelangen.

Der objektive Zwang bestand in der Konstruktion der schulischen, sozialen und kulturellen Nichtexistenz der Regionalsprache und in einer Konstruktion des Vergessens. Er wurde insbesondere durch Autoritätsbeamte ausgeübt, die umso eifriger waren, als sie nicht ihre persönliche Einschätzung und Verantwortung ins Spiel brachten, sondern auf der Grundlage eines höheren Willens handelten, der sich ihnen entzog.

Der subjektive Aspekt dieses Zwangs liegt in einer gewissen Manipulation des Gewissens, wie insbesondere :

- die Verachtung, die auf das elsässische Dialektdeutsch geworfen wurde, das man als minderwertige Sprache erscheinen ließ, die zu nichts und vor allem nicht zum Standarddeutsch führt ;
- die Gleichsetzungen: Deutsch = Sprache des "Boche" (der für alles Übel verantwortlich gemacht wurde) und Französisch = Sprache des Patriotismus und des sozialen Aufstiegs ;
- Amalgam: Verteidigung der deutschen Sprache = antinationale Haltung = Pangermanismus ;
- pädagogischer Unsinn: das Sprechen des Dialekts behindert das Erlernen der französischen Sprache ;
- das sehr berühmte "c'est chic de parler le français", das man in Straßburg plakatieren sah ;
- regionale Identität = Rückzug auf sich selbst, ethnische Eingrenzung, Ablehnung des Fremden = Rechtsextremismus.

1945 findet das 1940 aufgegebene Elsass zu Frankreich zurück. Das Elsass wird von den Brüchen und Widersprüchen überfordert. Frankreich ist anspruchsvoll. Es übt einen doppelten Zwang aus, es bedingungslos zu lieben und das Elsass ohne Widerwillen zu "entlieben", dem einen zu gehorchen und dem anderen Gewalt anzutun. Was auch immer sie tut, das Elsass tut es nicht gut. Zwei gleichzeitige und gegensätzliche Botschaften, ein doppelter Zwang oder "double-bind", der die Ursache für eine gewisse elsässische Schizophrenie ist.

Zwang ist nie so wirksam, wie wenn er die Gezwungenen dazu bringt, ihn auf sich selbst anzuwenden, indem sie die ihnen eingetrichterten Disziplinen und Zensuren verinnerlichen und schließlich ihre Berechtigung legitimieren.

Als ich 2010 in dieses Dorf zurückkehrte, konnte ich nur feststellen, dass der Sprachwandel hin zum Französischen weit fortgeschritten war und die Leute in meinem Alter, mit denen ich früher Dialekt gesprochen hatte, sich nun auf Französisch an mich wandten und dies für normal hielten, na ja, fast. Was die Jugend betrifft, so hat das Fehlen einer vollen schulischen, sozialen und kulturellen Existenz sowohl des Standarddeutschen als auch des Dialektdeutschen sein Werk getan. Sie hat ihre Sprache nicht gewechselt. Sie wurde praktisch nur in der französischen Sprache sozialisiert.

Die Sprache meiner Großmutter, die auch die Sprache von Goethe, Luther, Freud und Einstein war, liegt in Huttenheim im Sterben. Oh, sie atmet noch, schwach, aber genug, um die Situation zu bereinigen. "Wo ein Wille ist, ist auch ein Weg." (Wo ein Wille ist, ist auch ein Weg, oder wo ein Wille ist, ist auch ein Weg.).

Ist es zu spät? Es ist sehr spät, aber noch nicht zu spät. Alles wäre noch möglich. Die elsässische Sprachenfrage wurde nicht auf der Höhe der Herausforderungen behandelt, jedenfalls nicht so, dass die kollektive elsässische Zweisprachigkeit leben und fortbestehen kann. Zwar wurden einige Dinge unternommen, aber weitgehend außerhalb

des Bereichs der elsässischen Identität bzw. einer Identität, die auf Elemente reduziert wurde, die nicht störten.

Eine angenommene Identität hätte eine andere Entwicklung ermöglicht, aber aufgrund der Verdrängung ganzer Teile ihrer Bestandteile war dies nicht der Fall. Es sei daran erinnert, dass eine Gemeinschaft eine Sprache oder mehrere Sprachen aufgrund der Identität wählt, die sie sich geben will. Die Entscheidung für die kollektive Zweisprachigkeit wurde nicht getroffen. Aber konnte man dies im psychosoziologischen Kontext der Nachkriegszeit tun? Heute geht es darum, daraus auszubrechen. Die Zeiten haben sich geändert. Die Zeit ist reif für Resilienz. Sehen wir den Tatsachen ins Auge.

Kollektive Zweisprachigkeit wird durch und in der schulischen, sozialen und kulturellen Koexistenz zweier Sprachen und somit im Rahmen einer kollektiven Identität, die sie trägt, verwirklicht und aufrechterhalten! Im französischen Kontext des Umgangs mit Regional- oder Minderheitensprachen muss diese Koexistenz, insbesondere in der Schule und in den Medien, erst noch erreicht werden. Frankreich ist eine Demokratie. In einer Demokratie können starke Forderungen, die Ausdruck eines starken Willens sind, nur befriedigt werden. Es bleibt die Aufgabe, die Entstehung der Forderung zu ermöglichen und sie zum Erfolg zu führen. Dies ist eine Verantwortung, die in erster Linie jedem obliegt, der im Elsass einen Teil der Macht innehat. Wenn sie diese Aufgabe nicht wahrnimmt, wird es morgen zu spät sein.

Gründe, die für den Unterricht in regionaler Geschichte und Kultur sowie für dessen Verknüpfung mit dem Unterricht in Regionalsprachen sprechen

Geschichte Frankreichs:
Von einer ausgrenzenden
zu einer einbeziehenden Geschichte

Die nationale Geschichte

Ernest Lavisse, der bekannte Autor von Werken zur Geschichte Frankreichs, die von mehreren Schülergenerationen genutzt wurden, fasst das Ziel des Unterrichts in nationaler Geschichte wie folgt zusammen : „Wenn der Schüler nicht die lebendige Erinnerung an unsere nationalen Ruhmestaten mit sich trägt, wenn er nicht weiß, dass seine Vorfahren auf tausend Schlachtfeldern für edle Ziele gekämpft haben, wenn er nicht gelernt hat, wie viel Blut und Mühen es gekostet hat, die Einheit unseres Vaterlandes zu schaffen und anschließend aus dem Chaos unserer veralteten Institutionen jene Gesetze hervorzubringen, die uns frei gemacht haben; wenn er nicht zu einem Bürger wird, der sich seiner Pflichten bewusst ist, und zu einem Soldaten, der sein Gewehr liebt, dann hat der Lehrer seine Zeit verschwendet.“

Ernest Renan hingegen vertrat die Ansicht: „Das Vergessen – und ich würde sogar sagen: der historische Irrtum – ist ein wesentlicher Faktor bei der Entstehung einer Nation, und so stellt der Fortschritt der Geschichtswissenschaft oft eine Gefahr für die nationale Identität dar.“

Die Notwendigkeit des Unterrichts in französischer Geschichte ist offensichtlich. Daran gibt es nichts auszusetzen. Sie ist die Vorreiterin der Nation. Doch die gelehrte Geschichte ist ein Konstrukt, stets subjektiv, manchmal verfälscht, zwangsläufig orientiert, da es handelt um die Vermittlung einer nationalen Erzählung, die die französische Kontinuität begründet, das Volk verwurzelt, die Vorfahren verherrlicht, die nationale Größe preist, die Ruhmestaten der Republik feiert und alles ausblendet, was die Ethik verletzt, die Nation entehrt, die Verlierer demütigt, eine beschönigte Erzählung aus Helden und Heldentaten, aus Bildern und Liedern, aus Legenden und Mythen, mit dem Ziel, das nationale Zusammengehörigkeitsgefühl zu schaffen, die Legitimation der Macht und ihres

Modells zu sichern und die Menschen in ihren Häusern zum Träumen zu bringen.

Die Geschichte und ihr Unterricht wurden allzu sehr in den Dienst der Förderung einer einheitlichen, undifferenzierten, geschlossenen und exklusiven nationalen Identität gestellt, indem man sich übermäßig auf eine einzige Sprache, eine einzige Geschichte und eine einzige Kultur konzentrierte. Der Geschichtsunterricht vermittelt nach wie vor weitgehend eine singuläre Geschichte, die außerhalb des europäischen Kontinuums verortet ist und das reale Frankreich viel zu sehr außer Acht lässt, d. h. die Geschichte der französischen Vielfalt, sei sie historischer, sprachlicher oder kultureller Natur, sei sie alt oder jünger.

Der Geschichtsunterricht in Frankreich behält jedoch eine „romanhafte" Dimension bei, da er die Geschichte der französischen Vielfalt – sei sie sprachlicher oder kultureller Art, ob aus der Vergangenheit oder der jüngeren Vergangenheit – außer Acht lässt. Zahlreiche Regionen blicken auf eine Geschichte zurück, die lange Zeit außerhalb des französischen Staatsrahmens stand, und bewahren bis heute eine Sprache, die auf andere Räume verweist. Es handelt sich also darum, den Geschichtsunterricht über Frankreich, wie er derzeit gestaltet ist, weiterzuentwickeln, um der Vielfalt der Nation besser Rechnung zu tragen.

Für eine postnationale Geschichte

Der Geschichtsunterricht muss sich weiterentwickeln, vor allem weil sich die nationale Identität selbst weiterentwickelt. Es stellt sich die Frage, ob die Geschichte in einem veränderten Frankreich und in einer Welt, in der sich Legitimitäten wandeln, weiterhin in dieser Form bestehen kann und welche Franzosen künftig konstruiert werden sollen. Die Pluralität der Nation und die Ausweitung der Staatsbürgerschaft auf neue Bereiche erfordern eine Pluralität und Erweiterung der Geschichte.

Diese hochaktuellen Fragen führen dazu, dass man sich fragt, welchen Stellenwert der traditionelle Geschichtsunterricht in Frankreich den kulturellen Identitäten einräumt und, allgemeiner gesagt, wie das Universelle und das Besondere miteinander in Einklang gebracht werden können. Wir müssen uns von der nationalen und offiziellen Geschichte lösen, die die ausschließende und verarmende Besonderheit feiert, und uns der Geschichte des Anderen, der Anderen öffnen, die einbezieht und bereichert.

Wir müssen die Erinnerungen mit dem Ziel der „Rassemblance" (Zusammenlisierung) nationalisieren. *„Dieses wunderschöne Wort … beinhaltet zugleich Ähnlichkeit, Zusammenführung, Unterschied und Frankreich. Die ‚Rassemblance' regt uns dazu an, eine nicht-lineare Geschichte zu entwickeln; eine gemeinsame und vielfältige Geschichte, im Großen wie im Kleinen, in der sich unterschiedliche Erinnerungen verwurzeln können…, eine Geschichte, die nicht erstarrt ist, sondern ein sich ständig wandelnder Behälter lebendiger Erinnerungen, offen für den Anderen."* (Suzanne Citron).

Die Schule und der Geschichtsunterricht spielen hier eine entscheidende Rolle. Ihr Beitrag zum Aufbau einer notwendigen kollektiven, regionalen, französischen und europäischen Identität ist von größter Bedeutung. Dieser Aufbau kann nicht allein auf der gemeinsamen Sprache, Kultur und Geschichte beruhen. Hinzu kommen muss das Teilen anderer Sprachen, anderer Kulturen und anderer Geschichten. Es ist dringend notwendig, dass sich die Schule diesen Zielen stärker öffnet und dass der Geschichtsunterricht die unvermeidlichen Spannungen zwischen Geschichte und Erinnerung, zwischen „tatsächlicher" Geschichte und gelehrter Geschichte (was soll gelehrt, was „symbolisiert", was vergessen, was stigmatisiert werden soll), zwischen Internationalismus und Nationalismus, zwischen nationaler Staatsbürgerschaft und multipler Staatsbürgerschaft (regional, national, europäisch, global).

Es handelt sich darum, den berechtigten Forderungen nach der Vielfalt der Lebenserfahrungen im Rahmen einer Dekonstruktion und Rekonstruktion der Geschichte Frankreichs Rechnung zu tragen, die es ermöglicht, alle verdrängten Erinnerungen in eine neue Perspektive einzuordnen – als Grundlage für eine aktualisierte und lebendige nationale Identität der heutigen Franzosen. Die „Pflicht zur Erinnerung" muss zwingend mit der Berücksichtigung der Vielfalt der Erinnerungsformen einhergehen.

Eine Ausweitung des Unterrichts in regionaler Geschichte

Zwar ist es beim derzeitigen Stand des Lehrplans durchaus möglich, die Geschichte Frankreichs anhand lokaler Beispiele zu behandeln. Nichts

hindert beispielsweise einen Lehrer daran, den Hundertjährigen Krieg anhand eines lokalen Beispiels zu behandeln – natürlich nur, sofern die Region, in der er unterrichtet, von diesem Konflikt betroffen war. Doch ein solcher Ansatz beruht auf individuellen Initiativen; die Zwänge des Lehrerberufs erschweren es jedoch, eingehende Recherchen durchzuführen. Es bedarf Leitfäden, Unterrichtsmaterialien und Anweisungen. Kurz gesagt: Die Regionalgeschichte muss in den Lehrplan des französischen Bildungswesens aufgenommen werden.

Zum einen muss der Begriff der sprachlichen Vielfalt in den Lehrplan aufgenommen werden. Die Existenz verschiedener Sprachen und Kulturen in dem Gebiet, das heute den französischen Raum bildet, darf den Schülern nicht länger vorenthalten werden, ebenso wenig wie die Politik, die gegen diese Sprachen zugunsten des Französischen betrieben wurde. In einer Zeit, in der Frankreich keine Scheu mehr hat, sich in den Klassenzimmern den dunklen Kapiteln seiner Geschichte zu stellen, ist es an der Zeit, auch die Geschichte der Franzisierung zahlreicher Provinzen dort zu thematisieren. Dies sollte zum gemeinsamen Wissensgrundstock aller kleinen Franzosen gehören.

Andererseits wäre es auch angebracht, in jeder Schulbehörde die für die jeweiligen Regionen spezifischen historischen Zusammenhänge zu vermitteln. Einen solchen Unterricht im Rahmen eines Wahlfachs anzubieten, reicht nicht aus. Deshalb sollte der Unterricht in Regionalgeschichte als Ergänzung zum Fach Geschichte-Geographie allgemein eingeführt werden, wobei die Modalitäten der Umsetzung noch festzulegen sind. Für jede Schulbehörde würde ein spezifischer Lehrplan erstellt, der die Fortbildung der Lehrkräfte und die Erstellung geeigneter Unterrichtsmaterialien vorsieht. In Regionen, deren historische Besonderheiten weniger ausgeprägt sind als in anderen, könnte sich ein solcher Unterricht auf den Aspekt des Kulturerbes konzentrieren, der ebenfalls von großer Bedeutung ist.

Regionalsprachen und regionale Kulturen

Es handelt sich keineswegs um die Spaltung der französischen Kultur, sondern um die Betrachtung ihrer sprachlichen Vielfalt. Die regionalen Kulturen und damit auch die Regionalsprachen sind Teil dieser französischen Kultur. Sie waren ihr Ausdruck und tragen auch heute noch dazu bei. Daher wäre es sowohl aus pädagogischen als auch aus kulturellen Gründen angebracht, den Unterricht in Regionalsprachen systematisch mit den Kulturen zu verknüpfen, die diese Sprachen prägen und von ihnen geprägt werden.

Obwohl es für alle offensichtlich sein sollte, dass Sprachen nicht von ihren soziohistorischen und soziokulturellen Komponenten getrennt werden können – selbst auf sprachlicher Ebene –, besteht eine starke Tendenz, Form und Inhalt voneinander zu trennen und Sprachen außerhalb ihres kulturellen Kontexts zu untersuchen. Dies gilt insbesondere für den Unterricht in Regionalsprachen.

Was hingegen den Unterricht in lebenden Fremdsprachen betrifft, so erfolgt dieser stets vor dem Hintergrund der kulturellen Verankerung des jeweiligen Landes bzw. der jeweiligen Länder. Erstaunlicherweise wird dies den Regionalsprachen jedoch vorenthalten. Denn einerseits gelten die Regionalsprachen als wesentlicher Bestandteil des nationalen Kulturerbes, andererseits bleiben die regionalen Kulturen, die diese Sprachen prägen und von ihnen geprägt werden, aus dem Bereich des Kulturerbes ausgeklammert. Einerseits werden die Regionalsprachen unterrichtet, andererseits die regionalen Kulturen nicht oder nur in sehr geringem Umfang.

Der Unterricht in Regionalsprachen darf daher nicht länger von den regionalen Gegebenheiten – seien sie historischer, kultureller oder wirtschaftlicher Natur – losgelöst sein. Die Zweisprachigkeit zwischen Französisch und den Regionalsprachen muss eine Zweisprachigkeit innerhalb dieser Gegebenheiten bedeuten, und diese Gegebenheiten müssen in der Zweisprachigkeit verankert sein. Regionalsprachen und regionale Kulturen sind untrennbar miteinander verbunden. Die einen brauchen die Unterstützung der anderen und umgekehrt. Es kann keine echte Aufwertung der einen ohne Aufwertung der anderen geben.

Das Überleben und die Förderung der ersteren hängen eng mit dem Überleben und der Förderung der letzteren zusammen. Daher muss der Unterricht in regionalen Kulturen sowohl aus pädagogischen als auch aus kulturellen Gründen mit dem Unterricht in Regionalsprachen verbunden werden. Darüber hinaus sollte der Unterricht in regionalen Kulturen – wenn schon, denn schon, oder besser gesagt, um es richtig zu machen – wann immer möglich in der jeweiligen Regionalsprache erfolgen, zumindest aber für alle auf Französisch.

Die notwendige Elsassisierung

Wir werden zu Franzosen, indem wir uns das zu eigen machen, was uns von Frankreich vermittelt wird. Und da uns die Schule nichts – oder nur sehr wenig – von dem vermittelt, was das Elsass ausmacht, können wir uns das, was uns nicht vermittelt wird, nicht zu eigen machen. Und da man sich nicht mit dem identifizieren kann, was man nicht kennt, sind wir nicht weit davon entfernt, den Nullpunkt der Zugehörigkeit zum „Elsässertum“ erreicht zu haben. Ebenso wollen wir natürlich nicht das sein, was man aus uns nicht gemacht hat. Mit anderen Worten: Wir haben eine elsässische Sozialisation, eine „Elsässisierung“, außer Acht gelassen.

Die große Mehrheit der Elsässer kennt nur die im Unterricht vermittelte Geschichte, d. h. eine Identitätserzählung, eine erfundene Geschichte, deren vorrangiges Ziel darin besteht, französische Bürger zu formen – was sich natürlich von selbst versteht. Doch im Elsass, wie überall sonst in Frankreich, ist die Identitätsbildung weitgehend das Ergebnis einer Sozialisation, die zugunsten einer ausschließlich französischen Identität ausgerichtet ist und dabei die vielfältigen Zugehörigkeiten weitgehend außer Acht lässt.

Was sich die Elsässer als ihr Selbstbild vorstellen, resultiert in erster Linie aus einer Geschichte, die man ihnen erzählt und die sie sich selbst erzählen. Eine Geschichte, die viel Sentimentalität, Widersprüche, Unsicherheiten und Ungenauigkeiten, aber auch Unwahrheiten beinhaltet. Denn ehrlich gesagt hatten sie nie die Gelegenheit, sich gemeinsam mit ihrer Geschichte und ihrer Kultur auseinanderzusetzen und somit auch kein kollektives Gedächtnis gemeinsam zu entwickeln.

Das Elsass hat zwar eine Geschichte, aber kein Gedächtnis! Das erklärt die Krise des elsässischen „WIR“, eine Krise, die insbesondere die sprachliche Dekonstruktion in sich trägt, hervorruft und fördert. Was dem Elsass am meisten fehlt, ist das gemeinsame Nachdenken, das insbesondere ein gemeinsames Wissen über seine Geschichte, ein kollektives Gedächtnis, ermöglichen würde.
Deshalb erneuern wir immer wieder die Forderung nach einem flächendeckenden Unterricht in elsässischer Geschichte und Kultur, nach einer elsässischen Sozialisation zugunsten einer offenen und pluralistischen Identität, die reich an all ihren Komponenten ist – einer „Elsässisierung“.

Zusammenfassend

Es besteht kein Zweifel daran, dass der Unterricht in regionalen Sprachen, Geschichte und Kulturen für die Lernenden nur von Vorteil sein kann – in erster Linie, weil er zur Stärkung der persönlichen kulturellen Identität beiträgt, aber auch, weil er es ermöglicht, alle Formen kultureller Unterschiede zu begreifen und dadurch die Voraussetzungen für den interkulturellen Dialog und das Zusammenleben zu schaffen.

Durch die so gewonnene Anerkennung, die Selbstwertgefühl und Selbstachtung hervorbringt, entsteht unweigerlich auch die Anerkennung des Anderen durch die Wertschätzung und den Respekt, die sie hervorruft. Diese Gegenseitigkeit erfordert, dass das Recht auf Verschiedenheit und die Anerkennung des Andersseins zu universellen Grundsätzen erhoben werden. Was man für sich selbst will, ist nur dann gerechtfertigt oder moralisch akzeptabel, wenn man es auch für andere will.

Die Verknüpfung des Unterrichts in Regionalsprachen mit dem Unterricht in regionaler Geschichte und Kultur würde Ersteres stärken und im Zweiten einen Unterricht ermöglichen, der den sprachlichen, kulturellen und historischen Gegebenheiten endlich einen würdigen, wertschätzenden und belebenden oder wiederherstellenden Stellenwert einräumt. Sie würde zweifellos eine Öffnung hin zu Vielfalt, Transkulturalität und Multikulturalität bewirken und es dem Lernenden, dem zukünftigen Bürger, ermöglichen, über die unverzichtbaren Orientierungspunkte zu verfügen, die notwendigen Unterscheidungen zu treffen und sich in der Komplexität einer pluralistischen Gesellschaft zurechtzufinden.

Elsässische Kultur oder Kultur im Elsass, doppelte Kultur oder zweisprachige Kultur, anerkannte Kultur oder ausgegrenzte Kultur?

Was ist Kultur, und vor allem: Was ist elsässische Kultur?

Die Sache ist nicht einfach, und aus der Flut von Definitionen muss man sich die eine oder andere herauspicken. Für uns ist regionale Kultur die Kultur im Elsass. Sie drückt sich insbesondere in der französischen Sprache und in der deutschen Sprache aus, sei es im Hochdeutschen oder im elsässischen Deutsch. Es handelt sich um eine zweisprachige Kultur, die sich aus der französischen Kultur, der deutschen Kultur und der elsässischen Kultur im eigentlichen Sinne zusammensetzt. Sie ist zugleich einheitlich und vielfältig, denn das Elsass ist einheitlich und vielfältig. Wenn man bereit ist anzuerkennen, dass Deutsch elsässisch ist, so wie das Elsässische deutsch ist, dann sind nicht nur Albert Schweitzer, René Schickele, Nathan Katz und André Weckmann kulturell gesehen Elsässer, sondern auch Goethe, der hier Molière und Voltaire Gesellschaft leistet. Die so verstandene elsässische Kultur öffnet sich den französischen und deutschen Kulturkreisen – und nicht nur diesen. Gleichzeitig lebt sie von ihnen und trägt zu ihnen bei, nimmt an ihnen teil und ist Teil von ihnen.

Die Kultur ist zugleich das Fundament der Einheit des Elsass und seine greifbarste Besonderheit. Sie zeichnet sich im Wesentlichen durch ihre Intensität, ihre Tiefe und ihre Vielfalt aus. Letztere hat ihren Ursprung in den aufeinanderfolgenden Einflüssen, die sich heute auf vielfältige Weise in der elsässischen Kultur vereinen. Das Elsass lässt sich als ein Land des Austauschs und der Synthese beschreiben. Allerdings waren die Dinge nicht immer einfach und sind es auch heute nicht. Politische und nationalistische Brüche und Auseinandersetzungen, die derzeitige Erosion ganzer Bereiche der elsässischen Kultur und der daraus resultierende Verlust von Orientierungspunkten rufen Fragen, Zweifel und Unbehagen hervor.

Nationale Kultur, regionale Kulturen: eiserner Topf gegen Tontopf

Was die nationale Kultur ist, liegt auf der Hand: Es handelt sich um die Gesamtheit des Wissens, des Know-hows, der Traditionen, der Bräuche und sogar der Gesetze, die einer menschlichen Gruppe – in diesem Fall den Franzosen – eigen sind. Sie lebt und erhält sich durch Schöpfung und Weitergabe. Da diese französische Menschengruppe in ihrer Einzigartigkeit[280] und nicht in ihrer Pluralität und Vielfalt betrachtet wird, kann es keine anderen Kulturen geben, die mit anderen Menschengruppen verbunden sind; diese haben somit keinen Platz.

Damit wird auch klar, was unter regionaler Kultur zu verstehen ist. In einem Land, das seine eigene kulturelle Vielfalt nicht anerkennt und sie vor allem nicht zur Geltung bringt, muss man zwangsläufig von Kulturen sprechen, von denen eine – die nationale – als edel gilt und andere – die regionalen – als weniger edel[281].

Der französische Ansatz in Bezug auf Kultur ist durch Dichotomie und Hierarchie gekennzeichnet. Er verhindert, dass die nationale Kultur als Zusammenfluss und Synthese der Kulturen Frankreichs verstanden wird. Er läuft darauf hinaus, die regionalen Anteile der französischen Kultur aus dem Kollektiv auszuschließen, in das Magma des Unausgesprochenen, in die Ungefährheit des Unbearbeiteten und in die Enge der Intimität[282] zu verbannen. Er treibt auf Auslöschung[283] und im Gegenzug auf Angleichung[284].

Was tun?

Angesichts dieser Tatsache: Welche Möglichkeiten bieten sich dem Elsass, um zu versuchen, eine Kultur zu beleben, die in ihrer Vielfalt vereint ist? Denn genau das ist das Hauptmerkmal der elsässischen Kultur[285].

---

[280] Das einzig und alleinige.

[281] Hinzu kommt ein ausgeprägter Pariser Chauvinismus. Jedes Jahr gibt das Kulturministerium 139 Euro pro Einwohner der Île-de-France aus, gegenüber … 15 Euro für einen Einwohner einer anderen Region – ein Verhältnis von 1 zu 9 zugunsten der Île-de-France! Dieser Pariser Chauvinismus ist nicht nur strukturell bedingt, er gibt auch vor, den Ton anzugeben.

[282] So werden große elsässische Namen der europäischen Literatur aus dem nationalen Pantheon ausgeschlossen, weil sie … deutschsprachig sind (René Schickele und Ernst Stadler) oder nur am Rande anerkannt werden (Albert Schweitzer).

[283] Tatsächlich zu einer Entkulturierung, zu einer Entfremdung.

[284] Tatsächlich zu einem kulturellen Wandel

[285] Es handelt sich um eine zweisprachige Kultur, die sich aus der französischen, der deutschen und der eigentümlich elsässischen Kultur zusammensetzt. Denn wenn man bereit ist anzuerkennen, dass Deutsch

Zunächst einmal handelt es sich darum, die elsässische Kultur richtig zu begreifen. Auch wenn das Elsass im Laufe seiner Geschichte oft Opfer nationaler Gegensätze war, war es doch auch der Ort, an dem sich zwei große europäische Kulturen – die französische und die deutsche, natürlich aber auch andere – begegneten und gegenseitig befruchteten. Gerade in diesem Zusammenfluss und dieser Synthese ist das Elsass wirklich elsässisch. Das Elsass hat dies zwar ein wenig verleugnet und verdrängt. Nun ist es an der Zeit für Resilienz, dafür, die elsässische Identität zu wagen und sie nachdrücklich zum Ausdruck zu bringen – individuell und kollektiv, auch politisch.

Zweitens lebt und erhält sich die elsässische Kultur, ebenso wie die oben erwähnte nationale Kultur, durch Schöpfung und Weitergabe. Tatsächlich (und rechtlich gesehen) sollte sie in der Lage sein, in ihrer Einheit in der Vielfalt zu leben und sich zu erhalten. Davon sind wir noch weit entfernt. Die elsässische Gesellschaft müsste sehr große Anstrengungen unternehmen, um das kulturelle Schaffen und die Weitergabe zu unterstützen und weiterzuentwickeln, angefangen bei einem flächendeckenden Unterricht über die elsässische Kultur und auch Geschichte für die gesamte elsässische Schulbevölkerung. Im Elsass sind wir noch sehr weit davon entfernt, das Notwendige zu tun und tun zu können. Es wäre bereits Aufgabe der elsässischen Politik, Verhandlungen mit dem Staat aufzunehmen, um Befugnisse und Mittel zu erhalten, um gemeinsam mit dem Staat insbesondere die für das Elsass spezifischen kulturellen Bereiche mitzugestalten.

Drittens: Das Elsass hat zwar eine Kultur, aber es fehlt ihm ein echtes Gedächtnis. Was dem Elsass am meisten fehlt, ist eine Erzählung, eine Art Regionalroman, der die elsässische Gesellschaft durchzieht, der aus einer gemeinsamen Auseinandersetzung mit der Geschichte entsteht, der ein bewusstes kollektives Gedächtnis vermittelt und zur elsässischen Sozialisation beiträgt, das heißt dazu, das Elsass zu gestalten. Eine weit verbreitete Erzählung würde es zweifellos ermöglichen, einen gewissen Fatalismus zu überwinden, und das Interesse an der elsässischen Identität sowie den Gedankenaustausch und gleichzeitig das bürgerschaftliche Engagement wiederbeleben. Man kann nicht lieben, was man nicht kennt. Das ist ein ganzes Programm für die elsässischen politischen Institutionen.

Viertens stellt sich auch die Frage nach den Entscheidungsträgern, also nach denjenigen, die bei der Gestaltung der Kulturprogramme das Sagen haben. Nehmen wir das Beispiel der öffentlich-rechtlichen Medien. Liebe Leserinnen und Leser, wurden Sie in Ihrem Leben noch nie um Ihre Meinung zu Fernseh- oder Radioprogrammen gebeten? Wer entscheidet denn, was für Sie sehens- oder hörenswert ist? Natürlich kann man niemals jeden einzelnen Zuschauer oder Hörer individuell zufriedenstellen. Aber wer wählt den größten gemeinsamen Nenner aus, also das, was für die Masse der Nutzer gut oder nicht gut ist? Ist diese Auswahl nicht eine Art Formung? Außerdem: Sind nicht all jene, die in unseren Städten und Dörfern für das Kulturprogramm zuständig sind – insbesondere die Projektbeauftragten – aus derselben Form gegossen, aus denselben Hochschulausbildungen, von denen bekannt ist, dass sie der sogenannten regionalen Kultur keinen großen Platz einräumen, ebenso wenig wie die Grundschule, die Mittelstufe oder das Gymnasium, also so gut wie gar nichts! Programmiert man etwas, das man nicht kennt? A priori wohl nicht! Wenn die sogenannte regionale Kultur hin und wieder einen Platz in den Programmen und Veranstaltungsplänen findet, dann liegt das oft an der Neugier oder einem Hauch von Bildersturm im Reich der Uniformität, den diejenigen an den Schalthebeln mitbringen mögen.

Die Lage der sogenannten regionalen Kultur ist für alle, denen sie am Herzen liegt, äußerst besorgniserregend, vor allem weil ihr in der elsässischen Gesellschaft nur ein äußerst geringer Platz eingeräumt wird. Wie groß ist der Anteil der Entscheidungsträger an dieser Situation? Zweifellos tragen sie den größten Anteil daran, sowohl die von gestern als auch die von heute. Die Forderung der öffentlichen Meinung wäre wohl nicht stark genug gewesen oder ist es nicht, um sie zu einem groß angelegten Handeln zugunsten einer Besserung der Lage zu bewegen. Aber ist die öffentliche Meinung nicht genau das, was sie aus ihr haben werden lassen?

---

elsässisch ist, so wie das Elsässische deutsch ist, dann sind nicht nur Weckmann, Katz und Schweitzer kulturell Elsässer, sondern auch Goethe, Marx und Freud, die hier Descartes, Molière und Voltaire Gesellschaft leisten. Von vornherein ist sie postnational und kann nicht ethnisch sein.

Kollektive elsässische Zweisprachigkeit

Vom Niedergang zur Erneuerung

Abschließend

Wollte man die elsässische Zweisprachigkeit wieder aufbauen, müsste man den umgekehrten Weg gehen wie den, der zum Niedergang einer ihrer Komponenten geführt hat, nämlich der deutschen Sprache in ihrer Standardform wie auch in ihrer dialektalen Form.

Die Regionalsprache hat sich erheblich zurückentwickelt und entwickelt sich weiterhin rückläufig. Diese Feststellung, so bedauerlich sie auch sein mag, ist unbestreitbar. An der Wurzel dieses Rückgangs stehen mehrere Defizite, unter denen die Regionalsprache gelitten hat und weiterhin leidet: Anerkennungsdefizit, Identitätsgefühl, Funktions- oder Nützlichkeitsdefizit, Defizit in der Beziehung zwischen Dialekten und Standarddeutsch, Sprachgefühl, Sprachsicherheit, Sozialisierungsdefizit, Integrationsdefizit.

Diese Defizite wurden und werden weitgehend sowohl durch objektive Realitäten (Sprachpolitik, Grundgesetz, Sprachenstatus, Schule, Medien...) als auch durch mentale Vorstellungen (Wahrnehmungen der sprachlichen, kulturellen und identitätsstiftenden Dinge) verursacht, die weitgehend durch diese Realitäten geformt werden und die sie ihrerseits durch die von ihnen hervorgerufenen Verhaltensweisen verstärken. Auf lange Sicht haben sie sich als elsässischer Habitus etabliert.

Wenn die Zweisprachigkeit im Elsass eine Zukunft haben soll und wenn die elsässische Identität (wieder) Kohärenz und Bedeutung erlangen soll, dann ist eine wichtige Arbeit zur Reformierung bestimmter Vorstellungen, zur (Re-)Konstruktion von Symbolen und Emblemen der Identität, aber auch - und vielleicht vor allem - zur Änderung bestimmter mentaler Vorstellungen erforderlich. Und wer vorgibt, eine zweisprachige Sprachpolitik anstreben zu wollen, kommt um eine solche Arbeit nicht herum und muss sie vor allem im Rahmen der Kommunikation und der Sozialisierung ansiedeln. Zweisprachigkeit und elsässische Identität sind eng miteinander verbunden.

Was die Defizite betrifft, sollte man die Dinge umkehren und genau das Gegenteil tun. Mit anderen Worten: Es müssten günstige Bedingungen für eine Wiederbelebung der Regionalsprache geschaffen werden.

Vom Defizit zum Gewinn der offiziellen Anerkennung einer Sprache.

An dieser Stelle sei Pierre Bourdieu zitiert: "Wenn umgekehrt eine bislang beherrschte Sprache in das Stadium der Amtssprache aufsteigt, erfährt sie eine Neubewertung, die eine tiefgreifende Veränderung der Beziehung bewirkt, die ihre Benutzer zu ihr unterhalten.". Wir wissen sehr wohl, dass das Elsass nicht bereit ist, die Ko-Amtssprache seiner Regionalsprache mit der französischen Sprache zu erlangen (zu beantragen?). Wenn die politischen Körperschaften des Elsass bereits in einem gemeinsamen Akt oder einzeln das Deutsche in seiner Standardform und in seinen Dialektformen offiziell als elsässische Sprache anerkennen würden, wäre ein großer Schritt in Richtung der elsässischen Gesellschaft getan. Sie würden keine Neuerungen einführen, da diese Darstellung der Regionalsprache im Gesetz zur Gründung der CeA, in zahlreichen Texten (Übereinkommen, Rundschreiben...) und auch in einer Charta namens Charta der Gebietskörperschaften des Elsass und der Mosel zur Förderung der Regionalsprache auf der Grundlage der Europäischen Charta der Regional- oder Minderheitensprachen enthalten ist, die insbesondere von den ehemaligen Generalräten des Haut- und des Bas-Rhin, vom ehemaligen Regionalrat des Elsass und von großen elsässischen Gemeinden angenommen wurde, eine Ratifizierung, die erneuert werden müsste.

Vom Defizit zum Gewinn des Identitätsgefühls

Auch wenn die Sprache nicht die gesamte Identität eines Gemeinwesens ausmacht, weil sie ihm in Wirklichkeit nur eine sprachliche Identität verleiht, so hat sie dennoch einen großen Anteil daran und trägt stark zum Zugehörigkeitsgefühl bei. Je mehr man sich mit dem Gemeinwesen identifizieren möchte, das eine bestimmte Sprache verwendet, desto mehr wird man diese Sprache kennen und anwenden wollen. Die Kenntnis der Sprache ermöglicht die Identifikation mit dem Gemeinwesen, und das Gemeinwesen existiert nicht, ohne die Identifikation zu ermöglichen. Es gibt keine Identität ohne Identifikation. Identität ist niemals gegeben, vermittelt oder vollendet, denn nur der unvollendete und vorgestellte Prozess der

Identifikation findet statt. Man kann sich nicht mit etwas identifizieren, das man nicht kennt! Ermöglicht man die Kenntnis der Sprache, so ermöglicht man die Identifikation mit der Gemeinschaft, die sie praktiziert. Umgekehrt muss man, wenn man die Identifikation mit der Gemeinschaft ermöglichen will, auch die Kenntnis der von ihr praktizierten Sprache ermöglichen. Das bedeutet nicht, dass man sich nicht mit dem Elsass identifizieren kann, wenn man die Regionalsprache nicht kennt. Es gibt noch viele andere identifizierende Elemente. Aber es hilft.

Vom Defizit zum Gewinn an Funktionalität oder Nützlichkeit.

Um dies zu erreichen, muss die Regionalsprache eine echte schulische, soziale und kulturelle Existenz genießen. Von einer Sprache, die nichts oder nicht viel nützt, soll zu einer Sprache übergegangen werden, die einen echten Nutzen hat, und zwar insbesondere in der öffentlichen Sphäre. Die Befreiung muss an die Stelle der sprachlichen Eingrenzung treten.

Vom Defizit zum Gewinn der Beziehung zwischen Dialekten und Standarddeutsch.

Es geht darum, die in den letzten Jahrzehnten gelockerten Verbindungen zwischen der Standardform und den dialektalen Formen der Regionalsprache wieder herzustellen. Die erstere soll wieder in den letzteren verwurzelt werden können, und die letzteren sollen sich in der ersteren wieder verankern können. Der Gewinn soll durch ihre Wiederaufnahme in die Gegenseitigkeit erzielt werden. Es geht insbesondere darum, die Bedingungen zu schaffen, die ihre Reassoziation (Neuverknüpfung) ermöglichen, damit die Dialekte sich wieder vom Standard und der von ihm vermittelten Kultur ernähren können und eine endogene lexikalische Neuanreicherung erfahren, die ihnen vorenthalten wurde, insbesondere seit der Standard weitgehend aus dem schulischen, sozialen und kulturellen Leben des Elsass evakuiert wurde. Diese Entflechtung hat zunächst zu einer qualitativen Verarmung der Dialekte geführt, die ihrerseits zu einer quantitativen Verarmung (weniger Praxis) beigetragen hat. Der Gewinn an Gebrauch der Standardform wird sich auf die dialektalen Formen der Regionalsprache auswirken und umgekehrt.

Vom Defizit zum Gewinn des Sprachgefühls

Eine bessere Beherrschung sowohl des Standards als auch der Dialekte wird zweifellos dazu beitragen, das Bild, das sich die Elsässer von der Regionalsprache machen, zu stärken. Sie wird dazu beitragen, besser wahrzunehmen, was richtig oder angemessen oder auch falsch oder unpassend ist, d. h. mögliche Hemmungen zu überwinden, das Sprachgefühl und folglich den Sprachgebrauch zu stärken.

Vom Defizit zum Gewinn an sprachlicher sicherheit

Ein Gewinn an Sprachsicherheit entsteht, wenn sich die Sprecher die Vorstellung zu eigen machen, dass die von ihnen verwendete Sprache von der Gesellschaft legitimiert und wertgeschätzt wird. Auch hier stärkt eine bessere Beherrschung die Sprachsicherheit und in der Folge den Sprachgebrauch.

Vom Sozialisationsdefizit zum Sozialisationsgewinn

Sozialisation ist mal ein Prozess, der auf die Vermittlung einer Kultur abzielt, mal ein Prozess der Verinnerlichung, der aus der Konfrontation mit dem Anderssein entsteht. Es ist nur möglich, das zu verinnerlichen, womit man in Beziehung gesetzt wird. Daher ist es wichtig, die Konfrontation mit der sogenannten Regionalkultur und damit mit der kollektiven elsässischen Identität deutlich zu erhöhen. Es ist wichtig, eine elsässische Sozialisation zu ermöglichen.

Vom Integrationsdefizit zum Integrationsgewinn

Die zunehmende Individualisierung, die milde Gleichgültigkeit (die süβe Gleichgültigkeit) als Prinzip, das Verschwinden traditioneller Familienformen, die Explosion konsumorientierter Lebenseinstellungen, das Ende der „Metarécits“ (Metaerzählung), die Entwicklung hin zu einer Gesellschaft der persönlichen Erfahrung und des Hedonismus, der Verfall der Kultur des Zusammenlebens und der Solidarität sowie die neuen Armutstendenzen sind allesamt Elemente, die zur Desintegration und Zerstörung unserer - in diesem Fall elsässischen - Lebenswelten beitragen, die zunehmend ihren sozialen Rückhalt verlieren. Wenn das Zugehörigkeitsgefühl und der Wille zum Zusammenleben versiegen, wird auch die elsässische Identität zwangsläufig versiegen. Umso mehr muss daher auf eine Stärkung der elsässischen sozialen Bindungen und damit der elsässischen Identität hingearbeitet werden.

Man wird die genannten Gewinne nicht erzielen, ohne die objektiven oder subjektiven Realitäten anzugehen, die diese Defizite verursacht haben.

Die erste, wichtigste und unumgängliche Maßnahme wäre, dass die elsässische Führungsschicht einen Diskurs zur Repositivierung der elsässischen Sprache führt, einen Diskurs - wir wiederholen uns gerne - der Resilienz, der die Elsässerinnen und Elsässer dazu

auffordert, das "Werde der du bist! ", d.h. zum Triumph über alle Hemmungen, über alle Verleugnungen, Verdrängung und Fatalismus, und zur vollen Entfaltung seiner Möglichkeiten, ein Diskurs, der ihnen vor Augen führt, was sie gerade verlieren und bereits verloren haben, und im Gegenzug, was sie gewinnen könnten, wenn sie die Zweisprachigkeit zurückerobern und sich wieder aneignen.

Die Elsässerinnen und Elsässer wurden in der Sprachenfrage sich selbst überlassen, eine Frage, die ihnen nie wirklich gestellt wurde. Die Dinge wurden von denjenigen in die Hand genommen, die die politische und mediale Macht innehatten, insbesondere nach 1945. Nie wurde eine würdige und erneute Debatte über die sprachliche Zukunft des Elsass geführt. Nie wurde Meyer Jules gefragt, ob er damit einverstanden sei, seine Erstsprache aufzugeben. Die Sprachpolitiker nutzten die Verwirrung, in der sich die elsässische Bevölkerung am Ende des letzten Weltkriegs befand, und setzten den Aufbau der Einsprachigkeit durch. Nicht, dass es nicht wichtig gewesen wäre, dass die französische Sprache im Elsass weiterhin Fortschritte in Bezug auf ihre Kenntnis und Anwendung machte, was wir kritisieren, ist der aufgezwungene Verzicht auf die Zweisprachigkeit.

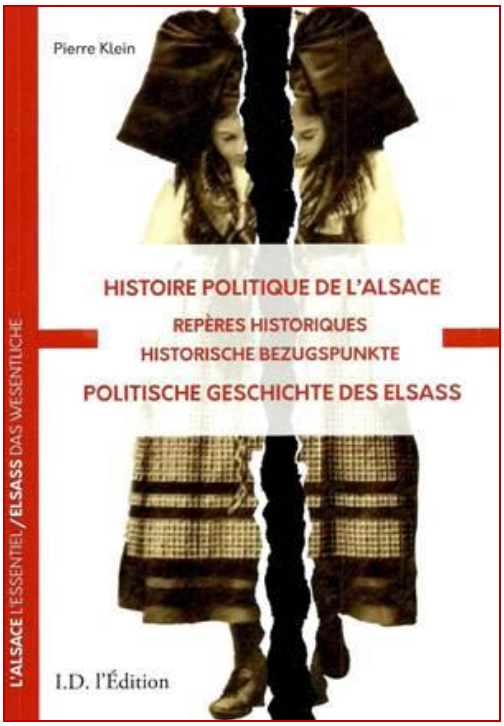
Wenn heute eine echte Politik zur Förderung der Zweisprachigkeit umgesetzt werden sollte, wäre die Baustelle enorm, da so viel Zeit verloren gegangen ist. Das wissen wir nur zu gut. Entweder man setzt sich die Ziele und die Mittel dafür, was einen langen und entschlossenen Kampf auf der Ebene der Zentralregierung erfordert, da deren Vorbehalte so groß sind, und man muss an die Fruchtbarkeit eines demokratischen Konflikts glauben, auf den man sich einlassen muss, oder man macht weiter mit dem, was man bereits tut und was man als Politik der Zweisprachigkeit bezeichnet, was aber keine Politik der Zweisprachigkeit ist. Was getan wird, ist viel näher an der Palliativpflege als an der Umsetzung einer breiten Palette von Heil- und Wiederherstellungsmaßnahmen, um eine medizinische Metapher zu verwenden.

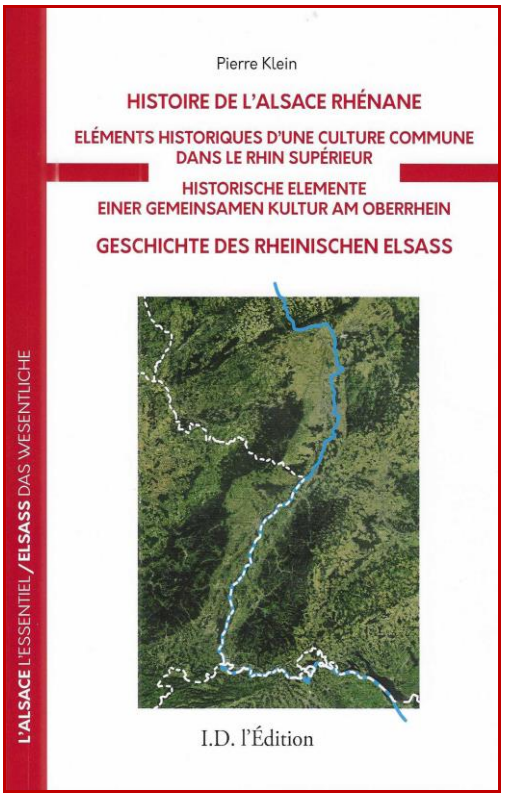
Wie wir gesehen haben, wird die dialektale Form der Regionalsprache in gewissem Maße unterstützt. Es werden Maßnahmen ergriffen, um Balsam auf einige sprachliche Nostalgien zu legen oder um - vielleicht sogar ohne es zu wissen - denjenigen einen Preis zu geben, die die Standardform der Regionalsprache ablehnen und sich mit der Umgebung verschmelzen und von einer korsischen Lösung für "die Elsässer Sprache" träumen, d. h. für eine elsässische oder sogar ethnische Nationalsprache oder für ein kleines Extra, eine zusätzliche Seele neben der französischen Sprache.

Wie wir gesehen haben, werden in der öffentlichen Schule Maßnahmen zugunsten des Unterrichts von Standarddeutsch ergriffen, aber sie sind nicht nur quantitativ, sondern auch qualitativ unzureichend, da die Gleichwertigkeit der Kompetenzen zwischen der deutschen und der französischen Sprache nicht wirklich erreicht wird und die Schüler nicht in die deutsche Sprache investieren.

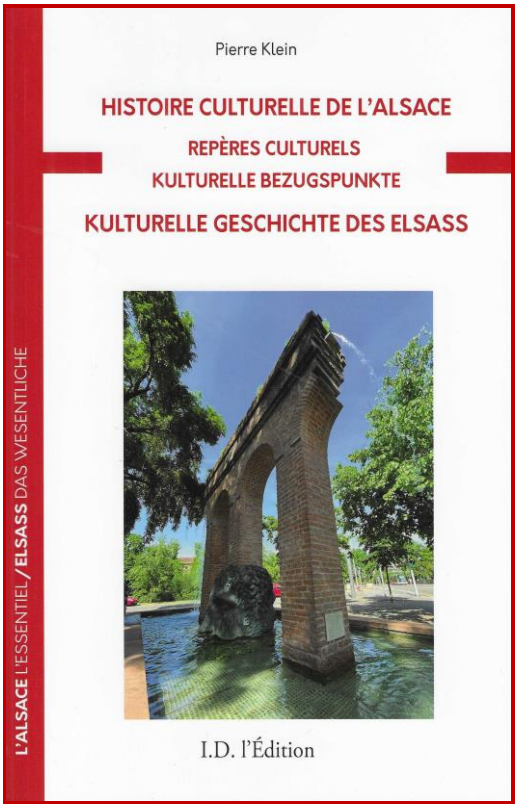
Wie wir ebenfalls gesehen haben, werden Maßnahmen ergriffen, um die Regionalsprache im öffentlichen Raum sichtbar zu machen, aber nur wenige, und vor allem ist ihre Verwendung in der öffentlichen Kommunikation mangelhaft, ebenso wie die Bereitstellung zweisprachiger Dokumente seitens jeglicher Behörden mangelhaft, wenn nicht gar inexistent ist. Im Gegenteil, viele dieser Dokumente, die noch vor zehn Jahren existierten, sind verschwunden, ohne dass man sich darüber aufregt.

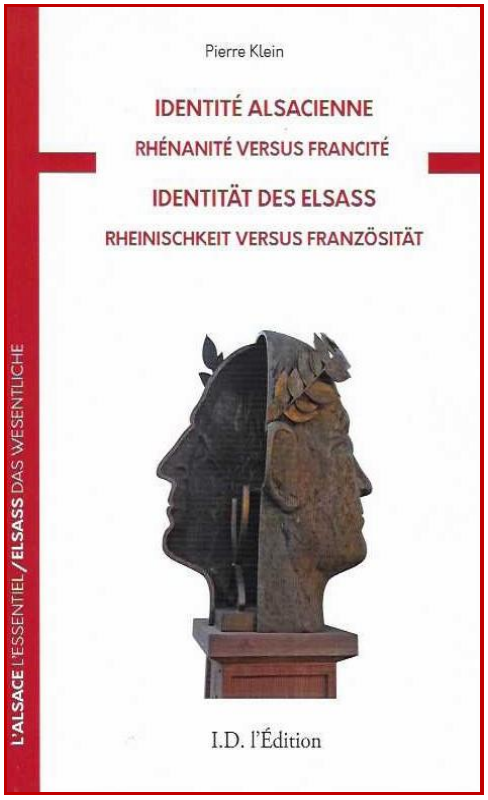
All dies führt nicht zu einem starken Strom von Sprechergewinnen. Letztendlich ist dies das einzige wirkliche Kriterium, das es zu berücksichtigen gilt. Man sollte also bereits bewerten, was getan wird, und wenn man wirklich die Anzahl der Sprecher erhöhen will, d. h. der Regionalsprache eine Chance geben will, zu überleben und sich zu entwickeln, dann muss eine andere Politik betrieben und erreicht werden. Lassen Sie sich das gesagt sein! Wird wirklich eine proaktive, reparierende und wiederaufbauende Sprachpolitik für das Elsass in Betracht gezogen?


Pierre Klein
HISTOIRE POLITIQUE DE L'ALSACE
REPÈRES HISTORIQUES
HISTORISCHE BEZUGSPUNKTE
POLITISCHE GESCHICHTE DES ELSASS
L'ALSACE L'ESSENTIEL / ELSASS DAS WESENTLICHE
I.D. l'Édition


Pierre Klein
HISTOIRE DE L'ALSACE RHÉNANE
ELÉMENTS HISTORIQUES D'UNE CULTURE COMMUNE DANS LE RHIN SUPÉRIEUR
HISTORISCHE ELEMENTE EINER GEMEINSAMEN KULTUR AM OBERRHEIN
GESCHICHTE DES RHEINISCHEN ELSASS
L'ALSACE L'ESSENTIEL / ELSASS DAS WESENTLICHE
I.D. l'Édition


Pierre Klein
HISTOIRE LINGUISTIQUE DE L'ALSACE
REPÈRES HISTORIQUES
HISTORISCHE BEZUGSPUNKTE
ELSÄSSISCHE SPRACHGESCHICHTE
L'ALSACE L'ESSENTIEL / ELSASS DAS WESENTLICHE
I.D. l'Édition


Pierre Klein
HISTOIRE CULTURELLE DE L'ALSACE
REPÈRES CULTURELS
KULTURELLE BEZUGSPUNKTE
KULTURELLE GESCHICHTE DES ELSASS
L'ALSACE L'ESSENTIEL / ELSASS DAS WESENTLICHE
I.D. l'Édition



La fédération Alsace bilingue *Der Verband zweisprachiges Elsass*

La fédération Alsace bilingue-*Verband zweisprachiges Elsass* regroupe à ce jour 24 associations travaillant à la promotion de la langue et de la culture régionales d'Alsace. Elle a été créée en 2014. Elle a pour but d'organiser, dans le respect de leur autonomie, la coordination des associations membres dans le domaine de l'action pour le développement de la langue et la culture régionales en Alsace et en Moselle. À cette fin, la fédération aura pour mission :

- de favoriser la création d'outils de travail et de communication communs aux associations membres,
- d'assurer avec l'accord des associations membres et selon des modalités convenues en commun l'expression des positions communes des associations membres,
- de représenter en tant que nécessaire les associations membres auprès des pouvoirs publics et des médias,
- de réaliser les travaux délégués par les associations membres,
- d'engager toute action juridique en rapport avec son objet.

I. Au cœur de son action, la définition de la langue et de la culture dites régionales

Au sens des associations membres, la langue régionale est l'allemand, à la fois sous la forme des dialectes alémaniques et franciques de la région et sous la forme de l'allemand standard.

La culture régionale est culture en Alsace. Elle trouve notamment son expression en français, en allemand standard ou en allemand dialectal. Elle est culture bilingue constituée des cultures française, allemande et proprement alsacienne. Elle est à la fois une et diverse.

En effet, si l'on veut bien considérer que l'allemand est alsacien, comme l'alsacien est allemand, alors non seulement Weckmann est culturellement Alsacien, mais aussi Goethe qui tient ici compagnie à Molière et à Voltaire. Ce faisant, la culture alsacienne, ainsi considérée, ouvre aux univers culturels français et allemand, et pas qu'à eux. En même temps, elle en vit et y contribue.

La culture est à la base de l'unité de l'Alsace, en même temps que son originalité la plus tangible. Elle se caractérise essentiellement par son intensité, sa profondeur et sa pluralité. Cette dernière trouve ses origines dans les apports successifs qui, aujourd'hui, se confondent de bien des façons pour former la culture alsacienne. Aussi, l'Alsace peut-elle être décrite comme une terre d'échange et de synthèse. Les choses, cependant, n'ont pas été et ne sont pas toujours simples. Les ruptures et les affrontements politiques et nationalistes, l'érosion actuelle de pans entiers de la culture alsacienne et la perte de repères qui l'accompagne ne sont pas sans créer des interrogations, des doutes et des malaises ».[286]

Membre du bureau : président Pierre Klein, secrétaire Jean-Marie Woehrling, trésorier Jean Peter.

Adhésion : si vous voulez faire adhérer une association en accord avec les statuts, demandez un bulletin n*d'adhésion à : **president.fab-vze@orange.fr**

II. Les associations membres

Alemaniac : **flexmachinemusic@gmail.com**
Alsace Jungi fers Elsassische : **www.ajfe.fr**
Association des parents d'élèves de l'enseignement public : **www.apepa.fr**
Association pour le bilinguisme dès la maternelle : **www.abcmzwei.eu**
Centre culturel alsacien : **www.centre-culturel-alsacien.eu**
C-l'Europe, conférence paneuropéenne de Strasbourg : **euroblick@gmail.com**
Club perspectives alsaciennes : **www.perspectivesalsaciennes.com**
Culture et bilinguisme d'Alsace et de Moselle : **www.culture-bilinguisme.eu**
D'Kinderstub: **www.abcm-jeanpetit.eu**
Elsàss Üssbildung : **www.elsass-ussbildung.org**
Eltern Alsace : **www.eltern-bilinguisme.org**
Fonds international pour la langue alsacienne : **www.filalsace.net**
Foyer de l'étudiant catholique : **www.fec-strasbourg.org**
Heimetsproch un Tràdition : **www.heimetsproch.fr**
Initiative citoyenne alsacienne : **www.ica.alsace**
Les Misela : **www.lesmisela.fr**
Life Vallye : **alexis.lehmann@orange.fr**
OMA: **www.abcmzwei.eu/?s=OMA**
Regioschule : **www.mulhouse.abcmzwei.eu**
Schick'Lothringen : **culturebilinguismemoselle@gmail.com**
Schick-Süd-Elsass : **www.assoschick.alsace**
Schwalmala : **www.abcmzwei.eu/carte-des-ecoles**
Sprochrenner : **https://www.sprochrenner.alsace/fr/**
Unsri Gschicht: **www.unsrigschicht.org**

III. Élaborer une culture et la diffuser

A cette fin, elle organise nombre de colloques, de conférences, de journées du bilinguisme, de réunions publiques,...dont elle diffuse très largement les travaux sur papier ou sur site)

1. Lieux (plus de 160 réunions depuis 2014)

En Alsace-Moselle (lieu et nombre) **:** Altkirch **6** ; Altwiller **1** ; Aubure **2** ; Barr **2** ; Bergheim **2** ; Bischoffsheim **1** ; Bouxwiller **1** ; Cernay **1** ; Châtenois **2** ; Colmar **10** ; Dorlisheim, **1** ; Drusenheim **1** ; Forstfeld **1** ; Gerstheim **3** ; Haguenau **8** ; Hatten **1** ; Houssen **2** ; Huningue **1** ; Illfurth **1** ;Illzach **1** ; Ingersheim **2** ; Kaysersberg **1** ; Kingersheim **2** ; Kutzenhausen **3** ; Landser **1** ; Lautenbach **2** ; Lembach **2** ; Molsheim **6** ; Metz **1** ; Mulhouse **10** ; Mundolsheim **1** ; Munster **2** ; Mutzig **1** ; Neunkirch **1** ; Oberhausbergen **1** ; Obernai **3** ; Ottersthal **1** ; Ribeauvillé **2** ; Riedisheim **1** ; Roeschwoog **2** ; Roppenheim **1** ; Rosheim **2**; Sainte-Marie-aux-Mines **1** ; Sarrebourg **1** ; Sarreguemines **1** ; Sarre-Union **3** ; Saverne **7** ; Schirmeck **1** ; Sélestat **12** ; Seppois **1** ; Soultz **1** ; Soultz-sous-Forêts **2** ; Strasbourg **26** ; Thann **2** ; Villé **1** ; Wasselonne **1** ;Westhoffen **1** ; Weyersheim **1** ; Wissembourg **7** ; Wittenheim **1** ; Wolfisheim **1;**
Hors Alsace : Albi, Baden-Baden, Bayreuth, Brest, Carhaix, Ebrach, Freiburg, Innsbruck, Kappel-Grafenhausen, Kappelrodeck-Waldulm, Karlsruhe, Kehl, Lahr, Landau, Mende, Nancy, Nantes, Neuenburg, Offenburg, Pluguffan, Rastatt, Rennes, Saint-Jean-de-Luz, Saint Malo, Schutterwald, Schwarzach, Vannes,...

2. Les actes des colloques et autres publications sur papier

- **Une nouvelle politique linguistique et culturelle pour l'Alsace**, dir. Pierre Klein, une publication de la Fédération Alsace

[286] Extraits de statuts.

Bilingue-*Verband zweisprachiges Elsass*, Editions *Allewil* Verlag, Fegersheim, 2014

- **Les Rencontres de Strasbourg, Actes du colloque des 18 et 19 mars 2015,** dir. Pierre Klein, Éditions *Allewil* Verlag, Fegersheim, 2016, ouvrage bilingue
- **Tout sur le bilinguisme, tous pour le bilinguisme**, Fédération Alsace bilingue-Verband zweisprachiges Elsass, dir. Pierre Klein, Éditions *Allewil* Verlag, Fegersheim, 2016
- **Les Rencontres de Strasbourg, Actes du colloque des 16 et 17 mars 2016,** dir. Pierre Klein, Éditions *Allewil* Verlag, Fegersheim, 2017
- **Les Rencontres de Strasbourg, Actes du colloque des 14 et 15 juin 2017**, dir. Pierre Klein, Éditions *Allewil* Verlag, Fegersheim, 2018
- **Les Rencontres de Strasbourg, Actes du colloque du 21 octobre 2018,** dir. Pierre Klein, Éditions *Allewil* Verlag, Fegersheim, 2019
- **Almanach, Les associations se présentent**, fédération Alsace bilingue, dir. Pierre Klein, Éditions *Allewil* Verlag, Fegersheim, 2020
- **Les Rencontres de Strasbourg, Actes du Colloque du 28 septembre 2019,** dir. Pierre Klein, ID l'édition, Bernardswiller, 2020
- **Perspectives pour le bilinguisme en Alsace/*Perspektiven für die Zweisprachigkeit im Elsass***, Pierre Klein-FAB, ID l'édition, Bernardswiller, 2022
- **Bilinguisme d'Alsace, des causes du déclin aux conditions d'un renouveau-*Eine Zukunft für die Zweisprachigkeit im Elsass?*** dir. Pierre Klein, ID l'édition, Bernardswiller, Bernardswiller, 2022
- **Les Rencontres de Strasbourg, Actes du colloque du 22-10-2021, La place des langues française et allemande dans le Rhin supérieur/Der Stellenwert der französischen und deutschen Sprache am Oberrhein,** dir. Pierre Klein, Éditions Coollibri, 2022
- **Identité alsacienne : un renouveau politique pour une renaissance culturelle,** Pierre Klein, Elsass Journal spécial, Coollibri, Toulouse, 2023 *(enthält Texte in deutscher Sprache)*
- **Langue régionale d'Alsace : un passé méconnu, un présent imparfait, un futur incertain,** Pierre Klein, Elsass Journal spécial, Coollibri, Toulouse, 2023 *(enthält Texte in deutscher Sprache)*
- **Recueil 10 ans de FAB-VZE**, dir. Pierre Klein, Coollibri, Toulouse, 2024 *(enthält Texte in deutscher Sprache)*
- **Actes du colloque Identité – Politique et aménagement linguistique** du 30 septembre 2023, dir. Pierre Klein, Éditions Coollibri, 2024.
- **Actes du colloque Demain, l'Europe ?** du 18 novembre 2023, dir. Pierre Klein, Éditions Coollibri, 2024 *(enthält Texte in deutscher Sprache)*
- **La fédération et ses membres se présentent/*Der Verband und seine Miglieder stellen sich vor***, dir. Pierre Klein, brochure, 2024
- **Définition de la langue régionale, Points de vue et compléments analytiques**, Pierre Klein, brochure, 2025
- **Mais qu'est-ce que l'Alsace au juste, les huit identités de l'Alsace/*Aber was ist denn nun das Elsass, Die acht Identitäten des Elsass,*** Pierre Klein, brochure, 2025
- **Langue alsacienne versus langue allemande ? *Elsässische Sprache versus deutsche Sprache ?*** Pierre Klein, brochure, 2025
- **Elsass Journal** 1ère période, année 2016-2017
- **Elsass Journal** sur site 2ème période, depuis 2022

3. Les actes des colloques et autres publications sur site

Un certain nombre de ces ouvrages peuvent être lus à partir du site www.fab.alsace, où ils sont implantés.

IV. Institutions : entrevues, parfois collaborations

CCI Alsace, Chargés de mission LCR Grand Est, Direction du bilinguisme de la CeA, Evêché, Ministère de l'Education nationale, Ministère des Collectivités territoriales, Pädagogische Hochschule Freiburg, Rectorat de Strasbourg, Regierungspräsidium Freiburg, Schulamt Offenburg, UEPAL,...

V. Personnalités politiques : entrevues, parfois collaborations

André Reichardt, Alain Fontanel, Brigitte Klinkert, Bruno Fuchs, Cécile Germain-Ecuer, Charles Sitzenstuhl, Christian Guyonvarc'h, Daniel Adrian, Daniel Hoeffel, David Grosclaude, Delphine Mann, Eric Straumann, Flavien Ancely-Frey, François Alfonsi, Frédéric Bierry, Guy-Dominique Kennel,

Henri Goetschy, Hubert Ott, Jacques Fernique Jeanne Barseghian, Jean-Georges Trouillet, Jean-Louis Christ, Jean-Daniel Zeter, Jean-Philippe Maurer, Jean-Marc Burgel, Jean-Marie Lorber, Jonathan Herry, Lara Million, Laurence Muller-Bronn, Marcel Bauer, Martin Meyer, Max Delmond, Maxime Helfrich, Michel Lorentz, Nicolas Jander, Nicolas Matt, Odile Uhlrich-Mallet Olivier Becht, Pascale Schmidiger, Patrick Hetzel, Paul Molac, Philippe Meyer, Philippe Richert, Pia Imbs, Pierre Bihl, Richard Schalck, Roland Ries, Sandra Fischer-Junck, Sandra Regol, Victor Vogt, Yves Hemedinger,…

VI. Et aussi et surtout

La FAB-VZE profite des réunions publiques qu'elle organise pour présenter ses membres et leurs activités. Elle conduit et finance avec elles des actions mutualisées. Elle touche des subventions de Collectivité européenne d'Alsace et de la Ville de Strasbourg. Elle noue des relations avec des associations militantes d'autres régions et participe à des regroupements interrégionaux. Elle décerne depuis 2023 le prix Eugène Philipps à des personnes particulièrement engagées dans la défense et la promotion de la langue et de la culture régionale d'Alsace. PK

VII. Site : https://www.fab.alsace/

FAB-VZE

La fédération regroupe 24 associations qui travaillent à la promotion de la langue et de la culture régionales et, par elles, plusieurs milliers de membres.

Der Verband vereint 24 Vereine, die sich für die Förderung der regionalen Sprache und Kultur einsetzen, und über sie mehrere tausend Mitglieder.

Fédération Alsace bilingue-*Verband zweisprachiges Elsass*
11 rue Mittlerweg 68025 Colmar Cedex
Téléphone du siège : 0033 3 89 20 46 87 ;
téléphone du président : 0033 6 82 94 09 99

www.fab.alsace / president@fab.alsace

RIB : 10278 01251 00020236001 50
IBAN : FR76 1027 8012 5100 0202 3600 150
BIC : CMCIFR2A